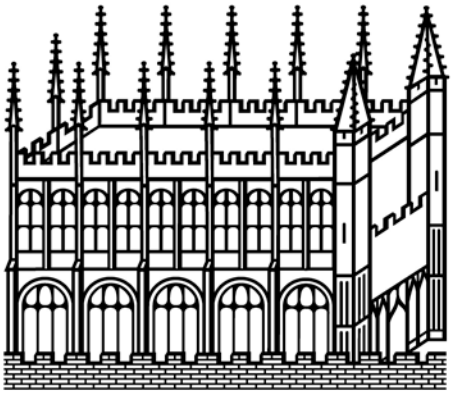


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

85. b. 11

1875.

L'ASTRÉE

DE M. D'URFÉ,

PASTORALE ALLEGORIQUE,

AVEC LA CLE'.

NOUVELLE EDITION,

Où ſans toucher ni au fonds ni aux épiſodes, on s'eſt contenté de corriger le langage, & d'abreger les converſations.

TOME PREMIER.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,

Chez { PIERRE WITTE, rue S. Jacques proche de S. Yves, à l'Ange Gardien.
DIDOT. Quay des Auguſtins, près du Pont S. Michel, à la Bible d'or.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

AVERTISSEMENT.

Voici une nouvelle édition de l'Aſtrée, qui peut être ne déplaira pas au public. On n'a rien négligé pour lui rendre plus agréable la lecture de ce livre, ſoit en abrégeant quelques converſations trop longues, & par conſéquent ennuyeuſes, ou même en retouchant l'expreſſion dans les endroits où l'on a jugé qu'elle en avoit beſoin.

On n'ignore pas que cet ouvrage a eu d'illuſtres cenſeurs ; les uns ayant blâmé l'érudition qui y eſt répandue ; les autres, certains incidens qui ſont traités à la maniere grecque. Mais il a eu auſſi d'illuſtres approbateurs. Tels ſont M. Camus évêque de Belley, S. François de Sales, M. Huet évêque d'Avranches, comme on peut s'en convaincre par la lettre du même M. Huet, que l'on trouvera à la fin de la cinquiéme partie,

avec les éclairciſſemens néceſſaires pour l'intelligence du roman, que tout le monde ſçait être allegorique.

On ſe contentera de dire ici, après M. Huet, que M. d'Urfé fut le premier qui tira nos romans de la barbarie, & qui les aſſujettit aux regles, dans ſon incomparable Aſtrée : ouvrage le plus ingenieux, & le plus poli qui ait jamais paru en ce genre, & qui a terni la gloire que la Grece, l'Italie, & l'Eſpagne s'étoient acquiſe en ce genre.

L'illuſtre M. de Fontenelle qui trouve que les bergers de l'Aſtrée ſont quelquefois des ſophiſtes trop pointilleux, lui rend d'ailleurs juſtice au même endroit où il le critique ; mais principalement dans ces vers admirables qui ſont preſque dans la bouche de tout le monde.

Quand je lis d'Amadis les faits inimitables,
Tant de châteaux forcés, de géans pourfendus,
De chevaliers occis, d'enchanteurs confondus:
Je n'ai point de regret que ce ſoient là des fables.
Mais quand je lis l'Aſtrée, où dans un doux repos
L'Amour occupe ſeul de plus charmans héros;
Où l'Amour ſeul de leurs deſtins décide,
Où la ſageſſe même a l'air ſi peu rigide,
Qu'on trouve de l'Amour un zelé partiſan
Juſque dans Adamas le ſouverain druide:
Dieux, que je ſuis fâché que ce ſoit un roman!

J'irois vous habiter, agréable contrée,
Où je croirois que les eſprits,
Et de Celadon & d'Aſtrée
Iroient encore errans, des mêmes feux épris;
Où le charme ſecret produit par leur préſence
Feroit ſentir à tous les cœurs
Le mépris des vaines grandeurs,
Et les plaiſirs de l'innocence.

O rives de Lignon! O plaines de Foreſt!
Lieux conſacrés aux amours les plus tendres,
Montbriſon, Marcilli, noms toujours pleins d'attraits,
Que n'êtes-vous peuplés d'Hylas, & de Silvandres!
Mais pour nous conſoler de ne les trouver pas
Ces Silvandres, & ces Hylas,

Rempliſſons notre eſprit de ces douces chimères,
Faiſons-nous des bergers propres à nous charmer;
Et puiſque dans ces champs nous voudrions aimer,
Faiſons-nous auſſi des bergeres.

Souvent en s'attachant à des fantômes vains,
Notre raiſon ſéduite avec plaiſir s'égare.
Elle-même jouit des objets qu'elle a feints,
Et cette illuſion pour quelque temps répare
Le défaut des vrais biens que la nature avare
N'a pas accordés aux humains.

On croit devoir encore avertir, qu'avant que de ſe mettre à la lecture de ce roman, il faut lire la lettre de M. Huet & les éclairciſſemens, que l'on a renvoyés à la fin de la derniere partie; ce volume n'étant déja que trop gros.

L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

DE toutes les contrées que renferment les Gaules, il n'en eſt point de plus délicieuſe que le Foreſt. L'air que l'on y reſpire eſt temperé ; & le climat y eſt ſi fertile, qu'il produit, au gré de ſes habitans, toute ſorte de fruits. Au milieu eſt une plaine enchantée, qu'arroſe le fleuve de Loire, & que differens ruiſſeaux viennent baigner. Le plus agréable de tous eſt le Lignon, qui va ſerpentant depuis les hautes montagnes de Cervieres & de Chalmaſel, juſqu'à Feurs, où la Loire le reçoit,

& l'emporte dans l'Ocean.

Sur les bords de ces admirables rivieres, on a vu de tout temps grand nombre de bergers, qui par leur douceur naturelle, & la bonté du climat, vivoient d'autant plus heureux, qu'ils connoiſſoient moins la fortune. En cet état, ils n'auroient point envié la felicité du premier âge, ſi l'amour leur avoit permis de conſerver la felicité dont ils jouiſſoient. Mais ſéduits par une fauſſe douceur, ils ſe ſoumirent à lui, & bien tôt, pour prix de leur ſoumiſſion, ils ſentirent tout le poids de ſa tyrannie. Celadon fut un de ceux qui ſouffrirent davantage ſous ſon empire : vivement épris des charmes d'Aſtrée, rien ne put le diſtraire de la paſſion qu'il avoit conçue pour elle ; il s'y livra tout entier. Son bonheur fut tel, à la verité, qu'il n'eut point à ſe plaindre de l'ingratitude d'Aſtrée, puiſqu'elle paya ſa flamme d'une tendreſſe reciproque. Mais, comme il n'eſt point de felicité durable, après trois années entiéres d'une intelligence parfaite, ils éprouverent, par la trahiſon de Semyre, lorſqu'ils s'y attendoient le moins, tout ce qu'en amour on peut éprouver de plus cruel. Leurs parens animés par des haines inveterées, uſoient de tous les artifices imaginables pour traverſer leurs deſſeins amoureux ; & Celadon de ſon côté diſſimuloit, autant qu'il lui étoit poſſible, toute ſa paſ-

ſion. Ce procedé n'auroit pas manqué de réuſſir, ſi le perfide Semyre ne s'en étoit prévalu pour tromper la ſimplicité de la trop credule Aſtrée.

Un jour que le tendre Celadon s'étoit levé avant l'aurore, il laiſſa paître à l'avanture ſes troupeaux, & vint s'aſſeoir ſur les bords du Lignon, où il attendoit ſa bergere. Il ne l'attendit pas long-temps; les cruels ſoupçons qui l'avoient agitée durant la nuit, ne lui avoient pas permis de goûter les douceurs du repos. A peine le ſoleil doroit la cime des montagnes d'Iſoure & de Marcilly, que le berger apperçut de loin un troupeau, qu'il reconnut bien-tôt pour celui d'Aſtrée. Outre que Melampe ſon chien favori accourut pour le flater, il remarqua ſa brebis la plus cherie, quoique, ce jour-*là*, elle n'eût point, comme à l'ordinaire, la tête ornée de rubans en forme de guirlande. Les ſoucis qui dévoroient Aſtrée lui faiſoient tout négliger. Elle ſuivoit lentement. On pouvoit juger à ſon air & à ſa démarche qu'elle avoit quelque violent déplaiſir. Elle en étoit tellement occupée, que, ſoit hazard, ſoit deſſein, elle paſſa près du berger, ſans tourner les yeux de ſon côté, & s'aſſit aſſez loin ſur la même rive. Celadon s'imaginant qu'elle ne l'avoit point apperçu, raſſemble ſes brebis qui paiſſoient l'herbe moins foulée, & le

pouſſe avec ſa houlette vers ce même lieu. Il trouva la bergere aſſiſe près d'un vieux arbre, & plongée dans une profonde réverie. S'il n'avoit été entierement aveugle, il eût aiſément compris qu'une ſi grande triſteſſe ne pouvoit avoir d'autre cauſe que l'idée de ſon inconſtance.

Ignorant donc le malheur qui l'attendoit, après avoir choiſi pour ſes brebis le lieu le plus commode près de celles de la bergere, il vient la trouver, & lui témoigne ſa joye de l'avoir heureuſement rencontrée. Quel fut ſon étonnement, quand, au lieu de ces petits mots flateurs, dont les amans ſeuls connoiſſent le prix, il n'entendit que des réponſes qui le glacerent. Si la bergere eût daigné le regarder alors, ou, ſi moins prévenue, elle avoit pû voir l'effet qu'avoient produit ces marques de ſon indifference, elle auroit condamné dans le moment ſes injuſtes ſoupçons. Mais il ne falloit pas que Celadon fût plus heureux que le reſte des mortels, qui ne goûterent jamais de bonheur ſans mélange. Il garda long-temps un morne ſilence; enfin revenu à lui-même, & jettant ſur Aſtrée des yeux mal aſſurés, il ſurprit un de ſes regards, mais un regard ſi triſte, qu'il penſa l'accabler de douleur. Qui pourroit exprimer les differentes penſées dont ſon cœur fut agité! Le Lignon qui groſſi par les neiges, & fier des

dépoüillés de ſes bords, deſcendoit impetueuſement dans la Loire, rouloit ſes flots avec moins de violence. Point d'action de ſa vie, point de penſée que Celadon ne ſe rappelle; il entre en compte avec lui-même, il s'examine ſeverement : mais, après un examen rigoureux, ne trouvant rien qu'il dût ſe reprocher, il rompt enfin le ſilence, & demande à ſa bergere comment il a pû meriter ſon indignation.

» Perfide, lui dit-elle, étoit-ce trop peu » pour vous de me manquer de foi, ſans » chercher encore à me tromper ſi lâche- » ment ! Oſez-vous bien ſoutenir mes re- » gards, après l'injure que vous m'avez » faite ? Et ne rougiſſez-vous point d'une » ſi noire diſſimulation ? Va, perfide, va, » traître, en impoſer, ſi tu peux, à quel- » qu'autre bergere, & ne penſe plus m'en » impoſer à moi qui ne ſuis que trop inſ- » truite de tes perfidies. » Quel devint alors ce berger fidele ? Pour le comprendre, il faut avoir eſſuyé les mêmes reproches, & les avoir auſſi peu merités. Il tombe aux genoux d'Aſtrée ; & plus pâle que la mort : » Quel eſt votre deſſein, lui dit-il ? » Voulez-vous m'éprouver, ou me jetter » dans le deſeſpoir ? Il n'eſt point queſtion » d'épreuve, répondit-elle. Ton infidelité » m'eſt connuë ; je n'en puis douter. Que » ce jour malheureux n'a-t-il été retranché

» de ma vie, dit alors le berger ! Que plus
» tôt, reprend la bergere, tous les jours
» que je t'ai vû, n'ont-ils été retranchés de
» de ta vie & de la mienne ! Si ma tendreſ-
» ſe paſſée, dont périſſe le ſouvenir, me
» laiſſe encore quelque pouvoir ſur toi, va
» loin d'ici, ô le plus ingrat des hommes,
» & garde-toi de paroître déſormais en
» preſence d'Aſtrée ! » Envain Celadon veut repliquer, Aſtrée ferme l'oreille à ſes diſcours. Envain il l'arrête par ſa robe, en lui diſant : » Je ne vous retiens point pour
» me défendre d'un crime que j'ignore, je
» vous retiens ſeulement pour vous rendre
» témoin de ma mort, puiſqu'auſſi-bien
» vous m'avez en horreur. » Diſcours ſuperflus. Efforts inutiles. Aſtrée lui échape, & lui laiſſe, en fuyant, un ruban d'où pendoit un anneau que ſon pere lui avoit donné. Celadon demeura quelque temps comme immobile, ignorant preſque ce qu'il avoit vû, & ce qu'il tenoit dans ſes mains. Reconnoiſſant enfin le ruban : » Sois
» témoin, dit-il, en pouſſant un profond
» ſoupir, que plus tôt que de rompre les
» nœuds qui me lioient à ma bergere, j'ai
» mieux aimé perdre la vie. Quand je ſe-
» rai mort, le hazard t'offrira peut-être
« aux yeux de l'inhumaine ; & lorſqu'elle
» te verra dans mes bras, tu lui atteſteras
» tout enſemble & la force de mon amour,

» & l'excès de ſon ingratitude. Et toi, con-
» tinuë-t-il, ſymbole d'une parfaite union,
» prétieux anneau, ne m'abandonne point
» après mon trépas, afin que je conſerve
» au moins ce gage d'une perſonne ſi che-
» re, & qui tant de fois m'avoit juré une
» tendreſſe éternelle. » A ces mots, tour-
nant les yeux vers Aſtrée, il ſe précipite dans le Lignon.

En ce lieu étoit un abîme, & l'eau repouſſée par des rochers, y formoit une eſpece de tourbillon qui envelopa tout-à-coup l'infortuné berger, & l'emporta bien loin ſous les flots. Déja la bergere qui n'étoit pas encore loin, étoit accourue au bruit que Celadon fit en tombant, & frapée de voir en un peril ſi preſſant ce qu'elle avoit aimé, & ne pouvoit encore haïr, elle chancele, elle perd l'uſage de ſes ſens, & ne le recouvre que pour tomber, au premier mouvement, dans le même gouffre. Tout ce que purent faire les bergers qui ſe trouverent là heureuſement, fut de la ſauver, à l'aide de ſa robe qui la ſoutint quelque temps ſur l'eau, mais ſi hors d'elle-même, que, ſans qu'elle le ſentît, ils la porterent dans la cabane prochaine. C'étoit celle de Phylis qui pour lors étoit abſente. Pendant que les compagnes de Phylis lui donnerent d'autres habits, elle ne put proferer une ſeule parole, dans le trouble

où l'avoient jettée la perte de Celadon, & ſes propres dangers.

Au bruit d'une ſi funeſte nouvelle, Phylis accourut, & rien ne pouvoit retarder ſa courſe, que la rencontre de Lycidas, à qui elle raconta bruſquement la triſte avanture de ſa compagne, ſans lui parler de Celadon, dont elle ignoroit l'infortune. Lycidas étoit frere de Celadon, & l'amitié ſerroit encore les nœuds qui l'uniſſoient à lui; de même Aſtrée & Phylis, quoique couſines germaines, étoient plus unies par les liens d'une affection reciproque, que par les liens du ſang. Si Celadon eut de la ſympathie pour Aſtrée, Lycidas n'en eut pas moins pour Phylis, ni Phylis pour Lycidas.

Dans le temps qu'ils arriverent, Aſtrée commença d'ouvrir les yeux à la lumiere; mais qu'ils étoient differens de ce qu'ils avoient été, quand l'amour y triomphoit de tous les cœurs. Ces beaux yeux n'agueres ſi vifs & ſi doux tout enſemble, abbatus maintenant, verſent des larmes, dont tous les ſpectateurs ſont attendris. La préſence de Phylis, & plus encore celle de Lycidas augmenterent ſa triſteſſe; & bien qu'elle voulût en cacher le principal ſujet, elle fut contrainte de dire à Lycidas que ſon frere s'étoit noyé, en voulant la ſecourir.

A l'inſtant, Lycidas vole ſur le rivage

avec les autres bergers, & laiſſe Aſtrée & Phylis ſeules, qui, peu de temps après, ſe mirent à les ſuivre, mais ſi penetrées de douleur, que malgré tout ce qu'elles avoient à dire, elles ne purent proferer un ſeul mot. Cependant les bergers arrivent ſur le rivage; & jettant les yeux de tous côtés, ils n'apperçoivent aucun veſtige de ce qu'ils cherchent. Seulement, ceux qui coururent plus bas, trouverent le chapeau du berger, qui par hazard s'étoit arrêté entre des arbres, que la violence des vagues avoit abbatus. Pour Celadon, il avoit été emporté bien loin à l'autre rive, où les arbres le cachoient tellement, qu'il n'étoit pas poſſible de le voir.

Là, pendant qu'il étoit entre la vie & la mort, parurent trois nymphes d'une beauté admirable. Leurs cheveux où brilloit une guirlande de perles, flotoient au gré des vents. Elles avoient la gorge découverte; les manches de leur robe étoient retrouſſées ſur le coude, d'où ſortoit une gaze deliée, que deux bracelets de perles ſembloient attacher. Elles avoient ſur leurs épaules un carquois rempli de fléches, & tenoient un arc d'yvoire à la main. Le bas de leur robe relevé ſur la hanche, laiſſoit voir juſqu'à mi-jambe leurs brodequins dorés. On jugeoit à leurs diſcours que quelque deſſein les amenoit en ce lieu. « Voici

» bien l'endroit de la riviere qui nous a
» été déſigné, diſoit l'une d'elles, voyez
» comme elle remonte avec impetuoſité
» vers ſa ſource : ces arbres ne ſont-ce pas
» ceux-là mêmes qui nous ont été montrés
» dans le miroir enchanté ? Malgré tout ce-
» la, répondoit la premiere, il n'y a gueres
» d'apparence en tout le reſte; mais j'apper-
» çois un lieu écarté, où nous trouverons,
» ſi je ne me trompe, ce que nous cher-
» chons. Cependant, dit la troiſiéme, ce
» lieu nous offre tout ce qui nous a été an-
» noncé, & rien ne reſſemble davantage à
» ce que nous avons vû dans le miroir.

En diſcourant ainſi, elles s'approcherent du lieu où étoit Celadon ; & parce que ce même lieu leur parut être celui qu'on leur avoit déſigné, elles s'y aſſirent, en attendant que le reſte ſe verifiât. A peine furent-elles aſſiſes, que la premiere des nymphes apperçut Celadon, & le croyant endormi, elle le montra du doigt à ſes compagnes ; enſuite elle ſe leva doucement, de peur de l'éveiller : mais quand elle l'eut examiné de près, elle ne douta point qu'il ne fût mort. Il avoit encore une partie du corps dans l'eau ; ſa bouche étoit entr'ouverte, ſon viſage livide, & ſes yeux preſque fermés. Les nymphes furent touchées de le voir en cet état ; & celle qui avoit parlé avant les autres, fut la premiere à le tirer

ſur le rivage. Au même temps l'eau qu'il avoit avalée ſortit en abondance, & la nymphe, lui trouvant un reſte de chaleur, eſpera de lui ſauver la vie. Alors Galatée qui étoit la principale des nymphes, ſe tournant vers la derniere qui les regardoit tranquillement : » Et vous, Silvie, lui dit-» elle, comment pouvez-vous demeurer » ainſi dans l'inaction ? Que n'imitez-vous » votre compagne, ſi ce n'eſt pour la ſou-» lager, du moins par pitié pour ce mal-» heureux berger ? Je l'examinois attenti-» vement, dit-elle, &, tout changé qu'il » eſt, je penſe le reconnoître. Alors ſe baiſ-» ſant, & le regardant de plus près : Non, » madame, continua-t-elle, je ne me trom-» pe point, c'eſt bien le berger que j'ai en » vue ; par ſes vertus autant que par ſa » naiſſance il merite votre ſecours. » Déja le berger commencoit à donner des ſignes de vie, & Galatée s'étant imaginé que c'étoit de lui que le druyde avoit parlé, elle perſuada à ſes compagnes de le porter dans ſon palais d'Iſoure, où elle pourroit mieux le ſecourir. Elles le porterent donc, mais avec des peines extrêmes, juſqu'au lieu où elles avoient laiſſé leur char que gardoit le petit Meril. Leonide prit les rênes, & pour n'être point apperçues des gardes du palais, elles y entrerent par une porte ſecrete.

Cependant Lycidas ne doutant plus que

ſon frere n'eût péri, revenoit pour déplorer avec Aſtrée la perte qu'ils avoient faite. Aſtrée ne faiſoit que d'arriver ſur le rivage, où ſon accablement l'avoit forcée de s'aſſeoir. Elle étoit ſeule, car Phylis impatiente, étoit allée audevant de Lycidas, pour apprendre des nouvelles. Lycidas excedé de fatigues, s'aſſit près d'Aſtrée, & lui prenant la main : » Bergere, dit-il, » quel malheur eſt le nôtre ! Je perds le » plus aimable des freres, & vous le plus » tendre, & le plus fidele des amans. » Aſtrée, ſoit diſtraction, ſoit ennui, ne répondant rien, Lycidas continua en ces termes: » Se peut-il qu'au moins vous ne lui donniez pas quelques larmes ! Encore s'il ne » vous avoit point aimée, ou que vous » puſſiez douter de ſon amour.... Je regrete » votre frere, lui répondit enfin la bergere en le regardant triſtement, non qu'il » m'aimât, mais parce que ſes vertus le » meritent. Pour l'amour dont vous me » parlez, mes compagnes qui le partagerent, doivent auſſi partager mes regrets. » Ingrate, s'écrie Lycidas, quelle injuſtice eſt comparable à la vôtre ! & ne redoutez-vous point les vengeances celeſtes ? Vous avez pû croire inconſtant un » berger, qui, malgré vos rigueurs, malgré le couroux de ſon pere, malgré tant » d'autres obſtacles, vous a toujours conſ-

» tamment aimée ! O excès d'ingratitude !
» Ses ſervices n'ont-ils pû vous prouver un
» amour, dont perſonne ne doute que
» vous ? Auſſi, Lycidas, perſonne n'y avoit
» un plus grand interêt que moi... Mais
» laiſſons ces diſcours, la gloire de votre
» frere en ſouffriroit trop : s'il m'a trom-
» pée, s'il m'a laiſſé le déplaiſir d'avoir
» connu trop tard ſes perfidies, il en em-
» porte des marques au tombeau. Celadon,
» perfide, ma ſurpriſe eſt extrême, re-
» plique Lycidas ! Si vous l'ignorez, pour-
» ſuit Aſtrée, vous êtes le ſeul en ces lieux
» qui n'en ſoyez pas inſtruit. Hier encore,
» hier, j'entendis les diſcours flateurs qu'il
» tenoit à ſon Amynte, car il l'appelloit
» de la ſorte, & j'en rougis pour lui. Alors
» Lycidas s'écria : je ne demande plus ce
» qui a cauſé la mort de mon malheureux
» frere ; c'eſt votre jalouſie, Aſtrée, oüi,
» c'eſt votre injuſte jalouſie ! Ainſi s'accom-
» plit ce que tu craignois, cher Celadon,
» tu diſois, dans ton amour extrême, qu'il
» t'en coûteroit la vie pour feindre de n'ai-
» mer pas ; mais aurois-tu penſé que ce
» malheur dût t'arriver par ta bergere !
Puis s'adreſſant à elle : » Eſt-il poſſible,
» Aſtrée, que vos ſoupçons jaloux vous
» aient fait oublier ce que vous lui avez ſi
» ſouvent preſcrit vous-même ! Combien
» de fois, les larmes aux yeux, ne vous

» a-t-il point conjurée, en ma préſence, de
» révoquer une ſi dure loi ! Combien de
» fois ne vous a-t-il point dit dans ce ro-
» cher, où nous étions preſque toujours
» enſemble, qu'il conſentiroit plus tôt à
» mourir, qu'à feindre d'en aimer une au-
» tre que vous ! Chere Aſtrée, vous diſoit-
» il, révoquez une loi que je ne pourrai
» jamais obſerver. Je vous le demande par
» vous-même ; & ſi vous voulez éprouver
» juſqu'où va votre empire ſur moi, or-
» donnez-moi plus tôt de mourir. Vous lui
» répondites (je m'en ſouviendrai toute
» ma vie) votre mort entraîneroit la mien-
» ne, Celadon ; épargnez-moi des idées ſi
» affreuſes ; mais j'exige de vous cette
» preuve d'amitié ; outre qu'elle ne peut
» avoir d'inconvenient pour nous, elle fe-
» ra taire la médiſance & l'envie. Rendez
» gloire à la verité ; n'eſſaya-t-il pas de
» vous fléchir par ſes prieres & par ſes lar-
» mes, & ne futes-vous pas toujours ine-
» xorable ? Mais quoique vous puiſſiez
» croire de ſa fidelité, puiſqu'il n'eſt plus,
» que me ſerviroit de vous en impoſer ?
» Helas ! il n'y a que deux jours qu'il gra-
» voit encore des vers ſur l'écorce des peu-
» pliers qui bordent la Loire. Vous y re-
» connoîtrez ſa main, ſi vous n'avez ou-
» blié ſon caractere, comme vous avez ou-
» blié ſes ſervices, & ſon amour. Voici
les vers :

Bien que mon amour ſoit extrême,
Je puis diſſimuler que j'aime.
Mais pour feindre d'autres ardeurs...
S'il le faut, ou mourir. Je meurs.

» Dernierement que je fus obligé de me
» rendre pour quelque temps ſur les rives
» de la Loire, il m'écrivit en réponſe une
» lettre, qui vous prouvera mieux enco-
» re ſon innocence. Après cela ſi vous en
» doutez toujours, il faut que, ſur ce qui
» le regarde, vous ayez perdu toute eſpé-
» ce de jugement. Elle étoit conçue en ces
termes.

CELADON A LYCIDAS.

NE t'informe plus de ce que je fais; mais apprens que mon déplaiſir eſt toujours le même. Aimer, & n'oſer faire éclater ſon amour, n'aimer point & jurer que l'on aime, voilà quel eſt le ſupplice de Celadon. Ainſi la vraie & la feinte amitié paroiſſent dans toutes mes actions, n'en ſois point ſurpris; je ſuis contraint à l'un par la beauté d'Aſtrée, & à l'autre par ſes ordres. Si cette vie te ſemble étrange, ſouvien-toi QUE LES MIRACLES SONT LES ACTIONS JOURNALIERES DES DIEUX; *Et que veux-tu que ma déeſſe produiſe en moi* QUE DES MIRACLES.

Les diſcours de Lycidas tranſportoient Aſtrée hors d'elle-même ; cependant la jalouſie qui regnoit encore dans ſon ame, lui fit prendre la lettre, comme ſi elle avoit douté que Celadon l'eût écrite. Et bien qu'elle reconnût ſa main, elle diſputoit en elle-même, & refuſoit d'en croire à ſes yeux.

Preſqu'au même temps arrivérent les bergers, ne rapportant d'autres dépouilles de Celadon que ſon chapeau, dont la vue ne fit qu'accroître la douleur d'Aſtrée. La bergere ſe ſouvenant d'une ruſe que l'amour leur avoit ſuggerée ; elle fit ſigne à Phylis de prendre le chapeau. Alors on n'entendit que plaintes ſur la mort du berger, & chacun celébrant à l'envi ſes loüanges, il n'y eut perſonne qui n'en racontât quelque action vertueuſe. Aſtrée ſeule demeuroit dans le ſilence, bien qu'elle reſſentît plus vivement que les autres la perte du berger. Elle n'ignoroit pas qu'en amour la ſouveraine prudence eſt de diſſimuler ſa tendreſſe, ou du moins de ne la montrer jamais inutilement. Mais ne pouvant plus ſupporter la violence qu'elle ſe faiſoit à elle-même, elle s'approcha de Phylis, & la priant de de ne la point ſuivre, de peur d'être ſuivie des autres, elle prit le chapeau, & marcha à l'avanture dans le ſentier où ſes pas la guiderent. Il n'y avoit point là de

berger

berger qui ne connût l'amour de Celadon pour Aſtrée. L'inimitié de leurs parens avoit plus contribué à le faire connoître, que les actions de Celadon. Pour Aſtrée, elle s'étoit conduite avec tant de réſerve, que Semyre, Lycidas, & Phylis étoient ſeuls inſtruits de ſes vrais ſentimens ; & l'idée avantageuſe qu'elle avoit donnée d'elle foiſoit attribuer à la bonté de ſon cœur, la triſteſſe, qui, malgré elle, éclatoit ſur ſon viſage.

Cependant Aſtrée pourſuivoit ſa route, en proye à mille déplaiſirs ; & tantôt doutant, tantôt aſſurée de l'amour de Celadon, elle ignoroit ſi elle devoit le plaindre, ou ſe plaindre de lui. Si elle ſe rapelloit ce que Lycidas venoit de lui dire, elle le jugeoit innocent ; ſi les diſcours qu'il avoit tenus à la bergere Amynte lui revenoient dans l'eſprit, elle le condamnoit comme coupable. En cette agitation cruelle, elle erra long-tems dans un bois, où ſes pas l'avoient guidée, &, ſoit hazard, ſoit volonté du ciel qui vouloit mettre l'innocence de Celadon dans tout ſon jour, elle ſe trouva près des arbres où étoient gravez les vers dont Lycidas lui avoit parlé. Le deſir de ſçavoir s'il ne l'avoit point trompée, les lui auroit fait chercher avec empreſſement, s'ils avoient été cachés ; mais comme ils venoient d'être gravés ; ils s'of-

frirent d'eux-mêmes à ſes yeux. Reconnoiſſant d'abord la main du berger, dieux, comme elle courut pour lire les vers ! & combien vivement elle en fut touchée! Elle s'aſſit en ce lieu, & mettant ſur ſes genoux la lettre & le chapeau de Celadon, elle demeura quelque temps attachée ſur ces prétieux reſtes de ſon berger. Puis s'appercevant que le chapeau groſſiſſoit à l'endroit où il avoit accoutumé de mettre ſes lettres, quand il vouloit les lui donner ſecretement, elle y porta curieuſement la main, & en tira un papier que Celadon y avoit mis ce jour-là même. L'inimitié de leurs parens leur avoit fait imaginer cette ruſe : ils feignoient de jetter par jeu le chapeau, & de la ſorte ils pouvoient aiſément recevoir & donner leurs lettres. Aſtrée tira celle-ci, elle l'ouvrit en tremblant ; mais ſes ſens étoient tellement égarés, qu'elle demeura long-temps ſans la pouvoir lire : elle étoit conçue en ces termes.

CELADON A ASTRE'E.

MOn Aſtre, ſi en me contraignant à diſſimuler mon amour, vous voulez me faire mourir, vous le pouvez plus facilement d'une ſeule parole. Si c'eſt pour me punir de quelque crime, pourquoi m'ordonner un moindre ſupplice que la mort même ? Si c'est pour e'prouver jusqu'où va votre

EMPIRE SUR MOI, *que* NE CHOISISSEZ-VOUS UNE VOYE MOINS LONGUE, ET MOINS ENNUYEUSE ? *Non, je ne puis penſer que vous n'ayiez en vue, comme vous le dites, que de cacher notre deſſein, puiſque la mort que cette contrainte me donnera infailliblement, ne le fera que trop éclater. N'ai-je point aſsés ſouffert ? Et n'eſt-il pas temps que vous me permettiez de faire le perſonnage de Celadon, après en avoir ſi long-temps fait un autre ſi contraire à mes ſentimens ?*

Quel fut ſon deſeſpoir, quand cette lettre lui eut rapellé le deſſein qu'ils avoient pris, & l'ordre qu'elle lui avoit donné de cacher leur amitié ſous le maſque de la diſſimulation ! Mais tels ſont les enchantemens de l'amour, en même temps qu'elle reſſentoit un déplaiſir extrême de la mort de Celadon, elle goûtoit une ſecrete joye, en penſant qu'il ne lui avoit point été infidele. Et dès qu'elle en fut convaincue, & que ſes ſoupçons furent entierement diſſipés, elle ſe rappella toute la vivacité de ſon amour, les preuves qu'il lui en avoit ſi conſtamment données, les plaiſirs innocens dont ils avoient joui, & ſur tout le deſeſpoir où ſes injuſtes ſoupçons l'avoient réduit. Alors ſe livrant à ſa douleur, elle verſa un torrent de larmes, elle prononça mille fois le nom du berger, & mille fois

elle fut interrompue par ſes ſanglots & ſes ſoûpirs.

D'un autre côté, Lycidas que la dureté d'Aſtrée avoit indigné, craignant qu'il ne lui échapât quelque mot qui déplût à Phylis, s'étoit levé d'auprès d'elle, le viſage baigné de larmes, & dans un état ſi pitoyable, que la bergere le ſuivit ſans penſer à ce que l'on en pourroit dire. Les bergers dont il étoit aimé, & qui partageoient ſes ennuis, ſuivoient auſſi, déplorans ſon infortune; mais ce qu'ils faiſoient pour lui dans cette triſte occaſion, ne faiſoit que l'affliger davantage. Car l'extrême douleur demande la ſolitude; c'eſt là qu'elle peut s'exhaler en liberté, & juſques-là elle n'eſt ſuſceptible d'aucune conſolation.

En marchant de la ſorte, ils rencontrerent par hazard un jeune berger étendu ſur l'herbe, & deux bergeres près de lui. Sa tête étoit appuyée ſur les genoux de l'une d'elles, & l'autre jouoit de la guitarre, pendant qu'il ſoûpiroit ces vers, en levant au ciel ſes yeux baignés de larmes :

La nymphe qui n'eſt plus; la nymphe qu'en ce jour
Je redemande aux dieux par mes cris & mes larmes,
Paſſa comme une fleur; & toutefois ſes charmes
Avoient aſſujetti mille cœurs à l'amour.

C'en eſt fait; pour jamais ma Cleon m'eſt ravie;
Ses beaux yeux ſont couverts d'une éternelle nuit;
Et, dans l'affreux état où le ciel m'a réduit,
Je ne crains point la mort, je ne crains que la vie.

Si Lycidas & Phylis avoient été moins accablés de leurs propres ennuis, ils auroient eu ſans doute la curioſité de ſçavoir ce qui cauſoit les ennuis du berger; mais voyant qu'il avoit beſoin de conſolation lui-même, ils ne voulurent point ajoûter le mal d'autrui au leur propre, & ils pourſuivirent leur route, laiſſant les autres bergers attentifs à l'écouter.

A peine Lycidas étoit parti, qu'ils entendirent une autre voix qui ſembloit s'approcher. Ils prêterent l'oreille, mais les reproches de la bergere qui tenoit ſur ſes genoux la tête du berger, les empêcherent d'entendre. « Eh bien cruel! diſoit-elle, » juſqu'à quand ſeras-tu inexorable? juſ- » qu'à quand ſerai-je dédaignée pour une » bergere qui n'eſt plus? Idolâtre des » morts, fier ennemi des vivans, conſi- » dere quelle eſt la force de mon amour: » appren enfin, Tircis, à ne pas troubler » par des larmes inutiles des cendres bien- » heureuſes, & crain d'attirer ſur toi l'hor-

» rible vengeance que meritent tes dé-
» dains. Plût à dieu, lui répondit froide-
» ment le berger, ſans tourner les yeux
» vers elle, plût à dieu que ma mort vous
» fût agréable ! Si par là je pouvois termi-
» miner nos peines, je la cherirois plus
» que ma vie ; mais s'il eſt vrai, comme
» vous me l'avez dit tant de fois, que
» mon trépas ne feroit que redoubler vos
» déplaiſirs, rentrez en vous-même, belle
» Laonice, & conſiderez combien vous
» êtes injuſte en voulant faire mourir une
» ſeconde fois ma chere Cleon. Puiſque
» les deſtins l'avoient ainſi arrêté, pour me
» rendre le plus malheureux des hommes,
» ne ſuffit-il pas qu'elle ait une fois payé
» le tribut à la nature ? Et, ſi elle revit en
» moi par la force de mon amour, pour-
» quoi voulez-vous, cruelle, qu'elle y
» meure par l'oubli ? Non, non, bergere,
» vos reproches ſont ſuperflus. Je ne ſui-
» vrai point vos injuſtes conſeils. Ce que
» vous nommez cruauté, je le nomme,
» moi, fidelité ; & ce qui vous ſemble de-
» voir attirer les vengeances celeſtes, me
» ſemble, à moi, mériter les derniers élo-
» ges. Quand je ne ſerai plus que cendre,
» je veux encore m'occuper de Cléon ; j'en
» emporterai le ſouvenir dans le tombeau.
» Je vous l'ai dit, je l'ai mille fois promis
» aux dieux immortels, je l'ai mille fois

» juré à ma bergere qui jouit maintenant » de leur felicité. Laiſſeroient-ils, ces juſ- » tes dieux, mon crime impuni, ſi je pou- » vois à la fois devenir infidele & parjure? » Que plus tôt la foudre celeſte tombe ſur » moi, que de trahir ni ma foi, ni mes » ſermens ! » Laonice vouloit repliquer, lorſque le berger, qui alloit chantant, arriva près d'eux, & les interrompit par la chanſon ſuivante.

Souvent ces diſcretes bergeres,
Dont l'orgueil rebute nos feux,
Forment elles-mêmes des vœux,
Ou pour d'autres ſont moins ſevéres.
Quelle erreur de ſe conſumer
Pour qui ne veut pas nous aimer !

Les bergers tendres & fideles
N'ont d'autre partage en aimant
Que de ſoupirer ſeulement.
Pour moi j'évite les cruelles,
Sage par l'exemple d'autrui,
Et vis exemt de tout ennui.

Si mon bonheur vous ſemble extrême,
Bergers, écoutez mes avis,
Et que par vous ils ſoient ſuivis.
N'aimez jamais que qui vous aime.
Et ſi vous ceſſez d'enflammer,
Ceſſez au même inſtant d'aimer.

Hylas (c'eſt le nom du Berger) étoit ſi près de Tyrcis, quand il chanta les derniers vers, qu'il put voir couler les pleurs de Laonice. Et, comme il n'ignoroit pas, bien qu'il fût étranger, leurs déplaiſirs, il s'adreſſa d'abord à Tyrcis, & lui parla en ces termes : » O berger deſolé ! » (c'eſt le ſurnom que lui avoient attiré ſes plaintes éternelles,) » que mon ſort me paroîtroit digne de compaſſion, ſi je vous reſſemblois ! » A ces mots, Tyrcis ſe levant pour lui répondre ; » & moi, dit-il, » Hylas, ſi je penſois comme vous, que » je m'eſtimerois malheureux ! S'il falloit » m'affliger autant que vous, pour toutes » les maîtreſſes que j'ai perdues, ma vie » ne pourroit ſuffire à tant de regrets. Si » vous faiſiez comme moi, repartit Tyrcis, vous n'en regreteriez qu'une. Et » vous point du tout, reprit Hylas, ſi » vous imitiez mon exemple. C'eſt en ce» la, dit le berger affligé, que vous me » ſemblez malheureux ; car ſi rien ne ſçauroit être le prix de l'amour que l'amour » même, vous ne fûtes jamais aimé, puiſque vous n'aimâtes jamais. Comment » connoiſſez-vous, dit Hylas, que je n'aime point ? Je le connois à vos changemens éternels. Il faut que vous ſçachiez, » Hylas, que telles ſont les bleſſures de » l'amour, qu'elles ne gueriſſent jamais.

» Vous

» Vous ne les connoiſſez point, ces bleſ-
» ſures ; mais auſſi vous ignorez les dou-
» ceurs inexprimables dont elles ſont ſui-
» vies. Ah ! ſi vous pouviez les gouter,
» vous ceſſeriez bien-tôt d'être volage. En
» verité, ajoute Hylas en ſouriant, vous
» avez bien raiſon de vous compter au
» nombre de ceux à qui l'amour commu-
» nique ſes douceurs. Je ne vous les envie
» point ; jouiſſez-en ſeul, j'y conſens. De-
» puis plus d'un mois que nous ſommes en-
» ſemble, marquez-moi, ſi vous le pou-
» vez, un jour, une heure, un moment
» où vous n'ayez point verſé de larmes,
» tandis que vous n'avez pû me ſurpren-
» dre pouſſant un ſeul ſoupir. Y auroit-il
» quelqu'un aſſez inſenſé pour préferer vo-
» tre condition à la mienne ? Et vous, cor-
» tinue-t-il en ſe tournant vers la bergere,
» n'aurez-vous jamais aſſez de courage
» pour briſer vos fers ? Voulez-vous par
» votre obſtination participer à la faute de
» ce berger dénaturé ? Ne voyez-vous pas
» qu'il ſe réjouit de vos larmes, & que vos
» ſupplications ne font que redoubler ſa
» fierté. Helas, répondit la bergere ! qu'il
» eſt aiſé de conſeiller un malade, à qui
» jouit de la ſanté ! Si tu étois à ma place,
» tu concevrois l'inutilité de tes leçons. Je
» ſens que la douleur peut bien m'ôter la
» vie, mais que ma raiſon ne prévaudra

» jamais à tant d'amour. Si cet aimable
» berger me fait trop ſentir ſes rigueurs,
» il peut y en ajouter de nouvelles, quand
» il le voudra ; je ne mets point de bornes
» à ſon empire ſur moi : Laiſſe donc là des
» conſeils ſuperflus ; & ceſſe de me faire
» des reproches qui ne peuvent qu'irriter
» mon mal. Tyrcis a tellement gagné mon
» cœur, que je ne ſuis plus maîtreſſe de
» ma volonté. C'eſt-à-dire, replique Hy-
» las, qu'en vous déclarant ma flamme,
» je ne réuſſis qu'à vous faire naître des
» expreſſions pour Tyrcis ; mais puiſque
» tel eſt votre caractere, & que j'ai plus
» de pouvoir ſur moi, que vous n'en avez
» ſur vous, tendez la main, & donnez-
» moi congé, ou le recevez de moi ; auſſi
» bien je prens également mon parti : Je
» rougirois trop à ſervir une telle maîtreſ-
» ſe. Nous perdrons peu tous deux : .....
» Si vous connoiſſiez pourtant ce que vous
» perdez en moi, vous me regreteriez
» plus que vous ne ſouhaitez d'être aimée
» de Tyrcis : .... Mais vous me regreterez
» bien peu, ſi vos regrets n'égalent les
» miens. » Alors il chanta ces vers en ſe retirant :

Nous n'avons pû mériter ſon amour,
Efforçons-nous de mériter ſa haine.
Oublions l'inhumaine

Et faiſons dès ce jour,
Puiſque Tyrcis a ſeul droit de lui plaire,
Ce que le temps nous forceroit de faire.

Si Hylas étoit venu ſur ces bords en tout autre temps, il y eût trouvé plus d'amis; mais la perte de Celadon étoit trop recente, pour qu'une humeur ſi badine fût goutée des bergers. Ils le laiſſerent aller, ſans lui demander, ni à Tyrcis, quel ſujet les amenoit ſur leurs rivages. Les uns regagnérent leurs cabanes, tandis que les autres cherchérent encore Celadon juſques ſur les bords de la Loire; mais toutes leurs perquiſitions furent inutiles, ils ne purent en avoir d'autres nouvelles : ſeulement Sylvandre rencontra Polemas près du lieu où Galatée & les autres nymphes avoient enlevé Celadon. Polemas commandoit à toute la contrée ſous l'autorité de la nymphe Amaſis, & le berger qui l'avoit vû pluſieurs fois à Marcilly, après lui avoir rendu les honneurs dus à ſon rang, lui raconta la funeſte avanture de Celadon. Polemas qui avoit toujours aimé ſa famille, en parut veritablement touché.

D'un autre côté Lycidas qui ſe promenoit avec Phylis, après s'être tû quelque temps, ſe tourna enfin vers elle, & lui demanda ce qu'elle penſoit de ſa compagne. Phylis qui n'étoit point encore inſtruite de

ſa jalouſie, & qui penſoit que Lycidas ſe plaignoit de ce qu'elle s'en étoit allée ſeule, lui répondit que, dans l'affliction où elle étoit, il devoit bien lui être permis de chercher la ſolitude. » Oui ſans doute, » repliqua Lycidas; mais en verité je ne » croi pas qu'il y ait une bergere au » monde plus ingrate, & plus indigne » d'être aimée. Mon malheureux frere n'a » jamais voulu, que di-je, il n'a jamais » pû aimer qu'elle; elle le ſçait, la cruelle » qu'elle eſt; les obſtacles qu'il a vain- » cus, les difficultés qu'il a ſurmontées, » les rigueurs qu'il a ſuportées, la colere » de mon pere qu'il a mépriſée pour elle, » tout l'aſſuroit de ſon amour. Cependant » l'ingrate feint de nouveaux prétextes de » haine & de jalouſie, lui preſcrit un éter- » nel exil, & le contraint dans ſon deſeſ- » poir à chercher la mort. Dieux! que me » dites-vous, répondit Phylis, Aſtrée au- » roit-elle pû commettre un ſi grand cri- » me? Il n'eſt que trop vrai qu'elle l'a pû, » elle me l'a raconté en partie, & ſes diſ- » cours m'ont fait deviner le reſte. Mais » bien qu'elle triomphe de la mort de » mon frere, & que ſa perfidie lui déguiſe » à elle-même l'énormité de ſon crime, je » vous jure qu'il n'y eut jamais d'amant » plus tendre, ni plus fidéle: non que je » veuille qu'elle en ſoit informée, à moins

» que reconnoiſſant ſon erreur, elle n'en » reſſentît un extrême déplaiſir. Car dé- » ſormais je veux la haïr autant que mon » frere l'a aimée. » C'eſt ainſi que Lycidas & Phylis alloient diſcourant, Lycidas accablé de la mort de Celadon, & penetré d'indignation contre Aſtrée; Phylis étonnée de ſa jalouſie, & affligée tout à la fois de la perte de Celadon, & des ennuis de Lycidas. Elle ne ſongea qu'à les adoucir; ils étoient trop vifs, pour qu'elle dût y apporter des remedes extrêmes. Car elle ne vouloit point perdre Lycidas, & elle ſentoit bien que, ſi la haine pour Aſtrée ſubſiſtoit, il lui faudroit rompre avec elle, ou avec ſon berger; en ſorte qu'elle ſe trouvoit partagée entre l'amour & l'amitié, ſans que l'un des deux l'emportât.

Pour ce qui eſt d'Aſtrée, elle s'étoit livrée toute entiere à ſa douleur, & après avoir verſé des torrens de larmes, & s'être conſumée en regrets; l'eſprit & le cœur uniquement occupés de ſa perte, elle avoit cedé au ſommeil qui étoit venu la ſurprendre.

L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ.
PASTORALE ALLEGORIQUE.
PREMIERE PARTIE.

LIVRE SECOND.

PENDANT que les choſes ſe paſſoient ainſi entre les bergers, Celadon reçut des nymphes dans le palais d'Iſoure tous les ſecours qu'elles purent lui donner; mais, malgré leurs ſoins attentifs, il ne put encore ouvrir les yeux, ni donner d'autre ſigne de vie que la reſpiration. Il paſſa le reſte du jour, & une partie de la nuit, en cet état. Quel fut ſon étonnement, lorſqu'il ouvrit les yeux, de ſe trouver où il étoit! Car il ſe ſouvenoit bien de ce qui lui étoit arrivé ſur les bords du Lignon, & comme il s'y étoit jetté dans ſon deſeſpoir,

I. Part. 30.

mais il ignoroit comment il étoit venu en ce lieu. Il demeura quelque temps occupé de cette penſée ; puis il ſe demandoit à lui-même s'il étoit vif ou mort. » Si je vis, di-» ſoit-il, comment ſe peut-il qu'Aſtrée ne » me faſſe point mourir ? Et ſi je ſuis mort, » que viens-tu, Amour, chercher dans l'hor-» reur du tombeau ? Ne te ſuffit-il pas d'a-» voir eu ma vie ? Veux-tu juſques dans mes » cendres rallumer tes anciennes flammes ? Et l'image d'Aſtrée ſe preſentant ſans ceſſe à lui, il continua de la ſorte : » Et vous, » trop cruel ſouvenir de ma felicité paſſée, » pourquoi me repreſentez-vous le déplaiſir » qu'autrefois ma perte lui eût cauſé ? Que » ne me peignez-vous plus tôt la joye que ſa » haine lui en fait reſſentir maintenant ? Agi-té de ces differentes penſées, il s'endormit, & les nymphes l'ayant trouvé enſeveli dans le ſommeil, elles ouvrirent douce-ment les fenêtres & les rideaux, & s'aſſirent autour de lui. Galatée, après l'avoir con-ſideré : » qu'il eſt different de ce qu'il étoit » hier, dit-elle doucement à ſes compagnes, » & comme en peu de tems il a repris de vi-» ves couleurs ! Je ne plains point les fati-» gues du voyage, puiſque nous lui avons » ſauvé la vie, & qu'auſſi bien, continua-» t-elle en s'adreſſant à Sylvie, vous m'avez » aſſuré qu'il eſt des principaux de cette con-» trée. Sans doute, Madame, répondit la

» nymphe. Il eſt fils d'Alcipe & d'Amaryl-
» lis... Quoi, de cet Alcippe dont j'ai tant
» oui parler, & qui pour délivrer ſon ami,
» força à Uſſum les priſons des Viſigots ?
» De celui-là-même, dit Sylvie, je le vis
» il y a cinq ou ſix mois à une fête en ces
» hameaux ſur les rives du Lignon; & plus
» que tous les autres Alcippe fixa mes re-
» gards & mon attention. C'eſt un illuſtre
» vieillard que ſa vieilleſſe même rend en-
» core plus reſpectable. Pour Celadon, je
» me ſouviens, que de tous les jeunes ber-
» gers il n'y eut que lui & Sylvandre qui
» oſerent m'approcher : ils avoient en
» leurs façons & en leurs diſcours quelque
» choſe au deſſus du berger. Par Sylvan-
» dre je ſçus qui étoit Celadon, & par Ce-
» ladon qui étoit Sylvandre.

Pendant que Sylvie parloit, Amour, pour ſe jouer des ruſes de Climante & de Polemas qui avoient engagé Galatée à ſe rendre le jour d'auparavant au lieu où elle avoit trouvé le berger, allumoit dans le cœur de la nymphe une nouvelle flamme. Tant que Sylvie parla, Galatée eut les yeux ſur le berger, & ce que ſa beauté commençoit à faire, les louanges de Sylvie l'acheverent. La tromperie de Climante avoit déja diſpoſé la nymphe à prendre ces ſentimens. Climante en feignant le devin, lui avoit prédit que celui qu'elle ren-

rencontreroit, où elle trouva Celadon, devoit être ſon époux, ſi elle ne vouloit être la plus malheureuſe perſonne du monde. Il avoit auparavant concerté la ruſe avec Polemas, & celui-ci devoit ſe rendre en ce même lieu, à l'heure marquée, eſperant que Galatée ainſi deçue, ſe détermineroit à l'épouſer, & renonceroit à Lindamor qu'elle aimoit; mais la fortune & l'amour qui ſe jouent de la prudence humaine, firent trouver là Celadon, comme je l'ai dit. Galatée donc qui, ſuivant la prédiction, étoit intereſſée à l'aimer, ſe le repreſentoit à deſſein beaucoup plus aimable qu'il n'étoit peut-être; & voyant qu'il ne s'éveilloit point, elle ſortit le plus doucement qu'elle put, uniquement occupée de ſa nouvelle paſſion.

De ſon appartement on deſcendoit par un eſcalier dérobé dans une galerie, & cette galerie menoit dans un jardin, où l'art n'avoit rien oublié de ce qui peut embellir la nature. On trouvoit enſuite un grand bois, dont les arbres étoient plantés en ſymmétrie & par compartiment. Un des quarrés formoit un labyrinthe que les raïons du ſoleil ne pouvoient percer. Dans un autre quarré ſur la même ligne étoit la fontaine de la *verité d'Amour*; ſource admirable, & nommée de la ſorte, parce qu'elle découvroit les tromperies des

amans. L'amant qui s'y regardoit, s'il étoit aimé, s'y voyoit auprès de ſa maitreſſe ; ſi elle en aimoit un autre, cet autre y étoit repreſenté, & non pas lui. Vis-à-vis le dédale, dans un troiſiéme quarré, étoit la caverne de Fortune, & au dernier l'antre de la vieille Mandrague, où la magie operoit chaque jour quelque prodige. Ce fut en ces lieux que la nymphe vint ſe promener en attendant le réveil du berger. Et ſe voyant ſeule avec Leonide à qui elle avoit donné ſa confiance, car elle avoit renvoyé Sylvie ſur quelque prétexte. » Que pen-
» ſez-vous, lui dit-elle, de la ſcience du
» druide ? Il faut que les dieux aiment à ſe
» communiquer à lui, puiſque les choſes
» qui doivent nous arriver, il les connoît
» mieux que nous ne connoiſſons celles
» qui nous arrivent. Je conviens, répon-
» dit la nymphe, que le temps & le lieu
» s'ajuſtent avec ce qu'il vous fit voir dans
» le miroir enchanté ; mais ſes paroles
» étoient ſi ambigues, que je doute qu'il
» les entendît lui-même. Quel ſens pré-
» ſente ce qu'il vous dit, que vous trouve-
» riez en ce lieu une choſe d'un prix ineſ-
» timable, bien qu'elle eût été juſques-là
» dédaignée ? Avez-vous donc oublié, re-
» partit Galatée, qu'il me dit en ces mê-
» mes termes : *Madame, vous ſerez un jour ou la plus infortunée, ou la plus heureuſe per-*

ſonne du monde ; pluſieurs chevaliers d'un merite diſtingué recherchent & rechercheront votre hymenée. Si dans votre choix vous vous reglez par leur merite ou par leur amour, & non par ce que je vais vous declarer de la part des dieux, rien n'égalera votre malheur. Pour l'éviter, ſouvenez-vous qu'un tel jour vous verrez à Marcilly un chevalier vétu de telle couleur qui vous entretiendra de ſa flamme, fuyez-le ; ſi vous l'écoutiez, tous les maux tomberoient ſur vous ; mais conſiderez bien le lieu qui vous eſt repreſenté dans ce miroir, un tel jour, à telle heure vous y trouverez un homme qui doit faire votre felicité. Ceſſez de croire les dieux veritables, ſi vous ne goutez dans ſon amour tout ce que l'on peut gouter de plaiſirs : prenez bien garde que ſi vous l'appercevez la premiere, vous ſerez auſſi la premiere à l'aimer. » Pouvoit-il, Leonide, me parler plus » clairement ? Je ne ſens que trop, com- » bien ſes prédictions ſont veritables, & » déja, s'il faut que je l'avoue, je com- » mence à aimer. *Quoi, Madame*, vous ai- » meriez un berger ! Avez-vous oublié » qui vous êtes ? *Leonide*, tous les hommes » ont une origine commune ; & ſi ce ber- » ger eſt vertueux, pourquoi ne ſeroit-il » pas digne de moi ? *Mais enfin*, Madame, » vous ſi grande nymphe, vous qui devez » nous remplacer Amaſis, & gouverner » après elle ces belles contrées, vous ab-

» baiſſerez-vous juſqu'à choiſir un ſimple
» berger ? *Enone ſe fit* bien bergere pour
» Paris, & ne rougit point de pleurer ſa
» mort. *Mais ce Paris*, Madame, étoit fils
» de roi ; d'ailleurs l'exemple des fautes
» peut-il les autoriſer ? Si c'eſt une faute,
» reprit Galatée, pourquoi, les dieux me
» la conſeillent-ils par la bouche de leur
» druide ? Mais qui vous a dit que Cela-
» don étoit d'une naiſſance obſcure ; vous
» n'avez donc pas entendu ce que Sylvie
» racontoit de ſon pere ? Eſt-ce ainſi, re-
» partit Leonide, que vous recompenſez
» la fidelité du malheureux Lindamor ?
» Un ſeul jour efface donc tous ſes ſervi-
» ces ! Et les perils qu'il a courus pour
» vous, le combat de Polemas, ſon pro-
» pre deſeſpoir, tout eſt oublié ! Ah quel-
» les douleurs vous lui préparez ! Penſez-
» vous qu'il puiſſe ſurvivre à ſon malheur
» quand il le connoîtra ? *Oui, Leonide*, il
» y ſurvivra, la raiſon & le temps conſo-
» lent toujours de ces diſgraces; mais quoi
» qu'il en puiſſe arriver, dois-je par re-
» connoiſſance immoler à ſon amour tou-
» te ma felicité ? Dois-je m'expoſer à tous
» les malheurs que les dieux m'annon-
» cent, ſi je prefere Lindamor à Celadon ?
» Non, Leonide, épargnez-vous des con-
» ſeils ſuperflus, épargnez-moi des diſ-
» cours qui m'offenſent, je me livre à l'o-

» racle, & veux l'accomplir.

Cependant Sylvie arrive, & rapporte à Galatée qu'elle a entendu Celadon ſe plaindre. Il s'étoit éveillé preſqu'auſſi-tôt que les nymhes furent ſorties de ſa chambre. Le ſoleil donnoit dans ſon lit, & ſes yeux encore foibles étant éblouis de la lumiere; il ne ſçut que juger, à la vûe de l'or & des peintures qui brilloient en ce lieu, ſinon que l'Amour l'avoit ravi au ciel, pour récompenſer ſa fidelité.

Ici il voyoit Saturne appuyé ſur ſa faux; le front ridé, les yeux creux, le nés aquilin, & la bouche degoutante du ſang d'un de ſes fils qu'il dévoroit. Sous ſes pieds s'élevoient des monceaux d'oſſemens dont les uns blanchiſſoient de vieilleſſe, & les autres n'étoient pas encore décharnés.

Autour de lui étoient des ſceptres briſés, des couronnes rompues, des palais renverſés, & dont à peine on démêloit les ruines.

Un peu plus loin on voyoit les corybantes avec leurs cymbales dérober à Saturne le petit Jupiter, & le cacher dans une caverne. Là Jupiter paroiſſoit grand, le viſage enflammé, mais majeſtueux; le front ſerein, mais redoutable; la couronne ſur la tête, & dans une main le ſceptre, qu'il appuyoit ſur ſa cuiſſe. On y voyoit encore la cicatrice de la playe que l'imprudence de Semelé l'avoit contraint de ſe faire pour

ſauver Bacchus. Il tenoit dans l'autre main le foudre terrible. On eût dit qu'il traverſoit les airs. Près de lui étoit l'aigle, & ſur ſon dos le petit Ganymede, qui d'une main le careſſoit, & de l'autre tâchoit de prendre le foudre. Le dieu repouſſoit nonchalamment avec le coude ſon foible bras. Aux pieds de Jupiter étoient deux grands tonneaux, d'où ſe répandent ſans ceſſe le bien & le mal.

Venus même dans ſa conque marine regardoit la bleſſure qu'elle reçut au ſiege de Troye; & Cupidon montroit à la déeſſe la lampe de la curieuſe Pſyché. Toutes ces peintures étoient ſi finies, que Celadon, qui ſe ſouvenoit ſeulement de s'être précipité dans l'eau, & qui doutoit s'il devoit ſe compter au nombre des vivans; ne pouvoit les prendre pour de ſimples peintures. Son admiration s'accrut bien davantage, lorſqu'il vit entrer les nymphes dans ſa chambre. Il les prit à leur beauté pour les trois graces, & le petit Meril qui les ſuivoit, il jugea à ſes beaux cheveux & à ſon air enfantin que c'étoit l'Amour. Mais quelque frapé qu'il fût d'étonnement, il oſa bien demander aux nymphes avec une aſſurance reſpectueuſe en quel lieu il étoit. » Celadon, lui dit Ga-» latée: vous êtes en un lieu où vous avez » tout pouvoir. C'eſt nous qui vous avons

» amené ici, qui vous avons ſauvé la vie, & » qui voulons vous la conſerver. » Alors Sylvie s'avança : » Hé quoi, Celadon, lui » dit-elle, vous ne me reconnoiſſez pas ! » Avez-vous oublié que la nymphe Sylvie » & deux de ſes compagnes aſſiſtérent » dans votre hameau à la derniere fête de » Venus, que vous y vainquîtes à la cour- » ſe, & que vous reçûtes de ma main » pour prix de votre victoire un chapeau » de fleurs qu'incontinent vous mîtes ſur » la tête de la bergere Aſtrée. Je me ſou- » viens encore de la ſurpriſe que vous ex- » citâtes en ce moment ; & lorſque j'en » demandai le motif, on me raconta d'une » maniere confuſe, qu'avant qu'Alcippe » votre pere épousât Amarillis, il en étoit » venu pluſieurs fois aux mains avec Al- » cée pere d'Aſtrée ſon rival, & que le » temps loin d'affoiblir leur haine, n'avoit » fait que la fortifier. Voyez, Celadon, » ſi vous m'êtes inconnu, & ſi je ſuis mal » informée de ce qui vous regarde. Bien que Celadon ſe ſouvint des circonſtances que Sylvie lui rappelloit, il ne ſçavoit que répondre, ne pouvant concevoir par quel enchantement lui ſimple berger, ſe trou- voit au milieu de ces nymphes. Enfin il répondit en ces termes. » Il eſt vrai que le » jour de Venus les prix furent diſtribués » par trois nymphes, que j'eus le prix de

» la courſe ; Lycidas mon frere, celui du
» ſaut, qu'il offrit à Phylis ; & Sylvandre
» celui du chant, qu'il donna à la fille de
» la ſage Bellinde. Ces faits, belle nym-
» phe, ne m'ont point échapé : mais ex-
» cuſez un berger, contens de ſçavoir que
» ces nymphes étoient les nymphes d'A-
» maſis & de Galatée, nous n'eûmes pas la
» curioſité de demander leurs noms. N'en
» avez-vous rien ſçû depuis, interrompit
» Galatée ? *Mon pere* en parloit ſouvent
» dans ſes entretiens, reprit le berger,
» mais il ne m'en a jamais appris de parti-
» cularités, malgré le deſir que j'avois
» d'en être inſtruit. *Celadon*, dit Galatée,
» puiſque le deſtin vous a conduit en ces
» lieux, il eſt juſte de ſatisfaire votre cu-
» rioſité.

» Sachez donc, gentil berger, que dans
» les premiers temps cette contrée que
» maintenant on appelle *Foreſt*, étoit cou-
» verte d'eau, & que les habitans demeu-
» roient ſur le haut des montagnes. Vous
» voyez encore autour du château de Mar-
» cilly & ailleurs, de gros anneaux de fer
» plantés dans le rocher, pour y attacher
» les batteaux ; car à quel autre uſage les
» eût-on deſtinés ? Mais il y a pluſieurs
» ſiecles, qu'un étranger qui conquit les
» Gaules, fit couper quelques montagnes
» par où les eaux s'écoulérent. Et bien-tôt

» le ſein de nos plaines s'étant découvert,
» elles lui parurent ſi agréables & ſi ferti-
» les, qu'il réſolut de les peupler. Il y fit
» bâtir une ville qu'il nomma *Forum*, au-
» jourd'hui Feurs, qui a donné le nom au
» païs de Foreſt. Suivant une ancienne tra-
» dition des Romains, la chaſte Diane
» avoit aimé notre contrée, & venoit ſe
» baigner dans nos ſources avec ſes naia-
» des. Celles-ci, lorſque les eaux s'écou-
» lerent, ayant été contraintes de les ſui-
» vre dans l'ocean, la déeſſe, pour rem-
» placer les nymphes qu'elles avoit per-
» dues, avoit aſſocié à celles qui lui reſ-
» toient les filles des principaux druides
» & chevaliers; mais les unes ne pouvant
» s'accoutumer aux fatigues de la chaſſe,
» ni oublier l'affection de ceux qui les
» avoient recherchées, avoient quitté la
» déeſſe, de ſon aveu; & d'autres à qui
» elle avoit refuſé la permiſſion de ſe reti-
» rer, avoient manqué à leur honneur;
» enfin la déeſſe juſtement indignée,
» après avoir banni ces dernieres, & choiſi
» une des vertueuſes pour lui donner la
» ſouveraineté, & la tranſmettre aux nym-
» phes de ſa race, à l'excluſion des hom-
» mes, avoit abandonné des lieux que
» deſormais elle avoit en horreur. Mais
» nos druides, à ce que j'ai oui dire à Pi-
» mandre mon pere, racontent que Gala-

» tée femme d'Hercule, & mere de Gala-
» tée, qui donna ſon nom aux Gaulois,
» ſuivoit Hercule partout où ſon courage
» & ſa vertu le portoient ; que lorſqu'il
» alla combattre les geants qui occupoient
» les montagnes d'Auvergne, il fit reſter
» ſa chere Galatée en ces lieux, comme en
» étant les plus voiſins ; & que Galatée
» pour y laiſſer des marques éternelles de
» ſon amour, en donna aux femmes la ſou-
» veraineté. Quoiqu'il en ſoit, au milieu
» des révolutions que les Gaules ont ſuc-
» ceſſivement éprouvées, nous avons tou-
» jours retenu la même forme de gouver-
» nement. Amaſis ma mere qui deſcend en
» ligne droite de la nymphe élue par Dia-
» ne ou Galatée, nous gouverne mainte-
» nant ; & quand les dieux auront diſpoſé
» d'elle, mon frere Clidaman ne me diſpu-
» tera rien. Reſpectées de nos voiſins, nous
» jouiſſons ici d'une paix profonde. Point
» de combats que des combats de galante-
» rie entre nos jeunes chevaliers. Celadon,
» quand vous les aurez vus, & les nym-
» phes qui compoſent la cour de ma mere,
» vous conviendrez peut-être qu'il ſeroit
» difficile de trouver ailleurs tant de beau-
» té & tant de vertu raſſemblées.

Alors Celadon ſe proſternant aux piés des nymphes : » Je ne puis aſſez m'éton-
» ner, leur dit-il, de me voir entre tant de

» grandes nymphes, & d'en recevoir tant
» de faveurs, moi qui ne ſuis qu'un berger.
» Celadon, reprit Galatée, nous aimons
» la vertu partout où nous la trouvons,
» nous l'honorons ſous l'habit des bergers,
» comme ſous la pourpre des rois. Vous
» ne ſerez pas moins conſideré ici que le
» plus grand des druydes ou des cheva-
» liers, & vous ne leur cederez point en
» faveur, puiſque vous ne leur cedez point
» en merite. Si vous êtes preſentement
» parmi nous, ſçachez que ce n'eſt pas ſans
» un grand myſtere de nos dieux, qui l'ont
» ainſi ordonné, ſoit qu'ils ne veuillent
» plus que vous erriez dans nos forêts, ou
» qu'ils ayent deſſein, en vous faiſant plus
» grand que vous n'êtes, de rendre heu-
» reuſe une perſonne qui vous aime. Vi-
» vez ſeulement tranquile, & rétabliſſez
» votre ſanté. Madame, lui répondit le
» berger, qui ne comprit pas alors le ſens
» de ces paroles, ſi je dois deſirer la ſanté,
» ce n'eſt que pour vous marquer par mes
» ſervices la reconnoiſſance dont vos bon-
» tés m'ont penétré, & retourner enſuite
» dans nos bois; autrement j'irriterois les
» dieux qui reçurent nos ſermens. Et quels
» ſont ces ſermens, reprit la nymphe?
» *Madame*, l'hiſtoire en ſeroit trop lon-
» gue, vous ſçaurez ſeulement que plu-
» ſieurs familles de ces contrées déteſtant

» les maux que traîne après ſoi l'ambition,
» s'aſſemblérent autrefois dans la plaine
» de Montverdun, & jurérent ſolemnelle-
» ment de vivre dans les bois ſous le ſim-
» ple habit de berger, & de fuir à jamais
» l'ambition qu'ils regardoient comme la
» ſource de tous les malheurs.
» Les dieux approuvérent ce vœu; & ſi
» quelqu'un l'a violé depuis, il a expié ſon
» crime par des travaux & des peines in-
» croiables; témoin Alcippe mon pere,
» qui ayant quitté la vie paſtorale, fut
» obligé de la reprendre.
» Nous avons donc ratifié ce vœu avec
» tant de ſermens, que pour le rompre, il
» faudroit n'avoir nulle crainte des dieux.
» J'avois bien entendu parler de ce que
» vous me dites, repartit la nymphe, mais
» j'ignorois pourquoi tant d'anciennes fa-
» milles paſſoient ainſi leur vie dans les
» bois. Je ſuis ravie de l'apprendre, & je
» le ſerois bien plus de connoître les avan-
» tures d'Alcippe votre pere, elles meri-
» tent ſans doute d'être ſçues. Daignez
» m'en inſtruire, Celadon, ſi pourtant
» l'état où vous êtes, peut vous le permet-
tre. Alors Celadon qui ſentoit ſes forces preſque revenues, obéit à la nymphe, & commença en ces termes.

HISTOIRE D'ALCIPPE.

VOus me commandez, Madame, de vous raconter l'hiſtoire d'une vie que des traverſes incroiables ont rendue celébre parmi nous, & d'où l'on peut bien apprendre que c'eſt ſe préparer des peines à ſoi-même que d'en préparer aux autres. Il eſt juſte que je vous obéiſſe. Je ne vous dirai, Madame, que ce que mon pere lui-même nous a ſouvent raconté, pour nous mieux faire ſentir le bonheur dont nous jouiſſions. Quoiqu'élevé dans la ſimplicité qui convient à des bergers, Alcippe mon pere ne pouvoit ſouffrir la vie paſtorale. Ses inclinations ne tarderent pas à ſe montrer. Jeune enfant il aſſembloit les autres enfans, il leur donnoit des arcs, & des frondes, & leur en montroit l'uſage. On employa les menaces, il les mépriſa. Les plus ſages de nos bergers regarderent ſes actions comme un preſage certain des troubles qu'il exciteroit un jour dans nos hameaux. Il avoit environ vingt ans, lorſqu'il devint amoureux d'Amaryllis; & comme il ſe croyoit du merite, il n'imaginoit pas que ſes vœux duſſent être rebutés par quelque bergere que ce fût. Un jour donc qu'il rencontra

Amaryllis qui venoit d'aſſiſter à un ſacrifice en l'honneur de Pan, il lui déclara ſa paſſion ; la bergere que le mot d'amour avoit ſurpriſe, lui répondit qu'elle eſtimoit ſa vertu, mais qu'elle n'aimeroit jamais perſonne, moins encore des hommes, qui, comme lui, menoient une vie ſauvage dans les bois. » Je comprens, re-
» partit mon pere, que c'eſt ma deſtinée qui
» me lie à vous. Cette vie que vous mépri-
» ſez, je l'ai en horreur dès le berceau ; &
» s'il ne faut pour mériter de vous plaire,
» qu'en embraſſer une autre, dès à preſent
» je quitte la houlette. Alcippe, en vain
» changeriez-vous de condition, reprit la
» bergere, je cheris ma liberté, je crains
» l'amour, ne m'en parlez point deſor-
» mais, ſi vous ne voulez que j'évite votre
» préſence. Quelle que vous puiſſiez être,
» pourſuit mon pere, je vous ſervirai toute
» ma vie: pardonnez-moi, belle Amaryllis,
» il n'eſt pas en mon pouvoir de vous obéir.
» Il faut que je meure, ou que je triomphe
» de votre indifférence. Des bergers qui
» ſurvinrent, interrompirent cet entretien.

En ce même temps Alcée riche berger, recherchoit Amaryllis. Son pere qui craignoit l'humeur d'Alcippe, penchoit davantage en faveur d'Alcée. Toutefois voyant Amaryllis plus portée pour mon pere, dont les inclinations ſe rapportoient davantage aux ſiennes, il ne voulut pas la

contraindre, il reſolut ſeulement de l'envoyer chés Artemis ſœur d'Alcée, dans l'eſperance que l'éloignement lui feroit changer de volonté. Lorſqu'Amaryllis fut informée de cette reſolution, comme on ſe porte avec plus d'ardeur vers les choſes défendues, elle qui juſqu'alors n'avoit témoigné que de l'indifference à mon pere, lui écrivit que s'il vouloit ſe trouver au lieu où ils s'étoient rencontrés, elle avoit à lui dire des choſes de la derniere importance. Ce fut là qu'Alcippe apprit de la bouche d'Amaryllis qu'il en étoit aimé, & qu'elle lui jura de l'aimer toujours, s'il renonçoit à la vie champêtre qu'elle mépriſoit comme indigne d'une ame noble & genéreuſe.

Cependant Amaryllis partit, & mon pere ne pouvant ſupporter ſon abſence, réſolut d'abandonner des lieux où il ne voyoit plus ce qu'il aimoit; il s'en preſenta une occaſion favorable. Amaſis venoit de perdre la nymphe ſa mere, & l'on faiſoit à Marcilly de grands préparatifs pour le couronnement de la nouvelle ſouveraine. Une foule d'étrangers attirés par la curioſité, ſe rendoient de toutes parts dans la ville. Alcippe obtint la permiſſion d'y aller, trop heureux ſi on la lui avoit refuſée! Il avoit de la beauté, de la jeuneſſe, la taille admirable, les cheveux blonds; tel enfin qu'il faut être pour inſpirer de l'amour. Il

étoit venu à Marcilly ſous la conduite de Cleante vieux berger, ami de ſon pere, & qui meritoit ſa confiance. Cleante avoit un fils nommé Clindor, qui fut auſſi témoin de la fête. Alcippe l'aimoit tendrement, & il en étoit tendrement aimé. Ils étoient tous deux de même âge, & ce qui lie encore davantage, ils avoient les mêmes inclinations. Ils s'amuſérent pendant quelques jours à voir les tournois & les combats à la barriere ; mais enfin las de n'être que ſimples ſpectateurs, ils conjurerent Cleante de leur fournir les moyens de ſe diſtinguer entre les chevaliers. » Jeunes préſomptueux, leur dit Cléante : » vous n'avez point d'adreſſe aux armes, » & vous ignorez les manieres des villes. » Notre courage, répondit Alcippe, nous » tiendra lieu d'adreſſe, & nous aurons » bien-tôt appris les manieres que nous » ignorons. Voudriez-vous, ajouta Cleante, renoncer à la vie champêtre ! *Hé* » *qu'ont* affaire les bois avec les hommes, » & que pourrions-nous apprendre parmi » les bêtes ! *Mais ſoutiendrez-vous* les dédains de ces fiers courtiſans, qui vous » reprocheront ſans ceſſe que vous êtes » des bergers ? *S'il y a de la honte* à être » berger, il ne faut plus l'être ; & ſi ce » nom m'attire des mépris, peut-être que » mes actions m'attireront de l'eſtime.

Cleante

Cleante voyant qu'ils perſiſtoient dans leur reſolution, leur dit : » Mes enfans, ne » craignez point d'être mépriſés : vous » paſſez, il eſt vrai, pour bergers, mais » vous ne le cedez point en naiſſance à ces » chevaliers ; les meilleurs d'entr'eux ſont » du même ſang que vous. » Il leur acheta auſſi-tôt des habits, des armes, & tout ce qui leur étoit néceſſaire. Ils ne tarderent pas à ſe faire connoître, & dans toutes les fêtes on ne parla plus que du courage & de l'adreſſe d'Alcippe.

Un jour qu'Alcippe aſſiſtoit dans le temple aux ſacrifices qui ſe faiſoient pour Amaſis, une vieille vint ſe placer auprès de lui ; & l'ayant appellé pluſieurs fois par ſon nom, ſans tourner les yeux de ſon côté ; » Alcippe, lui dit-elle, il ne tient » qu'à vous d'être le plus heureux homme » du monde, trouvez-vous ſeulement à » l'entrée de la nuit dans le carrefour de » Pallas, & là vous ſçaurez le reſte. Mon pere ne manqua pas au rendez-vous, il y trouva la vieille couverte d'un voile ; & l'ayant tirée à part: » que vous êtes heureux, » lui dit-elle, vous êtes aimé de la plus » belle perſonne de la cour ; ne me demandez » point ſon nom, ſouffrez que je vous » bande les yeux, & que je vous mene dans » ſon palais. Je veux bien, dit Alcippe, » ignorer ſon nom ; mais je ne veux point

» avoir les yeux bandés. Jeune homme ; » repartit la vieille, ignores-tu que l'amour » ne s'accommode point de tant de pru- » dence ? Et te convient-il de preſcrire des » loix à qui veut faire ta felicité ? » Et voyant que ſes raiſons ne le perſuadoient pas ; que maudite ſoit la mere, s'écria-t-elle, qui te fit ſi beau & ſi timide ! Et que tu reſſembles bien à une femme par le cœur, comme tu lui reſſembles par le viſage ! A ces mots Alcippe ſe mit à rire ; & comme il ne ſe ſentoit point d'ennemis, & qu'il étoit curieux de voir la fin de cette avanture, il ſe laiſſa bander les yeux, & ſuivit la vieille où elle voulut le conduire. Je ſerois trop long, madame, ſi je vous racontois tout ce qui lui arriva cette nuit. Après pluſieurs détours, il ſe trouva en un lieu obſcur où on lui débanda les yeux ; ainſi il ne vit point la dame, il ne put même en tirer une ſeule parole, mais il ne laiſſa pas de juger qu'elle étoit jeune & belle. La même vieille vint le reprendre avant le jour, & le reconduiſit avec les mêmes ceremonies.

Cependant ni les faveurs de la dame inconnue, ni les preſens dont elle le combloit, ne pouvoient lui faire oublier Amaryllis, & devenu maître de lui-même par la mort de ſon pere, peut-être fût-il retourné à la vie paſtorale, ſi la bergere

l'avoit moins déteſtée. Alcippe mena quelque temps ſon intrigue dans le ſilence; mais comme des ſecrets de cette nature peſent fort à un jeune cœur, il ne put réſiſter à la curioſité que ſa dépenſe éxtraordinaire avoit excitée dans l'eſprit de Clindor. Il lui découvrit ſon avanture, & lui proteſta que malgré tous les artifices dont il s'étoit ſervi, il n'avoit jamais pu ſçavoir qui étoit la perſonne dont il étoit ſi favoriſé. Clindor trop curieux, lui conſeilla de couper, quand il retourneroit chés elle, un peu de la frange de ſon lit, Alcippe le fit; & parcourant enſuite les meilleures maiſons, il ne lui fut pas difficile de connoître enfin la dame qu'il avoit charmée; toutefois il ne l'a jamais nommée, pas même à Clindor, ni à ſes propres enfans. Mais lorſqu'il ſe retrouva auec elle, il la conjura de ne ſe plus cacher à lui, puiſqu'auſſi-bien il ſçavoit à n'en pouvoir douter, qui elle étoit, & dans l'inſtant il la nomma. Peu s'en fallut qu'étonnée de ce qu'elle venoit d'entendre, elle ne parlât, mais elle aima mieux attendre que la vieille fut arrivée; & penſant que c'étoit elle qui l'avoit trahie, elle la menaça des plus cruels traitemens. La vieille toute tremblante vint trouver Alcippe, qui lui raconta de quel artifice il s'étoit ſervi, & que c'étoit Clindor qui l'avoit imaginé. Quand la dame ſçut que

Clindor en étoit l'inventeur, elle tourna toute ſa colere contre lui, pardonnant aiſément à Alcippe qu'elle ne pouvoit hair, & que pourtant elle n'envoya plus chercher. Elle ſuſcita une affaire à Clindor. Celui-ci fut contraint de ſe battre contre un couſin de Pimandre; il le tua; & avec l'aide d'Alcippe il ſe ſauva en Auvergne. Mais Alaric gagné par Amaſis, le fit conduire ſous une bonne eſcorte dans les priſons d'Uſſon, avec ordre au capitaine de le remettre entre les mains de Pimandre qui avoit juré ſa mort. Alcippe n'oublia rien pour obtenir ſon pardon. Et voyant que toutes ſes tentatives étoient infructueuſes, il reſolut de s'expoſer à tout pour ſauver ſon ami. Uſſon étoit une place extrémement fortifiée, & vouloir en tirer Clindor, eût paru à tout autre un projet extravagant. Mais l'affection d'Alcippe ne trouva rien d'impoſſible. Il part lui douziéme, & cachant de courtes épées ſous leurs habits villageois, ils arriverent un jour de marché devant les portes du chateau. Ils gagnerent la troiſiéme fortereſſe, ſans trouver preſque de ſoldats, parce qu'ils étoient deſcendus la plupart dans la ville pour acheter ce qui leur étoit néceſſaire. Alcippe ſaiſit l'occaſion, il ſe défait de la ſentinelle; & ſes compagnons imitans un ſi bel exemple, ils paſſent le reſte au fil de l'épée. A l'inſtant ils volent

aux priſons, & trouvent Clindor avec tant d'autres, qu'ils crurent qu'en leur donnant des armes, ils auroient bon marché de la garniſon entiere. Déja ils étoient aux portes de la ville ; l'allarme s'étoit répandue, & les avoit fait fermer. Toutefois ils les forcerent malgré la réſiſtance du gouverneur, qui perdit la vie en cette occaſion.

Alaric étant informé que c'étoit mon pere qui avoit conduit l'entrepriſe, reclama la juſtice de la nymphe Amaſis. Amaſis qui ne vouloit point perdre ſon amitié, envoya des gens pour ſe ſaiſir de mon pere ; mais ſes amis l'avoient averti ſi à propos, qu'il eut le temps de mettre ordre à ſes affaires, & de prendre la fuite. Une nation belliqueuſe venoit d'entrer dans nos Gaules ; elle s'étoit déja ſaiſie des bords du Rhone & de l'*Arar* ; & comme elle étoit en guerre continuelle avec les Viſigots, mon pere indigné contre Alaric, paſſa dans l'armée de ſes ennemis. Il y fut reçu avec ſa troupe, & ſon merite lui procura des emplois conſiderables. Mais le prince ſous lequel il avoit ſervi étant mort, ſon ſucceſſeur, par complaiſance pour Alaric, lui promit de renvoyer Alcippe. Je vous ennuyerois, madame, ſi je vous racontois tous ſes voyages. Après avoir ſervi dans les armées d'une autre nation qui avoit auſſi penétré dans les Gaules, il ſe

rendit à la cour du grand roi Artus, & partout il ſignala ſa valeur. Enfin pour ſe dérober plus ſurement à la fureur d'Alaric, il paſſa à Byzance où il fut fait general des galeres. Malgré les honneurs où il étoit monté, malgré la gloire dont il s'étoit couvert, Alcippe deſiroit paſſionnément de revoir ſon hameau. La fortune lui en fournit une occaſion qu'il n'attendoit pas; Alaric en mourant, avoit laiſſé ſa couronne à Thierry ſon fils. Celui-ci voulant ſignaler les premieres années de ſon regne, & faire gouter ſa domination, fit publier dans tout ſon royaume une amnyſtie generale. Cependant Pimandre n'oubliant point ſes offenſes particulieres, Alcippe ne pouvoit revenir. Mais la fortune ſe ſervit pour ſon rappel, des mêmes Viſigots qui avoient été cauſe de ſon exil. Le grand Artus avoit inſtitué depuis quelques années les chevaliers de la Table ronde. Ils étoient obligés par leurs ſtatuts à chercher les grandes avantures, punir les méchans, délivrer les bons de l'oppreſſion, & ſur tout à maintenir l'honneur des dames. Les Viſigots d'Eſpagne, à leur imitation, firent des chevaliers errans, qui laiſſoient en divers lieux des preuves de leur force & de leur adreſſe. Un de ces Viſigots étant venu à Marcilly, il défia pluſieurs des chevaliers de Pimandre au combat; & les ayant vain-

eus, il leur coupoit la tête, pour en faire, diſoit-il, un ſacrifice à la dame qu'il ſervoit. Un des oncles d'Amaryllis, qui, comme mon pere, avoit quitté la houlette, perdit la vie par les mains de ce barbare. Amaryllis qui avoit toujours conſervé un commerce ſecret avec Alcippe, ne tarda pas à l'inſtruire du malheur qui lui étoit arrivé. Alcippe plein d'une noble indignation, & réſolu de venger ſa bergere, part de Byzance; il arrive deguiſé chés le pere de Clindor; & malgré ſes inſtantes prieres, il paroit armé devant Pimandre dont il n'eſt point reconnu. Le barbare eſt averti par un herault. Ils en viennent aux mains, il eſt vaincu; & mon pere après avoir preſenté ſon épée à Pimandre, repaſſe la mer, ſans ſe faire connoître à d'autres qu'à ſa bergere qu'il avoit vue dans la maiſon de Cleante. Cependant Cleante qui aimoit Alcippe comme ſon propre fils, le découvrit à Pimandre; celui-ci touché de ſa vertu, oublia ſes injures particulieres, le fit prier de revenir en ſa patrie, & lui procura, auprès de la nymphe Amaſis, les plus grandes charges de l'état. Mais admirez l'inconſtance des hommes, Alcippe au comble des honneurs, commence à les mépriſer. » Quel eſt ton deſſein, Alcippe, » ſe dit-il à lui-même, » comme il nous l'a repeté plus d'une fois! » N'eſt-ce pas de

» rendre heureux les jours que la parque
» te réſerve, & peuvent-ils être heureux
» que dans le repos? Rien ſans doute n'y eſt
» plus oppoſé que les dignités; combien de
» gens les recherchent & les recherchent
» par les mêmes ſentiers! Ne peuvent-ils
» pas en ſuivant la même route, arriver
« au même but? En ce cas il faudra leur
» ceder, ou lutter contr'eux tous. Si tu
» luttes contr'eux, que devient ce repos,
» l'unique objet de tes agitations? Si tu
» leur cedes, quoi de plus miſerable qu'un
» courtiſan ſupplanté! Retourne donc au
« lieu qui te vît naître, quitte la pourpre,
» & reprens la houlette, tu retrouveras en
» ton hameau le repos que tu as vainement
» cherché dans les differentes cours de l'Eu-
» rope. Frapé de ces réflexions, Alcippe
reprit la vie paſtorale, & fit renouveller
nos anciens ſtatuts. Il retrouvoit Amaryl-
lis, qu'il aimoit toujours avec la même
paſſion. Mais pendant qu'il étoit abſent,
Alcée avoit gagné l'eſprit des parens d'A-
maryllis. Alcippe ne pouvant ſouffrir que
ſon rival lui fût préferé, en vint pluſieurs
fois aux mains avec lui; & ſi les parens
d'Amaryllis ne s'étoient déterminés en fa-
veur d'Alcippe, la mort ſeule auroit ter-
miné leurs querelles. Alcippe épouſa donc
Amaryllis. Alcée tâcha de ſe conſoler en
épouſant Hyppolite dont il eut Aſtrée.

I. Part. 57.

Mais jamais il n'a pu aimer mon pere, & nos deux familles ont toujours été ennemies. Et voilà, belle nymphe, dit Celadon, en s'adreſſant à Silvie, ce que vous avez oui dire dans notre hameau, car je ſuis fils d'Alcippe & d'Amaryllis, & Aſtrée doit le jour à Alcée & à Hyppolite. Celadon ayant achevé ſon récit, les nymphes le quitterent, & Galatée rentra dans ſon appartement, fort ſatisfaite d'avoir appris que ce berger qu'elle aimoit, avoit une illuſtre origine.

L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ.
PASTORALE ALLEGORIQUE.
PREMIERE PARTIE.

LIVRE TROISIE'ME.

LEs nymphes, tant que le jour dura, firent compagnie à Celadon. Il eût goûté dans leur converſation tous les plai-

ſirs imaginables, ſans les ennuis qui l'accabloient. Il ne pouvoit oublier Aſtrée, il ſouhaitoit la nuit pour s'occuper d'elle en liberté. La nuit arrive; les nymphes ſe retirent, & Celadon eſt enfin ſeul avec lui-même, comme il l'avoit deſiré ſi impatiemment; mais quelles idées s'offrirent à lui! Si à l'injuſte arrêt de ſa bergere il oppoſoit ſon innocence, l'execution de cet arrêt lui revenoit dans l'eſprit. Et comme d'une penſée on tombe dans une autre, il rencontra par hazard le ruban qu'il s'étoit mis au bras. Quel affreux ſouvenir lui rappella ce ruban! Il ſe repreſente la colere, qui, dans cet inſtant, avoit éclaté ſur le viſage d'Aſtrée, & la cruauté avec laquelle elle avoit prononcé l'arrêt de ſon banniſſement; puis il repaſſe dans ſon eſprit ce qu'Aſtrée avoit fait en ſa conſideration, la preference qu'elle lui avoit donnée ſur les autres bergers, les difficultés qu'elle avoit ſurmontées, les obſtacles qu'elle avoit vaincus; &, ce qui le deſeſperoit, eſt que de tant de faveurs, il ne lui reſtoit qu'un bracelet de cheveux, & un portrait. Mais tout à coup il ſe ſouvint des lettres qu'il en avoit reçues, & qu'il avoit accoutumé de porter ſur lui. Quelles furent ſes allarmes ſur la deſtinée de ces lettres! Il appelle le petit Meril qui couchoit dans une garde-robe voiſine. Il lui de-

mande ſes habits, parce qu'il y a laiſſé quelque choſe qu'il ſeroit au deſeſpoir de perdre. » Il n'y a rien dans vos habits, ré-» pond Meril, j'y ai cherché, & je n'y ai » rien trouvé. Ah ! reprend le berger, tu » te trompes, j'y avois des choſes que j'ai-» merois mieux conſerver que la vie. » Alors il éclate en regrets, & ſe plaint en homme deſeſperé. Meril qui l'écoutoit, heſita s'il devoit raconter à Celadon ce qu'il ſçavoit de ces lettres ; mais enfin touché de compaſſion, il lui dit que la nymphe Galatée l'aimoit trop pour retenir une choſe qu'il témoignoit lui être ſi chere. Alors Celadon ſe tournant vers lui, » com-» ment, dit-il ? la nymphe ce que je te » demande ? Je croi, répondit-il, que » c'eſt cela même. Du moins je n'ai trou-» vé dans vos habits qu'un ſac plein de pa-» piers ; & comme je vous l'apportois, la » nymphe m'a vû, & me l'a ôté.

Cependant Galatée liſoit les lettres, qu'elle avoit en effet ôtées à Meril, ſuivant la curioſité ordinaire aux perſonnes qui aiment ; mais elle lui avoit défendu d'en rien dire, parce que ſon intention étoit de les remettre ſans que Celadon ſçût qu'elle les eût vues. Sylvie étant alors ſeule auprès de Galatée, il fallut qu'elle fût du ſecret. » Nous verrons, diſoit Sylvie, ſi ce » berger eſt auſſi groſſier qu'il veut le pa-

» roitre, & s'il n'eſt point amoureux, car » je m'aſſure que ces papiers nous en ap- » prendront quelque choſe. » Galatée ayant dénoué le petit ſac, en tira d'abord ce billet.

ASTRE'E A CELADON.

QUel eſt votre deſſein, Celadon! Dans quel embarras vous jettez-vous? Croiez-moi, abandonnez le deſſein de me ſervir, quelle ſatisfaction pouvez-vous vous promettre en me ſervant? Je veux que l'on n'ait des yeux, ni de l'amour que pour moi; je ſuis ſoupçonneuſe, jalouſe, difficile à gagner, & facile à perdre; le doute eſt pour moi une certitude, & mes deſirs ſont des loix inviolables. Encore un coup, croiez-moi, berger, abandonnez un deſſein qui vous rendroit malheureux. Je me connois, rien ne peut changer mon naturel; ſi vous ne me croyez pas maintenant, ne vous plaignez point à l'avenir.

» Sans doute, dit Galatée, ce berger eſt » amoureux, en voici déja une belle preu- » ve. N'en doutez point, répondit Sylvie, » il eſt trop honnête-homme. Et pourquoi, » repliqua Galatée, penſez-vous qu'il » faille aimer pour être tel? C'eſt, Ma- » dame, comme je l'ai oui dire, parce que » l'amant ne deſire rien davantage que » d'être aimé: pour être aimé, il faut qu'il

» ſe rende aimable, & ce qui rend aimable » eſt cela même qui rend honnête-hom- » me. » A ces mots, Galatée lui donnant une lettre pour la ſécher au feu, elle en prit une autre conçue en ces termes :

ASTRE'E A CELADON.

VOus refuſez de croire que je vous aime, & vous voulez que je croye que vous m'aimez. Si je ne vous aime point, que vous ſervira de croire que je vous aime ? Mais voyez, Celadon, où vous en êtes. Je ne veux pas ſeulement que vous ſçachiez que je croi que vous m'aimez, je veux encore que vous ſoyez aſſuré que je vous aime. Si je ne vous aimois point, m'expoſerois-je, comme je fais, à l'indignation de mes parens. Reflechiſſez ſur ce que je leur dois, & vous comprendrez quelle eſt mon amitié pour vous. Adieu, ne ſoyez plus incredule.

En même temps Sylvie rapportant la lettre, Galatée lui dit : » Il aime, & de plus » il eſt aimé. » Elle ſentit alors combien il lui ſeroit difficile de forcer une place occupée par un ennemi ſi imperieux ; & la lettre que Sylvie avoit ſéchée ne contribua pas peu à fortifier cette idée.

ASTRE'E A CELADON.

LYcidas a dit à ma Phylis qu'aujourd'hui vous étiez de mauvaiſe humeur. Qui en eſt la cauſe? Eſt-ce vous? Eſt-ce moi? Si c'eſt moi, c'eſt ſans raiſon: car ne veux-je pas toujours vous aimer, & être aimée de vous? Ne m'avez-vous pas mille fois juré quil ne vous en falloit pas davantage pour être le plus heureux homme du monde? Si c'eſt vous, vous m'outragez en diſpoſant de ce qui n'eſt plus à vous, & qui m'appartient deſormais. Apprenez-moi donc au plus tôt le ſujet de votre mauvaiſe humeur; je verrai ſi je dois vous permettre de vous affliger, & en attendant je vous le défens.

» Que cette bergere eſt imperieuſe, dit » alors Galatée! Ce berger n'eſt point en » droit de s'en plaindre, répondit Sylvie, » puiſqu'il avoit été ſi bien averti dès le » commencement. Et, ſans mentir, ſi » c'eſt celle que je penſe, elle a quelque » raiſon, étant l'une des plus belles, & des » plus accomplies perſonnes que j'aye ja- » mais vue. Son nom eſt Aſtrée; ce qui » me le fait croire, c'eſt celui de Phylis, » parceque je ſçai que ces deux bergeres » ſont fort amies. » Ces diſcours, en faiſant comprendre à Galatée toute la difficulté de ſon deſſein, ne faiſoient qu'aug-

menter ſa paſſion ; mais comme elle vouloit cacher à Sylvie le trouble où elle étoit, elle reſſerra les lettres ; & feignant d'être accablée de ſommeil, elle ſe coucha.

A peine étoit-il jour, que le petit Meril ſortit de la chambre du berger qui s'étoit plaint toute la nuit, & qui venoit enfin de s'aſſoupir. Et parceque Galatée lui avoit commandé d'obſerver ce que feroit Celadon, & de lui en rendre compte, il alloit l'informer de ce qu'il avoit entendu. Galatée déja éveillée, parloit ſi haut avec Leonide, que Meril les entendant, ne craignit point de fraper, & de ſe faire ouvrir. » Madame, dit-il, je n'ai point fer-
» mé les yeux de toute la nuit ; Celadon
» n'a fait que ſe plaindre, à cauſe des pa-
» piers que vous me prîtes hier. Dans le
» deſeſpoir où je l'ai vû, j'ai craint qu'il
» ne mourût ; c'eſt pourquoi je lui ai dit
» que vous aviez ſes papiers. Comment,
» reprit la nymphe, il ſçait donc que je
» les ai ! oui certes, madame, répond
» Meril, il le ſçait, & je ſuis perſuadé
» qu'il vous ſuppliera de les lui rendre. Si
» vous l'aviez entendu comme moi ſoupi-
» rer & ſe plaindre, il auroit excité votre
» compaſſion. Aſtrée, Aſtrée, diſoit-il,
» ce banniſſement devoit-il être la récom-
» penſe de mes ſervices ? Ah commande-
» ment cruel ! Pouvois-je prendre d'autre

» reſolution que celle de mourir ? Et vous,
» juſte ciel, pourquoi m'en avez-vous em-
» pêché ? Puis s'étant un peu arrêté, il re-
» prit ainſi : Eſperances trop flateuſes, re-
» tirez-vous de moi ! Aſtrée changera, di-
» tes-vous. Mais ce que n'ont pû mes ſer-
» vices, ce que n'a pû mon deſeſpoir ;
» l'abſence le pourra-t-elle ? Eſperons plu-
» tôt la mort. Après pluſieurs diſcours
» ſemblables, il s'eſt tû quelque tems, il a
» recommencé enſuite ſes plaintes, & le-
» a continuées juſqu'au jour. » Si Galatée avoit déja trouvé des éclairciſſemens dans les lettres d'Aſtrée, elle en apprit trop pour ſon repos, par le rapport de Meril. Elle eſperoit toutefois que les mépris d'Aſtrée lui faciliteroient la conquête qu'elle meditoit. Novice en amour, elle ignoroit que la tendreſſe ne meurt jamais en un cœur genereux, que la racine n'en ſoit entierement arrachée. Elle écrit donc un billet, & le mettant entre ceux d'Aſtrée, » tien,
» dit-elle à Meril, rend ce ſac à Celadon,
» & dis-lui que je voudrois pouvoir auſſi
» bien lui rendre la ſatisfaction qui lui
» manque. S'il ſe porte bien, & qu'il
» veuille me venir voir, di-lui que je me
» trouve indiſpoſée ce matin. » C'étoit un prétexte pour avoir le temps de viſiter ſes papiers, & de lire le billet qu'elle lui écrivoit.

Meril

Meril s'étant retiré, Galatée appella Leonide qui étoit couchée près d'elle, & lui dit : » Leonide, vous n'avez pas oublié ce » que je vous dis hier de ce berger, & » combien il m'importe qu'il m'aime ; je » ſuis maintenant, & vous l'avez entendu, » plus inſtruite que je ne voudrois l'être. » Mais malgré les difficultés que je découvre dans mon entrepriſe, cette heureuſe » bergere l'a fort offenſé, & un cœur genereux ſouffre malaiſément des mépris » ſans s'en reſſentir. Madame, répondit » Leonide, le ciel m'eſt témoin des vœux » que je forme pour vous, mais oſerai-je » le dire, peu s'en faut que je ne me réjouiſſe des obſtacles qui vous allarment ; » car quel tort ne vous faites-vous point ? » Et penſez-vous pouvoir dérober abſolument la connoiſſance de ce qui ſe paſſe » ici ? Où en ſeriez-vous ſi les choſes éclatoient ? Vous ſi judicieuſe en toutes vos » actions, faut-il que votre jugement vous » abandonne en cette occaſion ? Vous ne » faites point de mal, je le veux. Mais, » madame, ſuffit-il à une perſonne de » votre rang d'être exemte de crime, ne » faut-il point qu'elle le ſoit auſſi de ſoupçon ? Encore ſi c'étoit une perſonne digne de vous : mais Celadon, bien qu'un » des premiers de la contrée, n'eſt toutefois qu'un berger. Une vaine prédiction

« dont peut-être vous ne prenez pas bien le » ſens, vous abbatra-t'elle le courage, juſ- » qu'au point que vous vous déterminiez à » égaler à vous ces ruſtiques, ces vils ber- » gers. » Leonide alloit continuer, lorſque Galatée l'interrompit en ces termes : » Ne » vous ai-je point défendu, Leonide, de » me tenir de pareils diſcours ? Quand je » vous demanderai votre avis, parlez : » Ici je ne vous conſulte point. » Leonide comprit aiſément que la nymphe étoit ir- ritée ; auſſi n'y a-t-il rien de ſi piquant que d'oppoſer, l'honneur à l'amour ; & l'amour triomphe preſque toujours de l'honneur. » Juſqu'ici, pourſuivit Gala- » tée, je n'avois point imaginé que vous » vouluſſiez me maitriſer, maintenant je » le conçois. Madame, répondit Leonide, » je ſuis bien éloignée d'avoir ces ſenti- » mens ; je n'oublierai jamais le reſpect » que je vous dois ; mais puiſque vous » vous offenſez de ce que mon devoir m'a » obligé de vous repreſenter, je proteſte » que vous n'aurez jamais lieu de vous ir- » riter contre moi pour un pareil ſujet. Il » eſt bien étrange, reprit Galatée, que » vous veuilliez toujours avoir raiſon. » Quelle apparence que l'on puiſſe ſçavoir » que Celadon eſt dans ce palais. Nous ne » ſommes ici que nous trois, avec Meril » & ma nourrice ſa mere. Meril ne ſort

» point ; & quand il ſortiroit, il a de la
» diſcretion ; pour ma nourrice, ſa fideli-
» té m'eſt connue, & c'eſt elle qui con-
» duit cette entrepriſe. Je lui ai raconté ce
» que le druyde m'avoit prédit ; elle m'a
» conſeillé de ne pas negliger ces avertiſ-
» ſemens, & de feindre une indiſpoſition,
» pour éloigner la foule qui aſſiege ce pa-
» lais quand j'y ſuis. Et quel eſt votre deſ-
» ſein, dit Leonide ? De faire enſorte que
» ce berger m'aime, & de le retenir ici
» juſqu'à ce qu'il ait conçu pour moi les
» ſentimens que je veux lui inſpirer. Que
» s'il m'aime une fois, j'abandonne le reſ-
» te à la Fortune. Mais, madame, eſpe-
» rez-vous de bannir ſi promptement Aſ-
» trée de ſon cœur, Aſtrée dont rien n'é-
» gale la beauté & la vertu ? Leonide, elle
» le dédaigne, elle l'offenſe, elle le ban-
» nit, penſez-vous qu'il n'ait pas aſſez de
» courage pour l'abandonner ? Oh, ma-
» dame, que vos eſperances ſont frivoles !
» Rappellez-vous les dédains que vous
» avez fait eſſuyer à Lindamor, combien
» cruellement vous l'avez traité, & l'effet
» qu'ont produit vos dédains & vos cruau-
» tés. Mais je veux que Celadon qui n'eſt
» qu'un berger, ait moins de courage que
» Lindamor. Penſez-vous que trompé
» unefois, il veuille reprendre de nouvel-
» les chaines ? Non, non, quoiqu'il n'ait

» vécu qu'avec des hommes ruſtiques &
» groſſiers, il ne le peut être aſſez pour
» s'expoſer à des maux dont il ſent encore
» toute l'amertume. Il faut auparavant, &
» c'eſt ce que vous pouvez eſperer de plus
» avantageux, que ſa playe ſoit refermée.
» Et pourrez-vous, en attendant, empêcher
» que votre ſecret ne ſoit divulgué, ſoit
» par Meril, tout diſcret qu'il eſt, ſoit par
» vos gardes qui ont les yeux ſur vous.
» *Diſcours ſuperflus, Leonide*, ſi vous m'ai-
» mez, favoriſez ſeulement mon deſſein,
» je me charge des ſuites.

Pendant qu'elles diſcouroient ainſi, Meril executa les ordres de la Nymphe, & ayant ſalué de ſa part le berger, il lui remit les papiers. A l'inſtant Celadon fait ouvrir les rideaux & les fenêtres, & s'aſſeiant ſur ſon lit, il ouvre le ſac, il le baiſe pluſieurs fois, en tire toutes les Lettres; & les ayant rangés ſuivant le temps où il les avoit reçues, il apperçoit un billet d'un caractere different: il étoit conçu en ces termes:

CELADON, *je veux que vous ſçachiez que Galatée vous aime; le Ciel n'a permis les dédains d'Aſtrée que parce qu'il eſt indigne qu'une bergere poſſede ce qu'une nymphe deſire. Connoiſſez tout votre bonheur, & ſongez à en jouir.*

Celadon fut extremément ſurpris, mais voyant que Meril l'obſervoit, il cacha du mieux qu'il put ſon étonnement. Reſſerrant donc toutes ſes lettres, & ſe remettant au lit, il demanda à Meril qui les lui avoit données : » je les ai priſes, dit-il, ſur » la toilette de madame, & ſi je n'avois » autant deſiré de vous tirer d'inquietude, » je n'aurois osé entrer dans ſon apparte- » ment, car elle eſt indiſpoſée. Et qui eſt » avec elle, demanda Celadon ? *les deux* » *nymphes* que vous vîtes hier, Lonide » niéce d'Adamas, & Sylvie dont la fierté » ne répond pas mal à celle de Deante » ſon pere. » Celadon jugea bien que le billet étoit de la main de Galatée, ou du moins qu'il avoit été écrit par ſes ordres ; & dèslors il prévit ce que les ſentimens de Galatée alloient lui attirer. Voyant donc que la moitié du jour étoit preſque paſſée, & ſe trouvant aſſez bien, il ne ſongea plus qu'à ſe lever ; il ſe perſuadoit qu'il en pourroit plus tôt prendre congé des nymphes. Il ſe leve donc, animé de cette eſperance ; & comme il ſortoit pour s'aller promener, il rencontra Leonide & Sylvie que Galatée lui envoyoit pour l'entretenir ; car elle n'oſoit ſe montrer à lui, confuſe du billet qu'elle lui avoit écrit. Ils deſcendirent dans les jardins ; Celadon, qui vouloit cacher ſa douleur, ſe mon-

troit avec le viſage le plus riant qu'il lui étoit poſſible, & feignant de la curioſité pour les lieux où il étoit : » Belles nym-
» phes, leur dit-il, ſi la fontaine de la ve-
» rité d'Amour n'étoit point éloignée d'ici,
» je ſerois charmé de la voir. Il ne faut,
» répondit Leonide, que deſcendre dans
» ce bois, mais grace à cette beauté, con-
» tinua-t'elle en montrant Sylvie, c'eſt ce
» qui n'eſt plus permis. Je n'entens rien
» à ce diſcours, dit Sylvie, mais telle que
» je ſuis, quiconque s'eſt mis une fois
» dans mes chaînes ne les quitte plus. »
Elle reprochoit tacitement à Leonide l'in-
fidelité d'Agis & celle de Polemas qui
» ayant aimée quelque temps, l'avoient
abandonnée ; ce qu'elle comprit fort bien.
Celadon prit plaiſir à ces petites diſputes,
& de peur qu'elles ne finiſſent ſi-tôt : » Belle
nymphe, dit-il, en s'adreſſant à Sylvie,
» puiſque c'eſt de vous que vient la diffi-
» culté de voir cette admirable fontaine,
» nous vous ſerions bien obligés, ſi vous
» daigniez nous apprendre comment la
» choſe s'eſt paſſée. *Celadon* répondit la
» nymphe en ſouriant, vous avez bien
» aſſés d'affaires chés vous, ſans aller
» chercher celles d'autrui. Si pourtant la
» curioſité peut encore trouver place avec
» votre amour, priez ſeulement Leonide,
» elle vous inſtruira de ce que vous deſirez

« ſçavoir, puiſque ſans en être priée, elle » a déja ſi bien commencé. Ma Sœur, « repartit Leonide, je vous aime trop « pour ne me pas faire un plaiſir de racon- « ter les effets de votre beauté; cependant « j'abregerai le plus qu'il me ſera poſſible, « de peur d'ennuyer Celadon. Dites plus « tôt, interrompit le berger, pour donner « loiſir à la nymphe de vous rendre la pa- « reille. N'en doutez nullement, repliqua » Sylvie, mais ſelon qu'elle me traitera, « je verrai ce que j'aurai à faire. » C'eſt ainſi que le berger apprenoit de leur bouche même les détails qui les regardoient. Elles placérent Celadon au milieu d'elles, afin qu'il pût mieux entendre, & Leonide commença de la ſorte.

HISTOIRE
DE SYLVIE.

CEux qui prétendent que pour être aimé, il ne faut qu'aimer, n'ont pas éprouvé ce que peut Sylvie. Elle inſpire de l'amour, & n'en prend jamais, ſemblable à l'eau qui fuit inceſſamment de ſa ſource.

Clidaman fils d'Amaſis mere de Galatée a toutes les vertus & toutes les qualités qui peuvent rendre aimable une perſonne

de ſon âge ; il ſemble né tout à la fois pour les armes & pour l'amour. Il y a environ trois ans qu'avec la permiſſion d'Amaſis il tira au ſort un ſerviteur à chacune des nymphes, il mit dans un vaſe tous leurs noms, & ceux des jeunes chevaliers dans un autre vaſe. Il prit la plus jeune d'entre nous, & le plus jeune d'entr'eux ; & donna en preſence de toute l'aſſemblée le vaſe des nymphes à celui-ci, & à celle-là le vaſe des chevaliers. Après bien des fanfares, les premiers noms qui ſortirent furent ceux de Sylvie & de Clidaman. Clidaman tranſporté de joye vient un genou en terre baiſer la main de la nymphe ; Amaſis l'avoit ainſi ordonné, diſant que c'étoit le moindre hommage qu'elle pût recevoir au nom d'un ſi grand dieu que l'Amour. On tira enſuite les autres noms. Galatée eut Lindamor qui arrivoit du Camp de Merouée ; j'eus moi, Agis, le plus inconſtant des hommes. Or de ceux qui échurent de la ſorte aux nymphes, les uns ſervirent en apparence ſeulement, les autres ratifiérent avec joye ce que le hazard avoit decidé ; & ceux qui s'en defendirent le mieux, furent les chevaliers qui avoient déja quelqu'engagement. Ligdamon fut de ces derniers. Ligdamon échut à Sylvie, nymphe qu'il auroit trouvée aimable, s'il n'avoit point aimé ailleurs,

leurs. Heureuſement pour luy il étoit abſent. Il n'auroit pas rendu à Silere l'hommage preſcrit par Amaſis ; ce qui luy eût attiré quelque diſgrace. Il avoit à peine dix ans, lorſqu'il fut mis parmi nous ; ſon adreſſe & ſa beauté le faiſoient aimer de toutes les nymphes, mais de Sylvie entre autres, par la conformité des âges. Ils s'aimerent dés l'enfance comme s'ils avoient été du même ſang ; mais à meſure qu'il croiſſoit en âge il ſentoit ſon amitié ſe changer en amour ; & comme il n'oſoit declarer ſa paſſion à Sylvie, dont il connoiſſoit le caractére, il tomba dans une ſi profonde mélancolie qu'à peine pouvoit-on le reconnoître. Sylvie touchée de ſon état, fut des premieres à luy demander la cauſe d'un ſi grand changement ; mais elle n'en tira que des réponſes interrompues. Cependant, un jour qu'elle le preſſoit plus vivement, & qu'elle luy reprochoit ſon peu d'amitié, il luy eſchapa un ſoupir qu'il ne put retenir. Alors Sylvie commença de ſoupçonner que l'amour pouvoit bien être la cauſe de ſon mal, & comme elle ne s'imaginoit point qu'elle fût l'objet de ſa paſſion, elle le preſſe plus vivement que jamais, & luy promet, ſi c'eſt amour, tous les ſecours qu'il peut attendre de ſon amitié. Plus Ligdamon refuſe de s'expliquer, & plus la nymphe s'opiniâtre à vou-

loir des éclairciſſemens. Enfin ne pouvant ſe défendre davantage, il avoue que c'eſt amour, mais il ajoute qu'il a fait ſerment de ne point nommer la perſonne qui en eſt l'objet. L'aimer, diſoit-il, eſt une aſſez grande temerité, mais que ſa beauté rend excuſable : l'oſer nommer, ce ſeroit un crime que rien ne pourroit excuſer. Mon amitié, répondit incontinent Sylvie, voilà votre excuſe ; j'aurai encore, repliqua Ligdamon, les ordres que vous me donnez, & ce miroir qui vous fera voir ce que vous deſirez. A ces mots il prend ſon miroir & le preſente à Sylvie. Quelle fut la ſurpriſe de la nymphe! car elle m'a juré qu'elle avoit cru que Ligdamon avoit en vue Galatée. Cependant Sylvie indignée contre elle-même & contre Ligdamon ſe leve, & le quitte bruſquement. Orgueilleuſe beauté qui ne juge rien digne de ſoi! le fidele Ligdamon demeura ſeul, comme s'il avoit été immobile ; enfin revenu à lui, il ſe traîna comme il put dans ſa maiſon, où le dépit de ſe voir ſi peu aimé de Sylvie le fit tomber dans une maladie ſi dangereuſe, que l'on deſeſpera de ſa vie.

C'eſt dans cet état qu'il écrivit en ces termes à Sylvie :

Je ſerois mort plus tôt mille fois que de vous faire connoître ma temerité, ſans les ordres

préeis que vous m'avez donnez. Si pourtant vous jugez que je devois mourir & me taire, dites que vos beaux yeux devoient avoir moins d'empire ſur moi ; car ſi en vous voyant je ne pus me défendre de vous aimer, comment aurois-je pu taire mon amour, lorſque vous m'ordonniez de parler ! Que ſi mon aveu vous offenſe, je vous ſacrifie avec joye une vie, qui auſſi-bien me ſeroit importune, puiſqu'elle ne vous ſeroit point agreable.

J'arrivai dans la chambre de Sylvie, lorſqu'on lui rendit ce billet ; & j'y arrivai heureuſement pour Ligdamon ; car voyez quel eſt le caractère de cette nymphe, ſa colere étoit paſſée, & Ligdamon lui étoit devenu tellement indifferent, que tandis que tout le monde deſeſperoit de ſa vie, elle ſeule n'étoit pas plus émue que ſi elle ne l'eût jamais vû. Moi, qui l'obſervois de près, je ne ſçavois que juger ; j'attribuois ſon indifference à ſa jeuneſſe ; mais voyant qu'elle refuſoit ce billet, je conçus qu'il y avoit de la meſintelligence entr'eux. Je pris le billet qui avoit été laiſſé ſur la table par celui qui avoit été chargé de le rendre. Sylvie, moins fine qu'elle ne vouloit l'être, courut à moi, & me pria de ne le point lire. » Je le veux, moi, lui répondis-je, parce que » vous me le défendez. Ne le liſez point,

» ma ſœur, dit-elle en rougiſſant, je vous en
» conjure par notre amitié ; quelle eſt-elle,
» lui répondis-je, ſi vous manquez de con-
» fiance en moi! *Leonide*, il n'y a donc plus
» d'eſperance en votre diſcretion? *Pas plus*
» *que* de ſincerité en votre amitié, Sylvie.
» Au moins promettez-moi, ajouta Sylvie,
» que vous ne lirez point le billet que je
» ne vous aye raconté tout ce qui s'eſt
» paſſé. » J'y conſentis, elle me raconta ce que vous venez d'entendre. » Il vient
» continua-t-elle, de m'envoyer ce billet;
» & ſes plaintes, ou plus tôt ſes diſſimu-
» lations, doivent bien me toucher ? Puis-
» je mais de ſon mal ? Pourquoi avoit-il
» des yeux ? Pourquoi ſe trouvoit-il où
» j'étois ? Devois-je l'éviter ? *Excuſes fri-*
» *voles*, *Sylvie*, ſi vous euſſiez été moins
» aimable, moins parfaite, ſeroit-il dans
» le triſte état où il eſt réduit ? Ce n'eſt pas
» votre beauté que je condamne, c'eſt vo-
» tre cruauté ; il ne falloit pas que vous
» fuſſiez moins belle, ni moins parfaite,
» mais il falloit que vous vous étudiaſſiez
» à avoir autant de douceur & d'humani-
» té que vous avez d'attraits & de charmes.
» Mais toute votre douceur eſt dans vos
» yeux, tandis que votre cœur eſt plein
» de rigueur & de ſeverité. »

Or, gentil berger, ce qui m'engageoit à prendre ſi vivement la défenſe de Lig-

damon, c'eſt que nous étions alliez, & que j'étois ſincerement touchée de ſon malheureux état. J'ouvre enfin le billet, je le lis tout haut, ſans que Sylvie marquât la moindre pitié pour Ligdamon. Dans le dépit où j'étois, je la menaçai d'en inſtruire Amaſis, & d'en parler à toutes nos compagnes. Après quelques momens de ſilence, je lui demandai quelle étoit ſa reſolution. Ne publiez point, me répondit-elle, les folies de Ligdamon, à ce prix je fais ce que vous voudrez. » Et bien, repliquai-je, » je veux que Ligdamon ſoit à l'avenir » traité differemment, aſſurez-vous que » je ne permettrai point qu'il meure; con- » ſervez ſes jours, & quand il ſera rétabli, » vous en uſerez avec lui comme il vous » plaira. » Elle lui écrivit donc, mais avec une repugnance infinie; ſa réponſe étoit conçuë en ces termes :

Je ne veux point d'autre vengeance de votre temerité; vous avez reconnu votre faute, je ſuis ſatisfaite. Songez à conſerver vos jours; votre mort n'auroit rien d'agreable pour moi. Adieu, & vivez.

J'y ajoutai ces mots pour lui donner de l'eſperance :

C'eſt Leonide qui a determiné Sylvie à vous

écrire. Amour le vouloit, la juſtice l'exigeoit, le devoir le commandoit. Mais ſon opiniâtreté a été difficile à vaincre. Puiſque cette faveur eſt la premiere que j'aye obtenue pour vous, gueriſſez & eſperez.

Ce billet lui fut porté à propos ; il avoit encore aſſez de force pour le lire: & voyant l'ordre que Sylvie luy donnoit de vivre, lui qui juſques-là n'avoit voulu uſer d'aucun remede, ſe gouverne pour ne pas deſobeïr à la nymphe, de façon qu'en peu de jours il ſe porta mieux ; ſoit que le mal fût ſur ſon déclin, ou qu'en effet la ſatisfaction de l'eſprit ſoit un grand remede pour les douleurs du corps, ſon mal alla toujours en diminuant. Silvie en fut ſi peu touchée, qu'elle ne changea point de ſentiment pour Ligdamon ; & quand il fut gueri, la plus favorable réponſe qu'il put avoir fut : » Je ne vous aime point, je » ne vous hais point auſſi. Il doit vous » ſuffire que de tous les hommes qui me » voyent, vous êtes celui qui me déplaît » le moins. » Cependant Ligdamon continua de l'aimer ſans eſperance de retour, juſqu'à ce que Clidaman fut élu pour la ſervir. C'eſt alors que ſon courage l'abandonna, & ſans qu'il ſçut par moi que Clidaman n'étoit pas mieux traité que lui, je ne ſçai ce qu'il ſeroit devenu. En-

core que cette aſſurance le conſolât un peu, la grandeur de ſon rival lui donnoit beaucoup de jalouſie. Je me ſouviens qu'un jour lui ayant repeté qu'il n'avoit rien à craindre, il me répondit : » Il y a aſſez » long-temps que j'adore Sylvie pour con» noître qu'elle n'eſt ſenſible ni à la fide» lité la plus conſtante, ni à l'amour le » plus vif & le plus délicat. Helas ! ſi ce » que j'ai appris de votre oncle Adamas » eſt bien vrai, comme je le penſe, qu'il » eſt une force, dont le plus ſage ne peut » éviter l'attrait ; quelle force triomphera » jamais de Sylvie, ſi ce n'eſt la puiſſance » & la grandeur. C'eſt donc la fortune, & » non pas le merite de Clidaman que je » crains ; c'eſt ſa grandeur, & non pas » ſon amour. » Mais Ligdamon ſe trompoit ; la grandeur de Clidaman n'émut pas Sylvie plus que l'amour de Ligdamon. Or en ce même temps la force de ſa beauté éclata d'une maniere admirable, ainſi que vous l'allez entendre, gentil berger.

C'étoit le jour même où nous celebrons le ſixiéme de la lune de Juillet, & où la nymphe Amaſis offre un ſacrifice ſolemnel, à cauſe de la fête, & pour celebrer encore le jour de la naiſſance de Galatée. Déja le ſacrifice étoit avancé, lorſqu'on vit paroître dans le temple un grand nombre de perſonnes vétues de

dueil. Au milieu étoit un chevalier d'un air ſi majeſtueux qu'on le prenoit aiſément pour le maître. La triſteſſe qui étoit peinte ſur ſon viſage faiſoit comprendre qu'il avoit quelque déplaiſir mortel. Une longue mante empêchoit de connoître la beauté de ſa taille ; mais la beauté de ſon viſage qui étoit découvert, & celle de ſes cheveux, attiroit tous les regards. Il vint d'un pas grave juqu'au trône d'Amaſis, & après avoir baiſé ſa robe, il ſe retira, attendant que le ſacrifice fût achevé. Il ſe trouva par hazard vis-à-vis de Sylvie. Etrange effet d'amour ! il eut à peine jetté les yeux ſur elle, que ſans l'avoir jamais vue, il la reconnut. Pour en être plus aſſuré, il le demanda à l'un des ſiens qui nous connoiſſoit toutes. La réponſe fut ſuivie d'un profond ſoupir, & tant que la ceremonie dura, l'étranger eut les yeux attachez ſur la nymphe. Amaſis, après le ſacrifice, étant retournée dans ſon palais, & ayant admis cet étranger à ſon audience, il lui parla ainſi :

» Madame, vous voyez le plus malheu-
» reux & le plus affligé des hommes. J'ai
» perdu un frere qui vous étoit unique-
» ment dévoué. Je venois vous demander
» vengeance de ſa mort, j'eſperois qu'en
» conſideration de ſes ſervices, vous dai-
» gneriez m'accorder une ſi juſte deman-

» de. Mais en entrant dans le temple j'ai
» perdu toute eſperance, jugeant bien que
» ſi le deſir de vengeance mouroit en moi
» qui ſuis frere de l'offenſé, je ne devrois
» pas m'attendre que vous euſſiez d'au-
» tres ſentimens que moi. Cependant par-
» ce que je vois le meurtrier de mon frere,
» me preparer le même ſort, ſouffrez,
» Madame, que je vous raconte le plus
» ſuccinctement que je le pourrai, la for-
» tune de celui que je regrette. Quoi que
» je n'aye point l'honneur d'être connu de
» vous, grande nymphe, je me flate qu'au
» nom de mon frere vous me reconnoîtrez
» pour un de vos ſerviteurs le plus zelé. Il
» s'appelloit Ariſtandre, & tous deux nous
» devons le jour à ce grand Cleomir qui
» pour le bien de votre ſervice parcourut
» tant de fois les provinces qu'arroſent le
» Tybre, le Danube, & le Rhin. Dès qu'il
» me vit capable de porter les armes, il
» m'envoya à l'armée du grand Merovée;
» il le choiſit par préference au roi des
» Viſigots ou des Bourguignons, ſans dou-
» te parce qu'il ne vouloit pas que je ſer-
» viſſe un prince que le voiſinage pourroit
» rendre votre ennemi. Le fils de Mero-
» vée Childeric prince belliqueux & de
» grande eſperance, me voyant preſque
» de ſon âge, me témoigna plus de bon-
» té qu'à nul autre. J'arrivai auprès de

» lui dans le temps que le ſage Ætius con-
» cluoit un traité avec Merovée contre ce
» fleau de Dieu Attila, qui ayant raſ-
» ſemblé dans les deſerts de l'Aſie juſqu'à
» cinq cens mille combattans, deſcendit
» comme un torrent, ravageant tous les
» pays par où il paſſoit. Pendant que j'é-
» tois entre les armes des puiſſances enne-
» mies, mon frere étoit entre celles de l'a-
» mour : armes d'autant plus cruelles qu'el-
» les viſent au cœur. Son deſaſtre fut tel, ſi
» toutefois je puis maintenant m'exprimer
» ainſi, qu'étant élevé avec Clidaman, il
» vit la belle Sylvie; mais en la voyant il vit
» ſa mort, car depuis il n'a fait que traîner
» une vie languiſſante. Dès que je ſçus la
» maladie de mon frere, je pris congé de
» Childeric, je fis toute la diligence poſſi-
» ble, & je me rendis en peu de jours au-
» près de lui. A peine fus-je arrivé qu'on
» lui annonça que Guyemans étoit venu,
» car c'eſt ainſi que l'on m'appelle. Son
» amitié lui donna aſſez de force pour ſe
» lever ſur ſon lit, & me ſerrer entre ſes
» bras. Deux jours après mon malheureux
» frere fut réduit à la derniere extrémité.
» Il reſpiroit à peine, & toutefois il pro-
» nonçoit encore le nom de Sylvie. Je la
» maudiſſois, moi, cette Sylvie que je ne
» connoiſſois point, & que je regardois
» avec raiſon comme la meurtriere de

» mon frere. Ariſtandre entendant mes » imprécations : ſi vous ne voulez, me » dit-il, être mon plus cruel ennemi, » changez de langage. Pouvez-vous haïr » ce que j'adore ? Puiſque nous devons » tous mourir, uniſſez-vous à moi pour » rendre graces au Ciel, qui me deſtinoit » une mort ſi glorieuſe. C'eſt l'excès de » mon amour, c'eſt la vertu de Sylvie qui » me font deſcendre au tombeau. Il vou- » loit en dire davantage, mais les forces » lui manquerent. Et moi, le viſage bai- » gné de pleurs, comment aimerois-je, » lui répondis-je, celle qui vous ravit aux » vôtres ? les Dieux auroient dû lui don- » ner un autre cœur ou un autre viſage. » Mais eſt-il poſſible qu'une ſeule beauté » cauſe votre mort : car je n'imaginois » pas que l'amour pût être involontaire. » Mon frere, repliqua-t-il, il n'eſt pas en » mon pouvoir de vous répondre ; & me » ſerrant la main qu'il baiſa, en même » temps il me conjura au nom des dieux » de porter à Sylvie ce baiſer, & d'exe- » cuter ce que je trouverois être de ſes » dernieres volontés. Quand vous verrez » cette nymphe, ajouta-t-il, vous ſçaurez » ce que vous m'avez demandé. A ces » mots, avec le ſouffle s'envola ſon ame, » & ſon corps me demeura froid entre les » bras. La douleur que je reſſentis de cette

» perte, ne peut ni s'imaginer ni s'expri-
» mer. Sans m'arrêter davantage à pleu-
» rer mon malheur, je vous dirai, Ma-
» dame, que dès que je l'ai pû, je me
» ſuis mis en chemin pour vous rendre
» mes hommages, & vous demander ju-
» ſtice de la mort d'Ariſtandre, auſſi-bien
» que pour executer ſes dernieres volon-
» tez, en preſentant à ſa meurtriere ce
» qu'il a laiſſé par écrit. Mais auſſi-tôt
» que je me ſuis preſenté devant vous, &
» que j'ai voulu ouvrir la bouche pour
» accuſer Sylvie, j'ai reconnu ſi veritable
» ce que mon frere m'avoit dit, que non-
» ſeulement j'excuſe ſa mort, mais que
» j'en deſire une ſemblable. » Après qu'il
eut achevé, il fit une grande reverence à
Amaſis, & s'adreſſant à Sylvie, il lui dit
un genou en terre: » Belle meurtriere,
» ſi vous refuſez des larmes à mon frere,
» qui eſt mort de l'excès de ſon amour
» pour vous, recevez du moins ce baiſer
» qu'il vous envoye. » A ces mots il lui
baiſa la main, & pourſuivit de la ſorte:
» Entre les papiers qui contiennent la
» derniere volonté d'Ariſtandre, nous a-
» vons trouvé celui-ci qui s'adreſſe à vous;
» mais avant que de l'ouvrir, je ſuis char-
» gé de vous ſupplier en ſon nom, de ne le
» point lire, ſi vous ne vonlez lui accorder
» la grace qu'il vous demande, afin qu'à

» ſa mort il ne reſſente point, comme il a » fait pendant ſa vie, les traits de votre » cruauté. » A l'inſtant il lui preſenta une lettre que Sylvie eût refuſée ſans l'ordre exprès d'Amaſis. Guyemans reprenant la parole : » Juſqu'ici, dit-il, j'ai ſatisfait à la » derniere volonté d'Ariſtandre, il me reſ- » te à pourſuivre ſa mort ſur ſa meur- » triere. Mais ſi mon frere me l'avoit or- » donné, l'amour veut aujourd'hui que » pour toute vengeance je ſacrifie ma li- » berté ſur le même autel qu'Ariſtandre a » ſacrifié la ſienne. Vous me l'avez ravie, » ma liberté, lorſque je ne reſpirois que » vengeance contre vous. » Sylvie un peu confuſe, demeura quelque temps à répondre ; de ſorte qu'Amaſis prit le papier des mains de Sylvie, & ayant dit à Guyemans que Sylvie répondroit, elle ſe tira à part avec quelques-unes de nous, & rompant le cachet, elle lut ces paroles :

ARISTANDRE A SYLVIE.

SI vous n'avez pû agréer ni mes ſervices, ni mon amour, puiſſe du moins l'amour que je vous ai porté, vous rendre ſenſible à ma mort, ou ma mort vous prouver la fidelité de mon amour. Le dernier témoignage que je puiſſe vous en donner, eſt le don de ce qui m'eſt le plus cher après vous ; c'eſt mon frere. Car lui ordonner de vous voir, n'eſt-ce

pas vous le donner ? Ne permettez pas qu'il ſoit heritier de ma fortune ; qu'il éprouve plus tôt celle que j'aurois pû mériter auprès de toute autre que de vous. Celui qui vous écrit eſt un ſerviteur, qui, pour avoir eu plus d'amour qu'un cœur n'en peut contenir, plus tôt que de le diminuer, aima mieux mourir.

Alors Amaſis appellant Sylvie, elle lui demanda comment elle avoit pû reduire Ariſtandre en de ſi cruelles extremités. La nymphe répondit en rougiſſant, » qu'el-» le ignoroit les ſujets de plainte qu'elle » pouvoit lui avoir donnés. » Je veux, dit » Amaſis, que vous receviez ſon frere à ſa » place, & l'appellant devant tous, êtes » vous dans la reſolution, continua-t-elle, » de vous conformer aux intentions d'Aris-» tandre ? Il répondit qu'il le vouloit, » pourvu que la nymphe n'uſât pas envers » lui de la même cruauté.

» Ariſtandre prie la nymphe, dit alors A-» maſis, en s'adreſſant à Guyemans, de vous » recevoir à ſa place, & de vous faire une » meilleure fortune qu'à lui. Je lui com-» mande le premier, quant au ſecond, ce » n'eſt ni la priere, ni le commandement » d'autrui qui le peut faire, c'eſt le merite » ou la fortune même. » Guyemans après avoir baiſé la robe à Amaſis, vint baiſer la main de Sylvie en ſigne de ſervitude ; mais

elle étoit ſi piquée de ſes reproches & de ſa declaration, qu'elle ne lui eût point permis cette action, ſans l'ordre d'Amaſis.

On commençoit à ſe retirer, lorſque Clidaman qui revenoit de la chaſſe fut averti que ſa maitreſſe avoit un nouveau ſerviteur. Il s'en plaignit ſi hautement qu'il fut entendu d'Amaſis & de Guyemans. A peine Amaſis lui eut expliqué ce qui s'étoit paſſé, que Clidaman reprenant la parole, lui repreſenta que la nymphe avoit revoqué elle même ſon ordonnance, & que le deſtin lui ayant donné Sylvie, nul ne pourroit la lui ravir qu'avec la vie. Il profera ces paroles avec feu, parcequ'il aimoit veritablement la nymphe. Et Guyemans qu'animoit ſa nouvelle paſſion, & qui avoit ſi bonne opinion de lui même qu'il ne vouloit ceder à perſonne, répondit en s'adreſſant à Amaſis: » On ne veut pas que je ſois ſerviteur de la » belle Sylvie, ſi ceux qui s'y oppoſent con- » noiſſoient un peu l'amour, ils ſçauroient » que rien ne peut détourner le cours d'une » affection, ni vos ordres, ni ceux de tous » les dieux enſemble; je declare donc ou- » vertement que ſi ce qui m'a été permis » m'eſt déſormais défendu, on doit s'atten- » dre à ma deſobeïſſance: » Puis ſe tournant vers Clidaman: » Je ſçai le reſpect que je » vous dois, mais auſſi je reſſens le pouvoir » qu'amour a ſur moi. » Clidaman vou-

loit répondre, quand Amaſis lui dit : » Mon fils, en tout ceci nos ordonnances » ne ſont nullement intereſſées ; ſi l'on » vous a commandé de ſervir Sylvie, on » ne l'a pas défendu aux autres. Un amant » ſans rival n'a point d'émulation. » Tels furent les ordres d'Amaſis ; ainſi Silvie eut bien des ſerviteurs. Guyemans n'oublioit rien pour prouver ſon amour ; Clidaman n'oublioit rien pour le ſurpaſſer. Pour Ligdamon, il la ſervoit avec tant de reſpect & de diſcretion, qu'il n'oſoit preſque l'aborder ; & ſes façons, à mon gré, étoient bien auſſi aimables que celles de Guyemans & de Clidaman. Mais tout diſcret qu'il étoit, peu s'en fallut un jour que la patience ne lui échappât. Amaſis s'étant trouvé entre les mains une éguille faite en façon d'épée, dont Sylvie avoit accoutumé de ſe ſervir pour ajuſter ſes cheveux, elle la donna à Clidaman pour la porter à ſa maitreſſe. Clidaman pour inquietter ſon rival, garda tout le jour cette éguille. Il ne ſe défioit point de Ligdamon, & cependant le poiſon preparé pour Guyemans toucha tellement Ligdamon, qu'il ne put le diſſimuler. Toutefois pour ne point éclater, il ſe retira chez lui & fit ces vers :

* * *
* *

MADRIGAL

MADRIGAL

Sur l'épée de Silvie entre les mains de Clidaman.

Si mon eſperance eſt trompée ;
Si l'amour contre moi s'eſt ſervi d'une épée ;
Il a voulu me traiter finement,
Plus tôt en ſoldat qu'en amant.

Et au bas de ces vers, il ajouta ces mots:

Il faut l'avouer, belle Leonide ; Sylvie reſſemble bien au ſoleil, qui jette indifferemment ſes rayons ſur les choſes les plus viles, auſſi-bien que ſur les plus nobles.

Il m'apporta lui-même ce papier. Je ne pus rien y comprendre, ni rien tirer de lui, ſinon que Sylvie lui avoit donné un coup d'épée. Il me laiſſa dans ces idées, & ſe retira deſeſperé. Voyez comme amour eſt artificieux, & comment les moindres armes lui ſuffiſent pour faire de larges bleſſures. Senſible à l'état où je l'avois vû, j'allai trouver Sylvie, je lui demandai ce qui s'étoit paſſé de nouveau : elle me jura qu'elle l'ignoroit elle même. Enfin après avoir lû & relû les vers, tout à coup elle porta la main à ſes cheveux, & n'y trouvant plus ſon éguille, elle me dit en ſouriant, qu'elle l'avoit perdue, & que quelqu'un l'ayant ſans doute trouvée, Ligdamon l'auroit par hazard reconnue. Auſſi-tôt Clidaman arriva tenant à la

main cette meurtriere épée. Je ſuppliai Sylvie de la lui reprendre. » Je veux, dit-elle, » éprouver ſa diſcretion, j'uſerai enſuite » du pouvoir que je dois avoir ſur lui. » Voilà, continua-t-elle en ſe tournant » du côté de Clidaman, une épée qui » m'appartient. Et celui qui la porte, ré- » pondit-il. Je veux l'avoir, dit Sylvie. » Plût aux dieux, vouluſſiez-vous de mê- » me tout ce qui eſt à vous, repartit Cli- » daman. » Sylvie inſiſte, Clidaman ſe défend. Sylvie enfin étendant la main lui arracha cette épée ; & j'écrivis ce billet à Ligdamon.

LEONIDE A LIGDAMON.

ON vient de ravir à votre rival le bien qu'on lui avoit fait ſans le vouloir. Jugez en quel terme ſont ſes affaires, puiſqu'il doit à l'ignorance les faveurs qu'il reçoit, & qu'on les lui ôte de propos deliberé.

Ainſi Ligdamon fut gueri, non de la même main, mais du même fer qui l'avoit bleſſé. Cependant la paſſion de Guyemans crût à tel point qu'elle égala celle d'Ariſtandre ; mais celle de Clidaman ne le cedoit en rien à l'amour de tous les deux.

Après bien des tentatives pour s'aſſurer qui d'eux étoit le plus agreable à Sylvie, ils avoient connu qu'ils en étoient également bien & également mal-traités. Ils reſolu-

rent donc un jour de s'adreſſer à Sylvie, & de ſonder ſes vrais ſentimens; mais ils en reçurent des réponſes ſi froides, qu'ils ne ſçurent que juger. Alors par le conſeil d'un druyde ils ſe rendirent à la fontaine de la verité d'Amour. La proprieté de cette eau vous eſt connue. Vous ſçavez qu'elle découvre les plus ſecrettes penſées des amans; celui qui y regarde, y voit ſa maîtreſſe; s'il en eſt aimé, il ſe voit auprès d'elle; ſi elle en aime un autre, c'eſt cet autre qu'il y voit. Clidaman fut le premier qui s'y preſenta. Il mit un genou en terre, il baiſe le bord de la fontaine, & après avoir ſupplié le génie du lieu de lui être plus favorable qu'à Damon, il ſe penche un peu ſur les eaux. Incontinent Sylvie s'offre à ſes regards ſi touchante & ſi belle, que tranſporté hors de lui-même, il s'incline pour lui baiſer la main. Mais quelle fut ſa douleur, lorſqu'il n'apperçut perſonne auprès d'elle! Il ſe retira dans un trouble qu'il eſt plus facile de concevoir que d'exprimer, & fit ſigne à Guyemans de tenter la fortune. Celui-ci après toutes les ceremonies requiſes, après avoir fait ſa priere, jetta les yeux ſur la fontaine: il eut le même ſort que Clidaman; Sylvie ſeule ſe preſenta. Tous deux également conſternés, ils vont de nouveau conſulter le druyde qui étoit un grand magicien. Il

leur répondit que Sylvie n'avoit point encore ſenti les traits de l'amour. Peu ſatisfaits de cette réponſe, ils ſe preſentent enſemble ſur les bords de la fontaine; mais ils eurent beau ſe pancher de tous les côtés, la nymphe parut toujours ſeule. Le druyde en ſouriant vint les retirerr, & leur dit: » Que n'étant point aimés, l'eau » ne pouvoit leur repreſenter leur figure, » car ſachez, ajoutoit-il, qu'elle repreſente » les eſprits, comme les autres eaux re- » preſente les corps. Or l'eſprit lorſqu'il » aime, ſe transforme en l'objet aimé, » & c'eſt pour cela que lorſque vous vous » preſentez, l'eau reçoit la figure de vo- » tre eſprit, & non pas celle de votre » corps; & votre eſprit étant transformé » en la nymphe Sylvie, c'eſt Sylvie que » l'eau repreſente, & non pas vous. Si la » nymphe vous aimoit, elle ſeroit tranſ- » formée en vous, comme vous l'êtes en » elle; alors vous la verriez, & vous vous « verriez auſſi. » Clidaman qui avoit écouté attentivement le druyde, conſiderant que ſon malheur n'étoit que trop aſſuré, tira ſon épée, en frappa pluſieurs fois le marbre de la fontaine; & ſi ſon épée ne s'étoit caſſée, il auroit continué juſqu'à ce qu'il eût rompu le marbre: ſemblable en ſa colere au chien qui mord la pierre qui lui a été jettée. Le druyde lui repre-

ſenta que ſes efforts étoient inutiles, & que l'enchantement ne pouvoit finir que par extremité d'amour ; que toutefois il ſçauroit le rendre inutile, ſi Clidaman le ſouhaitoit.

Clidaman nourriſſoit par rareté en de grandes cages de fer, deux lions & deux licornes, qu'il faiſoit ſouvent combattre contre diverſes ſortes d'animaux. Le druyde les lui demanda pour garder la fontaine, & les enchanta de telle ſorte, que, bien qu'ils fuſſent mis en liberté, ils ne pouvoient abandonner l'entrée de la grotte, que lorſqu'ils alloient chercher à vivre. En ce temps-là il n'y en demeuroit que deux, & depuis ils n'ont fait de mal qu'à ceux qui ont voulu éprouver la fontaine ; mais ils ſe jettent ſur ceux-là avec tant de furie, que qui que ce ſoit n'oſe ſe hazarder ; car les lions ſont ſi grands & ſi affreux, & ſi animés à la défenſe, qu'ils intimideroient le plus brave. D'un autre côté les licornes ont la corne ſi forte & ſi aigue, qu'elles perceroient un rocher, & telle eſt leur agilité, qu'il eſt impoſſible de les éviter. La garde ainſi diſpoſée, Clidaman & Guyemans qui vouloient eſſayer ſi les armes leur ſeroient plus favorables, ſe rendirent ſecretement auprès de Childeric.

Ainſi, gentil berger, cette fontaine ad-

mirable, qui dévoiloit les plus ſecrettes penſées, nous eſt devenue inutile. Mais ſi tous euſſent reſſemblé à Ligdamon, nous ne l'aurions pas perdue. Lorſque je ſçus que Clidaman & Guyemans alloient conſulter la fontaine, je lui conſeillai de les accompagner, dans l'eſperance qu'il ſeroit plus favoriſé qu'eux.» Belle Leonide, »me répondit-il, je conſeillerai toujours »à ceux dont le ſort eſt incertain de cher»cher à s'éclaircir, mais il y auroit de »la folie à vouloir des éclairciſſemens, »quand on eſt aſſuré de ſon malheur. Pour »moi je n'ai pas le bonheur de pouvoir »douter ſi je ſuis aimé de Sylvie, je ne ſuis »que trop certain du contraire; & quand »je voudrai en ſçavoir davantage, je n'in»terrogerai jamais que ſes yeux & ſes »actions.» Son amour n'a fait que s'accroître depuis, & dieu ſçait comme la cruelle l'a toujours traité. Elle ne l'a pas vû encore un ſeul moment, ſans lui marquer ou dédain ou cruauté. En verité je ne conçois pas qu'un homme genereux ait pû ſouffrir des offenſes qui tiennent bien plus tôt de l'outrage que de la rigueur.

Un jour qu'il la rencontra ſe promenant ſeule avec moi, je le priai parce qu'il a la voix très-agréable, de nous chanter quelques paroles; voici celle qu'il nous chanta, je m'en ſouviens encore:

Quel eſt ce mal qui me poſſede,
Et me devore nuit & jour,
Sans que je puiſſe y trouver de remede?
Hélas! c'eſt l'amour.
Mais ſi l'eſperance eſt éteinte,
Pourquoi, deſir, t'efforces-tu
De faire une plus grande atteinte?
C'eſt que tu nais de la vertu.

A peine eut-il achevé que Sylvie lui dit: »Ligdamon, puiſque je ne ſuis point la »cauſe de votre mal, pourquoi vous en »prenez-vous à moi? C'eſt votre deſir »que vous devez accuſer. Mon deſir »me tourmente, répondit le paſſionné »Ligdamon, mais je dois m'en prendre »à ce qui le fait naître, aux charmes de »Sylvie. Si les deſirs ſont bien reglez, re»partit Sylvie, ils ne cauſent point de »tourmens, & s'ils ne le ſont pas, com»ment auroient-ils la vertu pour principe? »*Non*, *Sylvie*, la raiſon ne condamne pas »toujours les extremes deſirs; car n'eſt»il pas raiſonnable de deſirer ce qui eſt »excellent, à proportion de ſon excel»lence? On peut donc aimer à l'excès ce »qui eſt exceſſivement beau; & s'il y »avoit quelque choſe à dire, c'eſt que les »extremes deſirs qui ont de pareils ob»jets ſont peut-être au deſſus de la rai»ſon. *Cela ſuffit*, repliqua la cruelle, je

» ne veux point être plus raiſonnable que
» la raiſon même, c'eſt pourquoi je n'ac-
» cepterai jamais ce qui eſt au deſſus d'elle.

A ces mots, ſans lui donner le temps de répondre, elle nous quitte bruſquement, & va rejoindre nos compagnes qui nous avoient ſuivies.

Un jour qu'Amaſis revenoit de Montbriſon, où la beauté des jardins & le charme de la ſolitude l'avoient retenuë plus qu'elle ne penſoit, elle fut ſurpriſe par la nuit; & parce que nous reſpirions un air extremement frais, je demandai à Ligdamon, exprès pour le faire parler devant ſa maitreſſe, s'il ne ſentoit point la fraîcheur. » Il y a long-temps, me répon-
» dit-il, que ni le froid ni le chaud extréme
» ne peuvent ſe faire ſentir à moi. Je brûle
» au dedans de trop de feux, & la cruauté
» de Sylvie me glace tellement, que je ſuis
» inſenſible à tout le reſte. O que Ligda-
» mon eſt heureux, dit Sylvie en penchant
» dédaigneuſement la tête de ſon côté, de
» ne ſentir ni le froid ni le chaud!

Plus je vous raconte de traits qui prouvent la cruauté de Sylvie, & la patience de Ligdamon, plus il m'en revient dans la memoire. Quand Clidaman s'en fut allé, comme je vous l'ai dit, Amaſis envoya après lui la plupart des jeunes chevaliers de cette contrée, ſous la conduite de Lindamor.

damor. Ligdamon voulut avant ſon départ dire adieu à Sylvie, mais elle feignit de ſe trouver mal pour ne le point voir.

Vous pouvez juger avec quelle ſatisfaction il partit; il eut beſoin de ſe rappeller que les rigueurs de ce que l'on aime doivent le plus ſouvent tenir lieu de faveurs. Auſſi ſe diſoit-il le plus heureux amant du monde, puiſque les rigueurs dont Sylvie l'accabloit ne lui permettoient pas de douter, qu'il ne fût preſent à ſa memoire, & qu'elle ne le reconnût pour ſon ſerviteur. Il ajoutoit que ne traitant pas de la ſorte ceux qui ne lui étoient point particulierement affectionnés, il falloit croire que c'étoit là la recompenſe qu'elle accordoit à ceux qui étoient à elle, & que telle qu'elle étoit il falloit la cherir.

Leonide auroit continué, ſans qu'elle apperçut de loin Galatée, qui impatiente de revoir le berger, avoit pris ſes plus beaux ajuſtemens, & venoit ſuivie du petit Meril. Elle étoit belle, & bien digne d'être aimée de qui n'auroit point eu d'autre paſſion.

En ce même temps, Celadon, dont l'eſtomach n'étoit pas encore bien rétabli, ſe trouva fort mal: de ſorte qu'à l'abord de la nymphe ils furent contraints de ſe retirer; & le berger ſe mit au lit, où il demeura pluſieurs jours dans le même état.

L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ.
PASTORALE ALLEGORIQUE,
PREMIERE PARTIE.

LIVRE QUATRIE'ME.

GALATE'E qui étoit veritablement épriſe, demeura preſque toujours auprès de Celadon, tant que dura ſa maladie; & ſi quelque raiſon la contraignoit de le quitter, elle lui laiſſoit ordinairement Leonide, qu'elle avoit chargée de faire entendre au berger quels étoient ſes ſentimens pour lui. La nymphe croyoit par ce moyen faire naître en lui les eſperances que ſa condition ne lui permettoit pas de concevoir. Et certes Leonide ne la trompoit nullement. Bien qu'elle ſouhaitât que Lindamor fût ſatisfait, comme elle attendoit ſa fortune de Galatée, elle ſongeoit uniquement à lui plaire. Mais Amour

I. Part. 98.

qui ſe joue ordinairement de la prudence des amans, & qui ſe plaît à produire des effets contraires à leurs intentions, fit que Leonide eut plus de beſoin que perſonne que l'on parlât pour elle. En voyant le berger, à qui il ne manquoit rien de ce qui rend aimable, elle ſentit que la beauté a de trop ſecretes intelligences avec notre ame pour ne pas faire ſon effet. Le berger s'en apperçut bien tôt, mais l'amour qu'il avoit pour Aſtrée, quoi qu'il en eût été ſi indignement outragé, ne lui permettoit pas de ſouffrir cette inclination naiſſante. Il ſongea donc à prendre congé de Galatée, dès que ſa ſanté ſeroit un peu rétablie. Mais auſſi-tôt qu'il s'en fut expliqué : » » Comment, Celadon, lui dit-elle, rece- » vez-vous de moi de ſi mauvais traitemens » que vous veuilliez partir avant que d'ê- » tre parfaitement guéri ? » Et comme il lui répondit qu'il craignoit de l'incommoder, & qu'il avoit des affaires dans ſon hameau, où il vouloit retourner auprès de ſes parens & de ſes amis. » Non, Celadon, » dit-elle, en l'interrompant, ne craignez » point de m'incommoder ; pour vos pa- » rens, ſans moi, dont il ſemble que la com- » pagnie vous eſt à charge, vous n'auriez » point d'inquiétude à leur ſujet, car déja » vous ne ſeriez plus. Quant à vos affai- » res, il me ſemble que la plus grande que

» vous ayez, c'eſt de ſatisfaire aux obliga-
» tions que vous m'avez, & que vous ſe-
» riez le plus ingrat des hommes, ſi vous
» me refuſiez quelques momens de cette
» vie, que vous tenez toute entiere de moi.
» Il faut d'ailleurs que vous renonciez à
» votre vie paſſée : il faut que vous laiſſiez
» vos hameaux à ceux qui ont moins de
» mérite que vous, & qu'à l'avenir vous
» leviez les yeux juſqu'à moi, qui puis & qui
» veux faire tout pour vous, ſi vos actions
» ne m'en ôtent la volonté. » Quoi que le berger feignît de ne pas entendre ce diſcours, il le comprit aiſément, & dès lors il évita, autant qu'il lui fut poſſible, de ſe trouver ſeul avec la nymphe. Mais le déplaiſir que cette vie lui cauſoit étoit tel, qu'il perdoit preſque patience. Leonide, un jour, l'entendant ſoupirer, & lui en demandant la raiſon, puiſqu'il étoit en lieu où l'on ne deſiroit que ſa ſatisfaction;
» Belle nymphe, lui répondit-il, je ſuis de
» tous les hommes le plus malheureux ; du
» moins ceux qui ſouffrent ont-ils la per-
» miſſion de ſe plaindre, & ſouvent la
» conſolation d'être plaints ; & moi je
» n'oſe le faire, parce que mon malheur
» vient préciſément de ce qui paroîtroit
» devoir me rendre heureux ; ainſi au lieu
» de me plaindre, on me regarde comme
» un homme de peu de jugement. Si vous

» & Galatée vous ſaviez quelles amertu-
» mes je devore en ce palais, où tout autre
» que moi trouveroit ſa felicité, je ſuis
» perſuadé que vous auriez pitié de moi.
» Et que faut-il pour vous ſoulager, dit
» Leonide ? La permiſſion de m'en aller,
» répondit le berger. Voulez-vous, repli-
» qua la nymphe, que j'en parle à Gala-
» tée ? Je vous en ſupplie, répondit-il,
» par tout ce que vous avez de plus cher.
» Ce ſera donc par vous, dit la nymphe,
» en rougiſſant. » Et ſans tourner la tête de ſon côté, elle ſortit pour ſe rendre auprès de Galatée, qu'elle trouva ſeule dans le jardin, & qui déja commençoit à ſoupçonner Leonide d'aimer auſſi le berger ; mais comme elle avoit beſoin d'elle, elle lui donnoit toujours les mêmes marques de ſon affection. Dès qu'elle l'apperçut elle s'avança pour apprendre des nouvelles du berger, & ayant ſçû qu'il étoit au même état où elle l'avoit laiſſé, elle continua à ſe promener. Après avoir fait quelques pas ſans rien dire, elle ſe tourna vers la nymphe, & lui dit : » Dites-
» moi, Leonide, fut-il jamais rien d'auſſi
» inſenſible que Celadon, lui que ni mes
» actions ni vos diſcours ne peuvent exci-
» ter à la reconnoiſſance qu'il me doit ? Je
» l'accuſerois plus tôt, répondit Leonide,
» de manquer de courage & de jugement

» que de reconnoiſſance : car, je ſuis bien
» trompée, ou il n'a pas aſſez d'eſprit pour
» comprendre où tendent vos actions ; &
» s'il conçoit mes diſcours il n'a pas aſſez
» de confiance pour aſpirer ſi haut. Eh,
» madame ! qu'attendez-vous d'un villa-
» geois, que des projets dignes de ſa con-
» dition ? Les chênes produiſent des glands,
» & chaque choſe produit ſelon ſon eſ-
» pece. Je ſens, dit Galatée, que la dif-
» ference de nos conditions doit lui im-
» primer du reſpect, mais je ne puis croire
» qu'il ſoit aſſez ſimple pour ne pas com-
» prendre à quoi tendent mes bontés, à
» moins qu'Aſtrée ne l'occupe toujours.
» Il eſt vrai, madame, qu'il aime cette
» Aſtrée, repliqua Leonide ; mais s'il
» avoit quelque jugement, la préféreroit-
» il à Galatée ? Cependant, toutes les fois
» que je lui parle de vous, il ne me ré-
» pond que par des ſoupirs. Il a toujours
» dans la bouche le nom d'Aſtrée, dont
» il eſt au deſeſpoir d'être ſeparé. Ce ma-
» tin encore l'entendant pouſſer des ſou-
» pirs, lorſque je lui en ai demandé la
» cauſe, il m'a fait des réponſes qui at-
» tendriroient les rochers. Et même il
» vous ſupplie de le laiſſer partir. *Oui*,
» Leonide, il vous a touchée, confeſſez la
» verité, répondit Galatée enflammée de
» colere, & ne pouvant diſſimuler ſa ja-

» louſie ? *Il m'a* touchée de pitié, mada-
» me, & puiſqu'il a tant d'envie de partir,
» il me ſemble que vous ne devez point
» le retenir par force ; car l'amour n'entre
» point dans un cœur à coups de fouet. Ce
» n'eſt pas ce que j'entens, repliqua Gala-
» tée ; mais n'en parlons plus ; peut-être,
» quand il ſera guéri, reſſentira-t-il auſſi
» tôt les effets du dépit qu'il a fait naître
» en moi, que ceux de l'amour qu'il a pro-
» duits en vous. Cependant il ne partira
» d'ici qu'à ma volonté. » Leonide voulut répondre, mais la nymphe l'interrompit ;
» c'eſt aſſez, lui dit-elle, il ſuffit, telle eſt
» ma reſolution. » Ainſi Leonide fut obligée de s'en aller ; & comme elle reſſentoit vivement l'outrage qu'elle venoit de recevoir, elle reſolut de ſe retirer près d'Adamas ſon oncle. Galatée en même temps appella Sylvie qui ſe promenoit ſeule dans une allée ; & contre ſon deſſein, en ſe plaignant de Leonide, elle ne put retenir le ſecret qu'elle avoit caché juſques-là à Sylvie. Sylvie, en qui le jugement devançoit les années, s'efforça d'excuſer Leonide. Elle jugeoit bien que ſi ſa compagne prenoit un parti extréme, les choſes ne manqueroient pas d'éclater ; ce qui feroit tort à Galatée. » Vous ſçavez bien,
» lui dit-elle, madame, que vous ne m'a-
» vez rien découvert de cette affaire ; ce-

» pendant je vous en dirai des circonſtan-
» ces par leſquelles vous jugerez que je
» n'étois pas ſi peu inſtruite que je l'ai pa-
» ru ; mais je ne ſuis point d'un caractere
» à me mêler des choſes où je ne ſuis
» point appellée. Il y a déja quelque temps
» que je ſoupçonne que dans les aſſiduités
» de Leonide auprès de Celadon, il pouvoit
» bien y avoir autant d'amour que de pi-
» tié ; & dès lors, pour m'en aſſurer, j'é-
» piai ſes actions de plus près. Hier, pen-
» dant que le berger dormoit, je me gliſſai
» dans la ruelle de ſon lit ; Leonide ne tar-
» da pas à y arriver, & en pouſſant la
» porte elle l'éveilla. Après pluſieurs diſ-
» cours jettés comme au hazard, elle
» tomba ſur l'amour de Celadon pour Aſ-
» trée, & d'Aſtrée pour Celadon. Mais,
» ajouta-t-elle, croyez-moi, berger, l'a-
» mour d'Aſtrée n'eſt rien en comparaiſon
» de celui que Galatée a conçû pour vous.
» Pour moi, dit le berger ? *Oui pour vous ;*
» après tout ce que je vous en ai dit, pou-
» vez-vous montrer de l'étonnement ? *Je*
» *ne merite* pas un tel bonheur. Et quel ſe-
» roit ſon deſſein ? Un ſimple berger, & qui
» veut vivre & mourir dans ſa condition...
» Votre naiſſance, reprit Leonide, ne peut
» être qu'illuſtre, vous avez trop de per-
» fections, il ne m'en faut point d'autre
» garant... *O Leonide*, répondit le berger,

» pourquoi inſultez-vous à un malheu-
» reux ? Penſez-vous que j'ignore qui eſt
» Galatée, & qui je ſuis ? Je connois ma
» baſſeſſe & ſa grandeur, & je ſçai ce qu'e-
» xige mon devoir. *Puiſque vous* le ſçavez,
» repliqua Leonide, rendez donc à Gala-
» tée autant d'amour qu'elle en a pour
» vous, voilà votre devoir.

» Je vous proteſte, madame, que juſ-
» ques-là j'avois crû que Leonide parloit
» pour elle-même, & je vous avouerai
» que ce diſcours m'étonna d'abord, mais
» depuis remarquant avec combien de diſ-
» cretion toutes vos actions étoient con-
» duites, je vous louai beaucoup de l'em-
» pire que vous aviez ſur vous-même. Si
» vous ſçaviez, Sylvie, répondit Galatée,
» les raiſons que j'ai de rechercher l'ami-
» tié de Celadon, vous approuveriez mon
» deſſein. Vous ſouvient-il de ce druyde
» qui nous a prédit notre fortune, & qui
» vous a prédit à vous-même, & à Leo-
» nide auſſi tant de choſes veritables ? Je
» m'en ſouviens parfaitement, répondit
» Sylvie. Sçachez que de même il m'a aſ-
» ſuré que ſi j'épouſois un autre que Cela-
» don, je ſerois de toutes les femmes la
» plus malheureuſe. Croyez-vous, que la
» verité de ſes prédictions étant ſi atteſtée,
» je doive mépriſer celle-ci qui me tou-
» che ſi fort. C'eſt pour cela que m'en

» étant expliquée à Leonide, je trouvois ſi » mauvais qu'elle m'eût trahie ; mais puiſ- » que vous m'aſſurez qu'elle n'eſt point » coupable, je vous promets de lui con- » tinuer mes bontés.

Pendant qu'elles diſcouroient ainſi, Leonide alla trouver Celadon, & lui raconta ſon entretien avec Galatée, l'aſſurant qu'il ſe devoit regarder comme étant dans une veritable priſon. Celadon fut ſi touché de ce qu'il venoit d'entendre, que le ſoir même une fiévre violente le ſaiſit, & que Galatée l'ayant trouvé en cet état, craignit pour ſa vie, mais plus encore le lendemain, que ſon mal augmentant, il s'évanouit deux ou trois fois entre leurs bras. Quoique les nymphes ne le quittaſſent pas un inſtant, & qu'elles ne priſſent de repos que quand le ſommeil les accabloit, le berger manquoit de bien des ſecours, qui ne ſe trouvoient point dans le palais, & les nymphes n'oſant en faire venir d'ailleurs, de peur que leur ſecret n'éclatât, le berger fut en grand peril de la vie. Un ſoir même il fut tenu pour mort ; mais enfin il revint à lui ; & preſqu'auſſi-tôt il eut une violente hemorragie qui l'affoiblit de ſorte qu'il voulut repoſer. Les nymphes le laiſſerent ſeul avec Meril ; & Sylvie effrayée de cet accident, dit à Galatée : » Madame, que devien-

» drez-vous, ſi vous ne remediez à tout » ceci, & quel ſeroit votre déplaiſir, ſi, » faute de ſecours, ce berger venoit à mou- » rir. Helas, répondit la nymphe, j'ai déja » fait les mêmes reflexions, mais quel re- » mede apporter ! Nous ſommes dépour- » vues ici de tout ce qui lui ſeroit neceſſai- »re ; & quand il s'agiroit de ma vie, je ne » voudrois pas les tirer d'ailleurs, dans l'ap- » prehenſion où je ſuis que mon ſecret ne » fût découvert. » Leonide, que ſa paſſion faiſoit parler avec plus de fermeté que Syl- vie, lui dit : » Madame, votre apprehen- » ſion ſeroit legitime, ſi la vie du berger » n'étoit point en danger ; mais en l'état » où il eſt, il faut être moins timide, » ou prévoir les inconveniens. Si ce ber- » ger meurt, eſperez-vous de cacher ſa » mort ? Et le Ciel même ne la découvri- » roit-il pas pour vous punir ? Mais quand » on ſçauroit que ce berger eſt ici, ne pou- » vez-vous pas couvrir votre deſſein du » pretexte de la compaſſion, qui eſt ſi natu- » relle à notre ſexe ? Si dans cette occaſion » vous voulez vous repoſer ſur moi, je » conduirai tout avec tant de diſcretion que » rien n'éclatera. Mon oncle Adamas prince » des druydes de cette contrée, connoît » tous les ſecrets de la nature, & la vertu » de tous les ſimples ; il eſt diſcret, pru- » dent, plein de reſpect & d'attachement

» pour vous, ſi vous l'employez dans » cette affaire le ſuccès n'en peut être qu'» heureux. » Galatée ne répondoit rien, & Sylvie qui prévoyoit que par le moyen du ſage Adamas elle pouvoit détourner Galatée d'un deſſein dont l'execution la deshonoreroit, fit valoir avec feu l'expedient que propoſoit Leonide. Galatée ne pouvant choiſir mieux, y donna les mains. » Il reſte, » reprit Leonide, que vous daigniez m'inſtruire de ce que je dois dire ou taire à » Adamas. » Galatée demeurant interdite, Sylvie répondit, que pour gagner la confiance du druyde, il falloit lui dire tout ce qu'il pourroit apprendre quand il ſeroit arrivé. » Dans l'état où je ſuis, répondit » Galatée, je ne puis que dire, ni que re» ſoudre : Je me rapporte de tout à votre » diſcretion.

Ainſi partit Leonide, reſolue de ne point s'arrêter, quoi que la nuit fût obſcure, qu'elle ne fut arrivée chez Adamas, qui demeuroit ſur le penchant de la montagne de Marcilly, non loin des veſtales & des druydes de Lagnieu. Mais ſon voyage fut plus long qu'elle ne l'avoit eſperé. Elle ne trouva point Adamas, il étoit à Feurs, où il devoit reſter encore deux ou trois jours. Leonide en prit le chemin, toute fatiguée qu'elle étoit, ſans ſe repoſer qu'une demi-heure au plus ; le deſir de la gué-

riſon du berger ne lui laiſſoit aucun relâche. A peine eut-elle fait une lieue, qu'elle apperçut de loin une nymphe ſeule ; c'étoit Sylvie. Quelle fut ſa frayeur lorſqu'elle l'eut reconnue ! Elle s'imagina que Sylvie venoit lui annoncer la mort de Celadon ; mais elle apprit au contraire que depuis ſon départ, il avoit bien repoſé, qu'à ſon réveil il s'étoit trouvé ſans fiévre, & qu'incontinent Galatée l'avoit fait partir pour lui dire de ne point amener Adamas, ni lui découvrir leur ſecret.

Il ſeroit difficile d'exprimer quelle fut la joye de Leonide, lorſqu'elle apprit la gueriſon du berger qu'elle aimoit, elle en remercia les dieux, & dit à ſa compagne : » Ma ſœur, puiſque Galatée vous a » communiqué ſes deſſeins ſur Celadon, » comme je le reconnois à votre diſcours, » je vous dirai ſincerement que j'en rougis » pour elle & pour nous. Elle eſt tellement » paſſionnée que les mépris du berger ne » peuvent la diſtraire de ſon amour : elle » eſt encore ſi frappée des prédictions du » druyde, qu'elle croit que tout ſon bon- » heur dépend d'être aimée du berger ; » & ce qu'il y a de piquant, c'eſt qu'à » la maniere des amans, elle s'imagine » qu'on ne peut le voir que des mêmes » yeux qu'elle ; & voilà mon crime : car » elle a conçu pour moi tant de jalouſie,

» qu'elle ne me laiſſe auprès de lui qu'à
» regret. Or, ma ſœur, ſi tout ceci écla-
» toit, comme il éclatera ſans doute, que ne
» dira-t-on point de nous ? Je n'ai rien ou-
» blié pour la détourner d'une paſſion auſſi
» inſenſée ; mais tous mes efforts ſont de-
» meurés inutiles. Pour moi je ſuis reſolue à
» la laiſſer aimer, puiſqu'elle le veut, pourvû
» toutefois que ce ne ſoit pas à nos dépens.
» Il me ſembleroit donc à propos d'y cher-
» cher quelque remede, & je n'en voi que
» dans l'entremiſe d'Adamas, dont la pru-
» dence eſt connue. Ma ſœur, répondit Syl-
» vie, je loue infiniment votre deſſein, &
» pour le favoriſer, je m'en retourne près
» de Galatée, & je lui dirai que je n'ai
» trouvé ni vous ni Adamas. Il ſera donc à
» propos, ajouta Leonide, que nous al-
» lions nous repoſer ſous quelque arbre,
» afin de laiſſer croire que vous m'avez
» cherchée long-temps ; auſſi-bien ſuis-je
» ſi excedée de fatigues, que ſi je veux con-
» tinuer mon voyage, il faut que je pren-
» ne quelque repos. Allons, ma ſœur,
» repliqua Sylvie, j'y conſens. » A ces mots
elles ſe prennent par la main ; & cherchant
où elles pouroient paſſer une partie du jour,
elles apperçoivent ſur l'autre rive du Li-
gnon un lieu qui leur parut très-commo-
de. Elles paſſent donc la riviere ſur le
pont de la Bouteresſe, & deſcendant le

long du Lignon, elles viennent ſe mettre dans un boſquet qui joignoit le grand chemin, & que ſon épaiſſeur rendoit très-agréable. Là, après avoir choiſi l'endroit le plus couvert, elles s'endormirent l'une après l'autre.

Pendant qu'elles repoſoient, Aſtrée, Diane, & Phylis vinrent par hazard conduire leurs troupeaux en ce même lieu. Sans voir les nymphes, elles s'aſſirent auprès d'elles ; & parce que les amitiés qui naiſſent dans la mauvaiſe fortune ſont bien plus étroites que celles qui naiſſent dans la proſperité, Diane qui, depuis le deſaſtre de Celadon, s'étoit liée d'amitié avec Aſtrée & Phylis, avoit pour elles tant d'affection, & elle en étoit ſi aimée à ſon tour, qu'elles ne ſe quittoient preſque point. Aſtrée avoit grand beſoin de conſolation. Peu de temps après qu'elle eut perdu Celadon, elle perdit auſſi ſes parens. Hippolite mourut de la frayeur que lui avoit cauſé la chute d'Aſtrée dans le Lignon, & Alcé de la douleur qu'il reſſentit de la perte de ſon épouſe. Ces deux morts ne furent pas un foible ſoulagement pour la bergere, elle put du moins, en pleurant ſes parens, pleurer auſſi Celadon. Diane fille de la ſage Bellinde, pour ne pas manquer au devoir du voiſinage, rendit pluſieurs viſites à Aſtrée ; elle trou-

va ſon humeur ſi agreable, & Aſtrée la ſienne, & Phylis celle de toutes deux, qu'elles ſe jurerent, comme je l'ai dit, une inviolable amitié, & que depuis elles ne ſe ſeparerent jamais.

Ce jour étoit le premier qu'Aſtrée fût ſortie de ſa cabane; de ſorte que ſes deux fideles compagnes ſe trouverent avec elle. Mais elle ne fut pas plus tôt aſſiſe, qu'elle apperçut de loin Semire qui venoit la trouver. Semire avoit long-temps aimé Aſtrée, & parce qu'il avoit reconnu qu'elle aimoit Celadon, il avoit cherché à les brouiller, dans l'eſperance que s'il y réuſſiſſoit, il s'attireroit des regards plus favorables. Il venoit donc trouver Aſtrée pour commencer ſon deſſein; mais il fut bien trompé. Aſtrée qui avoit deviné ſa ruſe, mit ſa main ſur ſes yeux pour ne le point voir, & pria Phylis de lui dire en ſon nom, qu'il ne ſe preſentât jamais devant elle. A ce terrible arrêt Semire demeura interdit; enfin reconnoiſſant ſa faute, il dit à Phylis « J'avoue que le ciel eſt » juſte en me puniſſant de la ſorte. En» core ne peut-il égaler mon châtiment à » mon offenſe. C'eſt moi qui ai rompu les » plus beaux nœuds qui furent jamais. » Mais pour que les dieux ne me puniſſent » point plus rigoureuſement, dites à cette » aimable bergere, que je lui demande pardon,

» pardon, que je le demande auſſi aux » cendres de Celadon ; aſſurez-la que c'eſt » la force de mon amour qui m'a fait » commettre un ſi grand crime, & que » j'irai l'expier loin d'elle dans les larmes » & le deſeſpoir. » A ces mots il s'en alla, mais ſi deſolé, que ſon repentir excita la pitié de Phylis. Lorſqu'elle eut redit à ſes compagnes ce que Semire avoit répondu : » Helas ! ma ſœur, dit Aſtrée, j'ai plus de » raiſons de fuir ce méchant, que je n'en » ai de pleurer, jugez par là ſi je le dois : » ſeul il eſt cauſe de tous mes ennuis ; ſi je » vous racontois ſa méchanceté & mon » imprudence, vous conviendriez qu'il a » uſé du plus lâche & du plus indigne ſtra- » tagéme. » Diane qui reconnut que c'étoit à cauſe d'elle qu'Aſtrée ne s'expliquoit pas plus clairement, leur dit qu'elle ne prétendoit point les gêner : » Et vous, » belle bergere, ajouta-t-elle en ſe tour- » nant vers la triſte Aſtrée, vous me donne- » rez lieu de croire que vous ne m'aimez » pas, ſi vous êtes moins libre avec moi » qu'avec Phylis. Quoi qu'il n'y ait pas ſi » long-temps que j'aye le bonheur d'être » connue de vous, vous ne devez pourtant » pas plus douter de mon affection que de » la ſienne. Je ſuis perſuadée, répondit » Phylis, qu'Aſtrée qui ne ſçait point être » amie à demi, parlera toujours libre-

» ment devant vous. Vous dites vrai, Phy-
» lis, reprit Aſtrée, & ſi je n'en dis pas da-
» vantage, c'eſt que je crains de renou-
» veller ma douleur. Il me ſemble, repar-
» tit Diane, que c'eſt la ſoulager que d'en
» faire part à une amie; & ſi j'oſois vous
» en prier, j'aurois une grande ſatisfac-
» tion à ſçavoir quelle a été votre fortune,
» comme je ne ferai jamais difficulté de
» vous raconter la mienne, quand vous en
» aurez la curioſité. Puiſque vous le vou-
» lez ainſi, Diane, répondit Aſtrée, &
» que vous daignez partager mes ennuis,
» je veux qu'à votre tour vous me faſſiez
» part de votre bonheur. Permettez-moi,
» ſeulement d'abréger; une hiſtoire auſſi
» triſte que la mienne ne pourroit que
» vous déplaire, ſi elle étoit longue. »
Elles s'aſſirent toutes trois en rond, & Aſtrée continua en ces termes:

HISTOIRE
D'ASTRE'E ET DE PHYLIS.

CEux qui croyent que les amitiés & les haines paſſent des peres aux enfans, conviendroient qu'ils ſont dans l'erreur, s'ils ſçavoient quelle a été la fortune de Celadon & de moi. Vous avez ſans doute entendu parler de la vieille inimitié

qui étoit entre ſes parens & les miens ; inimitié qu'ils ont conſervée juſqu'au tré-pas, & qui a cauſé tant de troubles parmi nos bergers, que perſonne ſur ces bords cruels ne peut les ignorer. Il ſembla toutes fois que, pour montrer ſa puiſſance, Amour voulut choiſir deux perſonnes entre de ſi mortels ennemis, & les unir ſi étroitement qu'il n'y eût que la mort qui pût rompre leurs liens. A peine Celadon étoit dans ſa quinziéme année, & moi dans ma douziéme, qu'en une aſſemblée qui ſe faiſoit au temple de Vénus ſitué ſur le ſommet de la montagne, à une lieue du château de Montbriſon, ce jeune berger me vit, &, comme il me l'a raconté depuis, ſur ce qu'il avoit oui dire, il en avoit conçu depuis long-temps le deſir. Mais, je l'avouerai ingénuement, je ne le ſouhaitois pas avec moins d'ardeur. Car pourquoi, lors qu'on parloit de lui, ſentois-je mon cœur treſſaillir, ſi pourtant ce n'étoit point un preſage des troubles qui me ſont arrivés à ſon occaſion. Soudain qu'il me vit, il m'aima, & dès lors il prit la reſolution de me ſervir. Et moi dès que je ſçus que c'étoit le fils d'Alcippe, je ſentis un trouble que je ne connoiſſois point, & dès ce moment toutes ſes actions commencerent à me plaire. Je le trouvai plus aimable que les autres bergers. Comme il n'oſoit en-

core s'approcher de moi, ni me parler; ſes regards m'en dirent tant, que je reconnus enfin qu'il vouloit m'en dire davantage. Un jour que l'on danſoit au pied de la montagne ſous de vieils ormes qui forment un ombrage délicieux, il uſa de tant d'artifice, que ſans que j'y priſſe garde, & feignant que c'étoit par hazard, il ſe trouva ſous ma main. Je ne fis pas ſemblant de le connoître, & je traitois avec lui comme avec les autres bergers, lui au contraire, en me prenant la main baiſſa la tête, de ſorte que feignant de baiſer ſa main, je ſentis ſa bouche ſur la mienne. Cette action me fit rougir, & je tournai la tête de l'autre côté, comme ſi j'avois été bien attentive au branle que nous danſions. Cela fut cauſe qu'il demeura quelque temps ſans me parler, ne ſçachant, comme je crois, comment il devoit s'y prendre. Enfin ne voulant pas perdre une occaſion qu'il recherchoit depuis ſi long-temps, il ſe mit devant moi, & parlant à Corilas en apparence bas, mais haut en effet. » Plût-à-dieu, dit-il à Corilas (car je l'entendis aiſément), que la querelle des parens de cette bergere & des miens eût à ſe démêler entre nous deux! » Et dans le moment il reprit ſa place. « Souhait dangereux, lui repondit Corilas, vous n'en ferez jamais qui le

» ſoit autant. Quelque peril qu'il puiſſe y
» avoir, je ne me retracte point, repartit
» Celadon. Et vous, belle bergere, ajou-
» ta-t-il en s'adreſſant à moi, que vous
» ſemble de ma reſolution ? Je ne ſçai, lui
» répondis-je, de quoi vous parlez. Il m'a
» dit, reprit Corilas, que pour tirer un
» grand bien d'un grand mal, il voudroit
» que la haine de vos parens fut changée
» en amour entre les enfans. Comment,
» repliquai-je, feignant de le méconnoî-
» tre, vous êtes fils d'Alcippe ? Il étoit
» plus convenable de vous placer auprès
» de toute autre bergere qui l'auroit mieux
» agréé que moi. J'ai bien oui dire, con-
» tinua Celadon, que les dieux puniſſent les
» erreurs des peres ſur les enfans, mais
» cela même ſéroit-il à des hommes. Non
» que votre beauté ne vous donne les pri-
» vileges dont jouiſſent les dieux ; mais
» auſſi vous devez, comme eux, pardon-
» ner quand on vous en ſupplie. » Il en
auroit dit davantage, ſi la danſe avoit du-
ré plus long-temps.

Quelque temps après on propoſa les prix avec les exercices accoutumés, la lutte, la courſe, & le ſaut. Celadon étoit trop jeune pour être admis à d'autre qu'à celui de la courſe. Il en remporta le prix, c'étoit une guirlande de fleurs. Il en fut couronné avec beaucoup d'acclamations de toute

l'aſſemblée. Celadon, ſans beaucop de reflexions, ôta la guirlande de deſſus ſa tête, & vint la mettre ſúr la mienne, en me diſant tout bas : » Ceci confirme ce que je » vous ai dit. » Je fus tellement ſurpriſe que je ne pus lui répondre, & ſans Artemis votre mere, je la lui euſſe rendue, Phylis, non qu'elle ne me fût agréable, venant de ſa main, mais parce que je craignois qu'Alcé & Hippolite ne le trouvaſſent mauvais.

Tout ce jour, & le lendemain, le jeune berger ne perdit pas une occaſion de me prouver ſon amour. Le troiſiéme jour de la fête, comme vous le ſçavez, on a accoutumé de repreſenter le jugement de Pâris. Sur la fin du repas, le grand druyde jette entre les filles une pomme d'or, ſur laquelle ſont écrits ces mots: *A la plus belle.* On tire enſuite au ſort le nom de la bergere qui doit faire le perſonnage de Pâris, & celle qui eſt éluë par le ſort entre dans le temple de la beauté, dédié à Vénus, ſuivie des trois plus belles bergeres que le grand druyde a choiſies auparavant. Les portes du temple étant bien fermées, elle examine les trois bergeres qui paroiſſent nuës, excepté qu'une ſimple gaſe les couvre depuis la ceinture juſqu'au genou, & elle juge ſouverainement de leur beauté. Mais parce qu'autrefois de jeunes bergers

ſe ſont mêlés parmi les bergeres, il fut ordonné par un édit public, que quiconque à l'avenir commettroit une pareille inſolence, il ſeroit lapidé à la porte du temple par les bergeres. Une punition ſi terrible n'effraya point le jeune Celadon ; ce jour-là même il ſe déguiſa en bergere, & ſe mêlant avec nous, il fut pris aiſément pour une fille. Comme ſi la fortune avoit voulu le favoriſer, je fus choiſie avec Stelle & Malthée pour repreſenter les trois déeſſes ; & lors qu'on tira le nom de celle qui devoit repreſenter Pâris, j'entendis nommer Orithie : c'étoit le nom qu'avoit pris Celadon. On ne peut exprimer la joye qu'il eut de voir ſon deſſein ſi bien réuſſir. Nous fumes conduites dans le temple, où le juge étant aſſis dans un ſiege qu'on lui avoit preparé, & les portes formées, nous commençames, ſuivant les ſtatuts à nous deſhabiller. Il falloit que chacune des bergeres allât à ſon tour offrir ſes dons comme avoient fait les trois déeſſes à Pâris. Stelle ſe preſenta la premiere, & après qu'il l'eut entendue il la fit retirer pour faire place à Malthée. Pour moi, je reculois toujours, parce qu'il me fâchoit de me montrer nue. Celadon qui trouvoit le temps trop long au gré de ſon impatience, n'entretint Malthée qu'un inſtant. Il me fallut enfin paroître devant lui ; j'en rou-

gis encore de honte. J'avois les cheveux épars ; ils deſcendoient juſqu'à terre, & je n'avois pour tout ornement que la guirlande que Celadon m'avoit donnée. Dès qu'il ſe vit ſeul avec moi, je remarquai qu'il changea deux ou trois fois de couleur; je n'en euſſe jamais ſoupçonné la cauſe. Il me regardoit ſans me rien dire, j'en uſois de même de mon côté; ce que la honte produiſoit en moi, l'amour l'operoit en lui : car il m'a juré depuis qu'il ne m'avoit jamais vue ſi belle. Enfin voyant que je gardois un profond ſilence, il me dit : « Hé quoi, Aſtrée, penſez-vous n'avoir » pas beſoin, comme les autres, de vous » rendre votre juge favorable ? Je ſçai, Ori- » thie, lui répondis-je, que j'en ai plus » beſoin que mes compagnes, & que je » dois leur ceder en toutes choſes; ſi la cou- » tume ne m'avoit obligée à cette démar- » che, vous ne me verriez point aujour- » d'hui diſputer le prix. Si vous l'obte- » nez, me dit-il, que ferez-vous pour moi ? » Je vous en ſerai d'autant plus obligée, lui » dis-je, que je croi le mériter moins. Ju- » rez-moi, ajouta-t-il, que vous me don- » nerez ce que je vous demanderai, & je » prononce en votre faveur. Je lui promis » tout. » Il me demanda de mes cheveux pour lui faire un braceler, & je lui en donnai. » Aſtrée, me dit-il, en les recevant,

je

» je prens ces cheveux comme un gage du » ſerment que vous me faites, afin que ſi » vous y contrevenez je puiſſe les offrir à » la déeſſe Vénus, & lui demander ven- » geance. Cela eſt inutile, lui répondis-je, » je ſuis bien reſolue de n'y manquer ja- » mais. » Alors la fauſſe Orithie me dit avec un viſage riant : » Aſtrée, je bénis les » dieux du ſuccès de mon entrepriſe, ſça- » chez que ce que vous m'avez promis, » c'eſt de m'aimer plus que perſonne du » monde. Je ſuis Celadon, jugez de l'ex- » cès de mon amour par le péril où je » m'expoſe pour vous.

Imaginez-vous, ſage Diane, quelle je devins alors ! La pudeur & la honte m'excitoient à la vengeance, l'amour m'en interdiſoit tout deſir. Je n'eus donc pas la force de conſentir à ſon ſupplice, je ſongeai qu'il ne m'avoit offenſée que parce qu'il m'aimoit trop. Confuſe ſeulement de paroître plus long-temps nue à ſes yeux, je ne lui répondis que par un triſte ſilence, & j'allai retouver mes compagnes. Dès que nous fûmes en état de paroître, la diſſimulée Orithie s'avança ſur la porte du temple, & nous ayant fait approcher toutes trois : » C'eſt Aſtrée, dit-elle, qui » a remporté le prix de la beauté ; que » perſonne n'appelle de mon jugement, » je l'ai vue, & toute fille que je ſuis, j'ai

» reſſenti la force de ſes charmes. » En même temps il me preſenta la pomme. Je la reçus toute troublée ; mais bien plus encore, lorſqu'il me dit tout bas : » Re- » cevez cette pomme comme le prix de » mon affection. Il ſuffit, lui dis-je, te- » meraire, que je la reçoive pour te ſau- » ver la vie. » Il n'oſa me répondre, de peur d'être reconnu ; & parce que la coutume vouloit que celle qui avoit eu la pomme baisât le juge pour le remercier, je fus encore obligée de le baiſer. Mais je vous aſſure que quand je ne l'aurois pas connu juſqu'alors, j'aurois bien ſenti que c'étoit un berger. La foule & les applaudiſſemens nous ſeparérent. Incontinent le druyde m'ayant couronnée me fit porter dans une chaiſe dorée, avec de ſi grands honneurs, que l'on étoit ſurpris du peu de joye qui paroiſſoit ſur mon viſage. J'étois tellement interdite, & ſi fort combattue d'amour & de dépit, qu'à peine ſavois-je ce que je faiſois. Pour Celadon, dès que la ceremonie fut achevée, il ſe gliſſa parmi les autres bergers, reprit ſes habits, & vint nous retrouver avec un viſage ſi aſſuré, que perſonne n'eût pû rien ſoupçonner. Lorſque je le revis, je n'oſai preſque lever les yeux ſur lui, de honte & de colere; mais il trouva le moyen de m'aborder, & me dit aſſés haut : Le

» juge qui vous a donné le prix de la beau-
» té a montré ſon diſcernement, je l'a-
» voue; mais bien que vous meritaſſiez
» un jugement auſſi favorable, vous ne
» laiſſez pas de lui avoir obligation. Ber-
» ger, lui répondis-je aſſés bas, je croi
» qu'il m'eſt plus redevable que moi à
» lui, puiſque s'il m'a donné une pomme
» qui m'étoit due en quelque ſorte, je lui
» ai ſauvé la vie qu'il meritoit de perdre
» par ſa temerité. Auſſi, repartit inconti-
» nent Celadon, m'a-t-il aſſuré, qu'il
» vouloit employer à votre ſervice ces
» jours qu'il tient de vous. *Celadon*, re-
» pliquai-je, laiſſons ce diſcours. Sou-
» venez-vous ſeulement que ſi je n'avois
» craint de donner occaſion à des juge-
» mens deſagreables ſur mon compte,
» je vous aurois fait punir comme vous
» le meritez. Et bien, reprit Celadon,
» puiſqu'en effet vous vouliez que je
» mouruſſe, preſcrivez-moi un genre
» de mort, & vous me verrez vous ſatis-
» faire avec autant de courage qu'il m'a
» fallu d'amour pour vous offenſer. »
Il ſeroit trop long de vous repeter tous nos diſcours. Après pluſieurs reparties qui m'empêchoient de douter de ſon amour, ſi pourtant les changemens de viſage en peuvent donner quelque connoiſſance, je lui dis, feignant d'être

en colere : » Souvien-toi, berger, de l'i-
» nimitié de nos peres, & ſois perſuadé
» que ma haine pour toi égalera celle
» qu'ils ſe portent, ſi tu retombes jamais
» dans les mêmes fautes ; car, pour celle-
» ci, ton âge & mon honneur m'engagent
» à te la pardonner. » Je lui dis ces der-
niers mots pour lui donner un peu de cou-
rage ; car, pour dire le vrai, ſa paſſion ne
pouvoit me déplaire ; & dans l'inſtant je
me tournai pour parler à Stelle, qui n'é-
toit pas loin de moi. Celadon, étonné de
ma réponſe, ſe retira de l'aſſemblée ; il
changea tellement en peu de jours, qu'on
ne le reconnoiſſoit plus, & ſon chagrin
ne lui faiſoit aimer que les lieux les plus
ſauvages de nos bois. J'en reſſentis de la
peine, je l'avoue, & je reſolus de cher-
cher quelque moyen de lui donner
un peu plus de ſatisfaction. Je fus con-
trainte, pour le rencontrer, de conduire
mes troupeaux du côté où je ſçus qu'il ſe
retiroit le plus ſouvent. Après y avoir
été pluſieurs fois vainement, un jour en-
fin je crus entendre ſa voix, & m'appro-
chant doucement je le vis couché ſur l'her-
be, & levant au ciel des yeux tout bai-
gnés de larmes. J'en fus ſi touchée que je
reſolus de ne le plus laiſſer en cet état.
Peu s'en fallut que je ne me montraſſe
à lui, je gagnai pourtant ſur moi de ne

lui point faire remarquer que je le recherchois. J'allai donc m'aſſeoir ſous des arbres, & faiſant ſemblant de ne pas prendre garde à lui, je me mis à chanter. Auſſi-tôt il tourna les yeux du côté où j'étois, & demeura comme extaſié en m'écoutant. Un moment après pour lui donner la hardieſſe d'approcher, je fis ſemblant de dormir, & toutefois j'entrouvrois les yeux pour voir ce qu'il deviendroit. Il ne manqua pas de faire ce que j'avois penſé, il s'approcha doucement, & ſe vint mettre à mes genoux. Après avoir demeuré quelque temps en cet état, lorſque je faiſois plus ſemblant de dormir pour lui donner plus de hardieſſe, il ſoupira, & ſe baiſſant doucement, il me donna un baiſer. Je crus alors qu'il avoit aſſez bien repris courage, j'ouvris les yeux, comme s'il m'eût éveillée en me touchant : » Berger, lui dis-je, d'un ton ir-
» rité, qui vous a rendu ſi hardi que de
» venir interrompre de la ſorte mon ſom-
» meil ? Hélas ! dit Celadon, ſi je vous
» ai offenſée, trop aimable bergere, c'eſt
» à votre beauté que vous devez vous en
» prendre. Et ſi vous appellez offenſe d'ê-
» tre aimée & adorée, cherchez dès à pre-
» ſent le châtiment que je mérite ; car je
» vous jure que je vous offenſerai de la ſor-
» te toute ma vie, ſans que ni votre cruau-

» té, ni la haine de nos peres, ni tout l'u-
» nivers enſemble puiſſe m'en détourner.

Mais, belle Diane, j'abrége des diſcours qui conviennent peu dans une maiſon affligée. Vaincue enfin je lui repreſentai les difficultés que la haine de nos parens apporteroit à ſon deſſein ; mais il me répondit qu'il n'en changeroit jamais. Je fus donc obligée de conſentir à ce qu'il fût mon ſerviteur. Nous étions encore ſi jeunes, que nous ne ſçavions point cacher nos ſentimens. Bien-tôt Alcippe pere de Celadon les penetra, & ſupportant avec impatience le goût que nous avions l'un pour l'autre, il reſolut avec Cleante ſon ancien ami, de faire voyager Celadon. Il eſperoit qu'une longue abſence le gueriroit de la paſſion qu'il avoit pour moi ; mais qu'il ſe trompoit ! les difficultés ne firent que l'irriter ; il les nommoit les pierres de touche de ſa fidelité. Il me dit adieu en particulier. Si vous euſſiez vu, belle Diane, comment il me ſupplioit de l'aimer toujours, & avec quels tranſports il m'aſſuroit que ſon amour ne finiroit qu'avec ſa vie, vous euſſiez aiſément jugé qu'en effet cet amour devoit être éternel.
» Aſtrée, me dit-il, je vous laiſſe mon frere
» Lycidas ; il eſt inſtruit de mes ſentimens,
» jurez-moi que vous recevrez comme ve-
» nant de moi tout ce qu'il fera pour vous,

» & que vous daignerez quelquefois lui » parler de Celadon. » Je lui promis tout ce qu'il voulut, & Lycidas executa ſi bien ce que ſon frere lui avoit demandé, qu'à ſes aſſiduités & à ſes empreſſemens on jugea qu'il avoit ſuccedé à la paſſion de ſon frere. Cela fut cauſe qu'Alcippe qui croyoit d'ailleurs qu'une abſence de trois années m'auroit effacé du ſouvenir de Celadon, le fit revenir dans nos hameaux. O dieux! avec quelle joye me vint-il retrouver! Il me fit demander par Lycidas une entrevue ſecrete, & m'écrivit une lettre qui me fit comprendre que les beautés d'Italie n'avoient point changé ſon cœur. Je croi l'avoir ici cette lettre; helas! j'ai plus cherement conſervé ce qui venoit de lui, que lui-même. Alors Aſtrée ayant tiré de ſa poche un petit ſac où elle mettoit toutes les lettres de Celadon, & ayant trouvé celle qu'elle cherchoit, elle y lut ces paroles:

CELADON A ASTRE'E.

BElle Aſtrée, vous m'aimiez avant mon exil, faſſe le ciel que je vous retrouve la même à mon retour. Je partis avec tant de douleur, & je ſuis revenu avec tant de joye, que n'étant mort ni en allant ni en revenant, il faut bien qne l'on ne meure ni de plaiſir ni de triſteſſe. Permettez donc que je vous voye, afin que je puiſſe raconter

ma fortune à celle qui peut à ſon gré me rendre heureux ou malheureux.

Je ne puis, belle Diane, me rappeller ſans la plus vive douleur les entretiens que nous eûmes alors.

Pendant l'abſence de Celadon, Artemis ma tante vint viſiter ſes parens, & amena avec elle l'aimable Phylis. Notre façon de vivre lui ſemblant plus agréable que celle des bergers d'Allier, elle reſolut de demeurer avec nous. L'humeur de Phylis me plût extremément, & lorſque Celadon fut de retour, il la gouta ſi bien que je puis bien dire qu'il eſt cauſe de l'étroite amitié qui eſt entre nous. Celadon avoit alors près de dix-huit ans, & moi près de quinze; ce fut en ce même temps que nous commençames de nous conduire avec plus de reſerve; de ſorte que pour cacher notre intelligence, je lui recommandai, ou plus tôt je le contraignis de rendre des devoirs à toutes les bergeres qui auroient quelque apparence de beauté, de peur que les devoirs qu'il me rendoit ne fiſſent ſoupçonner quelque choſe de notre intelligence. Je dis que je le contraignis, car je ne croi pas qu'il eût jamais conſenti à ce que je voulois, ſans ſon frere Lycidas, qui lui dit qu'il devoit me donner cette

ſatisfaction ; que s'il n'y ſçavoit point d'autre remede, il falloit qu'il eût recours à ſon imagination, & qu'en parlant aux autres bergeres, il ſe figurât que c'étoit à moi qu'il parloit : helas ! il avoit bien raiſon de faire des difficultés, il avoit un ſecret preſſentiment qu'il lui en couteroit la vie. Excuſez, ſage Diane, ſi mes pleurs interrompent mon diſcours, plût-à-dieu coulaſſent-elles pour un autre ſujet ! & s'étant eſſuyé les yeux elle pourſuivit de la ſorte.

Et parce que Phylis étoit preſque toujours avec moi, ce fut à elle qu'il s'adreſſa d'abord, mais avec tant de contrainte que je ne pouvois quelquefois m'empêcher d'en rire. Phylis le traita aſſez rudement, ce qui lui donna lieu de faire cette chanſon qu'il chantoit ſouvent.

Je ſouffre en vous aimant
Le plus cruel tourment ;
Ma paſſion égale
Votre beauté fatale.
Bergere mes amours,
Souffrirai-je toujours ?
Vos beaux yeux m'ont flaté
D'un retour merité ;
Et pourtant, inhumaine,
Vous riez de ma peine.
Bergere mes amours,
Souffrirai-je toujours ?

» Ma ſœur, dit Phylis, je me ſouviens » fort bien de ce que vous dites, lorſqu'il » me parloit, ſes diſcours étoient ſi inter- » rompus que je n'y pouvois rien compren- » dre, & quand il vouloit me nommer, il » m'appelloit Aſtrée. Mais voyez quelle eſt » la deſtinée des penchans. Je reconnoiſſois » que la nature avoit plus favoriſé Cela- » don que Lycidas, & cependant, ſans » que j'en puiſſe dire la raiſon, j'avois plus » de goût pour Lycidas. Helas! ma ſœur, » répondit Aſtrée, vous me rappellez un » diſcours qu'il me tint en ce temps-là de » vous, & de cette belle bergere, dit-elle, » en ſe tournant vers Diane: belle bergere, » me diſoit-il, la ſage Bellinde, & votre » tante Artemis ſont bien-heureuſes d'a- » voir de telles filles, & nous leur ſommes » bien obligés de ce qu'elles les ont ame- » nées ſur les bords du Lignon. Elles ſeules, » ou je ne m'y connois pas, meritent l'a- » mitié d'Aſtrée. Je vous conſeille de vous » attacher à elle, vous goûterez dans leur » commerce toute la ſatisfaction imagina- » ble. Plût-à-dieu que l'une d'elles voulût » regarder d'un œil favorable mon frere » Lycidas.» Comme je ne vous connoiſſois pas encore, belle Diane, je lui répondis que j'aimerois mieux qu'il s'attachât à Phylis, ce que j'avois ſouhaité arriva, ils ſe virent ſouvent à mon occaſion, & cette

familiarité fut bien-tôt ſuivie d'une veritable paſſion. Un jour qu'il trouva le moment de lui faire ſa declararion : » Belle » bergere, lui dit-il, vous vous connoiſſez » aſſés pour croire que l'on ne peut vous » aimer mediocrement ; il eſt impoſſible » que mes actions ne vous ayent donné » quelque connoiſſance de mon amour : » & puiſque l'on ne peut vous aimer qu'in- » finiment, vous devez avouer que c'eſt » ainſi que je vous aime. » Comme nous étions près d'eux, Celadon & moi, nous entendimes la declaration de Lycidas, & la réponſe de Phylis. Elle n'ignoroit pas qu'elle étoit aimée, & je m'étois apperçue qu'elle approuvoit la flamme du berger ; cependant ſa réponſe fut ſi vive que Lycidas ſe retira comme deſeſperé. Celadon qui aimoit veritablement ſon frere, ne ſçachant à qui ſe prendre de la ſeverité de Phylis, s'en prenoit à moi ; j'en ris d'abord, & lui dis enfin : » Ne vous af- » fligez point, Celadon, de la réponſe de » Phylis ; la plupart de nos bergers ai- » ment mieux faire croire qu'ils ſont » favoriſés, que de l'être en effet ; com- » me ſi la diminution de notre honneur » augmentoit leur gloire. Voilà pourquoi » nous ſommes obligées d'uſer avec eux » de diſſimulation. Je connois l'humeur » de Phylis, & je me charge des interêts

» de Lycidas auprès d'elle ; qu'il perſe
» vere ſeulement, & qu'il ne perde poin
» patience. » Mes premieres tentatives n
produiſant rien, Lycidas reſolut pluſieur
fois de ne l'aimer plus, & en ce temps i
aimoit à chanter les vers que vous allez
entendre :

Quand je vis ces beaux yeux, nos ſuperbes
vainqueurs,
Soudain je m'y ſoumis comme aux rois de *nos*
cœurs ;
Penſant que la rigueur en dût être bannie ;
Mais depuis éprouvant toute leur cruauté,
Je crus qu'éterniſer en nous leur tyrannie,
Ce n'étoit pas amour, mais plus tôt lâcheté.

Je croi que Lycidas n'eût pas ſi tôt triomphé de la cruauté de Phylis, ſi par hazard en nous promenant ſur les bords du Lignon, nous n'avions apperçu ce berger dans une île écartée, & où il n'y avoit point d'apparence de feinte. Nous l'entendimes ſe plaindre, & pouſſer de profonds ſoupirs, en traçant, à ce qu'il ſembloit, des chiffres ſur le ſable avec ſa houlette. Alors, ſaiſiſſant l'occaſion : » Méchante que vous êtes, dis-je
» à Phylis, ſe peut-il que vous ſoyez in-
» ſenſible à tant d'amour ? & laiſſerez-
» vous mourir ce berger, pouvant lui

» ſauver la vie ? Ma ſœur, me répondit-
» elle, les bergers de cette contrée ſont ſi
» diſſimulés, que leur bouche & leur cœur
» ſont rarement d'intelligence. Examinons
» ſans prévention les actions de Lycidas,
» & nous démêlerons ſans peine l'artifice.
» Pour ce que nous venons d'entendre, je
» ſuis perſuadée que s'il ne nous avoit
» point vues, il n'en eût pas été queſtion ;
» car ne valoit-il pas autant nous le dire
» qu'à ces bois, & à ces rives ſauvages ?
» *Mais oublieZ-vous*, ma ſœur, que vous
» le lui avez défendu. Imaginez-vous, re-
» partit Phylis, des ordres ſi abſolus qu'ils
» puiſſent arrêter une paſſion violente ?
» Oui, s'il m'avoit deſobéi, j'aurois cruqu'il
» m'aimoit davantage. *Mais enfin il vous a*
» *obei. Il m'a obéi*, je le veux, mais en m'o-
» béiſſant il m'abandonne. » Elle en au-
roit dit plus, ſi je ne l'avois interrompue
en lui diſant que ces diſcours étoient à
leur place avec Lycidas, mais non pas
avec moi, qui ſçavois bien que les ber-
geres, quand on leur parle d'amour, ſont
obligées de paroître plus irritées qu'elles
ne le ſont; que je la louerois ſi elle tenoit ce
langage à Lycidas, mais que le tenir à moi,
c'étoit une défiance qui m'offenſoit, &
que puis qu'elle ne pouvoir éviter d'être
aimée, il valoit mieux qu'elle le fut de
Lycidas, dont elle connoiſſoit l'affection,

que de tout autre. Elle me répondit qu'e
le étoit très éloignée de cette diſſimulatio
que je lui reprochois, & que puis que j
ſouhaitois qu'elle reçût Lycidas, elle m'
beiroit lors qu'elle reconnoîtroit qu'il l'a
moit, ainſi que je le pretendois. Cel
fut cauſe que Celadon la trouvant quelqu
temps après avec moi, lui donna une let
tre que ſon frere lui écrivoit par mo
conſeil.

LYCIDAS A PHYLIS.

S'Il a été un temps où je ne vous aye point aimée, que jamais je ne ſois aimé de perſonne; & ſi mon amour n'a pas toujours été le même, je conſens à être toujours auſſi malheureux que je le ſuis. Il eſt vrai que depuis quelque temps j'ai plus caché d'amour que je n'en ai montré. Si j'ai failli en cela, accuſez-en mon reſpect; & ſi vous n'en croyez pas mes ſermens, choiſiſſez les preuves que vous voulez exiger, & vous connoîtrez que je vous ſuis plus acquis que je ne puis vous l'exprimer.

Nous obtinmes enfin, ſage Diane, que Lycidas fût reçu, & dès lors nous vécumes dans une intelligence parfaite. N'avez vous point remarqué le rocher qui eſt ſur le grand chemin ? comme il eſt eſcarpé, on y monte difficilement; mais en recompenſe on peut y reſter ſans être vû. C'eſt en ce lieu que nous nous aſſemblions. Si

Quelqu'un nous rencontroit en chemin, nous feignions de paſſer outre ; une marque dont nous étions convenus, & miſe dès le matin au pied du rocher, nous apprenoit ſi nous devions y monter. Et parce que nous ne pouvions pas nous rendre tous les jours au rocher, nous avions choiſi un vieux ſaule, dans le creux duquel nous mettions nos lettres, car nous nous écrivions tous les jours. Enfin, ſage Diane, nous avions tellement réuſſi à nous cacher Celadon & moi, & Lycidas & Phylis, que l'on crut que Celadon m'avoit quittée pour s'attacher à Phylis, & que j'avois quitté Celadon pour Lycidas. Celadon même crut que j'aimois Lycidas ; & je crus, moi, qu'il aimoit Phylis ; Phylis, de ſon côté, penſa que Lycidas m'aimoit, & Lycidas ne douta point que Phylis n'aimât Celadon. Nous nous trouvâmes tellement prévenus de ces opinions, que nous comprimes bientôt qu'un rien fait naître la jalouſie dans des cœurs paſſionnés. » Il eſt vrai, » interrompit Phylis, que nous étions » alors bien novices en amour. Car à quoi » nous ſervoit de diſſimuler ainſi ? N'aviez- » vous pas autant à craindre que l'on vous » ſoupçonnât d'aimer Lycidas que Cela- » don ? Ma ſœur, répondit Aſtrée, nous » ne craignons gueres que l'on penſe de » nous ce qui n'eſt pas ; au contraire le

» moindre ſoupçon de ce qui eſt vrai ne » nous laiſſe aucun repos. » Cette jalouſie, continua-t-elle, en ſe tournant vers Diane, crût à tel point, que je ne ſçai ce qui ſeroit arrivé, ſi quelque heureux génie ne nous eût inſpiré de nous éclaircir. Déja depuis huit jours nous avions abandonné le rocher, & les lettres que Celadon & moi nous mettions dans le ſaule étoient d'un ſtile ſi different, qu'il ſembloit que nous n'étions plus les mêmes l'un & l'autre. Un jour nous nous rencontrâmes tous quatre en un même lieu, & Celadon, dont la paſſion étoit la plus forte, commença ainſi : » Belle Aſtrée, ſi je pouvois atten- » dre du temps quelque remede au mal qui » me preſſe, je l'attendrois ce remede; » mais puis que mon mal s'accroît tous les » jours je ſuis contraint d'y chercher un au- » tre ſoulagement; c'eſt en me plaignant à » vous même du tort que l'on me fait. » Lycidas l'interrompit en diſant que ſa peine n'étoit pas moins violente; cependant me tournant vers Phylis, je lui dis : » Vous » verrez, ma ſœur, que ces bergers veulent ſe » plaindre de nous. » A quoi elle me repondit que nous avions bien plus de raiſon de nous plaindre d'eux. » Et moi, repliquai-je, c'eſt » de vous ſur tout que je me plains, ſous » le pretexte de l'amitié que vous feignez » d'avoir pour moi, vous avez diſtrait Celadon

» ladon de celle qu'il me portoit. Celadon » s'adreſſant à moi me dit: » Ah ! belle ber- » gere, mais auſſi volage que belle, avez » vous pû oublier ainſi les ſervices de Ce- » ladon,& vos ſermens ? je me plains moins » de Lycidas, quoi qu'il ait violé tout à la » fois les devoirs du ſang & de l'amitié, que » je ne me plains de vous à vous même. » Eſt-il poſſible, Aſtrée, que toute ma fide- » lité, tout mon amour n'ait pû fixer votre » inconſtance, ou que votre foi ſi ſouvent » jurée, & les dieux ſi ſouvent pris à témoin » nayent pû vous empêcher de faire un au- » tre choix à mes yeux. » En même temps Lycidas prenant la main de Phylis, » Puis- » je vivre, lui dit-il en ſoupirant, & ſçavoir » qu'un autre berger m'eſt preferé, à moi » qui avois merité le bonheur de vous plai- » re, s'il ſe peut meriter par le plus fidele & » le plus tendre amour. » Contrainte de répondre à Celadon, je ne pus entendre ce qu'il ajouta : » Berger, lui dis-je, ces mots » d'amour & de fidelité ne ſont qu'en votre » bouche, & j'ai plus lieu de me plaindre » de vous, que de vous écouter ; mais » parce que rien qui vienne de vous ne » me touche deſormais, je ne daigne pas » me plaindre ; vous m'imiteriez, ſi » vous n'étiez auſſi diſſimulé que vous » l'êtes : Mais, continuez, Celadon, ai- » mez Phylis, ſes vertus le méritent ; ſi

» je rougis, c'eſt d'avoir pû aimer ce qui en » étoit ſi indigne » Celadon fut ſi étonné de cette réponſe, qu'il demeura quelque temps comme interdit; c'eſt pourquoi je pus entendre ce que Phylis répondoit à Lycidas. » Lycidas, lui dit-elle, vous me » nommez volage, & vous n'ignorez pas » que vous méritez plus que moi ce nom » odieux. Vous vous faites plus de tort » qu'à moi; ce qui m'offenſe eſt que vous » m'imputiez votre faute, & que vous » cherchiez des pretextes à votre infide- » lité. Mais qui trompe ſon frere, peut » bien tromper celle qui ne lui eſt rien. » Et vous, Aſtrée, continua-t-elle, en ſe » tournant vers moi, croyez que vous fe- » rez bien tôt place à quelqu'autre objet, » malgré toutes vos perfections. Elles ſont » bien minces, repliquai-je, & bien infe- » rieures aux vôtres, puiſqu'elles n'ont pû » retenir Celadon. Ce n'eſt pas, s'écria Ce- » ladon, en ſe jettant à mes genoux, que » je veuille diminuer le mérite de Phylis; » mais j'atteſte les dieux, que jamais elle » n'alluma dans mon ame la moindre étin- » celle d'amour, & que mon deſeſpoir ſe- » roit moindre ſi je vous voyois changer, » qu'il ne l'eſt quand je vous entens m'ac- » cuſer d'inconſtance.

Pour finir des détails inutiles, & qui pourroient vous ennuyer, ſage Diane, nous

reconnumes, avant que de nous ſeparer, combien notre erreur avoit été groſſiere, & le tort que nous avions eu de nous ſoupçonner mutuellement. Depuis nous fûmes beaucoup plus retenus qu'auparavant. Pour moi au ſortir de cette peine, je rentrai dans une autre preſqu'auſſi grande. Alcippe qui obſervoit ſon fils reconnut que ſon amour n'étoit pas éteint. Pour s'en aſſurer mieux, il veilla de plus prés, & remarquant avec quel empreſſement il ſe rendoit tous les jours dès le matin au vieil ſaule, où nous mettions nos lettres, il y alla le premier, & après bien des recherches il trouva enfin une lettre que j'y avois miſe le ſoir, elle étoit conçue en ces termes.

ASTRE'E A CELADON.

Hier nous nous aſſemblames au temple, pour rendre les honneurs divins à Pan & à Syrinx; mais, berger, pour que je trouve une fête belle, il faut que vous y ſoyez. Car rien ne me peut plaire où vous n'eſtes pas, je ſuis extremément obſervée, & ſi je ne vous avois promis de vous écrire tous les jours, vous n'auriez point eu aujourd'hui de mes nouvelles.

Quand Alcippe eut lu cette lettre, où il n'y avoit ni ſuſcription, ni ſignature, il la remit au même lieu, & ſe cacha pour voir le berger qui la viendroit prendre.

Son fils ne tarda pas de venir, & ne ſe trouvant point de papier, il m'a dit qu'il avoit écrit ces mots ſur le dos de ma lettre.

CELADON A ASTRE'E.

QUand vous me dites que vous m'aimez, quelle plus grande obligation puis-je avoir aux dieux; mais n'eſt ce pas une veritable offence que d'ajouter, comme vous faites, que cette fois vous ne m'écrivez que pour acquiter voitre promeſſe. Souvenez-vous, je vous en conjure, que je ne ſuis point à vous, parce que je vous l'ai promis, mais parce qu'en effet je ſuis à vous. De même je ne veux point que vous m'écriviez, parce que telles ſont nos conditions, mais ſeulement parce que vous avez quelque retour pour moi.

Alcippe attendit long-tems en ce même lieu pour voir qui viendroit chercher la lettre, perſuadé qu'avant la fin du jour quelqu'un viendroit la prendre. Il étoit déja tard quand j'y allai. Dès qu'Alcippe m'apperçut, il ſe leva, & fit ſemblant de s'être endormi; moi, depeur de lui donner le moindre ſoupçon, je feignis de prendre une autre route. Auſſitôt que je fus partie, Alcippe prit la lettre, & dans le moment il ſe determina à faire voyager encore ſon fils; l'inimitié qu'il portoit à mon pere étoit trop forte pour qu'il pût jamais con-

ſentir à me voir unie avec ſon fils. Il avoit même intention de le marier à Malthée fille de Forelle. Ce que nous nous dîmes Celadon & moi, lorſqu'il partit, n'a été que trop divulgué par une des nymphes de Bellinde ; car je ne ſçai comment ce jour-là Lycidas qui étoit au pied du rocher s'endormit, & la nymphe nous ayant entendu en paſſant, elle écrivit tout notre entretien ſur ſes tablettes. » Et quoi ? interrompit » Diane, ſont-ce les vers que j'ai enten- » du chanter à une des nymphes de ma me- » re ſur le départ d'un berger ? c'eſt-cela » même, répondit Aſtrée ; & parce que j'ai » toujours caché qu'il y eût quelque choſe » qui me touchât, je n'ai oſé les deman- » der. Demain, repliqua Diane, je puis » vous en donner une copie. Aſtrée lui en » rendit graces & pourſuivit ainſi.

Pendant l'abſence de Celadon, Olympe fille du berger Lupeandre arriva avec ſa mere en notre hameau; & comme elle avoit été nourrie jeune avec Amaryllis, elle vint la viſiter. Olympe avoit moins de beauté que d'affeterie ; elle étoit d'ailleurs ſi preſomptueuſe qu'elle s'imaginoit que tous les bergers qui la regardoient étoient amoureux d'elle ; telle eſt la manie de toutes les femmes qui s'aiment. A peine fut-elle arrivée dans la maiſon d'Alcipe, qu'elle prit pour amour les civilités de Lycidas.

Le berger s'en apperçut, & nous conſulta ſur la maniere dont il devoit ſe conduire. Nous fumes d'avis, qu'il laiſſât Olympe dans ſon erreur, afin de mieux cacher ſon amour pour Phylis. Peu de temps aprés, Artemis eut par malheur quelque affaire ſur les rives d'Allier, elle y mena Phylis malgré tous les artifices dont nous uſames pour la retenir. Cependant la mere d'Olympe s'en retourna, & laiſſa ſa fille entre les mains d'Amaryllis, eſperant que Lycidas l'épouſeroit. Comme le parti étoit avantageux pour elle, elle n'oublia rien par les conſeils de ſa mere, pour le rendre de plus en plus amoureux. Et je puis vous aſſurer, belle Diane, que jamais conſeils ne furent mieux ſuivis. Un jour qu'elle trouva Lycidas dans le fond d'un bois, où il étoit allé chercher une brebis égarée, après quelques diſcours indifferens, elle l'embraſſa, & lui dit: » Gentil berger, je ne » ſçai ce qui peut vous déplaire ſi fort en » moi, que je ne puiſſe trouver en vous le » moindre retour. Juſqu'à quand, berger, » ordonnez-vous que j'aime ſans être ai- » mée, & que je faſſe des avances inuti- » tiles? Cependant il me ſemble que je » vaux bien les autres bergeres dont vous » faites tant de cas, & que ſi elles ont » quelque avantage ſur moi, c'eſt celui » que vous leur donnez en me les prefe-

» tant. » Ces mots prononcés avec feu, émûrent Lycidas. Belle Diane, ſi j'étois moins infortunée, je ririois encore à preſent de l'avanture du berger. Phylis doit s'en prendre à elle-même, puiſqu'elle lui avoit conſeillé de feindre de l'amour pour Olympe ; la feinte devint ſerieuſe. Olympe s'imaginant qu'elle ſe feroit aimer à proportion des faveurs qu'elle accorderoit à Lycidas, elle ne lui laiſſa rien à deſirer. Il vint incontinent me raconter ſa bonne fortune, mais d'un ton à me faire croire qu'il ſe repentoit de ſa faute. Il n'en étoit rien. La bergere fit tant d'extravagances, qu'il y parut. Sur ces entrefaites, Phylis revint de ſon voyage. Ma joye en la revoyant fut égale à l'ennui que m'avoit cauſé ſon abſence. Elle ne manqua pas de me demander des nouvelles de Lycidas & d'Olympe. Je lui répondis que Lycidas viendroit bientôt lui en apprendre lui-même. Je tranchai ſi court, dans l'apprehenſion qu'il ne m'échapât quelque choſe qui pût offenſer Lycidas. Lycidas, de ſon côté, ne ſçavoit comment aborder ſa bergere. Il reſolut enfin de ſouffrir tout, plus tôt que d'être banni de ſa preſence ; & ſçachant que j'étois chez elle, il vint la trouver. Dès que Phylis l'apperçut, elle courut à lui les bras ouverts, pour l'embraſſer ; mais Lycidas

faiſant quelque pas en arriere, lui dit: » Belle Phylis, ſi vous ne me pardonnez » la faute que j'ai faite, je n'aurai point » la hardieſſe de m'approcher de vous. » La bergere s'imaginant qu'il s'excuſoit de n'être point venu au devant d'elle, ſuivant ſa coutume, répondit: » Quand Ly- » cidas m'auroit offenſée davantage, je » lui pardonnerois également. » En même temps elle s'avança & l'embraſſa tendrement. Lorſqu'ils m'eurent rejoint, Lycidas me pria de declarer à ſa maitreſſe la faute qu'il avoit faite, pour ſçavoir à quoi elle le condamneroit. Non, ajouta-t-il, que le regret de l'avoir offenſée, ne m'accompagne au cercueil, mais je deſire ſçavoir ce qu'elle ordonnera de moi. Ce mot fit rougir Phylis, elle ſe douta bien qu'elle avoit pardonné au delà de ſon intention. Lycidas me dit en même temps qu'il n'avoit pas aſſés de courage pour entendre ce que j'allois dire à Phylis, & s'adreſſant à elle: » Pardonnez-moi, lui dit-il, ſi je » vous quitte de la ſorte; & ſi ma vie vous » a déplu, & que ma mort puiſſe vous ſa- » tisfaire, ne ſoyez point avare de mon » ſang. » Phylis eut beau le rappeller, il ſortit à l'inſtant, & nous laiſſa ſeules. Vous imaginez aiſément que Phylis ne tarda pas à me demander d'où venoit une crainte ſi marquée. Je lui avouai

ſans

ſans détour la verité, & nous imputai à toutes deux la faute de Lycidas. Je lui repreſentai que nous aurions dû prévoir qu'à ſon âge il ne pourroit tenir contre toutes les avances de cette inſenſée, & que ſon repentir rendoit ſon crime pardonnable. Je n'obtins pas d'abord ſa grace; mais peu de jours après, Lycidas étant venu par mon conſeil ſe jetter à ſes genoux, ſans lui dire autre choſe, ſinon qu'il attendoit l'arrêt de ſa volonté : « Va, lui » répondit-elle, importun, j'accorde à ton » opiniâtreté le pardon de ta faute. » A ce mot, il lui baiſa la main, & m'ayant appellée pour me rendre témoin de ſa victoire, je les remis ſi bien enſemble qu'elle aida au berger à cacher le malheur d'Olympe. « Sans mentir, Phylis, interrompit Diane, c'en eſt trop, & j'avoue qu'en » pareil cas je ſerois bien éloignée d'en » uſer de la même maniere; & ne pas reſſentir de pareilles offenſes, c'eſt moins, » à mon gré, avoir beaucoup d'amour, » qu'en manquer en effet. Ah, Diane, » repartit Phylis, ſi vous ſçaviez aimer, » comme vous ſçavez inſpirer de l'amour, » que vous jugeriez differemment ! Mais » le ciel vous a faite pour être aimée, & » non pas pour aimer. Si cela eſt, repliqua » Diane, que je m'eſtime heureuſe ! Mais » enfin s'il y a quelque choſe de touchant

» en amour, n'eſt-ce pas l'amour même.
» Et ſi rien n'eſt plus offenſant que de re-
» marquer peu d'amour en ce que l'on
» aime, ne pas reſſentir de pareilles of-
» offenſes, c'eſt montrer que l'on eſt ſans
» paſſion. Il en eſt de l'amitié comme d'u-
» ne muſique à pluſieurs voix; ſi elles ſont
» bien d'accord, elles rendent une déli-
» cieuſe harmonie; mais s'il ſurvient
» quelque diſcordance, elle déplaît, &
» fait oublier le plaiſir que l'on avoit gou-
» té. C'eſt-à-dire, injuſte Diane, reprit
» Phylis, que la premiere offenſe efface-
» roit chez vous le ſouvenir des plus longs
» ſervices. *Oui ſans doute*, Phylis, & celui
» qui m'aimera, s'il veut que je l'aime,
» doit prendre garde de m'offenſer. *Quoi*
» *qu'il en ſoit, Diane*, ſi j'ai failli, c'eſt
» par ignorance, & non par défaut d'a-
» mour. Ce que j'ai fait, je croyois être
» obligée à le faire; mais ſi Lycidas y
» retourne jamais, qu'il n'eſpere plus de
» pardon. Et vous, Aſtrée, reprenez, je
» vous conjure, le fil de votre narration.

Alors Aſtrée pourſuivit ainſi:

» Lycidas accepta les offres de la ber-
» gere. Et, pour tenir la choſe ſecrete, il fit
» venir de Moin une ſage-femme, à qui on
» banda les yeux. A ce recit, Diane fut
» étonnée, & mettant le doigt ſur ſes lé-
» vres, elle dit: « L'avanture a été moins

» ſecrete que vous ne l'avez penſé ; je me
» ſouviens d'en avoir oui parler. De grace,
» apprenés-nous, dit Phylis, de quelle
» maniere la choſe vous a été racontée. Je
» ne ſçai, ajouta Diane, ſi je m'en ſouvien-
» drai bien. Ce fut le pauvre Philandre qui
» m'en fit l'hiſtoire ; il la tenoit de Lucine
» même, la ſage-femme, qui lui avoit aſſuré
» que ſi l'on n'avoit point manqué de con-
» fiance en elle, jamais elle n'auroit revelé
» le ſecret. Un jour qu'elle ſe promenoit
» dans le parc qui eſt entre Mont-briſon
» & Moin, avec pluſieurs de ſes compa-
» gnes, un jeune homme qu'elle ne con-
» noiſſoit point l'aborda, lui fit des com-
» plimens de la part de quelques-unes de
» ſes parentes de Feurs, & pour la tirer à
» l'écart, il lui en dit des particularités.
» Lorſqu'il la vit ſeule, il lui fit entendre
» qu'une meilleure occaſion l'amenoit.
» Je vous conjure, lui dit-il, par toute la
» pitié dont vous êtes capable, de vouloir
» ſecourir une femme qui eſt en danger
» ſans vous. Celle-ci fut un peu ſurpriſe
» du changement de diſcours, & le jeune
» homme la pria de cacher ſon étonne-
» ment, parce qu'il eût mieux aimé, di-
» ſoit-il, perdre la vie, que ſi on ve-
» noit à ſoupçonner cette affaire. Lucine
» promit le ſecret. On la retint pour le
» ſecond mois ſuivant, & on l'engagea

» par argent à ne point s'éloigner, que ce
» terme ne fût expiré. Quinze jours après
» le jeune homme revint le viſage tout
» changé, & s'approchant d'elle, il lui dit:
» Ma mere, il faut partir, nous nous
» ſommes trompés, les chevaux nous at-
» tendent, & la neceſſité nous preſſe. On
» ne lui permit pas ſeulement de rentrer
» en ſa maiſon pour mettre ordre à ſes af-
» faires, par l'apprehenſion que l'on avoit
» qu'elle ne parlât. Lorſqu'elle fut dans un
» vallon éloigné du grand chemin vers la
» Garde, elle trouva deux chevaux que tenoit
» en main un homme de belle taille, & vétu
» de noir. Dès qu'il apperçut Lucine, il
» s'avança vers elle, & après bien des hon-
» nêtetés, il la fit mettre en trouſſe der-
» riere celui qui étoit allé la chercher. Puis
» montant l'autre cheval, ils s'en allerent
» à travers champ; & lorſqu'ils furent
» éloignés de la ville, ce jeune homme, à
» la faveur de la nuit, banda les yeux à
» Lucine, malgré ſa reſiſtance. Elle mar-
» cha une partie de la nuit ſans ſçavoir où
» elle étoit, ni où elle alloit, ſinon qu'a-
» près avoir paſſé deux ou trois fois une
» riviere, comme elle le croit, on la deſ-
» cendit de cheval, & on la fit marcher
» quelque temps par un bois où elle entre-
» vit de la lumiere à travers ſon bandeau.
» Lorſqu'on le lui eut ôté, elle ſe trouva

» ſous une tente de tapiſſerie, inacceſſible » au vent. Elle vit d'un côté une jeune » femme dans un lit de camp, laquelle » étoit maſquée, & ſe plaignoit fort. Au » pied du lit elle apperçut une femme en » apparence âgée, qui avoit auſſi le viſage » couvert, & qui ayant les mains jointes » répandoit des larmes : de l'autre côté » étoit une jeune fille maſquée, qui te- » noit un flambeau : au chevet du lit étoit » panché celui qu'elle avoit trouvé dans » le vallon ; il paroiſſoit infiniment tou- » ché de ce que ſouffroit cette femme qui » étoit appuyée ſur lui. A peine Lucine » eut-elle le loiſir de remarquer toutes ces » choſes, que la jeune femme eut beſoin » de ſon miniſtere. En moins d'une de- » mie heure, elle mit une fille au monde ; » incontinent on empaqueta la mere & » l'enfant dans une litiere, & on renvoya » Lucine avec une ſomme honnête, mais » les yeux bandés comme elle les avoit eus » en venant. Elle jure qu'elle auroit été fi- » dele au ſecret, ſi on lui avoit marqué » moins de défiance. Et voilà tout ce que » j'en ai ſçu par Philandre.

Aſtrée & Phylis qui avoient écouté Diane attentivement, ſe regarderent entr'elles, fort étonnées. Phylis ne put s'empêcher de ſourire, & Diane lui en demandant la raiſon, » c'eſt, dit-elle, que

» vous nous avez appris une hiſtoire que
» nous ignorions ; pour moi, je n'y com-
» prens rien. Sans doute, ce n'eſt point
» Olympe, que regarde cette hiſtoire, elle
» ne ſe fût point expoſée de la ſorte ; ce
» n'eſt pas même une bergere, puiſqu'il
» y avoit tant d'appareil. En verité, ré-
» pondit Diane, je prenois cet honnête
» homme pour Lycidas, la vieille pour
» la mere de Celadon, & la femme de
» chambre pour vous. J'oſe bien vous
» aſſurer, reprit Aſtrée, que ce n'eſt point
» Olympe; car Phylis n'uſa d'autte artifice
» que de la faire venir chez elle, ſa mere
» Artemis étant pour lors abſente. » Et
parce qu'Olympe étoit dans la maiſon
d'Amaryllis, il fallut obſerver des bien-
ſeances. Elle feignit d'être malade, & elle
fit entendre en même temps que le chan-
gement d'air pourroit lui apporter du ſou-
lagement. Elle inſinua enſuite que Phylis
voudroit bien la recevoir chez elle. Ama-
ryllis à qui elle auroit cauſé de l'embarras,
profita de cette ouverture ; elle conſentit
à tout. Phylis vint la prendre ; & lorſque
le terme approcha, Lycidas alla chercher
la ſage-femme. Il lui banda les yeux, afin
qu'elle ne reconnût point le chemin ; mais
lorſqu'elle fut arrivée, il lui ôta le ban-
deau, ne craignant pas qu'elle pût recon-
noître Olympe, qu'elle n'avoit jamais

vue. Olympe étant bien rétablie s'en retourna chez elle ; elle y uſa d'un plaiſant artifice pour faire nourrir ſa fille. Elle avoit apoſté une femme, qui feignant d'être la mere de cet enfant, le donna à un berger qui avoit accoutumé de ſervir ſa mere, diſant qu'elle l'avoit eu de lui. Le berger qui étoit très-innocent du fait, le refuſa; mais cette femme l'ayant pourſuivi juſque dans la chambre de Lupeandre, elle y laiſſa l'enfant. Olympe & Lupeandre entrerent dans une furieuſe colere contre le berger ; mais la concluſion fut qu'Olympe ſe tournant vers ſa mere : » Encore » ne faut-il pas, lui dit-elle, laiſſer périr » cette innocente victime. Ce ſera une ac- » tion agreable aux dieux que de la faire » élever. » La mere y ayant donné les mains, Olympe eut le plaiſir d'avoir ſa fille auprès d'elle.

Cependant Celadon recevoit dans la maiſon de Forelle les meilleurs traitemens, & Malthée avoit ordre de lui faire toutes les honnêtetés qui convenoient à ſon ſexe. Mais Celadon qui ne pouvoit ſuporter notre ſeparation, répondoit mal à ſes honnêtetés : en ſorte que Forelle indigné des mépris qu'il marquoit à ſa fille, avertit Alcippe de ne plus penſer à cette alliance. Alcippe émû, comme je croi, de pitié pour ſon fils, reſolut d'uſer en-

core une fois d'artifice, & de ne le plus tourmenter enſuite. Or pendant l'abſence de Celadon, Corebe riche & vertueux berger vint me rechercher à l'inſtigation de mon oncle Phocion, & pluſieurs parloient déja de notre mariage, comme s'il eût été conclu. Alcippe profitant de ces bruits imagina la ruſe que vous allez entendre. Sur la frontiere de Foreſt, en un hameau nommé Argental, eſt un berger que l'on appelle Squilindre; c'eſt un homme ſans foi, & qui imite ſi parfaitement toute ſorte de caracteres, que ceux-là mêmes dont il contrefait la main, s'y méprennent. Alcippe lui montre la lettre qu'il avoit trouvée au pied du cheſne, ainſi que je vous l'ai dit, & l'engage à y répondre en mon nom: il le fit en ces termes:

ASTRE'E A CELADON.

CEladon, ne trouvez point étrange que je vous prie de m'oublier; Alcé me donne à Corebe. Bien que le parti ſoit avantageux, j'obeis à regret. Mais puiſqu'il faut que j'obeiſſe, je vous conſeille de vous armer de courage, & de faire par raiſon ce que je fais par devoir.

Un jeune berger inconnu lui rendit cette lettre. Que devint Celadon! & qui pour-

roit exprimer ſon déplaiſir quand il la lut ! » Eſt-il poſſible, Aſtrée, s'écria-t-il, que » vous ayez ſi promptement changé, » après m'avoir tant de fois juré que vous » m'aimeriez toujours ! Je reconnois ici » l'inconſtance naturelle à votre ſexe. » Puis-je bien ſurvivre à la perte de vo- » tre cœur ? » En proferant ces mots, il tombe évanoui. Lorſqu'il fut revenu à lui-même, il ſe perſuada encore plus que la lettre étoit véritable, parce qu'elle ne faiſoit qu'appuyer le bruit qui s'étoit répandu de mon mariage avec Corebe. De tout le jour, il ne vit perſonne, & la nuit étant venue, il ſe déroba à ſes compagnons ; & reſolu de mourir loin de la ſocieté des hommes, puiſqu'ils cauſoient ſes ennuis, il ſe retira dans un bois épais.

Après avoir couru toutes les montagnes de Foreſt, du côté de Cervieres, il trouva enfin un lieu propre à ſon deſſein. Ce lieu s'appelle Clapau ; c'eſt là qu'eſt une des ſources du Lignon, car l'autre vient des montagnes de Chalmaſel.

Aux bords de cette fontaine, il bâtit une cabane. Il y vêcut plus de ſix mois dans les larmes & dans la douleur. Ce fut là qu'il fit cette chanſon :

O crime digne d'horreur !
Un berger inconnu me ravit votre cœur ;

Et vous préferez ſa richeſſe
A toute ma tendreſſe.

Que deviennent vos ſermens ?
Et ces triſtes adieux, & ces beaux ſentimens ?
Amour, Amour, venge l'injure,
Que me fait la parjure.

Alcippe fit long-temps chercher Celadon ; & peut-être Lycidas, qu'il avoit envoyé dans tous les hameaux d'alentour, ne l'eût point trouvé, ſans ce que vous allez entendre.

Un jour que j'étois ſur les bords du Lignon, & que les yeux fixés ſur ſon cours, je pleurois mon berger, tandis que Phylis & Lycidas un peu plus loin s'entretenoient enſemble, Phylis apperçut de petites boules que le courant emportoit. Elle nous les fit remarquer ; & parce qu'elle eut envie de voir ce que c'étoit, Lycidas s'avança le plus qu'il put dans la riviere, & avec une branche d'arbre, il attira une de ces boules. Mais voyant qu'elle étoit de cire, & piqué de s'être mouillé pour ſi peu de choſe, il la jetta ſur des cailloux ; & la cire s'étant rompue, nous vimes un papier, où nous lumes ces mots :

Va-t-en, papier plus heureux que celui qui t'envoye, va t-en voir les bords bien aimés où ma bergere demeure, & ſi tu baiſes jamais le ſa-

Gle où ſes pas ſont imprimés, arrête-là ta courſe, & ne quitte point un ſejour fortuné d'où je ſuis banni. Si tu tombes entre ſes mains, & qu'elle te demande ce que je fais, di-lui, ô fidele papier, que nuit & jour je pleure ſon infidelité. Si touchée de repentir, elle te mouille de quelques larmes, di-lui que ce repentir vient trop tard, & qu'elle eſt toujours aimée d'un berger dont les ennuis ne peuvent finir que par la mort.

Nous reconnumes à l'inſtant la main de Celadon ; c'eſt pourquoi Lycidas courut pour attirer les autres boules, mais le courant les avoit déja emportées ; toutefois nous jugeames bien par celle-ci que Celadon étoit vers la ſource du Lignon. Le lendemain Lycidas partit de bonne heure pour s'y rendre, & trois jours après il trouva le berger dans ſa ſolitude, ſi different de ce qu'il étoit auparavant, qu'à peine il le reconnut.

Lorſqu'il lui dit que je lui commandois de revenir, il crut que ſon frere le trompoit ; & ſans la lettre qu'il lui rendit de ma part, il n'auroit pû le perſuader. La joye qu'il en reſſentit l'ayant rétabli en peu de jours, il vint nous retrouver. Mais avant ſon retour ſon pere Alcippe & ſa mere Amaryllis moururent tous deux ; de ſorte que nous commencions à eſperer

une meilleure fortune, lorſque par malheur je fus recherchée de Corebe, & que mes parens goutant cette alliance ne me laiſſerent aucun repos. Toutefois notre malheur eut une autre ſource, quoi que Corebe en fut cauſe en partie. Il avoit amené pluſieurs bergers avec lui. Semire étoit du nombre; Semire, qui avec des qualités eſtimables, étoit le plus artificieux & le plus perfide des hommes. A peine m'eut-il vue, que mépriſant l'amitié de Corebe, il reſolut de me ſervir; & parce que Celadon & moi, pour cacher notre intelligence, nous étions convenus, ainſi que je vous l'ai dit, qu'il feindroit, lui, d'aimer toutes les bergeres, & moi, que j'écouterois indifferemment tous les bergers, il s'imagina que l'accueil que je lui faiſois venoit de quelque penchant pout lui. Si, par malheur, Semire n'avoit point trouvé de mes lettres, il n'eût pas ſi tôt connu le gout que Celadon & moi nous avions l'un pour l'autre. Il eſt vrai que ſon amour avoit éclaté par ſa retraite, mais pour moi, je m'étois conduite avec tant de reſerve depuis ſon retour, qu'il y en avoit peu qui cruſſent que je l'aimois.

Les lettres qu'Alcippe avoit trouvées nous avoient couté trop cher, pour que nous ne priſſions pas d'autre meſures. Ce-

ladon avoit imaginé de cacher nos lettres ſous la coeffe de ſon chapeau ; & pour nous les communiquer ſans que l'on pût rien ſoupçonner, ou il me jettoit ſon chapeau, ou il le laiſſoit tomber, ou il le mettoit à terre, comme pour ſauter, ou pour courir mieux, & de la ſorte je mettois mes lettres, ou je prenois les ſiennes. Je ne ſçai comment un jour que j'en avois une dans le deſſein de la mettre, elle me tomba des mains en courant après un loup qui avoit paſſé près de nos troupeaux. Semire qui venoit après moi la ramaſſa, & y lut ces mots :

ASTRE'E A CELADON.

MOn cher Celadon, j'ai reçu votre lettre. Elle m'a fait autant de plaiſir que je ſçai que les miennes vous en font, excepté vos remercimens. Continuez ſeulement de m'aimer, & je vous quitte des complimens.

Quand Semire eut vu cette lettre, il reſolut de ne me plus parler d'amour, qu'il ne m'eût brouillée avec Celadon. Voici de quelle maniere il s'y prit. Il me ſupplia d'abord de lui pardonner, s'il avoit oſé penſer à moi ; que ma beauté l'y avoit contraint, mais qu'il reconnoiſſoit ſon peu de mérite, & combien Celadon l'emportoit ſur lui. Puis il s'inſinua dans l'eſ-

prit de Celadon ; & pour m'abuſer mieux, il ne me rencontra jamais ſans me dire du bien de mon amant. Ces louanges me decurent ſi bien, que je pris dès lors un vrai plaiſir à l'entretenir. Nous paſſames de la ſorte deux ou trois mois fort heureuſement, pour éprouver, je croi dans la ſuite, ce qu'il y a de plus cruel. A ces mots Aſtrée fondit en larmes, & ſes compagnes n'oſerent ouvrir la bouche, de peur d'augmenter ſa douleur ; car plus on veut ſecher les larmes, plus on en va augmentant la ſource. Elles la prierent enſuite de pourſuivre ſa narration ; ce qu'elle fit en ces termes :

Hélas ! ſage Diane, comment puis-je ſans mourir, me rappeller l'excès de mon infortune ! Un jour que Semire me trouva ſeule, & qu'il crut pouvoir me perſuader ce qu'il voudroit, après differens propos ſur les trahiſons des bergers : » Je m'é-» tonne, dit-il, que preſque toutes les » bergeres y ſoient trompées, quoi que » d'ailleurs elles ſoient très-aviſées. C'eſt, » lui répondis-je, que l'amour les aveu-» gle. Il faut bien que cela ſoit ainſi, re-» pliqua-t-il ; autrement vous connoîtriez » que l'on vous trompe. » Puis, comme s'il s'étoit repenti de ce qu'il venoit de dire, Semire, Semire, quel eſt ton deſſein, s'écria-t-il ? Ne vois-tu pas qu'elle chérit

on erreur, pourquoi la tourmenter inutilement ? Et s'adreſſant à moi : » Je ſens, » belle Aſtrée, continua-t-il, que mes diſ- » cours vous ont déplu ; mais ne vous en » prenez qu'à mon zele pour vous. » J'eus beau le preſſer d'en dire davantage, je n'en pus rien tirer alors. C'eſt ainſi que le traître me jouoit. Lorſqu'il ſentit qu'il avoit aſſés piqué ma curioſité, il me perſuada ſi bien que Celadon aimoit Aminte petite-fille de Cleante, que la jalouſie, qui entre aiſément dans un cœur bien épris, me fit oublier que j'avois commandé à Celadon, de feindre d'aimer les autres bergeres. Je répondis à Semire, pour cacher mon déplaiſir, que je n'avois jamais voulu ni cru que Celadon me diſtinguât des autres, & que ſa recherche m'étoit très-indifferente. » J'en loue les dieux, s'écria » l'artificieux Semire ; & puiſqu'il eſt ainſi » vous prendrez plaiſir à entendre les diſ- » cours paſſionnés qu'il tient à ſon Aminte. » Je vous avouerai, ſage Diane, que je me troublai en ce moment ; & parce qu'il m'offrit de me faire entendre leurs entretiens, je crus que je devois y conſentir, afin de reconnoître la perfidie de Celadon, bien plus fidele, hélas ! que je n'étois aviſée. Peu de temps après, Semire accourut à moi, & me dit qu'il les avoit laiſſés près de là, ajoutant, pour me pi-

quer davantage que Celadon avoit la tête appuyée ſur le ſein de ſa nouvelle maitreſſe. Je ſuivis Semire, mais ſi troublée, que je ne me ſouviens ni du chemin que je fis, ni comment il me fit approcher d'eux, ſans qu'ils m'apperçuſſent. J'ai penſé depuis que s'embarraſſant peu d'être entendus, ils ne prenoient pas garde ſi on les écoutoit. J'entendis que Celadon lui répondit: » Croyez-moi, bergere, il n'y a » point de beauté qui ſoit plus aimée que » celle que j'aime. Mais, Celadon, re- » partit Aminte, comment concilier tant » d'amour avec un âge auſſi tendre que » le vôtre? Bergere, dit Celadon, ne jugez » point de moi par les autres bergers; ho- » norez-moi ſeulement de votre amitié, » & vous verrez ſi je ne ſçaurai pas la con- » ſerver auſſi chere en mon ame, & auſſi » long-temps que ma vie. Celadon, Cela- » don, ajouta Aminte, que vous ſeriez pu- » ni, ſi vos feintes devenoient veritables, & » ſi le ciel pour me venger vous faiſoit ai- » mer cette Aminte dont vous vous moc- » quez.» Juſqu'ici il n'y avoit rien qui pût m'offenſer. Mais, ô dieux, comment répondit-il? » Je prie Amour, dit-il, ſi je » ne parle ſerieuſement, de faire tomber » ſur moi le châtiment dont vous me me- » nacez. » Aminte qui ne pouvoit penetrer le fond de ſon cœur, ne lui répondit qu'avec

vec un ſouris ; mais ce qui me toucha bien vivement, fut que Celadon ayant quelque temps gardé le ſilence, jetta un profond ſoupir, qui fut ſuivi d'un ſoupir d'Aminte, & lorſque le berger ſe releva pour lui parler, elle ſe mit la main ſur les yeux, & rougit. Ce qui fut cauſe que Celadon reprit ſa premiere place. Alors Aminte lui dit : » Eh quoi ! Celadon, vous vous ennuyez déja ? Je crains plus tôt, » dit-il, d'ennuyer celle à qui je veux » plaire. Et qui peut-elle être, puiſque » nous ſommes ſeuls, repartit Aminte ? » Ah qu'elle ſe trompoit groſſierement ! » Vous êtes auſſi la ſeule que je crains » d'importuner, répondit Celadon. »

Belle Diane, je n'y pus tenir davantage, je regagnai vîte mon troupeau ; & mon malheur m'ayant fait rencontrer mon berger, dans le temps que le dépit & la jalouſie m'avoient ôté tout jugement, ſans l'interroger, ſans vouloir l'entendre, je lui parlai avec tant de colere & tant de mépris, que deſeſperé il ſe précipita dans cet abîme, & me donna le coup de la mort. A ces mots la pâleur s'empara de ſon viſage, & ſi Phylis ne l'avoit tirée par le bras, elle ſe ſeroit évanouie.

L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ.
PASTORALE ALLEGORIQUE.
PREMIERE PARTIE.

LIVRE CINQUIE'ME.

LE bruit que firent les bergeres, lors qu'Aſtrée penſa s'évanouir, fut ſi grand, qu'il éveilla Leonide; & les entendant parler auprès d'elle, elle voulut ſçavoir qui elles étoient. Mais Aſtrée étant un peu remiſe les trois bergeres s'étoient deja levées pour s'en aller, & tout ce que put faire Leonide, fut d'eveiller Sylvie, & de les lui montrer. Sylvie reconnut d'abord Aſtrée, bien que la perte de Celadon l'eût extremément changée. » Et les deux » autres, dit Leonide, qui ſont-elles? » Celle qui eſt à ſa gauche répondit Sylvie, » c'eſt Phylis ſa chere compagne, & l'au- » tre c'eſt Diane fille de Celion, & de la

» ſage Bellinde. Je ſuis bien fâchée, ajoû-
» ta-t-elle, que nous ayons ſi long-temps
» dormi, nous aurions bien appris de leurs
» nouvelles ; car, ſelon toutes les appa-
» rences, elles n'étoient venues dans ce
» lieu ſolitaire, que pour s'entretenir plus
» librement. En verité, dit Leonide, je
» n'ai rien vu de ſi beau qu'Aſtrée. Et
» bien, repliqua Sylvie, Galatée peut-elle
» eſperer de l'emporter ſur elle ? » Leonide fut bien auſſi touchée de cette reflexion pour elle même, que pour Galatée. Cependant, Amour qui répaît toujours d'eſperance ceux qui le ſervent, promit à la nymphe que l'affection qu'elle lui témoigneroit, & l'abſence d'Aſtrée pourroient changer le cœur de Celadon. Après quelques diſcours ſemblables, les nymphes ſe ſeparerent ; Leonide prit le chemin de Feurs, & Sylvie celui d'Iſoure, pendant que les trois bergeres ayant raſſemblé leurs troupeaux, ſe retirerent chacune dans leur cabane.

A peine furent elles arrivées ſous l'ormeau où étoit ſur le ſoir le rendez-vous des bergers, qu'elles apperçurent Lycidas qui parloit à Sylvandre. Auſſitôt que Lycidas reconnut Aſtrée, il devint pâle, & pour ne rien donner à connoître à Sylvandre, il le quitta ſous quelque prétexte. Il vouloit éviter la rencontre des bergeres, mais

Phylis & Diane après avoir dit à Aſtrée, combien il étoit irrité contr'elle, allerent à lui. » Pourquoi fuyez-vous ainſi vos a-» mies, lui dit Phylis ? la compagnie que » vous cheriſſez tant, ne vous permet pas » de retenir ce nom, répondit Lycidas. » Celle de qui vous vous plaignez, repli-» qua la bergere, eſt plus fâchée de vous » avoir offenſé, que vous ne l'êtes vous-» même. » En même temps Aſtrée arriva & s'adreſſant à Lycidas. » Je ſuis bien éloi-» gnée, lui dit-elle, de vous accuſer d'in-» juſtice ; vous ne ſçauriez me haïr autant » que je le merite. Toutesfois ſi la memoi-» re de Celadon vous eſt auſſi chere qu'elle » me le ſera juſqu'au dernier ſoupir, vous » vous ſouviendrez qu'il n'aima rien tant » que moi ; & qu'il vous ſieroit mal de haïr » ce qu'il aime encore plus que toutes cho-» ſes au monde. » Lycidas alloit répondre avec vivacité, mais Diane lui mettant la main ſur la bouche lui dit: » Lycidas, Ly-» cidas, vous ne ſçauriez éviter les plus » juſtes reproches, ſi cette ſatisfaction ne » vous appaiſe point : Non non, ſage » bergere, reprit Aſtrée, ne contraignez » point Lycidas, ſouffrez qu'il exhale ſa » douleur en plaintes contre moi ; je les » merite, mais enfin ſa perte n'eſt pas plus » grande que la mienne. » Le ton dont Aſtrée profera ces paroles attendrit Lyci-

das; les larmes coulerent de ſes yeux; il ne put les retenir, & ſe tirant des mains des bergeres, il s'en alla d'un autre côté. Phylis le ſuivit, & ſçut ſi bien lui repreſenter le déplaiſir d'Aſtrée, & la perfidie de Semire, qu'enfin elle le reconcilia avec ſa compagne.

Cependant Leonide pourſuivoit ſon chemin; mais elle eut beau ſe hâter, elle ne put paſſer Ponſins, parce qu'elle avoit dormi trop long-tems. Elle s'arrêta donc en ce lieu, reſolue d'y paſſer la nuit & de partir le lendemain, dès que le jour le lui permettroit. Elle s'éveilla de très bonne heure, & il ne lui fut pas poſſible de ſe rendormir. Pendant qu'elle ſe livroit ſucceſſivement à differentes penſées, elle entendit quelqu'un parler auprès d'elle. La nymphe s'étoit retirée chez un Paſteur qui ſe faiſoit un devoir & un plaiſir tout-enſemble d'exercer les loix de l'hoſpitalité. Or quand la nymphe arriva, deux étrangers s'y étoient auſſi retirés, & parce qu'il étoit déja tard, ils s'étoient couchez dans la chambre qui leur avoit été deſtinée, & que de ſimples ais ſeparoient de celle qui fut donnée à Leonide. La nymphe préta une oreille attentive au diſcours de ces étrangers, & par hazard, l'un d'eux élevant un peu ſa voix elle entendit qu'il repondoit à l'autre en ces termes. » Que vous dirai-je davantage, ſi-

» non qu'Amour vous rend ainſi impatient?
» Eh bien faut-il vous deſeſperer, parce
» qu'elle n'eſt pas arrivée, la laſſitude eſt
» peut-être la cauſe de ſon retardement.
Cette voix ne parut pas inconnue à Leonide, mais elle ne put jamais ſe la remettre. » Songez, Climante, repartit l'autre
» étranger, que ce n'eſt pas là préciſément
» ce qui m'inquiette; je crains ſeulement
» que vous ne lui ayez pas bien fait entendre
» ce que nous avons déliberé, ou qu'elle
» n'ait pas ajouté foi à vos diſcours. » Leonide reconnut aiſément ce dernier, & deſirant d'en ſçavoir davantage, elle s'approcha de ſi près, qu'elle ne perdit pas un mot de leur entretien. Alors elle entendit que Climante répondoit: » Je vous ai
» déja dit pluſieurs fois que cela étoit im-
» poſſible, & pour vous en convaincre,
» je veux bien encore vous détailler toute
» l'affaire.

HISTOIRE DE LA TROMPERIE de Climante.

APrès que nous nous fumes ſeparés, & que vous m'eûtes fait connoître Galatée & les nymphes d'Amaſis, je crus qu'une des choſes qui pouvoit le plus ſervir à notre deſſein, étoit de ſçavoir com-

ment Lindamor ſeroit vétu le jour de ſon départ ; car vous n'ignorez pas que Clidaman & Guyemans s'étant rendus près de Merovée, Amaſis commanda à Lindamor de ſuivre Clidaman avec tous les jeunes Chevaliers de cette contrée, pour le faire paroître avec éclat. Et par malheur, il ſembloit que Lindamor voulût cacher ſa livrée. J'épiai ſi bien l'occaſion, qu'un ſoir qu'il étoit dans la rue, j'entendis l'ordre qu'il donna à un de ſes gens de lui apporter le hoqueton qu'il avoit fait faire pour le jour de la montre, parce qu'il le vouloit eſſaier. Et comme il avoit defendu ſa porte, il lui donna une bague pour ſignal. Je ſuivis cet homme pour reconnoître le logis du tailleur, & le lendemain, ſçachant le nom du maître, j'entrai effrontément dans ſa maiſon, & je lui dis que je venois de la part de Lindamor, qu'Amaſis le preſſoit de partir, & que craignant que ſes habits ne fuſſent pas prêts, il m'avoit chargé de les voir moi-même pour lui en rendre compte. Il m'eût donné, ajoutai-je, la bague que vous ſçavez, mais il m'a dit qu'il me ſuffiſoit de vous dire qu'hier au ſoir il avoit envoyé prendre le hoqueton. Ainſi je trompai le maître, & lorſque je feignis de le hâter, il me répondit qu'il avoit aſſez de temps ; puiſque ce jour là même il avoit vu une lettre

d'Amaſis qui commandoit aux habitans de la ville de ſe tenir prêts dans cinq ſemaines, parce qu'au jour qu'elle leur marquoit, elle vouloit faire ſon aſſemblée dans leur ville, a cauſe de la montre generale que Lindamor & ſes troupes faiſoient pour ſe rendre auprès de Clidaman ; & que le lendemain elle prétendoit que vous fuſſiez reconnu ſon lieutenant general en ſon abſence. Je ſçus par ce moyen le jour du départ de Lindamor, & j'appris en même tems que vous demeuriez en cette contrée : circonſtances qui me parurent favorables pour l'execution de notre deſſein. Je me retirai donc dans le bois de Savignieu ; & ſur les bords du ruiſſeau qui paſſe au travers, je fis une cabane de feuillages, mais ſi cachée que l'on pouvoit paſſer auprès, ſans l'appercevoir. Perſonne heureuſement ne me connoiſſoit en cette contrée ; pour mieux faire croire que j'y demeurois depuis long-tems, j'avois couvert ma cabane de feuilles deſſechées. Je pris enſuite le miroir que j'avois fait faire, je le plaçai ſur un autel que j'entourai de houx & d'épines, y mélant auſſi de la verveine, & de la fougere. Sur un des côtés je mis du guy, que je diſois être du guy de cheſne, & de l'autre la ſerpe d'or, avec laquelle je feignois l'avoir cueilli le ſixiéme de la premiere lune. Au deſſus de tout cela,

j'attachai

j'attachai le miroir dans le lieu le plus obſcur, & vis-à-vis j'ajuſtai le papier ſur lequel j'avois deſſiné le lieu que je voulois montrer à Galatée. Je cachai ſi adroitement le papier avec des branches entrelacées, qu'il n'étoit pas poſſible de le voir en entrant; & de peur que l'on n'apperçut mon artifice par l'autre côté, je décrivis à l'entour un grand cercle, où je rangeai les encenſoirs, que je défendois de paſſer. Au devant du miroir étoit peinte une hecate ſur un ais armé de fer. L'ais étoit ſuſpendu avec des cordes ſi déliées, qu'il étoit impoſſible de les appercevoir dans une ſi grande obſcurité. Dès qu'on les tiroit, l'ais tomboit, & le fer donnoit ſi à propos ſur un caillou, qu'il ne manquoit point de faire feu. J'avois mis au même lieu du ſouffre & du ſalpêtre, qui comme vous le ſçavez, s'enflamment avec une viteſſe ſurprenante; ce que j'avois inventé pour faire croire qu'il y avoit de l'enchantement.

Quand les choſes furent ainſi diſpoſées, je commençai à me laiſſer voir, mais rarement. Dès que je ſoupçonnois que l'on m'avoit apperçu, je rentrois bruſquement dans ma cabane, où je faiſois ſemblant de vivre de racines; quoi qu'en effet profitant de la nuit, j'allaſſe acheter ſous d'autres habits ce qui m'étoit néceſſaire. Je ne fus

pas long-temps ſans être remarqué ; mon genre de vie fit tant de bruit, qu'Amaſis, qui venoit ſouvent à Mont-briſon, en fut informée. Un jour qu'elle y étoit, Silere, Sylvie, Leonide, avec d'autres nymphes vinrent ſe promener ſur le bord du ruiſſeau, où je feignois de cueillir des herbes. Auſſi-tôt que jeus reconnu qu'elles m'avoient apperçû, je me retirai à grands pas dans ma cabane. Les nymphes guidées par leur curioſité me ſuivirent. Déja je m'étois mis à genoux ; mais quand je les entendis, je vins ſur la porte. La premiere nymphe qui ſe preſenta à moi fut Leonide ; comme elle étoit prête d'entrer, je la repouſſai un peu, en lui diſant : Leonide, » la divinité que je ſers vous défend de » profaner ſes autels. » A ces mots ſaiſie tout à la fois de crainte & d'horreur, elle s'éloigna ; mais s'étant raſſurée, elle me dit : » quelque ſoit la divinité que vous » ſervez, mes vœux ne peuvent l'offenſer, » je ne viens que pour lui rendre mes » hommages. Le ciel, répondis-je, exige, » il eſt vrai, que nous lui rendions nos » hommages ; mais nous devons les lui » rendre en la maniere qu'il ordonne lui » même. Si donc le zele de la divinité » que jeſers, vous amène en ce lieu, il » faut que vous obſerviez ce qu'elle » commande. Et que commande-t-el-

» le, ajoûta Sylvie ? Sylvie, lui dis-je,
» ſi vous avez la même intention que
» votre compagne ; écoutez-moi :
» Avant que la lune commence à dé-
» croître, venez dès l'aurore, avec un
» chapeau de verveine, & une ceinture de
» fougere, vous laver la jambe droite juſ-
» qu'au genouil, & le bras juſqu'au cou-
» de, dans ce ruiſſeau qui arroſe la ſainte
» caverne : je vous expliquerai enſuite ce
» que vous aurez à faire pour participer
» aux ſaints myſteres de ce lieu. Voulez-
» vous, ajoutai-je, en lui prenant la main,
» voulez-vous, en preuve des graces dont
» la divinité que je ſers, me favoriſe, que
» je vous diſe une partie de ce qui vous eſt
» arrivé, & de ce qui vous arrivera. Non
» pas moi, dit-elle, je n'ai point cette cu-
» rioſité, mais, vous ma compagne, conti-
» nua-t-elle, en s'adreſſant à Leonide, je
» vous ai vu tant de paſſion de ſçavoir
» l'avenir, que ne profitez-vous de l'occa-
» ſion qui vous eſt offerte ? Je vous en
» ſupplie, répondit Leonide, en me pre-
» ſentant la main : je la pris, & me ſou-
» venant de ce que vous m'aviez dit de
» ces nymphes en particulier, je lui dis :
» cette ligne bien nette & bien marquée
» vous promet une longue vie ; mais cette
» petite croix, qui eſt à l'angle ſuperieur

» de la même ligne, vous annonce des dé-
» plaiſirs cauſés par l'amour, & ces pe-
» tits points qui ſont épars me font juger
» que vous ne hairez point ceux qui vous
» aimeront. Regardez maintenant cette
» autre ligne qui commence à la racine de
» la ligne de vie, & qui paſſant par le
» milieu de la main, s'éleve vers le mont
» de la lune, ces coupures imperceptibles
» m'apprennent que vous vous fâchez ai-
» ſément contre ceux-là même, ſur qui
» l'amour vous donne autorité ; & cette
» petite étoile, qui tourne vers le pouce,
» dénote que vous êtes facile à appaiſer.
» Mais voyez-vous cette ligne que l'on nom-
» me menſale, & qui s'unit ici à la ligne de
» vie, elle ſignifie que vous ne verrez jamais,
» ou que bien tard, vos deſirs accomplis.
» J'allois continuer, lorſque Leonide
» m'interrompit, en me diſant qu'elle de-
» mandoit des choſes moins vagues, &
» qu'elle vouloit ſçavoir l'iſſue d'un deſ-
» ſein qu'elle avoit. Les dieux ſeuls con-
» noiſſent l'avenir, lui répondis-je, leurs
» ſerviteurs n'en ſçavent que ce qu'il leur
» plaît de leur en apprendre, ſoit pour le
» bien public, ſoit pour ſatisfaire aux ar-
» dentes ſupplications de quelques parti-
» culiers ; ſoit enfin pour montrer que
» rien ne leur eſt caché : Mais c'eſt à leur
» prudent interprete de n'en reveler qu'au-

» tant qu'il connoît être neceſſaire, par-
» ce que les ſecrets des dieux ne veulent
» point être divulgués ſans neceſſité. Con-
» tentez-vous donc de ce que je vous ai
» dit moins clairement que vous ne le
» deſiriez. Seulement afin que vous con-
» noiſſiez que la déeſſe n'eſt point avare
» de ſes faveurs à mon égard, voici des
» choſes qui vous ſont arrivées, vous
» jugerez par là de la certitude & de l'é-
» tendue de mes connoiſſances.

» En premier lieu, vous ſçavez, belles
» nymphes que je ne vous ai jamais vues,
» cependant je vous ai toutes nommées
» par vos noms. Or il faut que vous ſoyez
» perſuadées que tout ce que je vous di-
» rai, je l'ai appris du même maître. »
Et certes en cela je ne mentois pas ; car
c'étoit vous, Polemas, qui m'aviez inſtruit.
» Mais, continuai-je, comme ceci pour-
» roit être long, paſſons ſous ces arbres
» voiſins. » Lorſque nous y fumes, je pour-
ſuivis ainſi : » En verité, interrompit
» Polemas, voilà un début auſſi artificieux
» que l'on en puiſſe imaginer. » Vous
jugerez, dit Climante, ſi la ſuite y ré-
pondit.

Je continuai donc en ces termes :
» Belle nymphe ; il y a environ trois ans
» que dans un cercle nombreux, Agis
» vous fut donné pour ſerviteur. Vous

» étiez encore trop jeunes l'un & l'au-
» tre, pour être ſuſceptibles de ſenti-
» mens vifs ; mais depuis votre beauté
» excita en lui, comme ſes empreſſemens
» exciterent en vous, ces feux dont la
» nature met les premieres étincelles dans
» nos ames, au moment de notre naiſſan-
» ce. Vous ceſſâtes enfin de vous être in-
» differents. L'amour, avec toutes les
» paſſions qui l'accompagnent entra dans
» le cœur d'Agis ; & vous trouvâtes en
» vous cette bonne volonté, qui fait pré-
» ferer les ſervices d'un berger à ceux de
» tout autre.

» La premiere fois qu'il vous declara ſa
» paſſion, il vous donna la main, & après
» avoir demeuré quelque temps ſans parler,
» il vous dit : Il eſt inutile, belle nymphe,
» que je diſpute en moi-même, ſi je dois,
» ou ſi je ne dois pas vous declarer mes
» ſentimens ; il me ſiéroit de les diſſimuler
» s'ils pouvoient changer. Mais l'amour
» qui me fait rompre le ſilence ; m'accom-
» pagnera juſqu'au tombeau. » Ici je
» m'arrêtai, & je lui dîs : » Voulez-vous,
» Leonide, que je vous rende mot pour mot
» la réponſe que vous fites. » Vous riſquiez
» bien, dit alors Polemas, de vous faire
» découvrir. Point du tout, répondit Cli-
» mante. Quand je ne me ſerois pas ſervi
» des mêmes termes, il me ſuffiſoit d'en

» rendre le ſens ; d'ailleurs l'opinion que
» c'étoit un dieu qui m'inſpiroit, auroit
» aidé à la tromper. Je vous avouerai
» pourtant que je ne me ſerois pas hazar-
» dé, ſi vous aviez eu moins de familia-
» rité avec elle ; mais me ſouvenant, com-
» me vous me l'aviez dit, que vous l'a-
» viez long-temps ſervie, que vous en
» aviez toujours été bien traité, juſqu'au
» moment où vous vous attachâtes à Ga-
» latée, & que c'étoit pour cela qu'elle
» tenoit contre vous le parti de Linda-
» mor ; je parlois plus hardiment de tout
» ce qui s'étoit paſſé en ce temps-là. Pour
» revenir à notre propos, Leonide me ré-
» pondit : dites-moi ce qu'il vous plaira,
» j'y conſens, nous en croirons auſſi ce
» que nous voudrons. Elle étoit piquée
» ſans doute que je revelaſſe des choſes
» dont elle vouloit faire un myſtere à ſes
» compagnes. Quoiqu'il en ſoit ; vous lui
» répondites, continuai-je, comme fei-
» gnant de ne pas comprendre le ſens de
» ſa declaration, qu'il faiſoit bien de ne
» point taire ce qu'il devoit conſerver tou-
» te ſa vie, puiſqu'étant impoſſible que la
» choſe ne ſe découvrît, on l'accuſeroit de
» duplicité. Puiſqu'il eſt ainſi, reprit Agis,
» je ſuis forcé, belle nymphe, de vous di-
» re, que ni mon peu de merite, ni le peu
» de bonne volonté que j'ai remarqué en

» vous, n'ont pû m'empêcher de m'éle-
» ver juſqu'à vous. Songez pourtant que
» je ne ſçaurois vous faire un plus grand
» ſacrifice ; car je vous donne mon cœur
» avec toutes les affections & toutes les
» puiſſances de mon ame. Je croirai ce
» que vous me dites, Agis, repliquâtes-
» vous, quand le temps & vos ſervices
» m'en auront convaincue. Telle fut ſa
» premiere declaration. Et pour vous per-
» ſuader que je tiens ces choſes d'une divi-
» nité qui ne peut mentir, & qui penétre
» le fond des cœurs ; j'ajouterai ici un fait
» qui ne peut être connu de perſonne que
» d'Agis & de vous. Divin prophete ! s'é-
» cria-t-elle toute troublée, finiſſons ces
» diſcours. J'eſſayai de la raſſurer en lui
» diſant, que j'étois bien éloigné de reve-
» ler des choſes qui puſſent l'offenſer, que
» je n'ignorois pas qu'en la partie où je
» la touchois, les moindres bleſſures é-
» toient ſenſibles, & que puiſqu'elle ne
» vouloit pas en ſçavoir davantage, j'al-
» lois me taire ; parce qu'auſſi-bien la di-
» vinité me rappelloit. » Je me levai in-
continent, je ſaluai les nymphes, & après
quelques ceremonies apparentes, je dis
tout haut : » O ſouveraine deité qui pré-
» ſidez en ce lieu, ſoyez temoin que je me
» purifie dans cette eau de tout ce que la
» ſocieté des hommes pourroit m'avoir

» laiſſé de prophane, depuis que je ſuis » ſorti de votre ſaint temple. » En même temps je frapai trois fois dans l'eau, trois fois j'en pris dans la bouche, & levant les mains au ciel, j'entrai dans ma cabane. Comme je me doutois bien qu'elles ſeroient aſſez curieuſes pour obſerver ce que je ferois, j'allai devant l'autel,& là m'inclinant juſqu'à terre, je fis tomber l'ais ferré qui étoit devant le miroir ; & la compoſition dont je vous ai parlé prenant tout à coup, les nymphes s'en retournerent, perſuadées de ma ſainteté, & penetrées de reſpect pour la divinité que je ſervois. » Ce début pouvoit-il être mieux entendu ? » non certes, répondit Polemas ; je juge » même qu'il étoit impoſſible de ne s'y pas » méprendre, à moins que d'avoir été » averti.

Leonide étoit ſi ravie hors d'elle-même, qu'elle ignoroit preſque ſi c'étoit ſonge ou réalité ; elle voyoit bien que tout ce qu'il racontoit étoit veritable ; mais elle ne pouvoit y ajouter foi. Pendant qu'elle diſputoit ainſi en elle-même, elle entendit Climante pourſuivre en ces termes : Il eſt à préſumer que les nymphes publierent ce qu'elles avoient vu de merveilleux ; car en peu de temps je me vis aſſiegé par une foule de gens, dont les uns venoient pour s'inſtruire ; les autres

attirés par la curioſité ; mais la plupart pour s'aſſurer de la verité de ce qu'on leur avoit dit : de ſorte qu'étant ſi obſervé j'eus beſoin de beaucoup d'artifice. Tantôt, pour échaper, je diſois que ce jour-là étoit un jour conſacré au ſilence ; tantôt que la divinité offenſée refuſoit de répondre, & qu'il falloit auparavant que je l'appaiſaſſe par des jeûnes. Quelquefois j'exigeois de longues ceremonies ; & quand elles étoient faites, j'y trouvois quelque choſe à dire, afin de les faire recommencer. Pour ceux dont je ſçavois quelqu'avanture, je les faiſois moins attendre ; & c'eſt ce qui engageoit les autres à ſe ſoumettre à tout ce que j'exigeois d'eux. En ce même temps Amaſis vint me voir avec Galatée. Après que j'éus répondu aux demandes d'Amaſis ſur le voyage de Clidaman, & que je l'eus aſſurée qu'il reviendroit couvert d'honneur & de gloire, elle ſe retira fort contente, & me pria de recommander ſon fils à la divinté que je ſervois. Galatée plus curieuſe que ſa mere me tira à part. » Mon » pere, dit-elle, daignez m'inſtruire de » ce que vous ſçavez de ma fortune. » Alors je lui demandai la main, je meſurai le tour de ſon viſage, & regardant enfin ſes deux mains, je lui dis : » Galatée, » votre bonheur & votre malheur ſont en

» votre puiſſance ; l'amour vous prépare » ou tout le bien, ou tout le mal imagi- » nable, prenez donc une ferme reſolu- » tion, & demeurez inebranlable. Helas, » dit Galatée, que m'anoncez-vous ? Je » veux, lui répondis-je, vous découvrir » tout ce que la divinité m'a revelé ; » mais ſouvenez-vous, qu'il faut ici un » ſecret inviolable. » Après qu'elle me l'eut promis, je continuai de la ſorte : » Ma » fille, car les fonctions auſquelles les » dieux m'ont appellé me permettent de » vous nommer ainſi ; vous êtes, & vous » ſerez recherchée par des chevaliers illuſ- » tres ; mais ſi c'eſt leur mérite, ou leur » amour qui détermine votre choix, & » non ce que vous allez entendre, vous » attirerez ſur vous la colere des dieux, » car moi qui ſuis leur interprete je vous » declare leur volonté. Ecoutez donc, & » ſouvenez-vous, que le ciel aime mieux » l'obéiſſance que tout autre ſacrifice.

» Le jour que les bacchantes pleines du » dieu qui les agitent vont heurlant dans » les rues, vous ſerez dans la grande ville » de Marcilly, où pluſieurs Chevaliers » vous verront. Mais prenez bien garde à » celui qui ſera vêtu de toile d'or verte, » & dont la ſuite portera la même cou- » leur ; ſi vous l'aimez, tous les malheurs » tomberont en foule ſur vous. Mon pere,

» me répondit-elle un peut étonnée, j'ap-
» perçois une reſſource, qui eſt de ne rien
» aimer. Reſſource dangereuſe, repliquai-
» je, parce que vous pouvez offenſer les
» dieux en ne faiſant pas ce qu'ils veulent,
» comme en faiſant ce qu'ils ne veulent
» pas. Quelle conduite dois-je donc tenir,
» ajouta-t-elle? Je vous ai déja dit, ré-
» pondis-je, ce que vous devez éviter;
» écoutez maintenant ce qu'il faut que
» vous faſſiez.

» Si d'un côté vous êtes expoſée aux plus
» grands malheurs, de l'autre la deſtinée
» du monde la plus heureuſe vous attend;
» en cela les dieux ont voulu recom-
» penſer celui auquel ils vous ont ſoumi-
» ſe. Et qui eſt-il, repartit incontinent
» Galatée? Belle nymphe, lui dis-je, ce que
» je vous declare ici ne vient pas de moi,
» il vient d'Hecate que je ſers; la déeſſe
» ne m'a rien découvert de plus. Si vous
» voulez en ſçavoir davantage, obſervez
» ce que je vous dirai; car bien que les
» dieux diſpenſent librement leurs fa-
» veurs, ils agréent les ſacrifices des hom-
» mes. » La nymphe interdite, me dit qu'elle obſerveroit ce que je lui preſcrirois. « Voici le temps, lui dis-je, car
» la lune eſt en ſon plein; ſi vous la laiſſez
» décroître, vous ne le pourrez plus. »
J'exigeai enſuite d'elle les mêmes cere-

monies que j'avois exigées de Leonide & de Sylvie, c'eſt-à-dire, qu'avant le jour elle ſe lavât dans le ruiſſeau voiſin la jambe & le bras, & qu'elle ſe preſentât avec un chapeau de verveine, & une ceinture de fougere devant la caverne, où je tiendrois toutes choſes prêtes pour le ſacrifice. J'ajoutai que ceux qui y aſſiſteroient devoient être dans le même état. » Eh bien, » me dit-elle, j'y viendrai avec deux de » mes nymphes, & j'y viendrai ſecrete- » ment; mais prenez garde à ne vous point » trop expliquer devant elles. » Je fus charmé de cet avertiſſement, qui me faiſoit juger qu'elle étoit reſolue à ſuivre mon conſeil. Elle s'en alla donc & m'aſſura qu'elle reviendroit le troiſiéme jour d'après. Au reſte, je ne marquai le commencement de la ceremonie avant le declin de la lune, que pour me ménager un pretexte par rapport aux autres qui pourroient ſurvenir; de même j'avois voulu que ce fût avant le ſoleil levé, afin d'avoir moins de témoins. Pour ce qui eſt des bacchanales, j'avois compté que c'étoit ce jour-là meme que Lindamor devoit prendre congé d'Amaſis à Marcilly, & qu'il ſeroit auſſi habillé de vert.

Tout étant ainſi diſpoſé, je fis chercher tout ce qui étoit neceſſaire pour le ſacrifice. Le matin du troiſiéme jour je trou-

vai Galatée dans l'état que je lui avois ordonné, avec Silvie & Leonide. Combien je vous deſirai alors ! & quel plaiſir n'auriez-vous point eu à voir le bras nud de la nymphe, ſa jambe plus blanche que l'ivoire ; & ſon pied qui faiſoit honte à ceux de Thetis! Il faut que j'avoue la verité, curieux d'en voir davantage, je leur dis que pour écarter les viſions des divinités infernales, il falloit qu'elles ſe parfumaſſent tout le corps d'encens mâle & de ſouffre.

Sur le penchant du vallon qu'arroſe ce ruiſſeau, s'éleve un bocage épais, dont les branches entrelacées formoient un berceau, que les rayons du ſoleil ne pouvoient penetrer, c'eſt le lieu que je leur indiquai. Là, après avoir pris les parfums neceſſaires, elles quitterent toutes trois leurs vêtemens. Je me gliſſai alors près d'elles, ſans en être apperçu. Je n'ai jamais rien vu de ſi beau, mais Leonide me parut les ſurpaſſer de beaucoup par la blancheur & par la proportion de ſon corps. Je vous avoue qu'en ce moment je condamnai votre gout, puiſque vous l'aviez quittée pour Galatée, qui eſt aſſés belle à la verité, mais dont le viſage eſt trompeur. » Climante, croyez-moi, dit Polemas, il » faut que l'obſcurité du lieu vous ait » trompé, peut-on comparer Leonide à » Galatée. » Leonide entendant avec quel

mepris Polemas parloit d'elle, en fut tellement offenſée, qu'elle ne lui pardonna jamais : au contraire, bien que l'artifice de Climante lui déplût, elle aimoit en quelque ſorte Climante ; car rien ne ravit plus une femme que les louanges que l'on donne à ſa beauté, ſur tout quand elles ne peuvent être ſuſpectes de flaterie. Pendant qu'elle étoit agitée de ces differentes penſées, elle entendit que Climante pourſuivoit ainſi: » Les nymphes revenant du boca-» ge dont je vous ai parlé, me trouverent à » la porte de ma caverne, faiſant une foſſe » pour le ſacrifice. Après l'avoir creuſée » d'une coudée, & de quatre pieds en rond, » j'allumai autour trois feux, d'encens, » d'ache, & de pavot, & avec un encenſoir » je parfumai trois fois le lieu, & trois fois » ma cabane, puis je leur entourai le corps » de verveine, je leur mis du ſel dans la » bouche, & je leur fis à chacune une cou-» ronne de pavot.

Je pris enſuite trois geniſſes noires que je choiſis dans un troupeau, & neuf brebis noires qui n'avoient point porté. Je conduiſis doucement ces animaux ſur la foſſe, & de la main gauche les pouſſant ſur le bord, je pris de l'autre main le poil qui eſt entre les cornes, & je le jettai dans la foſſe, y répandant enſemble du lait, & de la farine, du vin & du miel.

Après avoir appellé quatre fois Hecate, je mis le couteau ſacré dans le cœur des animaux, & je reçus le ſang dans une taſſe.

Alors penſant qu'il ne reſtoit plus rien à faire, voici la déeſſe, il eſt temps m'écriai-je, comme ſi j'avois été tranſporté hors de moi-même ; & prenant Galatée par la main nous entrâmes dans la caverne. J'affectois un air farouche, j'avois les yeux étincelans, la bouche entre-ouverte, & tout le corps dans un tremblement qui imitoit l'enthouſiaſme. Etant près de l'autel, je proferai ces paroles : » O ſainte deité qui préſidez en ce lieu, » accordez-moi de répondre aux deman- » des de cette nymphe. » Le lieu n'étoit éclairé que par deux petits flambeaux qui étoient ſur l'autel ; mais le jour jettoit quelque clarté ſur le papier peint, enſorte qu'il pouvoit ſe repreſenter dans le miroir. Après avoir dit ces mots, je me laiſſai tomber par terre, & me relevant enſuite ; je m'adreſſai à Galatée, & lui dit : » Nymphe cherie du ciel, tes vœux & tes » ſacrifices ont été reçus, la deité que nous » avons reclamée veut te montrer où tu » dois trouver ta felicité : Approche de » cet autel, & repete après moi : O gran- » de Hecate, qui préſidez ſur les marais du » Styx, qu'ainſi le Cerbere ne vous ab- » boye jamais, quand vous y deſcendrez,

qu'ainſi

» qu'ainſi vos autels fument toujours de » ſacrifices agréables, je promets de vous » en offrir tous les ans un pareil, ſi je vois » par vous ce que je vous demande ! » Incontinent je fis tomber l'ais qui étoit ſuſpendu, & qui donnant ſur le caillou, fit le feu accoutumé. Galatée ſaiſie de frayeur prenoit la fuite, mais je la retins, en lui diſant : » Nymphe, ne craignez point, c'eſt Hecate qui vous montre ce que vous demandez ; peu après la fumée s'étant diſſipée, le ſoleil qui commençoit à ſe lever, donna ſi à propos ſur le papier peint, que ce papier parut dans le miroir. Après qu'elles l'eurent regardé quelque temps, je dis à Galatée : » Sou- » vien-toi, Galatée, qu'au lieu même » qui t'eſt repreſenté dans ce miroir tu » trouveras un diamant qu'une belle a dé- » daigné le croyant faux, il eſt toutefois » d'un prix ineſtimable, pren-le & le » conſerve avec ſoin. Cette riviere, c'eſt le » Lignon ; ces ſaules, c'eſt le côté de » Montverdun, au deſſus de cette colline » où il ſemble qu'ait été autrefois le lit de » la riviere : remarque bien le lieu, & t'en » ſouvien. » Puis tirant la nymphe à part, « Je vous ai déja dit, ajoutai-je, » que votre deſtinée ſeroit ou la plus » heureuſe ou la plus malheureuſe du » monde : remarquez bien le lieu que je

» vous ai montré ; car le jour que la lune
» ſera au même état qu'elle eſt aujour-
» d'hui, environ cette même heure, vous
» trouverez celui que vous devez aimer.
» S'il vous voit le premier, il vous aime-
» ra, mais difficilement pouriez-vous
» l'aimer. Si au contraire vous le voyez
» la premiere, il aura de la peine à vous
» aimer ; & vous, vous l'aimerez incon-
» tinent. Il faut que par votre prudence
» vous ſurmontiez ces contrarietés, &
» ſans doute vous y parviendrez avec le
» temps. Si vous ne le rencontrez pas le
» premier jour, retournez-y juſqu'à
» trois fois : car Hecate ne veut pas reve-
» ler préciſément le jour, les dieux veu-
» lent nous faire acheter leurs faveurs,
» & nous les faire meriter par notre
» obeiſſance. » Alors prenant une baguet-
» te, & m'approchant du miroir, voici
» lui diſois-je ? voici la montagne d'Iſou-
» re ; ici c'eſt Montverdun, & là c'eſt le
» Lignon. Souvent la chaſſe vous a con-
» duite en ces differents lieux ; il vous
» ſera facile de les reconnoître. Or Hecate
» declare encore par ma bouche, que ſi
» tu n'es fidele à tes promeſſes elle ajou-
» tera aux malheurs dont les deſtins te
» menaçoient, de nouveaux malheurs.
Puis changeant de voix, » je m'eſtime
» heureux, lui dis-je, d'avoir pu avant mon

» départ vous donner des avis ſi ſalutaires;
» car bien que je ne ſois point de cette
» contrée, votre vertu & votre pieté en-
» vers les dieux m'obligent à vous aimer,
» & à ſupplier Hecate pour votre proſpe-
» rité. Hecate m'a commandé de partir
» demain ; miniſtre que je ſuis de ſes au-
» tels je ne puis lui deſobeir. Adieu. »
En prononçant ces mots, je les conduiſis hors de la cabane, je leur ôtai les herbes que je leur avois données, & je me retirai.

Maintenant, il faut que vous ſçachiez ce qui m'avoit déterminé à differer la cérémonie juſqu'à la pleine lune. J'en uſai de la ſorte, parce je compris que la nymphe n'auroit la permiſſion de venir, qu'après le départ de Lindamor. D'ailleurs il falloit bien que vous qui deviez gouverner toute la province, euſſiez quelque temps pour demeurer auprès d'Amaſis, & faire reconnoître votre nouvelle autorité. N'auriez-vous point donné lieu à la calomnie, qui ſe fait un ſi grand plaiſir d'attaquer ceux qui ſont à la tête des affaires, ſi vous aviez débuté par une partie de chaſſe ? Je lui marquai les trois lunes ſuivantes, afin de vous donner le loiſir de vous trouver au lieu marqué. Je lui dis que ſi elle vous voyoit la premiere, elle concevroit aiſément de la tendreſſe

pour vous ; & cela, parce que je ſçavois fort bien que vous la verriez le premier. Je lui annonçai mon départ pour le lendemain, afin que ſi la curioſité la ramenoit, elle ne fût point ſurpriſe de ne me pas trouver. Ajoutez que mon affaire étant finie, j'euſſe voulu être loin. Je craignois d'être reconnu par quelque druyde qui n'eût pas manqué de me faire châtier.

» Trouvez-vous que j'aye manqué à quel-
» que choſe ? Non certes, répondit Pole-
» mas. Mais quelle raiſon l'aura fait tar-
» der ſi long-temps ? Quant à moy, repli-
» qua Climante, je n'y comprens rien, à
» moins qu'elle n'ait mal compté les jours
» de la lune. Mais puiſque rien ne vous
» preſſe, je ſuis d'avis que deux jours a-
» vant & après, vous vous trouviez tous
» les matins au lieu deſigné ; car en ve-
» rité nous y fumes trop tard le premier
» jour. Et que puis-je à cela, répondit Po-
» lemas ? Le malheur de ce berger qui ſe
» noya en fut cauſe, car vous ſçavez qu'il
» y avoit tant de perſonnes ſur les bords
» du Lignon, que je n'euſſe pu y demeu-
» rer, ſans m'expoſer à de violens ſoup-
» çons. Cependant nous tardâmes peu, &
» je ne croi pas qu'elle ſoit venue ce jour-
» là ; les mêmes raiſons nous auront re-
» tardés tous deux. N'en croyez rien, re-
» pliqua Climante, elle avoit trop d'envie

» d'obſerver ce que je lui avois preſcrit. » Mais il me ſemble qu'il eſt temps que » vous partiez » En même temps ouvrant les fenêtres, il apperçut l'aurore. » Hâtez-vous, lui dit-il, avant que » vous ſoyez arrivé, l'heure ſera paſſée; » & en toutes choſes il vaut mieux avoir » quelques heures de plus qu'un mo- » ment de moins. Voulez-vous, dit Po- » lemas, que nous y retournions? Penſez- » vous qu'elle y vienne, quand le temps » eſt expiré il y a plus de quinze jours? » Peut-être, répondit Climante, aura-t- » elle mal compté, ne laiſſons pas de nous » y rendre.

Leonide, qui craignoit d'être vue ou de Climante, ou de Polemas, n'oſa ſe lever avant qu'ils fuſſent partis, & pour reconnoître le viſage de Climante, elle le conſidera ſi bien, qu'elle crut qu'il ne pourroit ſe cacher à elle. A peine furent-ils partis, qu'elle s'habilla promptement, & prenant congé de ſon hoſte, elle pourſuivit ſa route. Elle admiroit la ruſe de ces deux hommes artificieux; mais le mepris que Polemas avoit fait de ſa beauté la piqua ſi vivement, qu'elle reſolut d'empêcher de toutes ſes forces que cet indigne artifice ne réuſſit à Lindamor. Et jugeant qu'elle en viendroit à bout par le miniſtere de ſon oncle Adamas, elle ſe hâtoit

de ſe rendre à Feurs, où elle eſperoit le trouver ; mais elle y arriva trop tard. Le ſacrifice étant achevé, il étoit reparti dès le matin. Déja le ſoleil étoit au milieu de ſa courſe, lorſqu'Adamas ſe trouva dans la plaine de Montverdun. Il remarqua heureuſement quelques arbres qui offroient aux voyageurs un ombrage agreable, il y tourna ſes pas dans le deſſein *de* s'y repoſer. A peine y fut-il arrivé, qu'il apperçut de loin un berger que le même deſſein y attiroit. Lorſqu'il fut arrivé, Adamas, pour ne le point diſtraire *de ſes* penſées, car il paroiſſoit rêver profondement, Adamas ne voulut *point le* ſaluer, ni ſe montrer à lui. Il écouta ce qu'il diſoit en marchant, & peu de temps après qu'il ſe fut aſſis de l'autre côté du buiſſon, il l'entendit reprendre ainſi la parole. » Hé pourquoi aimerois-je la vola» ge, elle n'eſt pas aſſés belle pour en » meriter le nom ; ſon merite eſt trop me» diocre pour captiver un honnête hom» me, & ſon caractere eſt ſi inconſtant, » qu'elle eſt ſuſceptible de toutes les im» preſſions que peuvent faire de nou» veaux objets. Si je l'ai aimée, c'eſt » que je penſois qu'elle avoit quelque » retour pour moi ; mais ſi cela n'étoit » pas, je l'excuſe, car je ſçai bien qu'elle » même elle croyoit m'aimer. » Pendant

qu'il parloit ainſi, arrive une bergere, qui ſembloit l'avoir ſuivi de loin, & comme ſi elle n'eût rien entendu, elle s'aſſit auprès de lui. » Corilas, dit-elle, quel » nouveau ſouci vous occupe. Je cherche, » repondit dédaigneuſement le berger, » comment vous vous déferez d'un nouvel » amant ? Ingrat, dit la bergere, pouriez- » vous croire que j'aime quelqu'autre » que vous ? & vous, dit le berger, pou- » riez vous croire que je penſe que vous » m'aimez ? Que croyez-vous donc » de moi, repliqua-t-elle ? Tout ce que » vous pouvez croire d'une perſonne que » vous haiſſez, répondit Corilas. O dieux, » s'écria la bergere, quel homme ai-je » trouvé en vous ? Je puis bien m'écrier » à meilleur titre, dit le berger, quelle » bergere ai-je trouvé ; car y a-t-il rien » qui ſoit moins capable d'aimer que vous, » vous qui vous plaiſez à tromper ceux qui » vous croyent. Je ſerois auſſi peu rai- » ſonnable que vous, dit la bergere, ſi je » m'arrêtois à vous répondre. » Après qu'ils eurent tous deux gardé le ſilence quelque temps, Stelle hauſſa ſa voix, & lui chanta ces paroles ; lui de ſon côté pour ne demeurer ſans réponſe, lui repliquoit de la ſorte.

STELLE. Eſt-il poſſible, mon berger,
Que vous me ſoyez infidele !

CORILAS. Pourquoi, quand on vous voi
changer,
Et ſuivre une amitié nouvelle
A votre exemple, chaque jour
Faut-il changer d'amour ?

STELLE. Eh quoi ! tu m'aimois en *effet* ?
Ingrat ! qui te rend ſi volage ?

CORILAS. Stelle, je vous rens trait pour
trait.
C'eſt en cela que je ſuis ſage.
Pleurez, ſoupirez, plaignez
vous ;
Plus d'amour entre nous.

La bergere voulant l'interrompre. » Et » quoi, lui dit-elle, Corilas, il n'y a donc » plus d'eſperance de vous ramener ? Non » plus, répondit-il, que de vous voir fi- » delle. Ne croyez point que vos diſcours » puiſſent me faire changer de reſolution ; » mon parti eſt pris. C'eſt en vain que » vous eſſayez vos armes contre moi, je » ne les crains plus. Je vous conſeille de » les éprouver contre d'autres. Vous en » trouverez peut-être à qui le ciel, en pu- » nition de quelque crime, ordonnera de » vous aimer ; & ils auront pour vous un » puiſſant attrait, l'attrait de la nouveauté. La bergere ſe ſentit vivement offenſée de

ces

ces dernieres paroles ; mais elle voulut cacher ſon reſſentiment ſous un badinage affecté. » Corilas, dit-elle, en s'en allant, » je ris de votre colere ; je vous rever- » rai bien-tôt changer de langage, cepen- » dant qu'il vous ſuffiſe que je vous par- » donne votre faute, & ne la rejettez pas » ſur moi. Je ſçai, repliqua le berger, que » vous êtes dans l'heureuſe habitude d'in- » ſulter à ceux qui vous aiment ; mais ſi je » perſiſte dans mes ſentimens, vous pour- » rez bien rire de moi, ſans rire d'une per- » ſonne qui vous aime. » C'eſt ainſi que ſe ſeparerent Stelle & Corilas. Adamas, qui connut par leurs noms de quelle famille ils étoient, curieux d'en ſçavoir davantage, appella Corilas. Corilas fut frapé de crainte & de reſpect à la vue du druyde. Adamas pour le raſſurer le fit aſſeoir auprès de lui, & lui parla en ces termes : » Mon enfant, je puis bien vous donner » ce nom, car j'ai toujours fort aimé votre » famille, ne regrettez point d'avoir parlé » ſi franchement à Stelle devant moi : j'ai » admiré votre prudence ; mais je deſire- » rois d'en ſçavoir davantage, afin de vous » conduire en cette affaire. » Corilas ſe ſouvenoit d'avoir vu le druyde à divers ſacrifices, mais comme il ne lui avoit jamais parlé, il n'oſoit lui faire le détail de ce qui s'étoit paſſé entre Stelle & lui, quoi-

qu'il deſirât faire connoître la juſtice de ſa cauſe, & la perfidie de ſa bergere. Adamas pour l'enhardir, lui fit entendre qu'il en ſçavoit déja une partie, & que pluſieurs parloient de leurs amours à ſon deſavantage, ce qui l'affligeoit, pour l'amitié qu'il avoit toujours portée aux ſiens.» Je crains, » répondit Corilas, de vous ennuyer par » ces détails. Ne craignez rien, repliqua » le druyde, j'aurai une vraye ſatisfaction » d'apprendre que vous n'avez point tort: » auſſi-bien ai-je reſolu de paſſer ici une » partie de la chaleur.

HISTOIRE
DE STELLE ET DE CORILAS.

PUiſque vous me l'ordonnez, dit le berger, je reprendrai d'un peu plus haut le recit de nos amours. Stelle étoit demeurée veuve d'un époux qu'elle avoit pris extremement âgé. Sa tendreſſe pour lui, & ſon humeur inſenſible ne lui fit pas beaucoup reſſentir cette perte. Ravie de ſe voir delivrée à la fois, & de l'importunité d'un mari fâcheux, & de l'autorité paternelle, deux fardeaux bien peſans, elle ſe jetta tout d'un coup dans le grand monde. Quoique ſa beauté, ainſi que vous l'avez vû, ne ſoit pas de celles qui triom-

phent de tout ; ſes affeteries ne déplaiſoient point à la plus part. Elle avoit près de dix-huit ans : âge où l'on peut faire bien des fautes, quand on eſt independant. C'eſt ce qui détermina Salian ſon frere, berger vertueux, & mon intime ami, à l'éloigner de ſon hameau, & à la mettre en telle ſocieté, qu'elle pût paſſer ſans reproche ſa premiere jeuneſſe. Il pria donc Cleante d'agréer qu'elle vît ſa petite fille Aminte, parce qu'elles étoient à peu près du même âge. Cleante y conſentit ; & bien-tôt les deux bergeres s'aimerent ſi tendrement qu'elles ne ſe quittoient plus. La plus part étoient ſurpris qu'étant d'humeurs ſi differentes, elles euſſent pû ſe lier ſi étroitement ; mais la douceur d'Aminte, & la ſoupleſſe de Stelle produiſirent cette intelligence. Ainſi jamais Aminte ne reſiſtoit à Stelle, & jamais Stelle ne déſaprouvoit ce qui étoit du goût d'Aminte. Mais enfin Lyſis fils du berger Genetien vint dans notre plaine ; il vit Stelle au temple de Vénus, lorſqu'Aſtrée remporta le prix de la beauté ; il en devint ſi éperdument amoureux, que je croi qu'il l'eſt encore au tombeau. Stelle de ſon côté ſentit du penchant pour Lyſis. Lyſis après bien des aſſiduités, parla de mariage, & ſa propoſition parut acceptée avec joye. Salian qui avoit été contraint de faire un

voyage ne ſçut rien de cet accord ; d'ailleurs elle ne le conſultoit plus guere. Mais Aminte la voyant ſi reſolue à ce mariage, lui repreſenta pluſieurs fois qu'en matiere de ſi grande importance il ne falloit rien précipiter. » Ne vous mettez point en » peine, lui dit-elle, je ſortirai aiſement » de cette affaire. » Lyſis tenant ſon mariage pour aſſuré, prend un jour, aſſemble ſes proches, & fait la dépenſe accoûtumée en de ſemblables occaſions. Mais l'humeur pe la plus part des femmes qui ne veulent point engager leur liberté, empêcha Stelle de perſiſter en ſon premier deſſein ; elle fit des demandes ſi peu raiſonnables, qu'elle ſe perſuada que les parens de Lyſis n'y conſentiroient jamais. Mais l'amour que Lyſis avoit pour elle étant plus forte que toutes ſes difficultés ; elle ſe vit contrainte de rompre ouvertement, ſans autre pretexte que ſa mauvaiſe volonté. Il eſt aiſé de juger que Lyſis fut piqué d'un ſi grand outrage ; cependant il ne put oublier l'ingrate.

Ce qui cauſa le changement de Stelle fut une nouvelle paſſion que lui avoit inſpirée un berger nommé Semire, qui depuis quelque temps recherchoit ſon alliance. Lyſis s'en apperçut le dernier, parce qu'elle ſe cachoit de lui avec un ſoin extrême. Semire eſt de tous les bergers le plus artifi-

cieux, il a pourtant des qualités aimables qui gagnerent Stelle, & lui firent dédaigner Lyſis. Semire ne jouit pas long-temps de la victoire qu'il avoit remportée. Un jour que Lupeandre faiſoit une aſſemblée, à l'occaſion du mariage de ſa fille Olympe, Lyſis & Stelle y furent appellés. Je m'y trouvai auſſi comme parent d'Olympe. Soit vengeance d'amour, ſoit caprice de la bergere, à peine elle revit Lyſis, qu'il lui prit fantaiſie de le rappeller ; elle mit en uſage toutes ſes affeteries ; mais le berger eut aſſés de courage pour cacher du moins qu'il aimoit encore. Enfin ſur le ſoir que chacun étoit attentif à danſer, ou bien à entretenir ſa bergere, elle le pourſuivit de ſorte qu'il ne put échaper, & qu'il fut contraint de ſoutenir les efforts de ſon ennemie. Semire qui la ſuivoit des yeux, remarquant les avances qu'elle faiſoit au berger, en conçut de la jalouſie : il n'ignoroit pas qu'un feu mal éteint ſe rallume aiſément. Il s'approche, & feignant de parler à quelqu'autre, il entendit qu'elle demandoit à Lyſis, pourquoi il la fuyoit ainſi. » Oh pour le coup, répondit Lyſis, » c'eſt me pourſuivre à outrance, & mon- » trer trop d'effronterie. Mais encore, » répondit Stelle, que je ſçache d'où pro- » cedent ces injures, peut-être quand on » aura daigné m'entendre paroîtrai-je

» moins coupable. Bergere, laiſſez-moi, » repliqua Lyſis, il vous ſuffit de ſçavoir » que ces injures partent de la haine que » j'ai pour vous ; & ma haine pour vous, de » votre legereté. J'entens, dit Stelle, d'où » vient votre colere. En verité il vous ſied » bien de vous piquer ainſi ; ne lui a-t-on » pas fait un grand outrage, en refuſant » de l'épouſer au moment qu'il s'eſt pre- » ſenté ? Mais auſſi quelle apparence de » refuſer un homme qui m'a aimée preſ- » que trois mois. » Lyſis qui ne pouvoit la haïr, mais qui ſentoit qu'il ne devoit plus l'aimer, ne ſçut d'abord comment arrêter ce torrent ; toutesfois il lui *dit* : » Stelle, c'eſt aſſez ; nous avons éprouvé » plus d'une fois que vos actions ne ré- » pondent guere à vos diſcours ; mais re- » gardez comme un oracle ce que je vais » vous dire : autant je vous aimai autre- » fois, autant je vous hais maintenant ; » & tous les jours de ma vie je publierai » que vous êtes la plus ingrate & la plus » trompeuſe bergere qui fut jamais. » A ces mots il la quitte bruſquement, & retourne près des autres bergeres. Semire, qui ne perdit rien de tous ces diſcours, en fut tellement indigné, que dès lors il reſolut de renoncer à une femme auſſi volage. Ce qui le fortifia dans cette reſolution fut que Lyſis l'ayant laiſſée ſeule, *je*

l'abordai, car il faut que j'avoue qu'elle regnoit encore ſur mon cœur ; & comme on va toujours flattant ſes deſſeins, je me figurois que je pourrois obtenir de ma bonne fortune ce que Lyſis n'avoit pû gagner par ſon merite. Tant que ſa recherche dura, je diſſimulai ma paſſion ; car outre la proximité qui étoit entre nous, nous étions encore unis de la plus étroite amitié. Mais lorſque je vis qu'il y renonçoit, je m'imaginai que la place étoit vacante ; car je ne m'étois pas apperçu de la recherche de Semire, & je crus qu'il étoit plus à propos de me declarer à elle, que d'attendre qu'elle eût de nouveaux deſſeins. Je m'adreſſai donc à Stelle, & la voyant plongée dans une profonde réverie, elle qui avoit acoutumé d'être badine & folâtre, je lui dis que ſans doute elle avoit de grands ſujets de réver ainſi :

» C'eſt ce fâcheux Lyſis, me répondit-el-
» le, qui ne peut oublier le paſſé, & qui
» me reproche éternellement mes refus.
» Et cela vous ennuye-t-il, lui dis-je ? Il
» ne peut-être autrement, repartit-elle ;
» car on ne dépouille pas une paſſion com-
» me un habit ; il prit ſi mal mes délais,
» qu'il crut que je ne voulois point de lui.
» Il eſt vrai, repliquai-je, que Lyſis de-
» voit eſſayer de vous meriter par ſes longs
» ſervices ; mais ſon humeur bouillante,

»& peut-être ſon peu d'amour ne le lui per-
»mirent pas. Si j'euſſe eu le même bonheur,
» avec quelle affection je l'aurois reçu !
» avec quelle patience je l'aurois attendu ! »
Vous ſerez ſurpris, mon pere, d'un ſi prompt changement, toutefois je vous jure qu'elle écouta ma declaration, & qu'elle agréa l'offre que je lui fis de mes ſervices. Vous pouvez croire que Semire qui étoit aux écoutes, ne fut guere plus ſatisfait de moi, qu'il l'avoit été de Lyſis. Auſſi depuis ce temps il s'éloigna de Stelle, mais avec tant de diſcretion que l'on imputa le changement du berger aux refus de la bergere ; car elle ne parut pas le regreter ; elle étoit trop occupée de ſes deſſeins ſur moi. Lyſis s'apperçut bien-tôt de ſon nouvel engagement ; mais l'amour qui triomphe toujours de l'amitié m'empêchoit de lui rien dire, craignant de déplaire à Stelle, & ſans ſa permiſſion je ne lui en euſſe jamais rien dit, quoiqu'il s'offensât de l'air myſterieux que j'affectois avec lui. Stelle voulut que cette affaire paſſât par ſes mains. Elle deſiroit, comme je l'ai remarqué depuis, le rengager dans ſes fers. Mais moi qui ne m'appercevois point de ſes ruſes, une nuit que Lyſis & moi nous étions couchez enſemble, je lui tins ce langage. » Il faut que je vous avoue,
» Lyſis, qu'amour triomphe enfin de moi,

» & que vous ſeul pouvez retarder ma
» mort. Moi, répondit Lyſis. Vous devez
» être perſuadé, que malgré vos defiances
» je ne manquerai jamais à l'amitié que je
» vous ai vouée. Ne penſez pas que votre
» paſſion me ſoit inconnuë ; mais votre ſi-
» lence qui m'offenſoit m'a fait taire. Puiſ-
» que vous l'avez connu, repliquai-je, &
» que vous ne m'en avez rien dit, je ſuis le
» plus offenſé ; car j'avoue bien que j'ai
» failli par mon ſilence ; mais il faut con-
» ſiderer qu'un amant n'eſt pas à ſoi, &
» que ſes fautes doivent être rejettées ſur
» la violence de ſon mal. Mais vous qui
» êtes ſans paſſion, par là même vous êtes
» ſans excuſe. Lyſis me répondit en ſou-
» riant : N'êtes-vous pas admirable, Co-
» rilas ? Vous êtes coupable & vous m'ac-
» cuſez ! Je ne veux pourtant pas vous
» contredire : Que puis-je pour vous ? Ce
» que vous n'avez pu pour vous-même,
» repliquai-je. Si je ne parviens à être ai-
» mé de Stelle, c'eſt fait de moi. Dieux !
» s'écria Lyſis, quel eſt votre malheur ?
» Fuyez, Corilas, des rivages ſi dange-
» reux, des rivages pleins d'ecueils, & qui
» ne ſont remarqués que par les naufrages
» de ceux qui ont pris la même route. J'en
» parle en homme inſtruit, vous le ſça-
» vez. Je ne doute point qu'ailleurs votre
» merite ne vous acquere une meilleure

» fortune qu'à moi ; mais que peut-on at-
» tendre de cette perfide ? Que vos diſcours
» me charment, lui répondis-je ! Je vous
» croyois encore quelque penchant pour
» elle ; & c'eſt ce qui m'a fait uſer de tant
» de retenue : Mais puiſqu'il n'en eſt rien,
» il faut qu'en cette occaſion vous me ren-
» diez les dernieres preuves de votre ami-
» tié. Je ſçai que la haine qui ſuccede à
» l'amour ſe meſure à l'excès de l'amour
» même ; toutefois Stelle m'ayant declaré
» que c'eſt par vous ſeul que je puis voir
» mes vœux accomplis, je vous conjure
» par notre amitié de m'aider. » Lyſis at-
tendoit de moi toute autre demande ; ou-
tre le déplaiſir qu'il auroit de parler à Stel-
le, il ſe voyoit encore à jamais privé de ce
qu'il aimoit le plus. Il répondit pourtant :
» Je ferai ce que vous exigez de moi ; mais
» ſouvenez-vous de ce que j'ai toujours
» oui dire, qu'aux meſſages d'amour, il
» faut employer des perſonnes qui ne
» ſoient point haies. » Voilà donc Lyſis
d'amant qu'il étoit, devenu meſſager d'a-
mour, uniquement parce qu'il m'aimoit,
& dans la vue de me ſervir, quoique dans
la ſuite il changea peut-être de deſſein ; mais
en cela il faut accuſer la puiſſance de l'a-
mour, & admirer l'amitié qu'il me portoit,
& qui le fit conſentir à ſe priver pour tou-
jours de ce qu'il aimoit, pour me le faire

oſſeder. Quelques jours après, 'recherhant l'occaſion de parler à Stelle, il la rouva ſeule en ſa cabane. Il s'arma tellement contre ſes attraits, par le ſouvenir de l'injure qu'il en avoit reçûe, qu'amour ne pouvoit guere eſperer de le vaincre. Ce n'eſt pas que la bergere ne s'étudiât autant à le ſurmonter, qu'il s'étudioit à lui reſiſter. Dès qu'elle l'apperçut, elle alla au devant de lui, & lui tint ce perfide langage. » Quel nouveau bonheur » me ramene l'aimable Lyſis ? Votre re- » tour me rend toute la joye qu'en me » laiſſant vous emportâtes avec vous. Ber- » gere plus artificieuſe que fidelle, répon- » dit le berger, je ſuis plus ſatisfait de » votre aveu, que je n'ai été offenſé de » votre infidelité. Mais laiſſons ces diſcours, » & daignez répondre à ce que je vais vous » demander. Voulez-vous tromper qui- » conque vous aimera ? Pour moi, je n'en » doute point, ſi vous dites avec ſerment » que vous ne tromperez perſonne, tous » ceux à qui vous le direz doivent attendre » le même ſort que moi. » La bergere, qui n'attendoit pas ces reproches, ne laiſſa pas de lui répondre : » Si vous n'êtes venu » que pour m'inſulter, je vous remercie » de votre viſite ; mais auſſi vous avez » bien lieu de vous plaindre de moi. Me » plaindre, repartit le berger ! je ne me

» plains de vous, ni ne vous inſulte. Bien
» loin de me plaindre, je me loue de
» votre humeur ; car ſi vous euſſiez plus
» long-temps feint de l'amitié pour
» moi, j'aurois plus long-temps demeuré
» dans mon erreur ; & plût à dieu que la
» perte de votre amitié ne m'eût pas cauſé
» plus de regret que de dommage ? Vous
» n'auriez pas lieu de me reprocher mes
» plaintes, ni les pretendues inſultes que
» je vous fais. Mais rien n'eſt plus vrai
» que vous êtes la plus trompeuſe & la plus
» ingrate bergere du Foreſt. Il me ſemble,
» répondit Stelle, que ces diſcours ſié-
» roient mieux à d'autres qu'à vous. » Alors Lyſis changeant un peu de maniere :
» Juſqu'ici, dit-il, j'ai prêté ma bouche
» au dépit de Lyſis, je parle maintenant
» pour un berger peu aviſé qui vous aime,
» & qui vous aime éperdument ; c'eſt Cori-
» las. Il s'eſt tellement laiſſé ſurprendre à
» vos dehors impoſans, que quoique je lui
» aye pu dire de votre humeur, il m'a été
» impoſſible de le ramener. Je lui ai dit ce
» que j'avois reconnu en vous, le peu de
» fond qu'il y a à faire ſur vous, votre du-
» plicité, votre peu d'amitié. Je lui ai juré
» que vous le tromperiez, & vous ne vou-
» drez pas que je ſois parjure ; mais l'in-
» fortuné berger eſt ſi aveugle, qu'il eſpe-
» re obtenir par ſon merite ce qui m'a été

» conſtamment refuſé. Et afin que vous » m'en croyiez, voici une lettre, qu'il » vous écrit.» Stelle ne voulant pas lire ma lettre, Lyſis l'ouvrit, & la lut tout haut.

CORILAS A STELLE.

Il eſt impoſſible de vous voir ſans vous aimer, & plus encore de vous aimer mediocrement. Si vous daignez y refléchir, autant que m'a temerité meriteroit d'être punie, autant me pardonnerez-vous par compaſſion. Si vous daignez recevoir ma lettre, rien n'égale mon bonheur; ſi vous la rebutez, je n'ai d'autre reſſource que la mort.

» *Hé* bien, Stelle, de quelle mort mou» ra-t-il, dit Lyſis, après qu'il eut fini? » pour moi je commence à le plaindre, & » vous, vous penſez déja comment vous » l'entretiendrez dans ſes ſentimens, & » comment enſuite vous lui ferez trou» vez vos refus plus amers. Il me ſem» ble, répondit Stelle, que ſi Corilas a les » ſentimens qu'exprime ſa lettre, il de» voit choiſir tout autre que vous pour la » rendre. Car vos diſcours ſont bien » plus capables d'inſpirer de la haine que » de l'amour. Stelle, repliqua le berger, » il ne montra jamais plus de prudence » qu'en cette occaſion: il connoît vos at» traits, vos affeteries, & qui pouvoit-il » plus ſurement employer que moi, qui

» vous hait plus que la mort ? L'artifice
» dont je me ſers n'eſt pas mauvais ; car
» en vous repreſentant ſi naïvement ce
» que vous êtes , vous ſentirez mieux
» l'honneur qu'il vous fait en vous aimant.
» Mais laiſſons ces diſcours , & dites-moi
» ſerieuſement s'il eſt dans vos bonnes
» graces, combien il y demeurera, puis
» qu'en verité je n'oſerois retourner à lui,
» ſans lui porter quelque bonne réponſe ;
» je vous en conjure par ſon amitié pre-
» ſente , & par la nôtre qui n'eſt plus. »
Le berger ajouta tant d'autres diſcours pareils, que Stelle crut enfin qu'il parloit ſincerement ; d'ailleurs celles qui s'aiment volontiers croyent encore plus volontiers qu'elles ſont aimées. Cependant Lyſis eut pour toute réponſe que l'amitié de ſon couſin, au défaut de la ſienne, ne lui étoit point deſagreable. Il la ſollicita depuis ſi vivement qu'il en eut toutes les aſſurances qu'il ſouhaitoit , même une promeſſe écrite de ſa main. Il me rendit un compte fidele de tout ce qu'il avoit fait, à la promeſſe près. Il connoiſſoit l'humeur de Stelle , & penſant que malgré ſa promeſſe elle me tromperoit , il ne voulut point m'en parler, de peur que je ne m'attachaſſe davantage à elle. Aminte ne ſçut rien de tout ceci, parce que Stelle ſe cachoit d'elle avec un ſoin extrême. Lors

que j'eus reçu cette aſſurance, je remerciai d'abord la bergere, & je ſongeai à donner des ordres pour les nôces. J'en parlois ouvertement, bien que Lyſis ne ceſſât de me dire que je ſerois trompé. Mais l'apparence du bien que nous deſirons eſt ſi flateuſe, que nous n'écoutons rien de ce qui peut affoiblir notre eſperance. Pendant que ce mariage ſe divulguoit, Semire qui, comme je vous l'ai dit, s'étoit retiré à cauſe de Lyſis & de moi, piqué des diſcours qu'elle avoit tenus de lui, reſolut à quelque prix que ce fût de rentrer en ſes bonnes graces, dans le deſſein de la quitter enſuite, de façon qu'elle ne pût pas dire que la rupture venoit d'elle. Il n'eut pas beſoin de beaucoup d'artifices, il connoiſſoit l'humeur volage de Stelle. Aux premiers ſoins de Semire, elle ſe determine à me quitter pour lui, comme elle l'avoit quitté pour moi. Le jour des nôces, où j'avois aſſemblé mes proches & mes amis arriva. Je reçus leurs complimens; mais Stelle qui avoit dans le cœur une nouvelle paſſion rompit tout à coup ſous des pretextes encore plus frivoles que les premiers. J'en fus tellement indigné que je partis ſans lui dire adieu, & je conçus un ſi grand mépris pour elle, que jamais depuis elle n'a pû ſe raccommoder avec moi.

Jugez maintenant, mon pere, ſi j'ai lieu de m'en plaindre, & ſi ceux qui racontent l'hiſtoire à mon deſavantage ſont bien informés. » A la verité, répondit Adamas, » voilà une indigne bergere, je ſuis ſurpris » qu'ayant trompé tant de perſonnes, quel- » qu'un ait encore pû ſe fier à elle. Je ne » vous ai pas tout dit, reprit Corilas; » car après que tous, excepté Lyſis, ſe » furent retirés, elle fit en ſorte que Semire » l'arrêta juſque ſur le ſoir. Elle cherchoit » ſans doute à r'avoir ſa promeſſe, parce » qu'elle voyoit bien qu'il étoit indigné » contr'elle. Eſt-il poſſible, Lyſis, lui » dit-elle effrontément, que vous ayez » tellement oublié l'amour que vous m'a- » vez jurée, que vous ne deſiriez plus de » me plaire? Moi, répondit Lyſis, que plus » tôt le ciel me faſſe mourir. » A ce mot, il lui échape, & ſort de la maiſon. Elle le ſuivit, & l'ayant atteint, elle lui ſerra les mains de façon que l'on eût jugé qu'elle l'aimoit tendrement. Semire, tout inſtruit qu'il étoit de ſes artifices, ſe plût à ſes careſſes, bien qu'il n'y ajoutât point foi. » Mon dieu, Stelle, lui dit-il, vous » abuſez bien des dons que le ciel vous a » prodigués! Si ce corps enfermoit un » eſprit qui reſſemblât en quelque ſorte à » ſa beauté, qui pourroit vous reſiſter? » Stelle reconnoiſſant l'effet de ſes careſſes,

y ajouta tout l'artifice de ſes yeux, & toute la douceur de ſes diſcours ; en ſorte que le berger fut comme hors de lui-même. » Gentil berger. lui dit-elle, s'il » eſt vrai que vous ſoyiez ce Lyſis » qui autrefois m'a tant aimée, je vous » conjure par le ſouvenir d'un temps ſi » heureux pour moi, de vouloir m'écou- » ter en particulier. Vous comprendrez » que ſi vous avez eu lieu de vous plain- » dre, cette ſeconde faute, ou du moins » que vous eſtimez telle, je ne l'ai com- » miſe, que pour remedier à la premiere. Lyſis ne put tenir davantage ; cependant, pour cacher ſa défaite : » Voyez-vous, » Stelle, répondit-il, combien vous vous » trompez. Je ſuis ſi éloigné de faire rien » qui vous plaiſe, qu'il n'y a rien qui vous » déplaiſe que je ne me propoſe de faire. » Puiſqu'il n'y a point d'autre moyen, » repliqua la bergere, revenez donc dans » la maiſon pour me déplaire. Avec cette » intention, dit le berger, j'y conſens. » Ils rentrerent donc, & lorſqu'ils furent aſſis, elle reprit la parole en ces termes : » Berger, je ne puis plus diſſimuler avec » vous. Cette Stelle, que vous avez crue ſi » volage, eſt plus conſtante que vous ne » penſez. » Mais interrompant ſoudain ce propos : » Qu'avez-vous fait, dit-elle, de » la promeſſe que je vous ai donnée autre-

» fois en faveur de Corilas. Si vous la lui » avez donnée, cela ſeul peut nous in- » quieter. » Qui n'eût cru à la place de Lyſis qu'il étoit aimé ? Auſſi le berger s'imaginant qu'elle vouloit faire pour lui ce qu'elle m'avoit refuſé, n'héſita pas à lui rendre cette promeſſe, qu'il avoit toujours tenue fort ſecrette. Dès qu'elle l'eut, elle la déchira, & la jettant au feu, elle lui en fit un ſacrifice, puis ſe tournant vers le berger, elle lui dit en ſouriant : « Il ne » tiendra plus qu'à vous, gentil berger, » de pourſuivre votre voyage, car il eſt » déja tard. Dieux, s'écria Lyſis, ſe peut- » il que je ſois déçu par la même perſonne » pour la troiſiéme fois ? Quelle raiſon a- » vez-vous, lui dit-elle, de penſer que » vous ſoyez trompé ? Ah perfide, repli- » qua-t-il ! ne m'avez-vous pas dit que » vous me feriez connoître que vous n'a- « viez fait cette faute, que pour reparer » la premiere, & que vous me découvri- » riez vos intentions ? Lyſis, dit-elle, vous » en venez toujours aux injures ; ſi je ne » vous ai jamais aimé, ne ſuis-je pas con- » ſtante à ne vous aimer point encore ? » Et ne vous ai-je pas découvert mon » cœur, puiſqu'ayant eu de vous ce que » je voulois, je vous laiſſe aller en paix ? » Croyez que toutes les paroles que j'ai » perdues avec vous n'aboutiſſoient qu'à

» ravoir ce papier. Maintenant que je l'ai, » je prie les dieux qu'ils vous conduiſent.» Quel étonnement fut celui du berger ! Il ſe retira chez lui ſans pouvoir prononcer un ſeul mot.

Lyſis a bien été vengé depuis ; car Semire qui étoit encore piqué du mépris qu'elle lui avoit marqué, & conſiderant d'ailleurs ſon extréme legereté, il reſolut de la prévenir. Il la trompa, comme elle nous avoit trompés Lyſis & moi. Il rompit le mariage au milieu de l'aſſemblée.

Après que Corilas eut fini ſon recit, Adamas lui dit en ſouriant : » Mon enfant, » ce que je puis vous conſeiller de mieux, » c'eſt d'éviter la perfide ; & lorſque vous » trouverez un parti convenable, de le » prendre, ſans vous arrêter à ces capri- » ces du premier âge ; car il n'eſt rien » qui attire tant d'eſtime, que de ſe ma- » rier non par amour, mais par raiſon : » cette action étant une des plus impor- » tantes que vous puiſſiez jamais faire, & » dont dépend tout le bonheur de votre » vie. » A ces mots ils ſe ſeparerent, car il commençoit à ſe faire tard, le druyde continua ſa route, & Corilas ſe retira dans ſa cabane.

* * *
* *

L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ.
PASTORALE ALLEGORIQUE.
PREMIERE PARTIE.

LIVRE SIXIE'ME.

LEONIDE ne trouvant point Adamas à Feurs, elle reprit la route qu'elle avoit tenue, ſans s'arrêter qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour dîner; le deſir qu'elle avoit de connoître les bergeres qu'elle avoit vues le jour d'auparavant, lui fit prendre la reſolution de paſſer la nuit avec elles. Elle revint donc au même lieu où elle les avoit rencontrées: puis tournant les yeux de tous côtés, elle apperçut au loin des bergeres, mais ne pouvant les reconnoître dans un ſi grand éloignement, elle s'approcha d'elles par un long circuit, & connut enfin que c'étoit les mêmes qu'elle cherchoit. Elle ne pouvoit arriver plus heureuſement,

pour ſatisfaire ſa curioſité. Ces trois bergeres, en ſortant de leur hameau, avoient reſolu de paſſer enſemble le reſte de la journée, & de parler en liberté de ce qui les intereſſoit davantage. Leonide prétant l'oreille, entendit qu'Aſtrée diſoit à Diane : » C'eſt maintenant, ſage bergere, que » vous acquiterez votre promeſſe, puiſque » ſur votre parole, Phylis & moi nous vous » avons raconté de bonne grace ce que » vous vouliez ſçavoir de nous.

» Belle Aſtrée, répondit Diane, je ne » me ſens pas moins obligée à contenter » votre curioſité, par l'amitié qui eſt entre » nous, & qui ne permet pas que je vous » cache rien, que par la parole que je vous » en ai donnée. Si j'ai tant differé, croyez, » bergeres, que c'eſt l'occaſion ſeule qui » m'a manqué ; car bien que je ne puiſſe » ſans rougir, vous raconter mes avantu- » res, je vous ſacrifie aiſément cette hon- » te, puiſque je ne m'y expoſe que pour » vous plaire. Pourquoi rougiriez-vous, » dit Phylis ? Eſt-ce un crime que d'aimer ? » Non, repliqua Diane, mais ſouvent l'a- » mour eſt pris pour un crime, & c'eſt » notre malheur. Vous nous offenſeriez, » répondit Aſtrée, ſi vous aviez de nous » cette opinion. L'amitié que je vous por- » te à toutes deux, repartit Diane, ne me » permet pas de juger ainſi de vous. Mais ce

» qui m'inquiete, n'eſt pas le jugement de
» mes amies, parce que je vivrai toujours
» avec elles, ſans leur rien diſſimuler de
» ce qui me regarde ; c'eſt le jugement du
» reſte des hommes, auprès de qui on
» peut être aiſément noirci par les faux
» rapports ; & c'eſt pour cela que je vous
» conjure par notre amitié, de garder un
» ſecret inviolable ſur ce que vous allez
» entendre. » Les deux bergeres lui jurerent le ſecret, & elle reprit ſon diſcours en ces termes.

HISTOIRE DE DIANE.

LE recit que vous attendez de moi, belles & diſcretes bergeres, me coûtera moins de paroles, que les avantures qui en ſont le ſujet ne m'ont coûté de larmes ; & puiſque vous voulez que je renouvelle un ſi triſte ſouvenir, permettez-moi d'abreger, pour ne pas diminuer en quelque ſorte ma felicité preſente par la memoire de mes malheurs paſſez. Bien que vous n'ayez jamais vû ni Celion, ni Belinde, ſans doute vous aurez oui dire qu'ils m'ont donné la naiſſance, & peut-être aurez-vous ſçu une partie des traverſes qu'ils ont eſſuyées, & qui furent le preſage de celles que je devois éprouver. Après que leur

mariage eut amorti les feux de l'amour, ls ſe livrerent aux affaires. On leur ſuſcita differens procès, dont ils furent contraints de terminer pluſieurs à l'amiable. Phormion un de leurs voiſins, entr'autres, les perſecuta ſi vivement, que leurs amis leur conſeillerent, pour aſſoupir toutes ces querelles, de faire une promeſſe d'alliance future entr'eux. Ils n'avoient point encore d'enfans, ni l'un ni l'autre, parce qu'ils ne venoient que de ſe marier. Ils jurerent donc par Thautates, ſur l'autel de Belenus, que s'ils n'avoient qu'un fils & une fille, ils les marieroient enſemble; & cette alliance fut promiſe avec tant de ſermens, que pour y manquer il eût fallu avoir perdu toute crainte des dieux. Quelque temps après mon pere eut un fils, qui diſparut, lorſque les Gots ravageoient cette province. Je naquis enſuite, mais ſi malheureuſement pour moi, que mon pere n'a jamais eu la conſolation de me voir. Phormion voyant mon pere mort, & mon frere perdu, car ces barbares l'avoient enlevé, & peut-être tué; ce qui cauſa un déplaiſir ſi violent à mon oncle Diamis, qu'il s'en alla, Phormion, dis-je, reſolut s'il avoit un fils, de demander l'execution du traité. Sa femme accoucha bien-tôt, mais d'une fille; & parce qu'il craignoit, comme elle étoit âgée, de n'avoir

plus d'enfans, il publia qu'elle avoit mis au monde un fils. Pour ſoûtenir ſon impoſture, il lui donna le nom de Filidas; & quand elle fut en âge, il lui fit apprendre les exercices qui conviennent aux bergers. Le deſſein de Phormion étoit de ſe rendre maître de mon bien, par ce feint mariage, & quand nous ſerions plus âgées Filidas & moi, de me donner à un de ſes neveux, qu'il aimoit tendrement. Il ne fut point trompé dans ſon premier deſſein. Bellinde craignoit trop les dieux, pour manquer à remplir l'obligation que mon pere avoit contractée. Elle me remit entre les mains de Phormion. Mais à peine fus-je ſortie des ſiennes, que ne pouvant plus demeurer en cette contrée ſans moi, elle ſe retira vers le lac Leman, pour être maîtreſſe des veſtales, ſuivant la prédiction de la vieille Cleontine. Auſſi-tôt que je fus dans la maiſon de Phormion, il fit venir ce neveu auquel il me deſtinoit. Il ſe nommoit Amidor. C'eſt-là que commencerent mes malheurs. Phormion lui fit entendre que mon mariage avec Filidas n'étoit pas ſi aſſuré qu'il ne pût bien ſe rompre, ſi nous n'avions point de goût l'un pour l'autre. Il lui recommanda en même temps de ne rien oublier pour me gagner; enſorte que de moi-même je me donnaſſe à lui, ſi j'étois libre. Amidor s'y prit

prit de façon que je ne puis vous exprimer tout ce qu'il faiſoit pour moi. Sur ces entrefaites Daphné, tres-ſage bergere, revint des rives de Furam, où elle avoit demeuré pluſieures années. Nous étions voiſines ; & dans une converſation que par hazard nous eûmes enſemble, nous nous plûmes tellement l'une à l'autre, que je commençai de m'ennuyer moins qu'auparavant ; car je l'avouerai, l'humeur jalouſe de Filidas me l'avoit rendue inſuportable ; elle ne pouvoit ſouffrir que j'euſſe avec perſonne le moindre entretien. Les choſes étoient en cet état lorſque tout à coup Phormion tomba malade, & mourut le jour même, ſans pouvoir donner ordre à ſes affaires, ni aux miennes. Filidas ſe voyant indépendante, & maîtreſſe de mon ſort, elle reſolut de conſerver cette autorité, elle perſiſta dans ſon déguiſement, par la conſideration de la ſervitude à laquelle notre ſexe eſt aſſujeti ; & par la crainte des diſcours auſquels elle donneroit lieu, ſi elle venoit à ſe declarer fille.

Elle retint donc le nom que ſon pere lui avoit donné, & craignant plus que jamais d'être découverte, elle m'obſervoit tellement que je n'étois preſque jamais ſans elle. C'eſt ici, aimables bergeres, que j'ai beſoin de votre indulgence, &

que vous devez vous perſuader qu'après les ennuis que l'amour m'a cauſés, je ſuis maintenant inſenſible à tous ſes traits. Helas! c'eſt du berger Filandre dont je veux parler, Filandre, qui le premier m'apprit à aimer, & qui a emporté avec lui dans le tombeau tout ce que je pouvois avoir de tendreſſe. » Comment ſe peut-il, » interrompit Aſtrée, que je n'en aye point » entendu parler ? car vous ſçavez que la » mediſance n'épargne perſonne. Vous » vous êtes donc conduits avec bien de la » prudence ? Si l'on n'a point parlé de nos » amours, répondit Diane, c'eſt moins à » notre prudence qu'à notre bonne inten- » tion que j'en ſuis redevable.

Le jour que nous celebrions la fête de Diane & d'Apollon, je vis le berger pour la premiere fois. Il vint à nos jeux avec une ſœur qui lui reſſembloit parfaitement, & tous deux ils attirerent les yeux de l'aſſemblée. Comme ils étoient alliés à ma chere Daphné, auſſi-tôt que je vis la ſœur de Filandre, je courus à elle, je l'embraſſai ſi tendrement, que dès lors elle ſe crut obligée à m'aimer. Son nom eſt Callirée; on l'avoit mariée ſur les rives de Furam, à un berger appellé Gereſtan, qu'elle vit pour la premiere fois, le jour qu'elle l'épouſa, & c'eſt pour cela qu'elle avoit peu d'affection pour lui. Les careſſes que

e fis à la ſœur engagerent le frere à demeurer près de moi, tant que le ſacrifice dura. Ce jour-là même, dirai-je bonheur ou malheur pour lui, je m'étois ajuſtée le mieux que j'avois pû, croyant qu'a cauſe de mon nom cette fête me regardoit bien autrement que mes compagnes. Filandre qui venant d'un long voyage, n'avoit d'autres connoiſſances que celles que ſa ſœur lui donnoit, ne nous laiſſa guere de tout le jour : de ſorte que me ſentant obligée à l'entretenir, je n'oubliai rien pour lui plaire. Mes ſoins ne furent pas inutiles ; car dès lors cet infortuné berger ſentit naître en ſon cœur une affection pour moi, laquelle n'a fini qu'à ſa mort ; encore ſuis-je aſſurée que ſi parmi les ombres on a quelque ſouvenir des vivans, il conſerve l'amour qu'il me jura tant de fois. Daphné s'en apperçut le jour même, du moins elle m'en parla le ſoir ; mais je rejettai ſi loin cette idée, qu'elle me dit. » Je conçois, » Diane, que ce jour me coûtera bien des » prieres, & à Filandre bien des peines. » Elle ſe faiſoit ordinairement un plaiſir de me faire la guerre ſur des choſes de pareille nature ; cet avis pourtant fut cauſe que le lendemain je crus reconnoître une partie de ce qu'elle m'avoit dit. Nous avions accoûtumé de nous aſſembler après midi ſous des arbres, & d'y danſer au ſon des

chalumeaux & des muſettes, ou bien de nous aſſeoir en rond, & de nous entretenir de matieres agréables. Il arriva que Filandre vint s'aſſeoir entre Daphné & moi ; en attendant le parti que toute la troupe prendroit, je lui faiſois les queſtions auſquelles je penſois qu'il me pourroit répondre. Amidor s'en apperçut, & de dépit en s'en allant, il chanta ces vers, ayant auparavant tourné les yeux ſur moi, pour faire connoître que c'étoit à moi qu'ils s'adreſſoient.

A la fin celui l'aura
Qui dernier la ſervira.
D'une bergere ſi volage
Qui peut croire d'être aimé
Ne doit pas être eſtimé
Fort aviſé, ni fort ſage.
Car enfin celui l'aura
Qui dernier la ſervira.

Cette chanſon me piqua juſqu'au vif ; cependant j'aurois caché mon déplaiſir, ſi chacun dans l'inſtant ne m'eût regardée ; & ſans Daphné je ne ſçai quelle je fus devenue ; mais ſans attendre la fin de cette chanſon, elle l'interrompit.

Quand nous eûmes fini, chacun chanta des vers ſelon ſon rang ; & Filandre en dit

à ſon tour que j'ai oubliés. Je crus qu'ils s'adreſſoient à moi : je ne ſçai ſi ce que Daphné m'avoit dit aida à me le faire croire, ou plutôt ſi ſes yeux, qui s'énonçoient plus clairement que ſa bouche, ne me le perſuaderent pas. Il m'en convainquit bien mieux dans la ſuite par ſa diſcretion, car elle accompagne toujours le veritable amour. Ce jeune berger reconnut l'humeur d'Amidor ; & parce que l'amour rend toujours curieux, il s'informa qui étoit Filidas ; & pour leur fermer les yeux à l'un & à l'autre, il lia avec eux une étroite amitié, ſans leur donner la moindre connoiſſance de celle qu'il me portoit. Non ſeulement il réuſſit à tromper Amidor ; peut s'en fallut qu'il ne me trompât moi-même, parce qu'il nous laiſſoit pour aller à lui, & ne venoit jamais où nous étions qu'avec lui : la ruſée Daphné s'en apperçut d'abord. Amidor, diſoit-elle, n'eſt pas aſſez aimable pour attirer ſur ſes pas un berger tel que Filandre ; il a donc quelqu'autre ſujet en vue. Les diſcours de Daphné me perſuaderent, & j'avouerai que dès lors ſa diſcretion me plût tellement, que ſi j'avois pu conſentir à être aimée, c'eût été de lui ; mais l'heure où je devois ceder à l'amour n'étoit pas encore venue. Quand il vint nous dire adieu, il fit mille proteſtations d'amitié à

Amidor, & à Filidas. Cependant Daphné me diſoit à l'oreille : » Figurez-vous que » ces proteſtations vous regardent, & vous » êtes injuſte ſi vous n'y répondez. » Et lorſqu'Amidor lui exprimoit ſa reconnoiſſance, » oh qu'il eſt ſot ! diſoit-elle, de » penſer que ces offrandes ſont deſtinées » pour ſon autel. » Mais il diſſimula ſi habilement, & gagna tellement l'eſprit d'Amidor, que celui-ci repetant ce que Filandre l'avoit prié de dire à Filidas ; il y mêla les louanges les plus flateuſes. C'eſt ce qui fit deſirer à cette fille de le voir, & quelques jours après ils l'envoyerent prier de les venir voir : & cela à mon *inſçû*, parce que je ne parlois jamais de lui qu'avec une eſpece de nonchalance qu'ils prenoient pour mépris. Dieu ſçait s'il ſe fit prier plus d'une fois, lui qui ne deſiroit rien tant que ce qui lui étoit propoſé. Le jour qu'il devoit arriver, nous nous promenions Daphné & moi ſous les arbres voiſins. Et ne ſçachant preſque de quoi nous entretenir, pendant que nos troupeaux paiſſoient, nous marchions à l'avanture, lorſque nous entendîmes de loin une voix qui nous ſembla étrangere. La curioſité nous emporta, nous nous avançâmes vers le lieu où la voix nous conduiſoit. Daphné qui marchoit devant moi, ayant reconnu Filandre, elle me fit ſigne d'aller douce-

ment, & quand je fus près d'elle, elle me nomma Filandre, qui fatigué ſans doute de la longueur du chemin, s'étoit appuyé contre un arbre. Quand nous arrivâmes, il recommença par hazard en ces termes :

Je bravois Amidor & ſes charmes
Lorſqu'il quitta ſes armes
Et qu'aux vôtres il eut recours.
Il me tint pourtant ce diſcours
Avant que de me faire outrage.

Un dieu ſur un ſerpent remporte l'avantage;
Et fier d'un triomphe ſi vain
Il me regarde avec dédain;
Pour Daphné je le rendis tendre,
Et par un triſte changement
Je lui ravis ſes feux, juge, juge Filandre,
Quel doit être ton châtiment.
Le feu dont fut brûlé ce dieu préſomptueux,
Ne partoit que des yeux
D'une nymphe qu'encore il aime.
Mais je veux que le tien
Plus ardent que le ſien
Parte de Diane même.

Quand je m'entendis nommer, aimables bergeres, je treſſaillis, comme ſi par mégarde j'euſſe marché ſur un ſerpent, & ſans vouloir attendre davantage, je me

retirai le plus doucement que je pus, pour n'être pas vue, quoique Daphné pour m'y faire retourner, me laiſſât aller aſſez loin ſeule. Lorſqu'elle vit que je pourſuivois ma route, elle s'éloigna peu à peu de lui, pour n'être point entendue, & courut à perte d'haleine pour me rejoindre, en me faiſant mille reproches interrompus. Et quand elle put parler : » En verité, me dit-elle, ſi les dieux ne » vous puniſſent pas, je les croirai auſſi » injuſtes que vous. Quoi ! vous ne dai- » gnez ſeulement pas écouter ſes plaintes, » quand vous les attirez. Moi, répondis- » je, comment cela ſe pourroit-il, puiſ- » que je ne penſe pas même à lui. Si vous » y penſiez quelquefois, reprit-elle, vous » vous ſentiriez pour lui quelque pitié. » Je rougis à ce mot, & ma rougeur fit comprendre à Daphné que ces paroles m'offenſoient. C'eſt pour cela qu'elle me dit en ſouriant : » Diane, ne croyez pas » que je parle ſerieuſement. Je ſuis perſua- » dée que le berger ne ſonge point à vous, » & que s'il vous a nommée dans ſa chan- » ſon c'eſt pour ſe déſennuyer qu'il va » chantant les vers d'autrui, ou bien qu'il a » quelqu'autre bergere en vue, qui porte » le même nom que vous.

Après mille autres diſcours, ennuyées de la promenade, nous revinmes par un au-

tre ſentier au lieu où étoit Filandre. De ma part la choſe arriva ſans deſſein, je n'oſerois dire le même de Daphné, & nous trouvant ſi près de lui, je fus obligée de l'examiner. Nous l'avions vû d'abord aſſis & appuyé contre un arbre ; alors nous le trouvâmes étendu par terre. Il avoit ſous ſes yeux une lettre qu'il mouilloit de ſes larmes. Nous crûmes qu'il veilloit, il dormoit pourtant, comme nous n'en pûmes douter, après que Daphné moins timide que moi, nous eût apporté la lettre. Je la pris, & la lus ; elle étoit conçue en ces termes.

FILANDRE A DIANE.

QU'un berger, en vous voyant, court une dangereuſe fortune ! S'il vous aime il eſt perdu ſans reſſource ; s'il ne vous aime point, il eſt ſans jugement. De ces deux erreurs j'ai choiſi celle qui étoit plus ſuivant mon goût, & dont auſſi bien je ne pouvois me defendre. Ne vous irritez donc pas, belle Diane, ſi vous ayant vue je vous aime, puiſqu'on ne peut vous voir ſans vous aimer ; ſi vous jugez cet aveu digne de châtiment ſouvenez-vous que j'aime mieux mourir en vous aimant, que de vivre ſans vous aimer. Que dis-je ! il n'eſt plus en mon pouvoir de faire autrement. Il faut, tant que je vivrai, que je vous ſois auſſi veritablement acquis, que vous ne pouvez être ce que vous êtes, ſans être la plus belle de toutes les bergeres.

Si en voyant la lettre, je ſentis naître la pitié dans mon cœur, quelle devins-je après l'avoir lue ! Daphné la remit ſi doucement, qu'elle n'éveilla point le berger, & revenant à moi : » Sans » mentir, me dit-elle, je plains bien Fi- » landre ; car il n'eſt que trop vrai qu'il » vous aime, & vous-même vous n'en » ſçauriez douter. Je vous conjure par no- » tre amitié, lui répondis-je, de ne lui ja- » mais apprendre que j'aye quelque con- » noiſſance de ſes intentions, & ſi vous » l'aimez, vous lui conſeillerez de ne » m'en jamais parler. Vous ſçavez com- » bien je vous eſtime, vous & Callirée, » je ſerois au deſeſpoir, s'il falloit le ban- » nir de notre compagnie, & vous n'igno- » rez pas que j'y ſerois contrainte, s'il » oſoit me declarer ſa paſſion. Comment » voulez-vous donc qu'il vive, dit elle ? » Comme il vivoit, avant que de m'avoir » vue, répondis-je. Mais alors, repliqua- » t-elle, il n'avoit point ſenti le feu qui » le devore maintenant. *Qu'il l'éteigne*, » Daphné. *Diane*, le feu qui peut s'étein- » dre eſt petit. Quelque grand qu'il ſoit, » ajoutai-je, il ne brule que ceux qui en » approchent. Bien que celui qui s'eſt bru- » lé evite le feu, répartit-elle, il ne laiſſe » pas en fuyant d'en emporter la douleur.

Avec de ſemblables diſcours, nous re-

vinmes vers nos troupeaux ; & le ſoir lorſque nous les eûmes ramenés dans nos cabanes, nous trouvâmes Filandre, à qui Filidas & Amidor marquoient tant d'amitié, que Daphné ne pouvoit comprendre ce qu'elle voyoit. Il paſſa quelques jours avec nous, ſe conduiſant à mon égard avec tant de reſerve, que, ſans ce que nous avions vû Daphné & moi, nous n'euſſions rien ſoupçonné de ſon deſſein. Il fut enfin obligé de partir, & ne ſçachant à quoi ſe reſoudre, il alla trouver ſa ſœur qu'il aimoit tendrement, & en qui il avoit une entiere confiance. La bergere, comme je vous l'ai dit, qui avoit été mariée par autorité, ne trouvoit d'autre plaiſir ni d'autre conſolation que dans l'amitié de ſon frere. Après les premiers embraſſement, elle l'interrogea ſur ſon voyage, lui demanda des nouvelles de Daphné & de moi, & l'entendant parler de moi ſi avantageuſement, elle lui dit à l'oreille : » Je crains bien, mon frere, que vous » l'aimiez plus que moi : je l'aime, répon- » dit-il, comme elle le merite. J'ai donc » bien deviné, repliqua-t-elle, car je ne » ſçai point de bergere qui merite autant » d'être aimée, & j'avouerai que ſi j'étois » d'un autre ſexe, à quelque prix que ce » fût, le voulut-elle, ou non, je ſerois » ſon ſerviteur. Je croi, ma ſœur, lui ré-

» pondit-il, que vous parlez ſerieuſe-
» ment. Je vous le jure, ajouta-t-elle, ſur
» ce que j'ai de plus cher. Si cela étoit,
» repartit le berger, vous ne ſeriez pas
» ſans affaires, car ſi j'en ai bien jugé,
» elle n'eſt pas aiſée à flechir, outre que
» Filidas en eſt jalouſe à la fureur, & qu'-
» Amidor l'obſerve de façon, qu'elle a
» toujours à ſes côtez l'un ou l'autre. O
» mon frere, s'écria-t-elle, tu es pris!
» autrement tu n'aurois pas remarqué ces
» circonſtances. » En même temps elle le preſſa de lui avouer ce qui en étoit. Il le fit en termes ſi forts, qu'elle ne put douter de ſon affection pour moi. Et lorſqu'elle lui demanda comment j'avois reçu ſa declaration, » O dieux, lui dit-il, ſi vous
» connoiſſiez ſon caractere, vous convien-
» driez que perſonne n'entreprit jamais
» rien d'auſſi difficile. Tout ce que j'ai pu
» faire juſqu'ici, a été de tromper Amidor
» & Filidas, en leur perſuadant que je ſuis
» uniquement à eux; & j'y ai ſi bien réuſſi
» qu'ils m'envoyerent prier de les aller
» voir. » Il lui raconta alors tout ce qui s'étoit paſſé entr'eux. » Mais, ajouta-til,
» quoique j'y fuſſe allé dans le deſſein
» d'expliquer à Diane mes ſentimens pour
» elle, le reſpect m'a lié la langue; & je
» deſeſpere de le pouvoir jamais, à moins
» qu'une longue habitude avec elle ne

» m'en inſpire la hardieſſe ; & cette lon-
» gue habitude je ne puis l'avoir ſans qu'-
» Amidor & Filidas s'en apperçoivent : Concevez, ma ſœur, toute l'horreur de ma ſituation. Callirée qui avoit pour ſon frere l'affection la plus tendre, reſſentit ſi vivement ſa peine, qu'elle lui dit. » Voulez-vous, mon frere, qu'en
» cette occaſion je vous rende une preuve
» de ma bonne volonté ? Bien que je n'en
» aye jamais douté, lui répondit-il, j'y
» conſens volontiers ; puiſque vous le
» voulez, reprit-elle, écoutez à quoi je
» m'expoſe pour vous.

» Vous ſçavez que nous nous reſſemblons
» ſi parfaitement, que ceux mêmes avec
» qui nous vivons ne nous diſtinguent que
» par notre habit. Et, puiſque vous ne
» pouvez arriver à votre but, qu'en de-
» meurant auprès de Diane, ne pourrez-
» vous pas y demeurer ſans ſoupçon,
» lorſque l'on vous prendra pour une
» fille ? Filidas ne ſe défiera point de vous
» ſous mes habits, & moi revenant vers
» Gereſtan avec les vôtres, je lui ferai en-
» tendre que Daphné & Diane vous au-
» ront retenu. Je n'aurai beſoin que d'un
» pretexte ſpecieux pour obtenir de mon
» mari la permiſſion de les aller voir, ce
» qui ne ſera peut-être pas ſi facile.

» En verité, répondit Filandre, il n'y

» eut jamais une meilleure ſœur que vous.
» Si j'accepte vos offres, ma chere ſœur,
» prenez-vous en à mon amour qui m'y
» contraint, & croyez qu'il n'y a point
» d'autre moyen de conſerver ce frere
» que vous aimez.» Et comme il l'embraſſoit avec des démonſtrations de joye qui ne peuvent s'exprimer: » Mon frere,
» lui dit-elle, laiſſons ces diſcours à ceux
» qui s'aiment moins; déliberons ſeulement ſur ce que nous avons à faire.
» Pour obtenir le congé dont nous avons
» beſoin, dit Filandre, nous n'avons qu'à
» feindre, que ſi l'on m'a fait tant d'accueil chez Filidas, c'eſt parce qu'Amidor veut rechercher la niéce de votre
» mari; & comme il ſouhaiteroit déja
» d'en être délivré, je ſuis perſuadé qu'il
» conſentira à votre départ, ſi nous lui
» faiſons entendre que vous & Daphné
» vous pourrez conclure ce mariage.» Callirée applaudit à cet expedient. Filandre à la premiere occaſion qui ſe preſenta parla à Gereſtan, il lui repreſenta l'alliance ſi facile & ſi avantageuſe, que Gereſtan s'y porta de lui-même. Cependant Filandre qui vouloit laiſſer croître ſes cheveux, afin que le déguiſement dont il étoit convenu avec ſa ſœur réuſſit plus ſûrement, prétexta un ſecond voyage, pour mettre ordre à quelques affaires. Dès que Filidas

eut appris ſon arrivée, elle alla le viſiter, accompagnée du ſeul Amidor, & l'amena dans notre hameau, où il demeura huit jours, auſſi timide que la premiere fois.

Pendant ſon ſejour avec nous, il arriva une choſe qui prouve bien qu'on ne peut long-temps ſurmonter la nature. Quelqu'attention qu'eût Filidas à paroître ce qu'elle n'étoit point, le mérite de Filandre & ſes aſſiduités firent ſur ſon eſprit l'impreſſion qu'il deſiroit faire ſur le mien. C'eſt ainſi qu'Amour, qui rit de la prudence humaine, le fit triompher d'un objet auquel il ne ſongeoit pas.

Filidas véritablement épriſe ne pouvoit plus vivre ſans Filandre ; elle faiſoit pour lui des avances dont il étoit lui-même étonné, & ſans le deſir qu'il avoit de demeurer près de moi, il n'eût pas manqué de la rebuter. Enfin quand il jugea ſes cheveux aſſés longs, il retourna chez Gereſtan ; il lui dit qu'il avoit mis l'affaire en bon train, mais que Daphné avant que de parler, avoit jugé à propos qu'Amidor vît ſa niéce en quelque lieu, afin de ſçavoir ſi elle lui ſeroit agreable, & que le meilleur expedient étoit que Calſirée l'y conduiſît.

Gereſtan agréa la propoſition, il donna ſur cela des ordres poſitifs à ſa femme. Celle-ci, pour irriter ſes deſirs, prétexta

tantôt le déplaiſir qu'elle auroit de s'éloigner de lui, & tantôt la lenteur de pareilles affaires. Mais Gereſtan qui vouloit être obéi, la fit partir trois jours après, avec ſon frere & ſa niéce. Le premier jour elle alla coucher chez Filandre, où le matin ils changerent d'habits. Leur taille ſe rapportoit ſi parfaitement, que ceux mêmes qui les accompagnoient ne s'apperçurent de rien. J'avouerai que j'y fus trompée auſſi comme les autres. Comment ne l'aurois-je pas été, puiſque Filidas le fut bien, lui qui voyoit par les yeux de l'Amour qui ſont ſi pénétrans ? Dès qu'ils furent arrivés, elle nous laiſſa la feinte Callirée, je veux dire Filandre, & elle emmena la vraye dans une autre chambre pour ſe repoſer. Filandre l'avoit inſtruite le long du chemin de tout ce qu'elle avoit à répondre, & même il l'avoit avertie des avances qu'elle lui faiſoit ; avances qui ne reſſembloient pas mal à celles des perſonnes qui aiment. Quoi que Callirée eût reſolu de ſacrifier ſes importunités à la ſatisfaction de ſon frere ; cependant elle qui jugeoit du ſexe de Filidas par ſon habit, en avoit tant d'horreur, qu'elle ſe faiſoit violence pour lui parler.

Pour nous, lorſque nous fûmes retirées, Daphné & moi, nous fimes à Filandre les careſſes uſitées parmi les femmes

qui

qui ſont amies, & le berger les recevoit & les rendoit avec de ſi vifs tranſports, qu'il m'a juré depuis qu'il étoit alors veritablement hors de lui-même. Peut-être que ſi j'avois eu plus d'experience, ſes actions me l'auroient fait reconnoître ; Daphné pourtant ne ſoupçonna rien. Quelque temps après le ſouper, nous nous retirâmes à l'écart, pendant que Callirée & Filidas ſe promenoient dans la chambre. J'ignore quel fut leur entretien. Pour ce qui eſt du nôtre, c'étoit des aſſurances d'amitié que me donnoit Filandre, mais d'une amitié ſi vive, qu'il étoit aiſé de juger que s'il n'avoit point encore fait parler ſes feux, c'étoit en lui moins volonté que hardieſſe. Je m'efforçois, de mon côté, à lui témoigner toute la ſenſibilité imaginable.

Dès lors Amidor qui auparavant me vouloit du bien, commença de ſe réfroidir, & d'aimer la feinte Callirée, parce que Filandre n'oublioit rien pour lui plaire. Amidor avoit l'eſprit trop volage pour recevoir ces faveurs, ſans devenir amoureux ; & à la verité je n'en fus point ſurpriſe, la beauté & la gentilleſſe du berger qui ne dementoient en rien les perfections d'une fille, ne lui en donnoient que trop de ſujet.

Admirez ici les caprices de l'Amour:

Filidas qui eſt fille, il l'attendrit en faveur d'une autre fille : Amidor eſt garçon, il lui fait aimer un autre garçon. Dieu ſçait ſi Filandre contrefaiſoit bien Callirée, ſi Callirée contrefaiſoit bien Filandre, & s'ils manquoient de prudence l'un & l'autre dans leurs nouvelles amours.

La froideur dont Callirée en uſoit avec moi ne permettoit pas à Filidas le moindre ſoupçon. Je vous avoue que lui voyant tant de goût pour elle, Daphné & moi nous penſâmes que Filandre avoit changé de ſentimens. Huit jours s'écoulerent de la ſorte, ſans que perſonne s'ennuyât, parce que chacun avoit ſon deſſein particulier. Mais Callirée qui craignoit que ſon mari ne trouvât le temps moins court, ſollicitoit ſon frere de s'expliquer. Il n'en eut pas l'aſſurance ; & pour tromper Gereſtan, il la pria de ſe rendre auprès de lui dans l'habit où elle étoit, & de lui dire qu'elle avoit laiſſé Callirée chez Filidas, afin de traiter avec plus de loiſir le mariage d'Amidor & de ſa niéce. Callirée, qui connoiſſoit l'humeur fâcheuſe de ſon mari, fit d'abord quelque difficulté ; mais comme elle ne pouvoit rien refuſer à ſon frere, elle conſentit enfin à ce qu'il vouloit. Pour colorer cette démarche, ils parlerent en effet à Daphné du mariage d'Amidor. Daphné rejetta

loin cette propoſition ; mais ſçachant que ſans ce prétexte ils n'auroient point eu de Gereſtan la permiſſion de venir, elle qui les avoit extrémement goûtés, me communiqua leur deſſein. Nous fumes d'avis qu'il falloit feindre que cette alliance étoit aiſée, & ſur cela elle écrivit à Gereſtan, pour lui conſeiller de laiſſer encore ſa femme quelque temps avec nous, l'aſſurant qu'il n'y avoit point d'autre moyen de réuſſir.

Callirée alla donc trouver ſon mari. Celui-ci trompé par l'habillement, la prit pour ſon frere, & reçut bien les excuſes qu'elle lui fit ſur le ſejour de ſa femme. Jugez, belles bergeres, ſi je ne pouvois pas bien y être trompée, puiſque ſon mari s'y méprenoit lui-même. Ce fut alors que ſon affection pour moi augmenta de ſorte qu'il ne lui fut plus poſſible de ſe contraindre. Il eſſaya donc de me perſuader qu'il m'aimoit avec autant ou plus de paſſion, que s'il avoit été d'un autre ſexe que moi, & il s'exprimoit avec tant de naïveté, que Daphné diſoit que juſques là elle ne s'en étoit point apperçue, mais que certainement elle n'en étoit pas moins épriſe; ce qu'il ne falloit pas trouver étrange, puiſque Filidas qui étoit homme aimoit de ſorte Filandre, que ce n'étoit rien moins qu'amour. D'un autre côté la feinte Callirée

juroit que ce qui avoit déterminé ſon frere à s'en aller, c'étoit les empreſſemens qu'il avoit pour elle. Je me laiſſai perſuader, n'imaginant pas qu'il y eût en cela rien qui pût m'intereſſer. Alors Filandre n'héſita plus à me parler de ſon amour; & parce qu'il me juroit qu'il reſſentoit, quoi que femme, les mêmes paſſions que reſſentent les hommes, ſouvent je le ſouffrois à mes genoux, & Daphné l'invitoit ſouvent à s'y mettre.

Quinze jours s'écoulerent ainſi avec tant de ſatisfaction pour Filandre qu'il m'a proteſté depuis que malgré l'impatience de ſes deſirs, il n'avoit jamais paſſé de jours plus heureux. Toutes ces privautés ſi innocentes, de ma part, redoublerent ſon amour. Il aimoit à s'en occuper, & parce que le jour il ne vouloit point nous quitter, quelquefois il deſcendoit dans le jardin pendant la nuit, & là il en paſſoit une partie ſous des arbres. Daphné qui couchoit dans la même chambre s'en appe çut, & comme d'ordinaire on ſoupçonne plus tôt le mal que le bien, elle penſa qu'Amidor & lui ſe donnoient là des rendez-vous. Pour s'en aſſurer, un ſoir que la feinte Callirée ſortit ſuivant ſa coutume, elle le ſuivit de ſi près, qu'elle le vit entrer dans un jardin qui étoit ſous les fenêtres de ma chambre, puis s'aſſeoir

ſous des arbres, où elle l'entendit dire à haute voix :

Ainſi ma Diane ſurpaſſe
En beauté les autres beautés
Comme de nuit la lune efface
Par ſa clarté toutes clartés.

Daphné, pour ne rien perdre de ce qu'il diroit, prit un long détour, & s'approcha tellement de lui, que s'étant aſſiſe elle l'entendit ſoupirer, & dire enſuite d'une voix abatue : » Pourquoi le ſort veut-il » qu'elle ne ſoit pas ſenſible à ſon tour. » Ah ! Callirée, que votre ruſe coute à » mon repos, & que ma temerité eſt pu- » nie. » En vain Daphné prêtoit une oreille attentive à ſes diſcours, prevenue que Filandre étoit Callirée, elle n'y pouvoit rien comprendre. Cet enigme piquant ſa curioſité, elle redoubla ſon attention, & un moment après elle ſurprit encore ces paroles, qui furent prononcées un peu plus haut. » Mais inſenſé Filandre, quel châ- » timent poura expier ta faute ? Tu aimes » la bergere, & ne vois-tu pas que ſa » vertu te le défend, autant que ſa beauté » te le commande ? Combien de fois t'en » ai-je averti ? Si tu as refuſé de me croi- » re, n'accuſe de ton mal, que ton im- » prudence. » A ces mots il ſe tut ; mais aux diſcours ſuccederent tant de ſoupirs,

qu'il étoit aiſé de comprendre quelle étoit la violence de ſa paſſion. Il ſe leva enſuite, mais ſi promptement, qu'il apperçut Daphné ; celle-ci prit la fuite, eſperant de ſe cacher, mais il la pourſuivit, & l'ayant enfin atteinte : » Quelle eſt votre » curioſité, Daphné, lui dit-il, d'un ton » courroucé ? Pourquoi venir m'épier en » ce lieu, & la nuit encore ? C'eſt répon- » dit Daphné en ſouriant, pour apprendre » de vous par fineſſe ce qu'autrement j'euſ- » ſe ignoré. » Elle croyoit pourtant encore parler à Callirée. » Hé bien, reprit Filandre, qui ſe crut découvert, qu'avez- » vous tant appris ? Tout ce que je voulois » ſçavoir, dit Daphné. Vous êtes donc bien » ſatisfaite de votre curioſité ? Auſſi ſatis- » faite, répondit-elle, que vous le ſerez peu » de votre ruſe, car & votre ſejour près de » Diane, & toute la paſſion que vous lui » marquez n'aboutiront enfin qu'à des en- » nuis. O dieux, s'écria Filandre ! ſe peut-il » que je ſois découvert ? Ah ! diſcrette ber- »gere, puiſque vous ſçavez ce qui m'arrête » en ces lieux, vous avez entre vos mains » & ma vie & ma mort. Mais ſi vous vous » rappellez ce que je vous ſuis, & ce » que j'ai eu le bonheur de faire pour » vous dans l'occaſion ; vous aimerez » mieux contribuer à ma felicité, qu'à »mon deſeſpoir.

Filandre n'étoit point encore découvert, & Daphné attribuoit ces inquietudes à la crainte qu'il avoit que Gereſtan ne fût informé de ce qui ſe paſſoit. Pour l'en aſſurer, elle lui dit : » Bien loin que » vous ayiez à craindre mon indiſcretion, » ſi vous m'aviez miſe de part dans votre » confidence, je vous euſſe aidé de mon » conſeil, & de tout mon pouvoir ; mais » racontez-moi toutes les circonſtances » de cette intrigue ; afin que votre fran- » chiſe m'engage autant à vous ſervir, que » votre défiance peut m'avoir offenſée. *J'y* » *conſens*, Daphné, mais à condition que » vous n'en direz rien à Diane, ſans mon » aveu. Il faut bien prendre ſon temps a- » vec elle, répondit la bergere, ſon humeur » eſt peut-être plus difficile que vous ne » l'imaginez. C'eſt mon malheur, dit Fi- » landre, & j'ai reconnu d'abord que j'en- » treprenois une choſe preſqu'impoſſible. » Car dès que ma ſœur & moi nous eûmes » reſolu de changer d'habits, je previs » bien que tout ce que je pouvois eſperer » de mieux, étoit de paſſer, à la faveur de » mon déguiſement, quelques jours auprès » d'elle dans une liberté plus grande, que » ſi elle me croyoit Filandre. Comment, » Filandre, interrompit Daphné étonnée ! » N'êtes-vous pas Callirée ? » Le berger qui penſoit qu'elle l'eût reconnu, ſe repen-

tit d'avoir parlé ſi legerement ; mais la faute étoit faite, il ne pouvoit retirer ſa parole ; il crut donc devoir pourſuivre en ces termes : » Voyez, Daphné, ſi vous » êtes bien fondée à me reprocher ma dé- » fiance, puiſque je vous revele aujourd'hui » le ſecret le plus important de ma vie ? » ſi d'autres que vous venoient à le ſça- » voir, il n'y auroit plus d'eſperance pour » moi ; mais je me livre à vous, & je conſens » à ne pouvoit vivre que par vous. Sça- » chez donc, bergere, que vous voyez ici » Filandre ſous les habits de ſa ſœur, & » que mon amour & ſa compaſſion pour » moi, ont produit ce deguiſement. » Il lui raconta enſuite les avances qu'il avoit faites pour ſe concilier Amidor & Filidas, l'idée qui étoit venue à Callirée de changer d'habits ; la reſolution qu'elle avoit priſe d'aller en cet état trouver ſon mari ; enfin tout ce qui s'étoit paſſé juſqu'à ce moment. Il raconta toute cette hiſtoire d'une maniere ſi paſſionnée, que Daphné qui fut d'abord ſurpriſe de leur reſolution, jugea bien qu'ils pourroient ſe porter à des choſes encore plus étonnantes. Bien que s'ils l'euſſent appellée à leur conſeil, elle n'eût point approuvé le deguiſement ; elle reſolut pourtant d'aider Filandre en tout ce qui dependroit d'elle, elle lui en fit même les proteſtations les plus fortes, &

lui conſeilla de s'inſinuer peu à peu dans mon amitié. » Car, diſoit-elle, l'amour » eſt pour les femmes un de ces outrages » dont le mot offenſe plus que la choſe ; » ſupprimés le mot, & la choſe n'offen- » ſera point ; pour moi j'admire l'habileté » de ces bergers qui ſçavent ſe faire aimer » avant que de parler d'amour. L'amour » encore une fois n'a rien d'effrayant que » le nom ; ſi donc vous voulez réuſſir au- » près de Diane, épargnez-lui ce mot re- » voltant, & conduiſez-vous avec tant de » prudence qu'elle vous aime déja quand » elle apprendra votre paſſion pour elle. » Lorſqu'une fois elle ſera embarquée, » elle aura beau entrevoir l'orage, elle ne » pourra plus ſe retirer dans le port. J'ap- » prouve que vous ayez feint d'être amou- » reuſe d'elle, bien que du même ſexe en » apparence ; car il eſt certain que tout » amour qui eſt ſouffert en produit un re- » ciproque ; mais il ne faut pas en demeu- » rer là.

» Nous faiſons aiſément bien des choſes » qui nous paroîtroient fort difficiles, ſi » l'habitude ne nous les rendoit aiſées ; » une perſonne dont l'oreille eſt faite à » la muſique peut y plier ſa voix, & l'a- » juſter à des ſons harmonieux, ſans rien » ſçavoir de l'art. Telle eſt la bergere, ſi ſes » oreilles ſont rebatues des diſcours d'un

» amant, elle y plie les puiſſances de ſon a-
» me, & bien qu'elle ne ſçache point aimer,
» elle ſe porte inſenſiblement à l'amour:
» elle eſt charmée d'être avec cet amant,
» elle reſſent ſon abſence, elle compatit
» à ſes maux; elle aime en effet ſans le
» croire. Mais ſur tout, Filandre, n'allez
» pas faire uſage ailleurs des inſtructions
» que je vous donne. Si je ne vous aimois
» pas, ſi je n'avois pitié de vous, je me
» garderois bien de vous découvrir ainſi
» nos ſecrets.

Ces diſcours les conduiſirent fort avant dans la nuit; & voyant que le jour approchoit, ils ſongerent à ſe retirer, non ſans plaiſanter de l'amour d'Amidor, qui prenoit Filandre pour Callirée. Ils ſe remirent au lit, & ils y reſterent bien tard pour ſe dédommager d'avoir paſſé de la ſorte une partie de la nuit. Le jeune Amidor les ſurprit au lit, & ſi je n'étois entrée preſqu'en même temps dans leur chambre, peut être ſon indiſcretion lui eût-elle fait reconnoître la tromperie, quoique la feinte Callirée jouât à merveille ſon perſonnage, en lui parlant avec toute la modeſtie imaginable, & lui montrant un viſage ſevere. Mais Daphné me pria d'emmener Amidor, afin qu'ils euſſent le loiſir de s'habiller. Filandre feignant de m'en remercier, me baiſa ſi ten-

trement la main, que ſi j'avois pû ſoupçonner quelque choſe de ſon déguiſement, j'aurois infailliblement compris qu'il y avoit de l'amour.

Incontinent après le diner nous allâmes jouir du frais ſous de grands peupliers. Daphné jugea que l'occaſion étoit favorable, & qu'il falloit qu'en preſence d'Amidor, qui étoit avec nous, Filandre contrefît mon amant, afin de lui ôter tout ſoupçon, ſi par hazard il nous ſurprenoit en de pareils entretiens. Daphné donc faiſant ſigne à Filandre, » Et qui peut, dit-» elle, Callirée, vous rendre ainſi muette » en preſence de Diane ? C'eſt, répondit-» il, que, par le deſir que j'ai de plaire à » ma maitreſſe, je faiſois en moi-même » bien des ſouhaits, & ſur tout un que » je n'aurois jamais cru devoir faire. Et » quel eſt-il, reprit Amidor ? *C'eſt Amidor,* » que je voudrois être homme, pour ſer-» vir Diane. Mais comment, ajouta » Daphné, êtes vous amoureuſe d'elle ? » Plus, répondit Filandre, que tout l'uni-» vers enſemble ne le peut être. J'aime » donc mieux, dit Amidor, que vous ſoyez » fille, & pour mon interêt, & pour celui » de Filidas. Mais penſez-vous, dit Daphné, » qu'elle vous en aimât davantage ? *A* » *conſulter la nature*, je devrois m'en flat-» ter, mais peut-être qu'elle n'épriſe ſes

» loix, comme elle ſurpaſſe ſes forces » par ſa beauté. Croyez-moi telle qu'il » vous plaira, lui dis-je; j'y conſens: ce- » pendant je vous jure qu'il n'y a point » d'homme au monde que j'aime plus que » vous. Auſſi, me repliqua-t-il, perſonne » au monde ne vous eſt plus acquis que » moi: mais mon bonheur ceſſera quand » vous aurez reconnu mon peu de merite, » ou qu'un amant plus digne de vous ſe » declarera. *Vous me croyez* donc bien vo- » lage, Callirée? »En même temps je l'em- braſſai auſſi tendrement que s'il eût été ma ſœur. Daphné ne pouvoit s'empêcher de rire de mon erreur. Mais Amidor jaloux, comme je croi, nous interrompant: » Je » penſe, dit-il, que Callirée parle ſerieu- » ſement. Puiſſe le ciel me confondre, ré- » pondit Filandre, ſi jamais paſſion égala » celle que je reſſens pour Diane. Et ſi » vous étiez homme, dit Daphné, com- » ment vous y prendriez-vous pour la » declarer? Il me ſemble, répondit-il, » que mon amour me rendroit éloquente. » Voyons, dit Amidor, voyons la belle, » comment vous vous en tireriez? Vo- » lontiers, repartit Filandre, ſi Diane me » le permet; mais auparavant j'ai trois » choſes à lui demander. La premiere, » qu'elle me répondra; la ſeconde, qu'el- » le croira veritable ce que je lui dirai ſous

» le nom d'amant, & la derniere, qu'elle » ne conſentira jamais qu'un autre la ſerve » en cette qualité. » Moi qui veritablement aimois Filandre ſous les habits de ſa ſœur, je lui répondis, que la ſeconde & la derniere demande lui étoient accordées ; mais pour la premiere, que j'étois trop peu accoutumée au langage d'amour, & que j'étois perſuadée qu'elle y prendroit peu de plaiſir, qu'au reſte je ferois de mon mieux, pour ne lui pas déplaire. A l'inſtant il ſe mit à mes genoux, & me prenant la main, il commença de la ſorte :

» Si je n'avois éprouvé qu'il eſt impoſ» ſible de vous voir & de ne vous aimer » pas, je n'aurois jamais cru qu'un mor» tel pût aſpirer juſqu'à vous ; mais per» ſuadé que le ciel eſt trop juſte pour nous » commander des choſes impoſſibles, je » n'ai pas heſité à penſer qu'il vouloit que » vous fuſſiez aimée, puiſqu'il permettoit » que l'on vous vît. S'il eſt de l'équité de » rendre à chacun ce qui lui appartient, » agréez, trop aimable bergere, que je » vous donne mon cœur. » A ce mot il ſe tût pour entendre ce que je lui répondrois. » Berger, lui dis-je, ſi je meritois les » louanges dont vous me comblez, je » croirois peut-être ce que vous me dites » de votre amour ; mais perſuadée que vos

» louanges ne ſont que flateries, comment
» pourrois-je croire que le reſte n'eſt pas
» diſſimulation ? C'eſt toujours, me dit-il,
» ſous de pareils pretextes que vous refu-
» ſez, ce qu'en effet vous ne voulez pas ;
» cependant je vous jure par Thautates
» que ce que je vous offre, je vous le donne
» ſans réſerve. C'eſt, lui répondis-je, une
» maxime tenue pour certaine parmi les
» bergers de cette contrée, que les dieux
» rient des ſermens des amans. Si vos ber-
» gers, dit-il, penſent de la ſorte, je m'en
» rapporte à vous : pour moi qui ſuis é-
» tranger, je ne ſuis point complice de
» leur impieté ; & vous devez en croire à
» mes ſermens. Oui, Diane, je le jure en-
» core, rien n'égale votre beauté, comme
» rien n'égale mon amour. En verité, re-
» repliquai-je, Callirée, l'air dont vous
» me parlez me fait prendre la reſolution
» de n'ajouter jamais foi aux diſcours des
» hommes, puiſqu'étant fille, vous ſçavez
» ſi bien diſſimuler. Et pourquoi, dit-il,
» en ſouriant, m'interrompez-vous ſi-tôt ?
» Etes-vous ſurpriſe, qu'étant Callirée, je
» vous parle avec tant de paſſion ? Souve-
» nez-vous que l'impuiſſance de mon ſexe
» n'en diminuera rien : elle la rendra plus
» tôt & plus violente & plus durable, puiſ-
» que rien ne rallentit davantage les deſirs
» que la jouiſſance, & que la jouiſſance

» nous eſt interdite. Que dis-je, ſi Tire-
» ſias put changer de ſexe, ne puis-je pas
» eſperer des dieux la même faveur ?
» Croyez moi, Diane, les dieux ne font
» jamais rien en vain. Or la paſſion que
» je ſens pour vous deviendroit inutile, ſi
» je demeurois toujours ce que je ſuis.

Daphné craignant, que dans ſes tranſ-ports, il n'échapât quelque choſe à Filandre, qui le fît reconnoître par Amidor, l'interrompit en ces termes : » Vous dites
» vrai, Callirée ; votre amour ne ſera
» point inutile, tant qu'il aura pour objet
» cette aimable bergere ; le reſte du mon-
» de étant fait pour elle, vous aurez bien
» employé vos jours, quand vous les au-
» rez paſſés à ſon ſervice. Mais changeons
» de diſcours, dit Amidor, voici Filidas
» qui ne prendroit point de plaiſir à les
» entendre. » Preſqu'en même temps Filidas arriva. Amidor qui aimoit éperdument la feinte Callirée, ſaiſit l'occaſion, & s'éloignant avec Filandre, il commença de lui parler ainſi : » Se peut-il, ai-
» mable bergere, que ce que vous ve-
» nez de dire à Diane ſoit ſincere ? ou bien
» vouliez-vous ſeulement montrer de
» l'eſprit ? Croyez, Amidor, lui répondit-
» elle, que je hais le menſonge, & que
» jamais les ſentimens de mon cœur ne
» s'accorderent mieux avec mes diſcours.

» Puiſqu'il eſt ainſi, belle Callirée, dit-il » en pouſſant un profond ſoupir, & que » vous reſſentez les mêmes coups dont » vous bleſſez, difficilement croirai-je que » vous ne connoiſſiez mieux que les autres » bergeres l'amour, puiſque vous l'inſpi- » rez. Je n'employerai donc point d'autres » expreſſions pour vous declarer ce que je » ſouffre pour vous, ni d'autres raiſons » pour excuſer ma temerité, que celles » dont vous avez uſé en parlant à Diane. » Seulement, pour vous faire compren- » dre l'excès de mon amour, j'ajouterai » que la beauté de Diane, dont vous reſ- » ſentez les effets, étant inferieure à vo- » tre beauté, ma bleſſure doit être bien » plus profonde que la vôtre. Berger, lui » répondit-il, ſi ce que j'ai dit en votre » preſence à Diane, vous a enhardi à me » parler de la ſorte, je porte la peine de » ma temerité. Mais avez-vous pû ou- » blier que du ſexe dont je ſuis, mes diſ- » cours ne pouvoient offenſer Diane: au » lieu que vous m'offenſez, en me te- » nant un pareil langage, à moi qui ſuis » mariée, & dont l'époux ne ſouffriroit » pas un pareil outrage, s'il en étoit in- » ſtruit? Belle bergere, dit Amidor, je » n'ai jamais cru que vous aimer fût une » offenſe pour vous, mais puiſque vous » en jugez ainſi, j'avoue que je mérite

» châtiment, & je me ſoumets à celui que
» vous ordonnerez. Joignez-y ſeulement
» celui que je mériterai, car je ſens qu'il
» m'eſt impoſſible de vivre ſans vous ai-
» mer, & ne penſez pas que je craigne
» Gereſtan ; qui brave la mort peut-il
» craindre quelque choſe ? Pour ce qui
» vous regarde, j'avoue que je ſuis cou-
» pable de vous avoir comparée à Diane ;
» je ſçai combien vous l'emportez ſur el-
» le, & je n'en ai uſé de la ſorte, que
» pour faire mieux comprendre l'excès de
» mon tourment.

Filandre qui m'aimoit veritablement, & qui penſoit qu'Amidor avoit pour moi les mêmes ſentimens, n'eût point ſouffert des diſcours ſi injurieux s'il n'avoit eu deſſein de ſçavoir ce qui en étoit. Et pour s'éclaircir, » Eſt-il poſſible, Amidor, » lui dit-il, que votre bouche profere des » paroles que votre cœur dément ſans dou- » te ? Je vois toute votre diſſimulation, & » dès long-temps votre cœur eſt à Diane. » Qu'à mon aſpect, repliqua-t-il, je voye » fuir toutes les bergeres, ſi j'en aime » une autre que vous ! Je ne nie pas qu'elle » ne m'ait été chere autrefois ; mais ſon » inegalité me l'a rendue tout-à-fait indif- » ferente. Comment, dit Filandre, oſez- » vous parler ainſi, puiſque je ſçai qu'elle » vous a aimé & qu'elle vous aime encore !

» J'avoue, repondit Amidor, qu'elle m'a » aimé, & je ne jurerois pas, continua- » t-il en ſouriant, qu'elle ne m'aimât en- » core. Mais je jurerois bien, moi, que je » ne l'aime plus.

Amidor ſuivoit en cela ſon humeur naturelle, car il avoit la vanité de vouloir paſſer pour homme à bonne fortune : & c'eſt dans cette vue qu'il ſe montroit familier avec les bergeres qu'il frequentoit; en ſorte qu'il pouvoit preſque en ſouriant, ou en niant froidement, faire croire d'elles ce qu'il vouloit. Filandre connut ſon artifice ; il ſentit ſurtout l'offenſe qui m'étoit faite ; mais ſon habit ne lui permit pas d'éclater. Il ſe contenta de lui répondre vivement : » N'êtes-vous pas, » lui dit-il, le plus indigne des bergers ? » Oſez-vous bien parler ainſi de Diane, » à qui vous avez tant d'obligation, & à » qui vous marquez tant d'amitié ? Et que » devons-nous attendre de votre langue » empoiſonnée, puiſqu'elle ne reſpecte » pas une perſonne qui vous aime, qui » vous eſt alliée, & dont le mérite eſt » ſi ſuperieur au nôtre ? Non, je ne connois » rien d'auſſi dangereux que vous ; & qui- » conque voudra vivre tranquille, doit » vous fuir comme une peſte publique. » A ces mots il le quitta, & vint nous retrouver. Son viſage étoit encore enflammé

de colere ; ce qui fit comprendre à Daphné qu'Amidor l'avoit offenſé. Le ſoir elle lui demanda ce qui s'étoit paſſé entr'eux ; & parce qu'elle m'aimoit, & qu'elle croyoit avancer auprès de moi les affaires de Filandre, elle m'en fit un recit ſi odieux pour Amidor, & ſi avantageux pour Filandre, que je crus devoir l'aimer du moins par reconnoiſſance. Mais Daphné qui n'ignoroit pas que ſi je l'aimois alors, c'étoit parce que je le croyois Callirée, lui conſeilloit de s'ouvrir à moi ; elle lui repreſentoit que d'abord je le rebuterois, mais qu'avec ſon aide il ne tarderoit pas à me flechir. Malgré ſes remontrances, le déguiſement eût été inutile, ſi Daphné ne m'avoit elle même dévoilé le ſecret, car Filandre neput jamais prendre ſur lui, juſqu'au point de ſe declarer.

Un jour que Daphné me trouva ſeule, après quelques propos jettés au hazard, » Que deviendra enfin Callirée, me dit-» elle ; car elle vous aime ſi éperduement, » qu'il n'eſt pas poſſible qu'elle vive ? Si » Filidas nous manque un ſoir, & que » vous puiſſiez ſortir, il faut que vous la » voyez en l'état où je l'ai pluſieurs fois » trouvée. Toutes les nuits elle deſcend » dans le jardin, & le temps que nous » donnons à notre repos, elle l'employe à » s'occuper de vous. Je voudrois, lui ré-

» pondis-je, pouvoir la ſoulager ; mais » que veut-elle de moi ? manquai-je de » retour, ou d'honnêteté pour elle. Si vous » l'aviez entendue, me repliqua-t-elle, » elle exciteroit votre pitié : au nom des » dieux, venez un jour l'écouter. Je le » promis, & j'ajoutai que ce ſeroit bien- » tôt, parce que Filidas m'avoit dit qu'elle » vouloit aller rendre viſite à Gereſtan.

Quelques jours après Filidas partit en effet, & prit avec lui Amidor. Ils devoient être huit jours dans leur voyage. Cette abſence vint à propos ; car je doute que nous euſſions pû cacher le trouble où nous fûmes. Le jour même du départ, Filandre, ſuivant ſa coutume, deſcendit au jardin, à moitié deshabillé, lorſqu'il nous crut tous plongés dans le ſommeil. Daphné, qui s'étoit couchée la premiere, ne l'apperçut pas plus tôt ſortir, qu'elle vint me le dire ; & prenant vîte une robe, je la ſuivis. Quand nous fûmes à portée de l'entendre, ſans être vues, nous nous aſſimes ſur un gazon, & nous ouimes qu'il diſoit : » A quoi aboutiront tous ces dé- » lais ? Ne faut-il pas que tu meures ſans » ſecours, ou que tu découvre ton mal à » qui peut le guerir ? Vaines frayeurs, » que me dites-vous, ajoutoit-il, avec de » grands ſoupirs ! qu'elle me bannira de » ſa preſence ! qu'elle me condamnera à un

» éternel deſeſpoir ? Eh bien, ſi nous
» mourons, nous aurons la ſatisfaction de
» terminer une vie miſerable, & d'expier
» notre offenſe. Quant au banniſſement,
» ſi il ne nous vient d'elle, pouvons nous
» l'éviter du côté de Gereſtan ! Si pour-
» tant nous obtenons de lui un plus long
» ſejour, & que Diane en ſa colere ne
» nous donne pas la mort, helas ! pour-
» rai-je me défendre de la violence de
» mon amour ? A quoi donc puis-je me
» reſoudre ? M'expliquer ? Ah, je crains
» trop de lui deplaire ! Garder le ſilence ?
» Eh pourquoi le garderois-je, puiſqu'auſſi
» bien ma mort lui fera connoître ce que
» je voudrois lui cacher ! Quoi ! je pour-
» rois l'offenſer ? Non, mourons plus tôt.
» Mais puis-je l'offenſer en l'adorant ? je
» parlerai donc, & lui découvrant mon
» ſein, je lui dirai : frapez ; voici le cœur de
» l'infortuné Filandre, qui ſous les habits
» de Callirée a merité votre indignation.
» Frapez, vengez-vous, & ſi la vengeance
» vous plaît, le ſupplice lui ſera agréable.

Belles bergeres, quand j'eus entendu Filandre, je ne ſçais quelle je devins. Je voulus fuir, mais Daphné, qui étoit de concert avec lui, me retint. Au premier bruit que nous fîmes, le berger tourna la tête, & penſant que Daphné fût ſeule, il vint à elle, mais quand il m'eut aperçue :

» O dieux ! dit-il, quel ſupplice effacera » ma faute ! Ah, Daphné je n'euſſe jamais » attendu de vous une trahiſon pareille ! » Auſſi-tôt il courut dans le jardin comme un homme inſenſé. Daphné l'appella pluſieurs fois par le nom de Callirée, mais craignant d'être entendue, ou que Filandre par deſeſpoir n'attentât ſur ſa vie, elle me laiſſa ſeule & ſe mit à le ſuivre. Pour moi, après avoir un peu remis mes eſprits, je retournai comme je pus dans ma chambre, & m'étant remiſe au lit, toute tremblante, je ne pus fermer la paupiere.

Cependant Daphné chercha tant Filandre, qu'elle le trouva enfin, mais dans un état digne de compaſſion. Elle le blâma de n'avoir pas ſçu profiter d'une occaſion ſi favorable, & tâcha enſuite de le raſſurer en lui diſant, que j'étois moins touchée que lui, de ce qui s'étoit paſſé. Toutefois il n'oſa point paroître le lendemain. Moi d'un autre coté, qui étois piquée au vif contre l'un & l'autre, je gardai le lit, pour dérober à ceux qui nous environnoient, & ſur tout à la niéce de Gereſtan, la connoiſſance de mon déplaiſir. Il ne fut pas aiſé à Daphné de m'appaiſer ; cependant elle me tourna de tant de côtés, que je lui promis d'oublier le chagrin qu'elle m'avoit cauſé ; quant à Filandre je jurai que je ne le verrois jamais,

& je croi que ne pouvant ſupporter ma colere, il auroit pris le parti de s'en aller, s'il n'avoit craint d'expoſer Callirée à l'humeur fâcheuſe de ſon mari. Cette conſideration le retint ; mais il garda le lit cinq ou ſix jours, ſans que je vouluſſe le voir, quoique Daphné pût me dire en ſa faveur ; & je ne l'aurois vu de long-temps, ſi l'on ne m'avoit averti que Filidas & Callirée revenoient. La crainte qu'un pareil ſecret ne fût divulgué par toute la contrée me fit reſoudre à le voir : à condition qu'il ſe conduiroit avec moi comme auparavant. Il le promit, & me tint parole ; à peine oſoit-il lever les yeux ſur moi, & quand il le faiſoit, c'étoit avec l'air du monde le plus ſoumis.

Filandre avoit averti ſa ſœur de ce qui lui étoit arrivé, & celle-ci, diſant que ſa ſœur étoit malade, elle engagea Filidas à précipiter ſon retour. J'abrege toutes nos petites querelles, pour ne vous point ennuyer. Callirée qui, comme je viens de le dire, avoit été informée de tout par ſon frere, trouva le ſecret de me faire agréer que Filandre demeurât juſqu'à ce que les cheveux de Callirée étant revenus, elle pût paroître devant Gereſtan. Il arriva, comme elles l'avoient prevû, que je m'accoutumai à voir le berger, qui enfin ne m'étoit point deſagréable. La grandeur

de ſa paſſion me flatta de ſorte, que moi-même j'excuſois ſa tromperie : Si bien qu'avant ſon départ, il obtint de moi cette declaration qu'il avoit tant deſirée, ſçavoir que j'oubliois ſa faute, & que tant qu'il reſteroit dans les termes du devoir, je cherirois ſes ſentimens pour moi. La joye qu'il témoigna dans cette occaſion, m'aſſura bien autant de ſon amour, que ſon deplaiſir paſſé. Cependant Filidas de qui la paſſion croiſſoit de jour en jour, ne put ſe contenir davantage ; il reſolut d'eprouver tout à fait le diſſimulé Filandre. Un jour donc qu'elles ſe promenoient enſemble, après avoir gardé long-temps le ſilence, elle le rompit en ces termes : » Eh bien, Filandre, ſera-t-il dit, que » vous ſerez toujours inſenſible à toute » ma tendreſſe ? Je ne ſçai, répondit Cal- » lirée, quelle preuve je pourrois vous » donner de ma ſenſibilité. Et pouvez-vous » douter de moi, ſans m'avoir miſe à l'é- » preuve ? Ignorez-vous, dit Filidas, que » le doute accompagne toujours l'extrême » deſir ? Jurez-moi que vous m'aimerez, » & je vous declarerai des choſes qui » peut-être vous ſurprendront. » Ces mots étonnerent Callirée ; mais curieuſe de ſçavoir ce qu'il alloit lui dire : » Je vous » jure, lui répondit-elle, ce que vous » ſouhaitez. Alors Filidas, comme tranſ-

» portée

» portée hors d'elle-même, lui donna un » baiſer ſi paſſionné que Callirée en rougit, & la repouſſa avec colere. » Je ſçai, con- » tinua Filidas, que cette action vous ſur- » prendra ; mais ſi vous avez la patience » de m'écouter, j'eſpere que vous aurez » bien plus tôt compaſſion de moi que » vous n'en aurez une idée deſavanta- » geuſe. » Et reprenant les choſes de loin, elle lui raconta le procès qui avoit été en- tre nos peres, Phormion & Celion, l'ac- cord qui le termina, l'artifice enfin de Celion qui la fit élever en homme, bien qu'elle fut fille. » Maintenant, continua- » t-elle, ce que je veux de vous, pour » acquiter votre promeſſe, c'eſt qu'en con- » ſideration de mon amour extrême, vous » daigniez m'accepter pour époux, & je » donnerai Diane à mon couſin Amidor, » que mon pere élevoit chés lui dans cette » vue.

Je ne puis vous exprimer quelle fut la ſur- priſe de Callirée, mais lorſqu'elle en fut revenue, elle lui dit qu'aſſurément elle lui avoit raconté de grandes choſes, & que ces paroles ne ſuffiſoient pas pour la convain- cre. Auſſi-tôt Filidas découvrant ſon ſein, l'honnêteté lui dit-elle, m'interdit les au- tres preuves. Callirée, qui vouloit nous conſulter, fit ſemblant d'en être ravie ; ſeulement elle ajouta qu'elle avoit des

parens, ſans l'avis deſquels elle ne pouvoit ſe determiner, & que ſi Filidas avoit leur conſentement, il auroit lieu de ſe louer de ſa bonne volonté. Après cet entretien, ils rentrérent dans la maiſon, & de tout le jour Callirée n'oſa nous aborder, pour éviter les ſoupçons de Filidas; mais le ſoir elle raconta tout à ſon frere, & tous deux ils allérent trouver Daphné pour lui en faire part. Le matin, Daphné me pria d'aller voir la feinte Callirée, & la veritable demeura auprès de Filidas. Dieu ſçait quelle je devins, quand j'appris tout ce diſcours! Mais ce qu'il y eut d'admirable, eſt que Daphné ſe plaignoit que je lui euſſe ſi long-temps caché un pareil ſecret; & mes ſermens purent à peine la convaincre. Enfin, pour éviter que Bellinde ne diſpoſât de moi ſuivant ſon goût, ou que Filidas ne me fit quelque ſurpriſe pour Amidor, car dès lors gagnée par Daphné & par Callirée, je promis d'épouſer Filandre, nous convinmes qu'il ne falloit rien faire ſans y avoir murement penſé. C'eſt pourquoi Filandre reprenant ſes habits ſe retira avec ſa ſœur vers Gereſtan, ſous prétexte, comme il l'avoit fait croire à Filidas, de parler à ſes parens. Depuis ce tems, Filandre eut la permiſſion de m'écrire, & il le faiſoit ſi finement que Filidas ni Amidor ne s'apperçurent de rien.

Juſqu'ici, belles bergeres, les ſoins de Filandre ne m'avoient gueres coûté d'amertume ; mais dans quel abîme de maux la ſuite ne m'a-t-elle point précipitée. Il arriva pour mon malheur, qu'un étranger me trouva endormie ſur le bord de la fontaine des Sicomores, où la fraicheur des arbres, & le murmure de l'onde m'avoient invitée au ſommeil. L'étranger que la beauté du lieu attiroit, & qui venoit y paſſer l'ardeur du midi, n'eut pas plus tôt jetté les yeux ſur moi, qu'il me trouva à ſon gré. Dieux quel homme, ou plus tôt quel monſtre je vis ! Il avoit le viſage extremément noir, de petits cheveux creſpés, le nés applati, la bouche groſſe, les lévres renverſées, il ne paroiſſoit rien de blanc dans tout ſon viſage, que quand il rouloit les yeux dans la tête. Voilà quel amant le ciel me deſtina. Il s'approche de moi pour m'embraſſer; mais le bruit qu'il fit (car il étoit à cheval & armé) m'éveilla ſi à propos, que j'ouvris les yeux, lorſqu'il étoit près de ſatisfaire ſa paſſion ; je fis un grand cri, puis mi portant les mains au viſage, je le pouſſai de toute ma force, & comme il ne s'attendoit pas à cette défenſe, & qu'il étoit à moitié panché, il chancela & craignant, comme je le croi, de tomber ſur moi, il aima mieux tomber de l'autre côté.

Ainſi j'eus le loiſir de m'enfuir ; déja j'étois bien éloignée quand il ſe releva, car il étoit armé peſamment, & la peur m'avoit donné des aîles. Il ſaute donc ſur ſon cheval, & me pourſuit à toute bride. J'étois preſque hors d'haleine, lorſque Filidas, qui s'entretenoit près de là avec Filandre, que le ſommeil avoit ſurpris, entendit ma voix ; & voyant que ce monſtre me pourſuivoit l'épée nue, elle s'oppoſa genereuſement à ſa fureur, & par cette derniere action elle me prouva qu'elle m'avoit autant aimée, que ſon ſexe le lui permettoit. Elle ſaiſit d'abord la bride du cheval ; & le barbare indigné d'une ſi noble hardieſſe, lui aſſene un ſi grand coup d'épée, qu'il lui emporte le bras. Filidas tombe morte entre les pieds du cheval, & le cri qu'elle fit avant que de tomber, frapant les oreilles de Filandre, il accourut. Quel ſpectacle pour lui ! Filidas ſans vie, & nageant dans ſon ſang ! Mais que devint-il, quand il apperçut le cruel barbare courant ſur moi, l'épée à la main, & ſa chere Diane ſaiſie de frayeur, & fatiguée de la courſe qu'elle avoit faite, ne pouvant plus marcher : Telle qu'une lyonne dont on vient d'enlever les petits, ſe jette ſur ceux qui les emportent, tel & plus leger encore Filandre s'élance ſur ce barbare. » Ceſſe, lui cria-t-il, d'outrager

» une bergere qui merite nos hommages. »
Cris inutiles, il ne s'arrêtoit point. Filandre met une pierre dans ſa fronde, la lance ſi adroitement qu'elle va fraper la tête de l'affreux chevalier, & le renverſe par terre. C'étoit fait de lui ſans doute, ſans ſon caſque qui le préſerva. Mais il ſe releve incontinent, & porte à Filandre un coup mortel qu'il ne put éviter, parce qu'il n'avoit que ſa houlette pour toute défenſe. Filandre au lieu de reculer, s'avance ſur lui, & s'enfonçant lui-même le fer meurtrier, il plante ſi avant le bout ferré de ſa houlette entre les yeux du barbare, qu'il ne put le retirer : alors il le ſaiſit à la gorge, & acheve de le tuer. Mais helas ! que cette victoire fut cherement achetée ! pendant que mon raviſſeur tomboit mort d'un côté, les forces manquant à Filandre, il tomba de l'autre à la renverſe, de façon pourtant que l'épée qu'il avoit dans le corps donnant de la pointe ſur une pierre, elle ſortit de la bleſſure. Quand j'apperçus Filandre en cet état, la frayeur de la mort ne put m'empêcher de courir à lui, & toute eplorée je me couchai par terre, & l'appellai par ſon nom. Il avoit déja perdu beaucoup de ſang ; mais admirez ce que peut l'amitié, j'eus bien le courage de mettre mon mouchoir ſur un côté de ſa

bleſſure, & mon voile que je rompis, ſur l'autre côté. Ce leger ſecours ne lui fut pas inutile ; car après que je lui eus appuyé la tête ſur mon ſein, il ouvrit les yeux & reprit la parole. Alors me voyant baignée de larmes, il me dit d'une voix mourante : » Le ciel m'envoye une fin » plus heureuſe que je n'euſſe oſé la de- » ſirer : je ſentois que mon peu de merite » ſeroit toujours un obſtacle à mon entie- » re felicité, & je craignois que mon dé- » ſeſpoir ne me portât à quelqu'extrémi- » té. Les dieux qui nous aiment ont jugé » que n'ayant vécu depuis ſi long-temps » que pour vous, il falloit auſſi que je » mouruſſe pour vous. Quelle eſt donc ma » ſatisfaction, puiſque non ſeulement je » meurs pour vous, mais encore pour vous » conſerver ce que vous avez de plus pre- » cieux ! Maintenant, chere Diane, il ne » manque qu'une choſe à mon bonheur, » & je vous conjure par tout l'amour que » vous avez reconnu dans Filandre, de » me l'accorder. Cher ami, lui répondis- » je, les dieux n'ont point mis en nous » une ſi vertueuſe affection, pour ne nous » en laiſſer que le regret. J'eſpere qu'ils » vous donneront aſſés de vie pour que » je puiſſe vous convaincre que mon ami- » tié ne le cede point à la vôtre. Deman- » dez-moi donc ce qu'il vous plaira; il n'eſt

» rien que je puiſſe, ou que je veuille » vous refuſer. » Alors il me prit la main, & l'approchant de ſa bouche, » Dieux ! » dit-il, je ne vous demande qu'autant de » vie qu'il m'en faut pour voir Diane ac- » complir ſa promeſſe. » Puis m'adreſſant la parole : » Ma belle maîtreſſe, conti- » nua-t-il, puiſque je meurs pour vous, » que j'emporte avec moi le titre de vo- » tre époux ; & mon ame s'envolera » contente au ſejour des bienheureux.

Je vous jure, aimables bergeres, que je fus ſi penetrée de ce diſcours que je ne ſçai pas même comment j'eus la force de lui répondre. » Filandre, lui dis-je, je » vous accorde ce que vous me demandez, » & j'atteſte tous les dieux, que Diane ſe » donne à vous pour épouſe, & qu'elle » vous reçoit de tout ſon cœur pour époux. A ces mots je l'embraſſai : » Et moi, dit- » il, je me donne à vous, content d'em- » porter au tombeau un titre ſi glorieux. » Helas ! ces mots furent les derniers qu'il profera ; car me tirant à lui pour m'em- braſſer, il expira, laiſſant ainſi ſon eſprit ſur mes lévres. Je tombai ſur lui ſans poux, ſans mouvement, & tellement éva- nouie, que l'on m'emporta dans ma ca- bane en ce triſte état. O dieux ! que j'ai vivement reſſenti cette perte, & que j'ai bien reconnu la verité de ce qu'il m'avoit

tant de fois prédit, que je l'aimerois après ſa mort, plus que je n'avois fait durant ſa vie. Depuis que je l'ai perdu, il me ſemble qu'à toute heure je l'ai devant les yeux, & qu'il me dit ſans ceſſe, que je dois l'aimer, ſi je ne veux être l'ingratitude même. Auſſi t'aimai-je, ô chere ame, mais de l'amour le plus vif & le plus tendre! Et ſi aux lieux que tu habites maintenant, on a quelque connoiſſance de ce qui ſe paſſe ici bas, reçoi ces larmes que je t'offre en témoignage que Diane aimera ſon cher Filandre juſqu'au dernier ſoupir.

L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ.
PASTORALE ALLEGORIQUE.
PREMIERE PARTIE.

LIVRE SEPTIE'ME.

ASTRE'E voulant interrompre de ſi triſtes regrets, demanda à Diane quel étoit le malheureux auteur d'un ſi grand deſaſtre. » Helas ! répondit la ber-» gere, que pourrois-je vous en dire ? » C'étoit un monſtre qui ne nâquit que » pour me cauſer une éternelle douleur. » Mais enfin, pourſuivit Aſtrée, n'a-t-on » jamais ſçu quel homme c'étoit ? On » nous dit quelque temps après, repliqua » Diane, qu'il venoit d'un pays barbare, » ſitué au delà d'un détroit, que l'on ap-» pelle, je ne ſçais ſi je le nommerai bien, » les colomnes d'Hercule. Le ſujet qui » l'amena pour mon malheur, eſt que la

» dame qu'il aimoit en ces funeſtes con-
» trées, lui avoit commandé de parcourir
» toute l'Europe, pour ſçavoir ſi dans cette
» partie du monde il y avoit quelque fem-
» me qui l'égalât en beauté. Et s'il ren-
» controit quelqu'amant qui voulût ſou-
» tenir celle de ſa maîtreſſe, il étoit obli-
» gé de combatre contre lui, & d'envoyer
» à cette indigne femme la tête de l'a-
» mant avec le portrait & le nom de la
» perſonne aimée. Helas, lorſqu'il me
» pourſuivoit pour m'ôter la vie, que
» n'ai-je été moins prompte à fuir! peut-
» être par ma mort, j'aurois ſauvé le jour
» à mon cher Filandre. » A ces mots, les larmes coulerent de ſes yeux, & bien-tôt elle en fut baignée. Phylis, pour éloigner des idées ſi fâcheuſes, ſe leva la premiere, & dit aux bergeres : » Nous
» avons demeuré bien long-temps aſſiſes,
» ne ſeroit-il pas à propos maintenant que
» nous nous promenaſſions.

Auſſi-tôt les autres ſe leverent, & parce que le ſoleil avoit déja fait la moitié de ſa courſe, elles regagnerent leurs hameaux. Leonide écoutoit attentivement tous leurs diſcours, & ce qu'elle venoit d'apprendre, excitoit encore ſa curioſité ; mais elle fut vivement touchée, quand elle les vit partir, ſans qu'elles euſſent rien dit de Celadon. Eſperant toutefois que

ſi elle demeuroit tout ce jour avec elles, ainſi qu'elle l'avoit reſolu, elle en pouroit découvrir quelque choſe, elle ſe mit à les ſuivre de loin, car elle ne vouloit pas qu'elles penſaſſent qu'elle les eût entendues. Phylis tournant la tête par hazard, apperçut Leonide, & la montra à ſes compagnes, qui s'arrêterent; mais voyant que la nymphe venoit à elles; elles rebrouſſerent chemin, pour lui rendre les honneurs dus à ſa condition. Leonide, après avoir répondu à leur honnêteté, s'adreſſant à Diane, lui dit : » Sage bergere, je vous de-
» mande pour aujourd'hui l'hoſpitalité,
» pourvu qu'Aſtrée & Phylis ſoient des
» nôtres ; car j'ai quitté ce matin mon
» oncle Adamas, dans la vue de paſſer
» ce jour avec vous, & de reconnoître ſi
» ce que l'on m'a dit de votre vertu, Dia-
» ne ; de votre beauté, Aſtrée ; de votre
» merite, Phylis, répond à ce que la re-
» nommée en a publié. » Diane répondit en ces termes, au nom de ſes compagnes : » Grande nymphe, il ſeroit peut-
» être plus heureux pour nous que vous
» ne nous connuſſiez que par la renom-
» mée ; mais puiſque vous daignez nous
» faire cette honneur, nous le recevrons
» avec reſpect. » En même temps elles la mirent au milieu d'elles, & la conduiſirent au hameau de Diane, où elle

fut ſi bien reçue, & avec tant de civilité, qu'elle ne pouvoit comprendre, comment des perſonnes élevées dans les bois pouvoient être ſi polies. Après le diner Leonide leur fit pluſieurs demandes; elle s'informa ſur tout d'un berger nommé Celadon, fils d'Alcippe. Diane répondit qu'il s'étoit noyé dans le Lignon. » Et ſon frere » Lycidas, ajouta la nymphe, eſt-il marié? » Il reſſent encore trop la perte de ſon » frere, dit Diane, pour y penſer. Et com- » ment, continua Leonide, eſt arrivé ce » malheur? Il voulut ſecourir cette ber- » gere qui étoit tombée dans l'eau avant » lui, répondit Diane, en montrant Aſtrée.

La nymphe qui obſervoit Aſtrée, voyant qu'elle changeoit de viſage, & que pour cacher ſa rougeur, elle mettoit la main ſur ſes yeux, connut bien qu'elle aimoit le berger; & pour en ſçavoir davantage, elle continua ainſi: » N'a-t-on point retrouvé » ſon corps? Non, dit Diane; ſeulement on » reconnut ſon chapeau qui s'étoit arrêté à » quelques arbres.» Phylis, pour ménager Aſtrée, à qui ce diſcours auroit infailliblement tiré des larmes; » mais, grande nym- » phe, dit-elle, quelle bonne fortune pour » nous vous a conduite en ces lieux? Je » vous l'ai declaré, répondit Leonide, le » ſeul plaiſir de vous voir & de vous con- » noître. Si donc vous l'agréez, reprit

» Phylis, nous irons à nos exercices ordi-
» naires, & par là vous connoîtrez mieux
» notre façon de vivre. » Leonide y conſentit, & prenant Diane d'une main, & de l'autre Aſtrée, elles vinrent, en diſcourant, dans un bois qui s'étend ſur les bords du Lignon. Elles furent à peine aſſiſes, qu'elles entendirent chanter près d'elles. Diane reconnut la voix, & s'adreſſant à Leonide, elle lui dit: » Grande
» nymphe, prendriez-vous plaiſir aux diſ-
» cours d'un jeune berger qui n'a rien du
» village que l'habit & le nom, & qui a
» toujours été nourri dans les grandes vil-
» les? c'eſt le berger Silvandre, qui n'eſt
» parmi nous que depuis deux ou trois ans.
» Quelle eſt ſa famille, dit Leonide? Il ne
» le ſçait pas lui-même, répondit Diane.
» Il a ſeulement une legere connoiſſance
» qu'elle eſt du Foreſt; & c'eſt pour cela
» qu'il y eſt venu dans la reſolution d'y
» paſſer ſa vie. S'il changeoit de deſ-
» ſein, notre Lignon perdroit beaucoup;
» car en verité c'eſt un des bergers le plus
» accompli: ce que vous m'en dites, ré-
» pondit la nymphe, me donne une ve-
» ritable envie de le voir & de l'entre-
» tenir.

Cependant Silvandre appercevant les bergeres, vint à elles, & parce qu'il ne connoiſſoit point Leonide, il feignit de

paſſer outre. Mais Diane le retint en lui diſant qu'elle ne comprenoit pas comment ayant appris la civilité dans les villes, il pouvoit ainſi interrompre une compagnie par ſon arrivée, & ne rien dire enſuite.

» Puiſque je vous ai interrompues, dit le » berger en ſouriant, j'ai failli ; mais le » moyen de reparer mon erreur, c'eſt » d'empêcher qu'elle ne dure. Ce n'eſt » pas, répondit Diane, ce qui vous obli- » geoit à partir ſi promptement, c'eſt plu- » tôt que vous n'avez rien trouvé qui me- » rite de vous arrêter. Si pourtant vous » tournez les yeux vers cette belle nym- » phe, je m'aſſure que vous changerez de » ſentiment. Ce qui attire une choſe, re- » partit Silvandre, doit avoir quelque » rapport avec elle ; mais n'y en ayant » point entre tant de merite & mes imper- » fections, doit-il vous ſembler étrange » que je ne me ſois point ſenti attiré ?

» Cette difference dont vous parlez, in- » terrompit Leonide, c'eſt votre modeſtie » ſeule qui vous la fait trouver. Pour le » corps, je ne vois pas que vous ayez à » vous plaindre de la nature, & pour l'ame, » ſi elle eſt raiſonable, peut-elle être diffe- » rente des nôtres. » Silvandre comprit qu'il falloit à la nymphe des diſcours plus » forts, que ceux qu'il avoit accoutumé

de tenir aux bergeres. » Belle nymphe, » lui dit-il, ce qui fait le prix des choſes » c'eſt leur uſage ; l'homme, autrement, » ſeroit la moindre des creatures, puiſ- » qu'il n'y a point d'animal qui ne le ſur- » paſſe en quelque choſe. Le taureau a plus » de force, le cerf plus de viteſſe, ainſi » des autres. Mais quand on conſidere que » les dieux ont fait tous les animaux pour » l'homme, & l'homme pour eux, il faut » avouer qu'ils l'ont jugé plus excellent. » Pour connoître donc le prix des hom- » mes en particulier, il faut examiner à » quel uſage s'en ſervent les dieux ; & puiſ- » qu'ils ont fait de vous une nymphe, & » de moi un berger, il eſt impoſſible que » nous ſoyons égaux en merite. » Leonide admira l'eſprit du berger, & pour lui donner lieu de continuer, elle lui dit : » Quand ces raiſons ſeroient bonnes pour » moi, du moins les bergeres devroient- » elles vous arrêter, puiſque vous avez » avec elles cette conformité. Sage nym- » phe, répondit Silvandre, la moindre » partie cede toujours à la plus grande. » Cependant, interrompit Diane, je veux » croire que j'ai aſſez de merite & de beau- » té pour un berger. » Elle parloit ainſi, parce qu'elles avoient accoutumé de le nommer l'inſenſible. » Vous croirez ce » qu'il vous plaira, dit Silvandre ; mais

» pour gagner l'affection d'un berger, il » vous manque une partie eſſentielle. » Quelle eſt-elle, repartit Diane ? La vo- » lonté, repliqua-t-il. En effet, inter- » rompit Phylis, vous êtes auſſi peu diſ- » poſée à l'amour que Silvandre. » A ces mots, le berger ſe tournant vers Aſtrée, lui dit : » Voyez comme vos compagnes » m'attaquent toutes à la fois. C'eſt ré- » pondit Diane, que Phylis me voyant » aux mains avec un ennemi ſi terrible, » elle a cru devoir me ſecourir. Dites plu- » tôt, repartit Silvandre, qu'en eſſayant » de me donner un coup ſur la fin du com- » bat, elle a voulu vous derober l'honneur » de la victoire, mais elle n'y réuſſira pas » ſi facilement qu'elle le penſe. » Phylis qui étoit naturellement enjouée, & qui vouloit divertir Leonide, lui répondit : » J'admire votre ſimplicité, Silvandre ; » Quoi ! vous penſez que je deſire de vous » vaincre, moi qui mettrois cette victoi- » re au rang des moindres que j'aye rem- » portées. Ah ! bergere, interrompit Dia- » ne, ne parlez point ainſi de Silvandre. » S'il merite vos mepris, quel berger meri- » tera votre eſtime? » Ces mots toucherent le berger, & dès lors il ſe ſentit pour Diane un penchant qu'il ne put vaincre. » Mais » à quoi bon tant de diſcours, dit Phylis ? » Si vous avez tant de merite, dites quelle

» bergere a pour vous une eſtime particu-
» liere ; celle, répondit le berger, pour qui
» vous voyez que j'ai les mêmes ſentimens.
» Vous voulez dire, ajouta Phylis, que vous
» n'en recherchez aucune, mais c'eſt en
» vous manque de courage ; Dites plus tôt,
» repliqua Silvandre, manque de volonté.
» Et vous, ajouta-il, vous qui affectez
» pour moi tant de mepris, dites-nous
» quel berger vous aime ſi tendrement.
» Tous ceux qui ont de l'eſprit & du cou-
» rage, répondit Phylis. Mais enfin, dit
» Silvandre, nommez-en quelqu'un. Je
» voudrois bien, dit-elle, prenant un vi-
» ſage ſevere, qu'il y en eût d'aſſés teme-
» raires pour l'entreprendre. Et pourquoi,
» s'écria Silvandre, pretendez-vous que
» c'étoit faute de volonté en vous, plu-
» tôt qu'en moi ? Il ſeroit admirable, dit
» la bergere, que ce qui vous ſied me fut
» permis. Aurois-je bonne grace à courir,
» à luter, à ſauter ? Mais c'eſt trop diſpu-
» ter ; je prens Diane pour juge, toute par-
» tiale qu'elle eſt. Quand on ne peut par
» ſes diſcours établir ce que l'on a avancé,
» ne faut-il pas en venir à la preuve ? ſans
» doute, répondit Diane.

» Eh bien, reprit Phylis, condamnez
» donc ce berger à faire preuve de ſon
» merite, & pour cela qu'il s'attache à
» une bergere, & qu'il la force de conve-
» nir, qu'en effet il eſt digne de retour.»

Leonide & les bergeres agréerent la propoſition, & Silvandre fut condamné d'une voix unanime à ce que Phylis avoit propoſé. » Non pas, ajouta Diane en » ſouriant, qu'il ſoit contraint d'aimer, » car en amour la contrainte ne peut rien, » mais j'ordone qu'il ſerve, & qu'il ho- » nore.

» Quoique vous m'ayez condamné ſans » m'entendre, dit le berger, je n'appelle » point de votre jugement. Je demande » ſeulement que celle qu'il me faudra ſer- » vir merite mes ſervices, & ſçache les » reconnoître. Silvandre, Silvandre, dit » Phylis, vous cherchez à échaper, mais » je vous en ôterai bien les moyens; c'eſt » Diane que vous ſervirez.

» J'y conſens, répondit Silvandre, pour- » vu que ce ne ſoit point profaner ſa beau- » té, que de la ſervir ainſi par gageure. » Diane vouloit répondre, mais, à la priere de Leonide & d'Aſtrée, elle y conſentit, à condition pourtant, que cet eſſai ne dureroit que trois lunes.

Les choſes étant ainſi arrêtées, Silvandre ſe jetta aux genoux de ſa nouvelle maîtreſſe, & lui baiſa la main comme pour faire le ſerment de fidelité. Puis ſe relevant. » Maintenant, dit-il, ma belle » maîtreſſe, ne me permettrez-vous pas » de vous expoſer un tort qui m'a été » fait? » Et Diane lui ayant répondu qu'il

le pouvoit, il reprit ainſi : » Pour avoir » répondu au mepris que l'on me mar- » quoit, par des diſcours un peu trop avan- » tageux, j'ai été juſtement condamné à » faire preuve de mon merite, pourquoi » Phylis qui eſt plus vaine que moi, ne » ſera-t-elle pas condamnée à une preuve » ſemblable ? » Aſtrée, ſans attendre la réponſe de Diane, s'écria, que la demande étoit ſi juſte, qu'elle s'aſſuroit qu'elle lui ſeroit accordée. Et Diane ayant pris l'avis de Leonide, condamna la bergere, ainſi que Silvandre l'avoit requis. » Je n'at- » tendois pas, dit Phylis, une ſentence » plus favorable, ayant de tels adverſaires; » mais enfin, que dois-je faire ? acquerir, » dit Silvandre, les bonnes graces de quel- » que berger. Cela n'eſt pas raiſonnable, » répondit Diane, car jamais la raiſon » n'eſt contraire au devoir. Mais j'ordon- » ne qu'elle ſerve une bergere, qu'elle ſoit » obligée de s'en faire aimer ainſi que » vous, & que celui de vous deux qui pa- » roîtra moins aimable, ſoit contraint de » ceder à l'autre. Je veux donc, dit Phy- » lis, ſervir Aſtrée. Non, ma ſœur, ré- » pondit Aſtrée, il me ſemble qu'il eſt plus » convenable que vous vous adreſſiez tous » deux à Diane ; elle pourra prononcer » un jugement plus équitable, ſi tous deux » vous la ſervez. » Cette propoſition pa-

rut ſi judicieuſe, qu'elle paſſa tout d'une voix, & l'on fit jurer à Diane, que les trois mois expirés, elle prononceroit, ſans avoir égard à autre choſe, qu'à la verité. Rien n'étoit plus agréable que de voir ces nouveaux amans. Phylis & Diane jouoient à merveille leur perſonnage ; & bien-tôt Silvandre le joua plus naturellement.

Pendant qu'ils diſcouroient ainſi, & que Leonide jugeoit en elle-même ce genre de vie le plus heureux de tous ; ils apperçurent deux bergeres & trois bergers, qui à leurs habits paroiſſoient étrangers, & lorſqu'ils furent près d'eux, Leonide s'informa qui ils étoient. Phylis répondit qu'elle n'en ſçavoit rien autre choſe, ſinon qu'ils étoient étrangers. Alors Silvandre ajouta, qu'elle perdoit beaucoup de ne les pas connoître davantage, que parmi eux étoit un berger nommé Hylas, d'une humeur extrémement agréable ; » car il » aime, diſoit-il, tout ce qu'il voit ; mais » auſſi il ne l'aime pas long-temps, & il » fait valoir ſon caractere par des raiſons » ſi extravagantes, qu'il eſt impoſſible de » l'entendre ſans rire. Je ſerois ravie de » l'entendre, dit Leonide, & dès qu'il » ſera ici, il faut que nous le faſſions » parler.

» La choſe ne ſera pas difficile, répon- » dit Silvandre, car il veut toujours diſcou-

» tir. Mais ſi l'inconſtance eſt le caractere » d'Hylas, avec lui eſt un berger d'un ca- » ractere bien different, puiſqu'il regrete » ſans ceſſe une bergere qu'il aimoit. Ce- » lui-ci paroît avoir du jugement, mais il » eſt ſi triſte, qu'il n'a jamais que des » plaintes à faire entendre. Et qui les ar- » rête en cette contrée, repliqua Leonide? » Je n'ai point encore eu la curioſité de » m'en informer, dit Silvandre, mais belle » nymphe, ſi vous le ſouhaitez, je vais le » leur demander, car voici qu'ils appro- » chent de nous. » En effet, ils entendirent qu'Hylas chantoit ces vers :

L'inconſtance eſt mon caractere.
J'aime à changer, je n'en fais point myſtere;
Le beau triomphe que ce ſera
Pour celle qui me fixera.

Enchaîner une ame volage,
C'eſt des beautés le glorieux partage.
Le beau triomphe que ce ſera
Pour celle qui me fixera.

Leonide en ſouriant, dit à Silvandre : » au moins ce berger n'eſt pas du nombre » de ceux qui cachent leurs imperfections, » il paroît qu'il ne veut point en impoſer. » C'eſt, répondit Silvandre, que ce qu'il » va chantant, il ne le regarde pas com- » me une imperfection. » Déja les bergers

étoient arrivés, & la nymphe occupée de leur rendre le ſalut, ne put répondre à Silvandre. Celui-ci qui n'avoit point oublié que la nymphe deſiroit ſçavoir qui étoient ces bergers: après les premiers complimens, s'adreſſa à l'un d'eux, & lui dit: » Tircis (c'étoit le nom du berger) » dites-nous, je vous en conjure, quel » motif vous a conduit en ces lieux, & qui » vous y retient? » Alors Tircis levant les yeux & les mains au ciel: » Grand dieu, » dit-il, dont la providence gouverne cet » univers, ſois-tu loué à jamais de tes » bontés pour moi.

Il répondit enſuite à Silvandre, mais comme frapé d'étonnement; » Sçachez, » gentil berger, que c'eſt vous qui m'a- » menez dans cette contrée; ſçachez que » c'eſt vous-même, vous que j'ai ſi long- » tempscherché. Moi, repartit Silvandre! » Comment cela ſe peut-il, puiſque je n'ai » pas même le bonheur d'être connu de » vous. Je ſatisferai volontiers à votre » demande, quand vous aurez repris vos » places ſous ces arbres; car mon recit » ſera long. » Alors Silvandre ſe tournant vers Diane, » Ma maîtreſſe, dit-il, vou- » lez-vous vous aſſeoir? Vous deviez, » répondit Diane, vous être adreſſé à » Leonide. Je ſçai, repliqua le berger, » que la civilité l'ordonnoit ainſi; mais

» j'ai obéi à l'amour. » Leonide prenant Aſtrée & Diane par la main, s'aſſit au milieu, approuvant ce qu'avoit fait Silvandre ; & les autres bergeres s'aſſirent autour d'elles. Alors Tircis ſe tournant vers la bergere qui étoit venue avec lui ; » Voici, dit-il, Laonice, le jour heureux » que nous avons tant deſiré, voici le » terme que l'oracle a marqué à nos pei- » nes. » La bergere, ſans lui répondre, s'adreſſa à Silvandre, & commença de la ſorte :

HISTOIRE

DE TIRCIS ET DE LAONICE.

IL n'eſt point de plus fortes amitiés que celle de l'enfance, parce que la coutume devient inſenſiblement une ſeconde nature, dont il eſt mal-aiſé de ſe dépouiller. Ceux-là le ſçavent qui veulent la ſurmonter. C'eſt par là, gentil berger, que je prétens excuſer mon affection pour Tircis; je la ſuçai, pour ainſi dire, avec le lait, & il ſemble que tout ait conſpiré dès ma naiſſance à la fortifier. L'union de nos parens, l'égalité de notre âge, la gentilleſſe de Tircis. Mais pour mon malheur, Cleon nâquit preſqu'en même temps dans notre

hameau, avec plus de grace que moi peut-être, du moins avec plus de bonheur. Dès qu'elle commença d'ouvrir les yeux, Tircis commença de l'aimer ; il ſe faiſoit un plaiſir de la conſiderer dans le berceau même. Il avoit alors environ dix ans, & moi ſix. Admirez ici comme le ciel diſpoſe de nous ſans nous ; dès que je vis le berger, je l'aimai ; & dès qu'il vit Cleon, il l'aima. Bien que nous fuſſions extremément jeunes, on ne laiſſoit pas de remarquer entre nous cette difference. Vous pouvez croire qu'alors je n'obſervois pas ſes actions, mais quand je fus un peu plus âgée, je lui trouvai ſi peu de goût pour moi, que je pris une reſolution que le depit ſuggere toujours, mais que le veritable amant ne peut ſuivre, c'étoit d'en plaiſanter. J'eus aſſez de force pour diſſimuler mon reſſentiment, j'eſſayai même de me retirer tout à fait du berger ; mais ce qui me retint, c'eſt que je ne voyois pas qu'il eût d'autre attachement ; car ce qu'il faiſoit pour Cleon ne pouvoit me donner de jalouſie : elle étoit dans un âge trop tendre ; & quand elle put reſſentir les traits de l'amour, elle ceſſa de le voir. Mais le perfide amour lui exagera le merite & les ſervices de Tircis, & la rendit enfin ſenſible. La bleſſure étoit encore legere ; mais enfin il fallut avouer

ſa

ſa défaite. Ainſi Tircis eſt aimé de Cleon, & commence à jouir de toutes les douceurs d'un tendre engagement. La joye de Tircis fut ſi vive, qu'elle éclata malgré lui ; pour Cleon, outre qu'elle renferma toujours ſa tendreſſe dans les bornes du devoir, elle pria Tircis de feindre pour moi de l'amour, afin que ceux qui l'éclairoient, s'arrêtant à ce qui paroiſſoit, ne ſongeaſſent point à penetrer ce qu'elle vouloit cacher. Elle me donna la preference ſur les autres bergeres, parce qu'elle s'étoit apperçue que j'aimois Tircis, & que mon penchant pour lui étant aſſés connu, on croiroit volontiers ce qu'elle deſiroit, étant bien difficile d'être aimée ſans aimer. Tircis qui vouloit ſe conformer à la volonté de Cleon, ſe mit auſſitôt en devoir d'executer ſes ordres. Dieux! quand je me rappelle ce qu'il me diſoit de gracieux, je cheris encore ſes diſcours tout menſongers qu'ils étoient, & je remercie Amour des heureux momens dont il me fit jouir alors : Et plût à dieu, puiſque je ne pouvois être plus heureuſe, euſſai-je toujours été trompée de la ſorte. Tircis n'eut pas de peine à me perſuader qu'il m'aimoit ; outre que l'on croit aiſement ce que l'on deſire, les ſoins que j'avois pris de lui plaire ; le commerce que nous avions eu enſemble ; quelques agrémens

que je m'imaginois avoir ; tout cela me rendoit la choſe vrai-ſemblable. La fiere Cleon rioit ſouvent avec lui de mon erreur : Helas, que pour la punir, Amour ne permit-il que Tircis m'aimât ſans feinte ! Mais bien loin de m'aimer, cette feinte même lui étoit inſupportable, & ſi l'amour ne m'avoit fermé les yeux, je l'aurois auſſi bien remarqué que la plus part de ceux qui nous voyoient, & à qui je ne pouvois ajouter foi. Cependant le bruit de nos amours ſe repandit, on ceſſa de parler de Cleon, & moi ſeule infortunée je fus en butte à tous les diſcours. Mais craignant que je ne vinſſe à découvrir l'artifice, elle voulut l'enveloper ſous un autre. Elle conſeille à Tircis de me faire entendre que nos liaiſons donnoient lieu à des jugemens deſavantageux, qu'il étoit de notre prudence de faire ceſſer ces bruits, & que pour les aſſoupir il falloit qu'il feignît d'aimer Cleon. » Vous lui » direz, ajoutoit-elle, que vous me choi» ſirez plus tôt qu'une autre bergere, par» ce que vous ſerez près d'elle, & que » vous pourrez lui parler. » Moi qui étois la franchiſe même, j'approuvai ce deſſein, & depuis ce jour, quand nous nous trouvions tous trois enſemble, c'étoit avec ma permiſſion & de mon aveu qu'il entretenoit ſa chere Cleon. Quel plaiſir pour

ces deux amans ! témoin des empreſſement de Tircis pour Cleon, inſenſée que j'étois, je les prenois pour une feinte, & Cleon qui m'obſervoit, connoiſſant mon erreur, avoit une peine extrême à renfermer ſa joye. Elle avoit quelquefois beſoin de recourir à de mauvais pretextes, & moi j'en accuſois ſa tendreſſe, & la ſatisfaction qui lui revenoit de l'erreur dans laquelle je la croyois. Telle étoit ma ſimplicité, que je partageois d'avance avec elle le déplaiſir qu'elle auroit lorſqu'elle ſçauroit la verité. Mais depuis je connus bien que moi-même je devois être l'objet de ſa compaſſion. Cependant qui n'y eût été trompée lorſqu'amour eſt entré dans une ame, il ne lui permet plus la moindre défiance. Le berger jouoit d'ailleurs ſi bien ſon perſonnage, qu'à la place de Cleon, j'euſſe peut-être douté que ſa feinte ne fût veritable. Si quelquefois en ma preſence il marquoit à Cleon trop de tendreſſe, auſſitôt ſe tournant vers moi il me demandoit à l'oreille s'il ne repreſentoit pas bien. Mais vous n'avez encore rien entendu ; écoutez juſqu'où il porta l'artifice. Il avoit des entretiens plus frequents avec Cleon, qu'avec moi, il lui baiſoit la main ; Il ſe tenoit à ſes genoux, & ne ſe cachoit point de moi ; mais en public il ne me quittoit point, & ſa diſſimulation fut telle que

l'on crut toujours que nous nous aimions. Et quand je lui diſois que l'on ne pouvoit ſe perſuader qu'il aimât Cleon ; » Et com- » ment, me répondoit-il, ſe perſuaderoit- » on ce qui n'eſt pas ? mais il arrivera du » moins que nous tromperons le grand » nombre. Sur tout, ajoutoit-il, il faut » tromper Cleon, parlez-lui pour moi, » ſoyez comme notre confidente ; & par » là nous vivrons en aſſurance. » Je pen- ſai que ſi Cleon avoit pu croire quel- quefois que j'aimois Tircis, le perſon- nage que j'allois faire lui en ôteroit l'opi- nion. Cleon de ſon côté fatiguée de la contrainte dans laquelle elle vivoit avec le berger, reçut avec joye la propoſi- tion que je lui fis, & dès ce moment elle traita avec lui comme avec ſon amant, & moi je n'eus d'autre emploi que de por- ter leurs billets. O Amour, ce ſont là de tes coups ! Tel rend de pareils offices à autrui, qui croit ſe les rendre à ſoi-même.

Cependant les Francs, les Romains, les Gots & les Bourguignons ſe faiſant une cruelle guerre, nous fûmes contraints de nous retirer ſur les bords du grand fleuve de Seine, dans une ville qui porte le nom du berger qui jugea les trois déeſſes. On y accouroit en foule de toutes les contrées, & bien-tôt un mal terrible, ce mal con- tagieux dont les grands mêmes ne peuvent

ſe défendre, affligea les habitans. La mere de Cleon en fut attaquée, Cleon ne voulut jamais conſentir à s'éloigner d'elle, quelqu'inſtance qu'elle lui fît pour l'y déterminer. Ses amis eurent beau lui repreſenter que c'étoit offenſer les dieux que de les tenter de la ſorte. » Si vous » m'aimez, leur diſoit-elle, ne me tenez » jamais ces diſcours. Ne dois-je pas la » vie à qui me l'a donnée ? Et les dieux » peuvent-ils être offenſés de me voir ſer- »vir celle qui m'apprit à les adorer ? » Elle s'enferma donc avec elle, reſolue de ne la quitter qu'après qu'elle lui auroit fermé les yeux, ſi les dieux refuſoient de la rendre à ſes prieres. Tircis paſſoit les jours entiers à leur porte, eſſayant inutilement d'entrer, Cleon ne voulut jamais y conſentir. Il leur faiſoit apporter tout ce qui leur étoit neceſſaire, & rien ne leur manqua. Mais quelques préſervatifs que Tircis pût envoyer, l'heureuſe Cleon fut frapée à ſon tour. Auſſi-tôt que le berger en fut inſtruit, il crut qu'il n'étoit plus temps de feindre, ni de redouter la médiſance. Il met ordre à ſes affaires, & ſe renferme avec des perſonnes ſi cheries. Quels offices il rendit à la mere en conſideration de la fille ! il eſt aiſé de l'imaginer ; mais quand il ne lui reſta plus que ſa maitreſſe, dont le mal empiroit tous les

jours, quelle fut l'horreur de ſon état! Il la tenoit dans ſes bras, il lui appliquoit des remedes. Cleon qui l'avoit toujours aimé, & à qui il donnoit en cette occaſion une ſi grande preuve de ſon amour, ne ſentoit rien plus vivement que le danger où il s'expoſoit pour elle. Tircis au contraire étoit ſi content, que la fortune encore qu'ennemie, lui eût offert ce moyen de prouver à Cleon tout ſon amour, qu'il ne pouvoit aſſés ſe louer d'elle. Enfin, malgré les ſoins du berger, Cleon fut réduite en peu de jours dans un état ſi déplorable, qu'à peine elle put proférer ces paroles. » J'aurois ſouhaité, fi-
» dele Tircis, que les dieux euſſent pro-
» longé mes jours, non que j'aime la vie,
» j'ai trop éprouvé les miſeres qui en ſont
» inſeparables; mais ſeulement pour avoir
» le temps de vous convaincre de ma re-
» connoiſſance. Il eſt vrai que je vous ai
» tant d'obigation, que je ne pourrois ja-
» mais les reconnoître; ainſi je n'accu-
» ſerai point le ciel d'injuſtice, quand il
» m'ôte la vie. Recevez donc tout ce que
» je puis, c'eſt le ſerment de n'oublier
» jamais ce que je vous dois. Ma belle
» maitreſſe, répondit Tircis, ce que j'ai
» fait juſqu'ici ne m'a point encore ſatiſ-
» fait; & quand vous me parlez d'obli-
» gations, je vois bien que vous ne con-

» noiſſez pas la grandeur de mon amour.
» Croyez, belle Cleon, que je reſſens
» comme je dois la faveur que vous m'a-
» vez faite d'agréer mes prétendus ſervi-
» ces, le ciel qui ne m'a fait naître que
» pour vous me reprocheroit mon ingrati-
» tude, ſi je ne vivois pour vous, & ſi j'em-
» ployois ailleurs un ſeul moment de ma
vie? » Il vouloit continuer, lorſque la ber-
gere l'interrompit en ces termes: » Laiſſe-
» moi parler, cher Tircis, laiſſe-moi em-
» ployer le peu de vie qui me reſte à t'aſ-
» ſurer que j'ai pour toi le plus tendre &
» le plus veritable amour. En te diſant
» un éternel adieu, je te demande trois
» choſes, d'aimer toujours Cleon, de me
» faire inhumer auprès de ma mere, &
» d'ordonner, quand tu payeras le tribut
» à la nature, que ton corps ſoit mis au-
» près du mien, afin que ſi nous n'avons
» pû être unis pendant la vie, nous le
» ſoyons du moins après la mort.

Tircis lui repondit: » Les dieux ſe-
» roient injuſtes, s'ils éteignoient ſi prom-
» ptement une flamme ſi belle. J'eſpere
» qu'ils vous rendront la vie, ou du moins
» qu'ils diſpoſeront de moi, avant que de
» vous la ravir. Mais s'ils rejettent mes
» vœux, du moins qu'ils me donnent aſſés
» de vie pour executer vos ordres, & qu'ils
» me permettent enſuite de vous ſuivre.

» S'ils ne trenchent mes jours, aſſurez-
» vous que vous ne ſerez pas long-temps
» ſans moi. Cher Tircis, lui répondit-elle,
» je t'ordonne de vivre autant qu'il plaira
» aux dieux immortels. Pendant qu'aux
» champs Elyſées je raconterai notre a-
» mour mutuel, tu le rediras aux vivans,
» & tous honorerons notre memoire. » A ces mots elle expira dans le ſein du berger. Quelle fut ſa douleur, on peut le comprendre par celle qu'il reſſent encore. » O
» mort, s'écria-t-il, qui m'as ravi la meil-
» leure partie de moi-même, ou prens le
» reſte, ou rens moi ce que tu m'as ôté.

Il ſe tut alors, pour laiſſer couler les larmes qu'un ſi triſte ſouvenir lui arrachoit. Silvandre lui repreſenta que le mal étant ſans remede il devoit ſe ſoumettre, & que les plaintes n'étoient qu'un témoignage de foibleſſe. » S'il y avoit quelque
» remede, dit Tircis, je n'aurois garde de
» me plaindre ; mais c'eſt préciſement
» parce qu'il n'y en a point, que la plainte
» doit m'être permiſe.

Laonice les interrompit, & continua de la ſorte : Enfin cette heureuſe bergere étant morte, & Tircis lui ayant fermé les yeux, il ordonna qu'elle fut inhumée auprès de ſa mere ; mais ſes ordres furent mal executés. Pour lui il étoit ſi affligé, que ſans la défenſe de Cleon, il ne lui eût

pas

pas ſurvécu. Quelques jours après, s'informant de ceux qui le venoient voir, en quel lieu ce corps ſi cheri avoit été mis, il apprit qu'il n'étoit point auprès de celui de ſa mere ; il en fut vivement touché, & promit une grande ſomme pour l'y faire porter. Quatre hommes s'en chargerent ; ils ſe rendent au lieu où étoit le corps de Cleon, ils ôtent la terre qui le couvroit, ils le portent quelques pas, mais la puanteur horrible qui en exhaloit les contraignit de le laiſſer, reſolus de mourir plus tôt, que d'aller plus loin. Tircis en étant averti leur offrit une plus grande ſomme, mais ils la refuſerent. » He quoi, dit-il, as-tu donc eſperé que » l'attrait du gain auroit plus de pouvoir » ſur eux, que ſon amour ſur toi-même ?» Il dit, & comme un forcené il court à l'endroit où étoit le corps, il le prend dans ſes bras, & malgré l'infection il le porte dans le tombeau de la mere. Après une action ſi heroïque, il ſortit ſecrétement de la ville, & demeura quarante jours dans une affreuſe ſolitude.

J'ignorois, moi, tout ce qui ſe paſſoit ; car une de mes tantes ayant été attaquée du même mal preſqu'en même temps, nous n'avions de commerce avec perſonne, & j'étois revenu le même jour que lui. Lorſque j'eus appris la mort de Cleon,

j'allai chés lui pour en ſçavoir le détail ; & lorſque je fus à la porte de ſa chambre, je crus l'entendre ſoupirer. Je regardai par la ſerrure, & je le vis ſur ſon lit les mains jointes, les yeux tournés ver le ciel & le viſage tout baigné de larmes. Jugés quelle fut ma ſurpriſe, gentil berger, car je ne croyois pas qu'il aimât Cleon, & je venois en partie pour me conſoler avec lui de la perte que j'avois faite. Enfin après l'avoir conſideré quelque temps, j'entendis qu'il profera ces paroles : » Pour-» quoi cacherois-je mes pleurs? il n'eſt plus » temps de feindre, & quand je le voudrois, » ma douleur ne me trahiroit-elle pas? » Tout l'eſpoir de ma vie eſt maintenant » au tombeau. Elle vivoit en moi, je vi-» vois en elle ; mais helas une mort cruel-» le me l'a ravie ! elle n'eſt plus ; que » dis-je, elle eſt encore, & toujours elle » vivra dans mon cœur.

Dieux ! quelle devins-je, quand je l'entendis parler ainſi ? telle fut ma ſurpriſe, que ſans y penſer j'entr'ouvris ſa porte. Et lorſqu'il m'apperçut, il me tendit la main, & les yeux baignés de larmes, il me parla en ces termes : » Laonice, c'eſt » fait de Cleon, & nous lui avons ſurvêcu » pour la pleurer. Je conçois que l'état où » vous me voyez doit vous ſurprendre. » L'amitié feinte ne connoît point de pa-

» reils regrets. Mais helas ! quittez vo-
» tre erreur. Je ſerois coupable envers
» l'amour, ſi je ne vous deſabuſois en-
» fin. Sçachez donc, Laonice, que j'ai
» aimé Cleon, & que je n'aimois qu'elle
» lorſque je feignois de vous aimer. Mais
» ſi jamais vous avez eu quelque affection
» pour moi, plaignez ma cruelle deſtinée,
» & pardonnez à Tircis un crime qu'il n'a
» commis que pour ne pas manquer à ce
» qu'il devoit à Cleon. » A ces mots, tranſ-
portée de fureur je le quittai. A peine pus-
je retrouver ma cabane, où je demeurai
long-temps cachée; mais après avoir mille
fois combatu mon amour, il me fallut ce-
der, & j'appris par ma propre experience
que le dépit eſt une foible reſſource en ces
occaſions. Me voilà donc plus épriſe que
jamais de Tircis ; moi-même je cher-
che à me juſtifier ſon procedé, je lui par-
donne de m'avoir offenſée, & bien-tôt
je me flate de remplacer Cleon dans ſon
cœur. Lorſque j'allois ainſi me decevant
moi-même, une de mes ſœurs vint m'a-
vertir que Tircis avoit diſparu, & que
perſonne au monde ne ſçavoit où il s'é-
toit retiré. Dès-lors je pris la reſolution
de le ſuivre, & je partis ſecrétement du-
rant la nuit. Quelles furent mes frayeurs,
lorſque je me vis dans l'obſcurité ! mais
l'amour qui conduiſoit mes pas, me dou-

na du courage, & je pourſuivis ma route ſans en tenir aucune aſſurée ; car j'ignorois où Tircis étoit allé, j'ignorois où j'allois moi-même. Je rencontrai enfin cette bergere, dit-elle, en montrant Madonte, avec le berger Terſandre. Aſſis à l'ombre d'un rocher, ils attendoient que la chaleur du midi fut tombée. Je leur demandai des nouvelles de Tircis, & je ſçus par eux qu'il étoit en ces deſerts, & qu'il regrettoit toujours Cleon. Alors je leur racontai ce que vous venez d'entendre, & je les conjurai de me dire les nouvelles les plus certaines qu'ils pourroient du berger. Madonte me répondit avec tant de douceur, & d'un air ſi touché, que je la jugeai atteinte du même mal que moi ; je ne me trompois pas, car elle m'apprit dans la ſuite la longue hiſtoire de ſes malheurs, & cette hiſtoire me fit comprendre que l'Amour n'exerce pas moins ſa tyrannie dans les cours que dans nos bois.

Madonte m'invita à demeurer ; elle me repreſenta que nous devions marcher de compagnie, puiſqu'auſſi-bien le but de notre voyage étoit le même. J'acceptai volontiers ſa propoſition, & depuis nous ne nous ſommes point quittées. Mais que fait ce diſcours à mon ſujet ? je ne veux vous entretenir que de Tircis & de moi. Il me ſuffit de vous dire, gentil berger, qu'après

avoir demeuré plus de trois mois dans cette contrée, nous ſçumes enfin qu'il étoit venu ici. A peine y fûmes-nous arrivés, que je le rencontrai. Il me fit d'abord un acceuil aſſés gracieux ; mais quand il ſçut le ſujet de mon voyage, il me declara qu'il avoit trop aimé Cleon, & qu'il cheriſſoit trop ſa memoire, pour pouvoir m'aimer. Amour, ſi vous n'êtes injuſte, je vous demande, & non pas à cet ingrat, le ſalaire de tant de travaux !

Ainſi finit Laonice, & s'eſſuyant les yeux, elle les tourna vers Silvandre, comme pour lui demander juſtice. Alors Tircis parla en ces termes :

» Sage berger, vous venez d'entendre » l'hiſtoire de mes malheurs ; elle n'eſt que » trop fidele, & mon deſſein n'eſt pas de » vous ennuyer par des redites importu- » nes. J'ajouterai ſeulement à ce que vous » a dit Laonice, que fatigués de ſes plaintes, » nous allâmes conſulter l'oracle, pour » ſçavoir ce qu'il ordonneroit de nous ; » & que l'oracle nous fit entendre cette » réponſe, par la bouche d'Arontine :

Dans ces aimables lieux où le Lignon ſerpente,
Amans, vous trouverez un curieux berger.
Il ira s'informant du mal qui vous tourmente ;
Croyez-le ; car le ciel l'élit pour vous juger.

Quoiqu'il y ait déja bien long-temps que nous ſommes ici, vous êtes le premier qui nous ait interrogés ſur l'état de notre fortune. Ordonnez donc, ſage berger, ce que nous avons à faire. Et pour que rien ne ſe fît que par la volonté du dieu, la vieille qui nous rendit l'oracle, ajouta que quand nous vous aurions rencontré, il falloit tirer au ſort qui plaideroit notre cauſe. On le fit, & le ſort amena pour Laonice le nom d'Hylas, & celui de Phylis pour Tircis

» Autrefois, dit Hylas en ſouriant, que » je ſoupirois pour Laonice, je n'aurois » pas volontiers entrepris de perſuader à » Tircis de l'aimer; mais à preſent que je » ſoupire pour Madonte, je veux bien me » conformer à la volonté du dieu. Berger, » répondit Leonide, reconnoiſſez ici ſa » providence: c'eſt à l'inconſtant Hylas » qu'il remet le ſoin d'engager un berger » au changement; & c'eſt à une bergere » connue par ſa conſtance qu'il remet celui » de perſuader la fidelité. Et pour juge il » choiſit un berger exempt de partialité; » car Silvandre n'eſt conſtant, ni inconſ- » tant, puiſqu'il n'a jamais rien aimé. » Alors Silvandre prenant la parole; » Puiſ- » que vous voulez, dit-il, ô Tircis, & vous » Laonice, que je ſois juge de vos diffe- » rens; jurez tous deux entre mes mains

» que vous vous ſoumettrez à ma déci-
» ſion. Autrement nous prendrions des
» ſoins inutiles, & vous ne feriez qu'irri-
» ter les dieux.» Après qu'ils eurent fait le ſerment, Hylas commença de la ſorte:

Harangue de Hylas pour Laonice.

SI j'avois à parler pour Laonice devant un juge dénaturé, je craindrois de nuire à ſa cauſe par mon peu de capacité; mais puiſque j'ai le bonheur de parler devant vous, gentil berger, non-ſeulement j'eſpere un jugement favorable, mais je ſuis encore perſuadé qu'à la place de Tircis vous rougiriez que l'on pût vous faire les mêmes reproches. Je ne m'arrêterai donc point à chercher des moyens pour établir ma cauſe: elle parle d'elle-même. Le ſexe de Tircis, la volonté des dieux, les loix de la nature, tout condamne le berger. Les dieux ne commandent-ils pas la reconnoiſſance, & la nature ne preſcrit-elle pas d'aimer une bergere aimable, & d'oublier plus tôt que de cherir une bergere qui n'eſt plus. Mais ce berger ingrat malgré tous les bienfaits qu'il a reçus de Laonice, malgré la tendreſſe qu'elle lui a marquée dès le berceau, ne lui rend que des mépris. Cependant elle eſt telle, qu'elle eſt bien plus propre à faire reſſentir les outrages dont elle ſe plaint, qu'à les reſſen-

tir elle-même ? Si tu es homme, ignore-tu que tu dois aimer les vivans ? & ſi tu connois les dieux, ne ſçais-tu pas qu'ils puniſſent ceux qui violent leurs loïx ? Si tu avoues que Laonice t'aima dès le berceau, ſeroit-il poſſible qu'une amitié ſi longue n'eût jamais d'autre recompenſe que tes dédains ? Mais encore que l'amour de Laonice étant volontaire, elle puiſſe peu toucher une ame ingrate, je ne puis croire, ô juſte Silvandre, que vous ne condamniez un trompeur à faire ſatisfaction à la perſonne qu'il a trompée ; & qu'ainſi Tircis qui en a impoſé ſi long-temps à cette bergere, ne ſoit obligé à reparer l'injure qu'il lui a faite, en l'aimant avec autant de franchiſe qu'il l'aimoit autrefois avec diſſimulation. Mais, dis-moi, Tircis, quel peut être ton deſſein, en donnant toute ton affection à des cendres inanimées ? Eſperes-tu de leur rendre la vie par tes ſoupirs, & par tes larmes ? Helas ! quand une fois on a paſſé la barque de l'inexorable vieillard, on a beau le rappeller, il ne reçoit jamais perſonne qui vienne de l'autre bord. C'eſt être impie, Tircis, que de troubler le repos de ceux qu'appellent les dieux. L'amour eſt *pour* les vivans, le cerceuil pour les morts. Et ne te pique point d'une conſtance *inſenſée* ; Cleon n'y a point d'interêt. Rentre

en toi-même, berger, reconnois ton erreur. Jette-toi aux genoux de Laonice, avoue lui ta faute, & previen ainſi la juſte ſentence de ton juge.

Le diſcours d'Hylas fut extremément goûtê ; le ſeul Tircis montroit par ſes larmes combien peu il en étoit ſatisfait, lorſque Silvandre commandant à Phylis de parler, elle commença ainſi en levant les yeux au ciel.

Diſcours de Phylis pour Tircis.

O Belle Cleon, toi qui du ciel entends l'injure que l'on propoſe de te faire, daigne m'inſpirer ; empêche que je n'affoibliſſe les raiſons qu'a Tircis de n'aimer jamais que toi. Et vous, ſage berger, qui ſçavez mieux ce que je devrois dire pour ſa défenſe, que je ne puis le concevoir, ſupplée au défaut de mon génie. Et d'abord, Hylas, je t'accorde, ſi tu le veux, que nous devons aimer les perſonnes qui nous aiment, mais peux-tu en conclure que Tircis doive trahir la foi qu'il a jurée à Cleon, pour aimer Laonice ?

Tu demandes des choſes impoſſibles, & qui ſe contrediſent elles-mêmes. Impoſſibles, car nul n'eſt obligé à ce qu'il ne peut. Et comment veux-tu que mon berger prenne d'autres engagemens, s'il n'a plus de

volonté. Ne ris point, Hylas : quiconque aime, il donne ſon ame toute entiere à la perſonne aimée. Mais, dit Hylas, Cleon à qui il l'avoit donnée, n'étant plus, il a dû la reprendre. Hylas, Hylas, tu parles bien en homme qui ne connoît pas l'amour ; les dons faits ſans ſon autorité ſont irrevocables. Et qu'eſt-elle devenue, reprit Hylas, cette volonté depuis la mort de Cleon ? Si Cleon eſt encore en quelque lieu, comme nos druydes nous l'enſeignent, la volonté de Tircis eſt entre ſes mains, & quand Cleon voudroit la rendre, elle ne retourneroit pas vers Tircis, elle iroit dans le cercueil repoſer auprès de ſes os bien aimés : Pourquoi donc accuſes-tu d'ingratitude le fidele Tircis ; puiſqu'il n'eſt pas en ſon pouvoir d'aimer un autre objet ? & c'eſt ainſi que tu exiges une choſe impoſſible, & qui ſe contredit elle même ; car ſi nous devons aimer qui nous aime, pourquoi veux-tu qu'il ceſſe d'aimer Cleon, dont il fut toujours aimé ?

Quant à la recompenſe que tu demandes pour les ſervices de Laonice, qu'elle ſe rappelle toute la ſatisfaction qu'elle goûta alors, & combien de jours heureux elle a paſſés, tant qu'a duré ſon erreur. Tu dis, Hylas, que Tircis l'a trompée, dis plutôt qu'Amour l'a punie, puiſqu'elle n'a-

voit pas intention de ſervir Cleon. Si Laonice doit ſe plaindre de quelque choſe, c'eſt d'avoir été moins ruſée que ſa rivale. Voilà, Silvandre, comment j'ai crû devoir répondre aux fauſſes raiſons du berger.

Il ne me reſte plus que de faire avouer à Laonice qu'elle pourſuit une choſe injuſte; & je le ferai aiſément ſi elle daigne me répondre. Dites-moi, belle bergere, aimez-vous Tircis? » Qui me connoîtra, pourra-» t-il en douter, répondit Laonice? Et s'il » étoit contraint, repliqua Phylis, de s'é-» loigner de vous pour long-temps, & que » pendant ſon abſence quelqu'autre vous » recherchât, l'écouteriez-vous? Non ſans » doute, parce que j'eſpererois toujours » qu'il reviendroit. Et ſi vous ſçaviez, ajou-» ta Phylis, qu'il ne dût jamais revenir, » ceſſeriez-vous de l'aimer? Non certe, ré-» pondit-elle. » Ne trouvez donc pas étrange, continua Phylis, que ce berger qui ſçait que Cleon eſt aux champs Elyſées, qu'elle voit ſes actions, & qu'elle ſe réjouit de ſa fidelité, ne veuille point changer d'amour, ni permettre que la diſtance des lieux qui les ſepare rompe une union que toutes les traverſes de la vie n'ont pu affoiblir. Ne croyez pas ce qu'a dit Hylas, que nul ne repaſſe l'Acheron, plus d'un mortel chéri des dieux en a reçu cette faveur. Et qui la mérite mieux que Cleon, elle que les de-

ſtins regarderent en naiſſant d'un œil ſi favorable, que jamais elle n'a aimé ſans être aimée! O Laonice! ſi vos foibles yeux pouvoient contempler la divinité, vous verriez Cleon qui preſente en ces lieux, m'inſpire ce que je dis pour ſa défenſe. Il me ſemble que je la vois au milieu de nous, revétue de l'immortalité, & que je l'entens reprocher à Hylas les blaſphêmes qu'il a vomis contre elle.

Et que pourrois-tu répondre, Hylas, ſi l'heureuſe Cleon te diſoit: » Tu veux, » infidele, perſuader à Tircis de l'être » comme toi. S'il m'aima autrefois, pen- » ſes-tu que mon corps fût l'objet de ſon » amour? S'il eſt ainſi, pourquoi le con- » damner parce qu'il aime mes cendres? » Si c'eſt mon eſprit qu'il aimoit, pour- » quoi ceſſeroit-il de l'aimer maintenant » qu'il eſt plus parfait que jamais? Quand » j'étois encore au rang des vivans, j'é- » tois ſuſceptible de jalouſie, je pouvois » être imperieuſe, il me falloit ſervir, ſes » rivaux pouvoient me voir auſſi-bien » que lui. Maintenant affranchie de toute » imperfection, je ne puis lui cauſer le » moindre déplaiſir. Et tu veux, Hylas, » quand je ne vis plus ſur la terre que » dans le ſouvenir de mon berger, m'ôter » cette ſeconde vie? Sage Silvandre, vous » aurez entendu ces mêmes paroles qui

» ont frapé mes oreilles. Je me tais donc,
» & j'ajoute ſeulement, que vous ne de-
» vez point écouter la pitié qui vous inte-
» reſſeroit pour Laonice.

Laonice vouloit repliquer, quand Silvandre lui dit qu'il n'étoit plus temps de ſe défendre, mais ſeulement d'écouter l'arrêt que les dieux alloient prononcer par ſa bouche. Après avoir peſé quelque temps les raiſons d'Hylas & de Phylis, il parla ainſi :

JUGEMENT DE SILVANDRE.

Des cauſes plaidées devant nous, le point eſſentiel eſt de ſçavoir, ſi l'amour peut finir par la mort de l'objet aimé : ſur quoi nous diſons qu'un amour qui peut finir n'eſt pas un veritable amour, car il doit ſuivre le ſujet qui l'a fait naître. Ainſi ceux qui ſe ſont attachés au corps ſeul, doivent enfermer leur amour dans le tombeau avec ce même corps ; mais ceux qui ont aimé l'eſprit avec le corps, doivent ſuivre cet eſprit dans les champs Elyſées : Tout bien examiné, nous ordonnons que Tircis aime toujours ſa Cleon, & que des deux amours dont nous ſommes capables, l'un ſuive le corps au tombeau, & l'autre l'eſprit aux champs Elyſées. Qu'ainſi il ſoit deſormais défendu à Laonice de

troubler davantage le repos de Cleon ; car telle eſt la volonté du dieu dont je ſuis l'interprete.

A ces mots, après avoir ſalué Leonide, il ſe retira avec Phylis, pour ne point entendre les plaintes d'Hylas, & les regrets de la bergere. Pour Leonide, parce qu'il étoit tard, elle ſe retira dans le hameau de Diane, dans le deſſein d'y paſſer la nuit. Les autres bergers & bergeres ſe retirerent dans leurs cabanes, Laonice ſeule, indignée contre Silvandre & Phylis, jura de ne point quitter cette contrée qu'elle ne ſe fût vengée. La fortune ſembla la conduire au gré de ſes deſirs. S'étant enfoncée dans le bois, elle ſe remit devant les yeux les mepris du berger, & conſiderant combien il étoit indigne de ſa tendreſſe, elle jura mille fois de le hair, auſſi-bien que Silvandre & Phylis, à cauſe de lui. Pendant qu'elle étoit occupée de ces penſées, Lycidas qui avoit cru remarquer quelque froideur dans Phylis, apperçut Silvandre qui l'entretenoit. Il eſt vrai que la bergere, depuis ſon commerce avec Diane n'avoit plus les mêmes empreſſemens pour Lycidas ; & comme il ſçavoit fort bien qu'une paſſion ne peut ſe former qu'aux dépens d'une autre paſſion, il crut que les froideurs de Phylis venoient d'une

nouvelle inclination. Il ne pouvoit encore reconnoître qui en étoit l'objet ; mais ne doutant point que ſes ſoupçons ne fuſſent bien fondés, il ſe retiroit dans les lieux les plus ſolitaires, pour s'y plaindre en liberté. Par malheur, comme il s'en retournoit, il apperçut de loin Silvandre & Phylis, & le merite de la bergere lui perſuada aiſement que Silvandre en étoit épris, & que Phylis ſuivant les inclinations de ſon ſexe agréoit ſa paſſion.

Une choſe redoubla ſes ſoupçons, c'eſt que paſſant près du berger, il entendit ou crut entendre des paroles d'amour. Ce qui pouvoit bien être, après la ſentence que Silvandre venoit de prononcer. Lycidas les ayant laiſſé paſſer, il ſortit du lieu où il étoit, & prenant une route oppoſée, la fortune voulut qu'il allât s'aſſeoir près de Laonice ſans la voir. Là, après avoir rêvé quelque temps, » ô Amour, s'écria-t-il, » eſt-il poſſible, que tu laiſſes impunie une » injuſtice ſi criante ? Se peut-il que ſous » ton empire les ſervices & les outrages » ayent le même ſalaire ? » Puis retombant dans un morne ſilence, il levoit les yeux & les mains au ciel, & reprenoit ainſi :

» Amour, tu me fais bien connoître aujourd'hui, qu'il n'y a point de conſtance » dans les femmes, & que Phylis toute » parfaite qu'elle eſt d'ailleurs, eſt pour-

» tant ſujéte à ces mêmes loix, Phylis, de
» l'affection de qui je me tenois autrefois
» ſi aſſuré. Mais ne ſuis-je pas ce même
» Lycidas, dont l'amour vous étoit ſi
» agréable ? Pourquoi donc lui preferez-
» vous Silvandre, un inconnu, que nulle
» contrée n'avoue pour ſien ?

Laonice entendant nommer Phylis & Silvandre, écouta ſi attentivement, qu'elle apprit ce qu'elle pouvoit deſirer des plus ſecrétes penſées de Phylis. Elle reſolut donc pour lui déplaire ou à Silvandre, de nourrir les ſoupçons de Lycidas ; elle ſe perſuadoit que ſi Phylis aimoit Lycidas, elle rendroit Silvandre jaloux ; & ſi c'étoit Silvandre, elle vouloit divulguer leur amour. Apeine le berger ſe fut retiré, qu'elle ſuivit ſes pas, & l'ayant atteint, elle le trouva s'entretenant avec Corilas qu'il avoit rencontré. Elle leur demanda des nouvelles du berger deſolé, à quoi ils repondirent qu'ils ne le connoiſſoient pas ; »c'eſt, leur dit-elle, un berger qui pleure
» continuellement la mort d'une bergere,
» & que l'on m'a dit avoir paſſé une partie
» du jour avec la belle Phylis & ſon ſer-
» viteur. Et qui eſt-il, répondit incontinent Lycidas ? Je ne ſçai, continua la
» bergere, ſi je pourrai vous dire ſon nom;
» je croi qu'il s'appelle Silandre, ou Sil-
» vandre, il eſt d'une taille mediocre, le

» viſage

» viſage un peu long, & d'humeur agréa-
» ble, quand il lui plaît. Et qui vous a dit,
» repliqua Lycidas, qu'il ſert Phylis ? leurs
» actions, répondit-elle. Mais dites-moi
» ſi vous ne ſçavez rien de celui que je
» cherche, car il eſt tard, & j'ignore où je
» pourrai le trouver. » La ſurpriſe de Lycidas fut telle qu'il ne put lui répondre ; mais Corilas lui dit de ſuivre le ſentier où ils étoient, qu'en ſortant du bois elle verroit une prairie où l'on s'aſſembloit tous les ſoirs, & qu'elle ne manqueroit pas d'y trouver le berger deſolé. Il ajouta, que de peur qu'elle ne s'égarât, il l'accompagneroit ſi elle le jugeoit à propos. Laonice feignant de ne ſçavoir pas le chemin, accepta avec politeſſe l'offre de Corilas, & ſaluant Lycidas, elle prit le chemin qui lui avoit été montré. Pour Lycidas, il demeura long-temps immobile au même lieu : enfin revenant à lui-même, il repetoit ce que lui avoit dit la bergere, & ne pouvoit la ſoupçonner d'impoſture. Il ſeroit trop long de redire ſes plaintes, & les outrages dont il chargea la fidele Phylis. Il paſſa toute la nuit dans le plus épais du bois, & lorſque le ſoleil commença de paroître, la fatigue le contraignit de ſe coucher ſous des arbres, où le ſommeil le ſurprit.

L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ.
PASTORALE ALLEGORIQUE.
PREMIERE PARTIE.

LIVRE HUITIE'ME.

DE's que le jour parut, Diane, Aſtrée, & Phylis s'aſſemblerent pour ſe rendre au lever de Leonide. La nymphe avoit tellement goûté les bergeres, que pour ne pas perdre un moment de temps qu'elle pouvoit paſſer auprès d'elles, elle s'étoit habillée auſſi-tôt qu'elle avoit vû le jour. Les bergeres furent étonnées de ſa diligence; toutes enſembles elles ſe prirent par la main, & ſortirent du hameau, pour commencer le même exercice que le jour d'auparavant. Le premier objet qui s'offrit à leurs yeux fut Silvandre. On ne feint point impunément d'aimer; il reſſentoit déja un amour veritable pour

Diane, & ce nouveau ſouci lui avoit fait devancer l'aurore. Il attendoit que la bergere ſortît du hameau, & auſſi-tôt qu'il l'avoit apperçue, il étoit venu à elle, chantant des vers amoureux.

Phylis, dont l'humeur étoit enjoüée, & qui vouloit bien ſe ſoumettre à l'eſſai à quoi elle avoit été condamnée, dit à Diane : » Ma maitreſſe, écoutez à l'avenir » les diſcours de Silvandre, hier, il ne » vous aimoit point, maintenant il meurt » d'amour pour vous. Du moins devoit-» il commencer plus tôt à vous ſervir, ou » differer à un autre temps les paroles qu'il » vient de vous faire entendre. O ma mai-»treſſe, s'écria Silvandre, fermez l'oreille »aux diſcours de mon ennemie.» Puis étant arrivé près des bergeres : » Cruelle Phy-» lis, dit-il, pourquoi voulez-vous pro-» curer votre ſatisfaction aux dépens de » la mienne ? N'êtes-vous pas admirable, » répondit Phylis, & ne joignez-vous » point à vos autres perfections celle de » la plus part des bergers qui par vanité » ſe diſent favoriſés de leurs maitreſſes, » lorſqu'en effet ils en ſont rebutés ? Avez-» vous pû prononcer ce mot, vous Sil-» vandre, en preſence de Diane même ? » Et que dites-vous ailleurs, puiſque vous » avez la temerité de parler ainſi devant » elle ? » Elle eût continué, ſi le berger

après avoir ſalué la nymphe & les bergères, ne l'eût interrompue en ces termes : » Vous pretendez que Diane s'offence du » mot de ſatisfaction ? Et ſi je reſſens un » plaiſir infini en la ſervant, pourquoi ne » le dirai-je pas ? N'ajouterez-vous pas, » répondit Phylis, qu'elle vous aime, & » qu'elle ne peut vivre ſans vous ? Plût » aux dieux, repliqua le berger, que je » puſſe le dire ! Mais vous, continua-t-il, » n'avez-vous point de plaiſir à ſervir » Diane ? Si j'en ai, dit-elle, du moins je » ne m'en vante pas. C'eſt être ingrat, » reprit le berger, que de taire les bien-» faits, & peut-on aimer ceux pour qui » l'on a de l'ingratitude ? Par là, inter-» rompit Leonide, je jugerois que Phy-» lis n'aime point Diane. Il y a peu de » perſonnes qui n'en portaſſent le même » jugement, répondit Silvandre, & je » croi qu'elle-même le penſe ainſi. Si vous » aviez de bonnes raiſons, vous pourriez » me le perſuader, repliqua Phylis. S'il » ne faut que des raiſons, dit Silvandre, » je n'en ai plus beſoin ; car qu'ai-je à » faire de vous convaincre ? Il ſuffit qu'il » n'y ait qu'à vous prouver que vous n'ai-» mez point Diane. » Phylis demeurant interdite, Aſtrée lui dit : » Il ſemble, ma » ſœur, que vous approuviez ce que dit » le berger. Je ne l'approuve pas, répon-

» dit-elle, mais je ſuis embaraſſée à le
» refuter. Si cela eſt, ajouta Diane, vous
» ne m'aimez point ; car puiſque Silvan-
» dre a trouvé les raiſons que vous de-
» mandiez, & que vous ne pouvez les com-
» batre, vous êtes forcée d'avouer qu'il
» dit la verité. » Le berger, à l'inſtant, s'approcha de Diane, & lui dit : » Belle
» & équitable maîtreſſe, Phylis oſera-t-elle
» bien encore me condamner ſur le mot
» de ſatisfaction, après la réponſe flateuſe
» que vous venez de me faire ? En diſant,
» répondit Aſtrée, que Phylis ne l'aime
» point, Diane ne dit pas que vous l'ai-
» miez, ou qu'elle vous aime. Ah ! ſi je
» l'entendois prononcer ces mots, s'ecria
» Silvandre ; ce ne ſeroit pas une ſimple
» ſatisfaction pour moi, ce ſeroit raviſſe-
» ment, tranſport de joye. Mais ne puis-
» je pas dire, que ma belle maitreſſe avoue
» que je l'aime, puiſqu'elle entend mes
» diſcours, ſans les contredire. Si l'amour
» conſiſtoit en paroles, repliqua Phylis,
» comme les paroles ne vous manquent
» jamais au beſoin, vous auriez auſſi plus
» d'amour que le reſte des hommes.

Leonide prenoit un plaiſir extrême à ces débats, & ſans les inquietudes que lui cauſoit le mal de Celadon, elle eût demeuré pluſieurs jours avec les bergeres. Elle les pria donc de l'accompagner juſ-

qu'à la riviere, afin qu'elle jouît plus long-temps de leur entretien. Les bergeres y conſentirent autant par goût pour la nymphe, que par politeſſe.

Ainſi Leonide prenant d'une main Diane, & de l'autre Aſtrée, elle ſe mit en chemin. Silvandre s'étant trouvé plus éloigné de Diane, que Phylis, celle-ci avoit pris la place qu'il deſiroit, & le railloit en lui diſant, que ſa maitreſſe pouvoit aiſément juger qui étoit plus attentif à la ſervir. Si » vous l'aimiez, répondit-il, vous me laiſ» ſeriez la place que vous occupez. Je » prouverois le contraire, dit Phylis, ſi » je conſentois que quelqu'un en appro» chât plus que moi ; car ſi l'amant deſire » de ſe transformer en l'objet aimé, » plus il en peut approcher, & plus il ap» proche auſſi de la perfection de ſes de» ſirs. L'amant, répondit Silvandre, qui » cherche plus ſa propre ſatisfaction que » celle de ſa maitreſſe, ne merite pas un ſi » beau nom, & vous ne devez pas dire, » que vous aimiez Diane, puiſque vous » ne conſultez que le plaiſir d'être auprès » d'elle, au lieu que ſi j'avois le bonheur » d'occuper votre place, je l'aiderois à » marcher. Si ma maitreſſe, repartit Phy» lis, me traitoit comme vous, je ne ſçai » ſi je l'aimerois. Ah ! Phylis, dit le ber» ger, une des loix d'amour, eſt que qui

» peut s'imaginer de pouvoir quelquefois
» n'aimer pas, n'aime déja plus.

» Ma maitreſſe, j'implore votre juſtice,
» ôtez de ce lieu trop honorable une ber-
» gere qui ne vous aime point, & placez-
» y un berger qui ne veut vivre que pour
» vous aimer. Ma maitreſſe, interrompit
» Phylis, je vois bien qu'il eſt trop envieux
» de mon bonheur, pour m'en laiſſer jouir
» tranquillement. Je conſens donc, ſi vous
» l'agréez, que vous lui accordiez la place
» qu'il ſouhaite avec tant d'ardeur, mais
» ſous une condition; c'eſt qu'il vous de-
» clarera ce que je lui propoſerai. » Sil-
vandre, ſans attendre la réponſe de Dia-
ne, dit à Phylis : » Retirez-vous ſeule-
» ment, bergere, penſez-vous que je puiſſe
» refuſer la condition que vous m'impo-
» ſez ? & quelque choſe que Diane veuille
» ſçavoir de moi, n'eſt-elle pas en droit
» de m'interroger ?

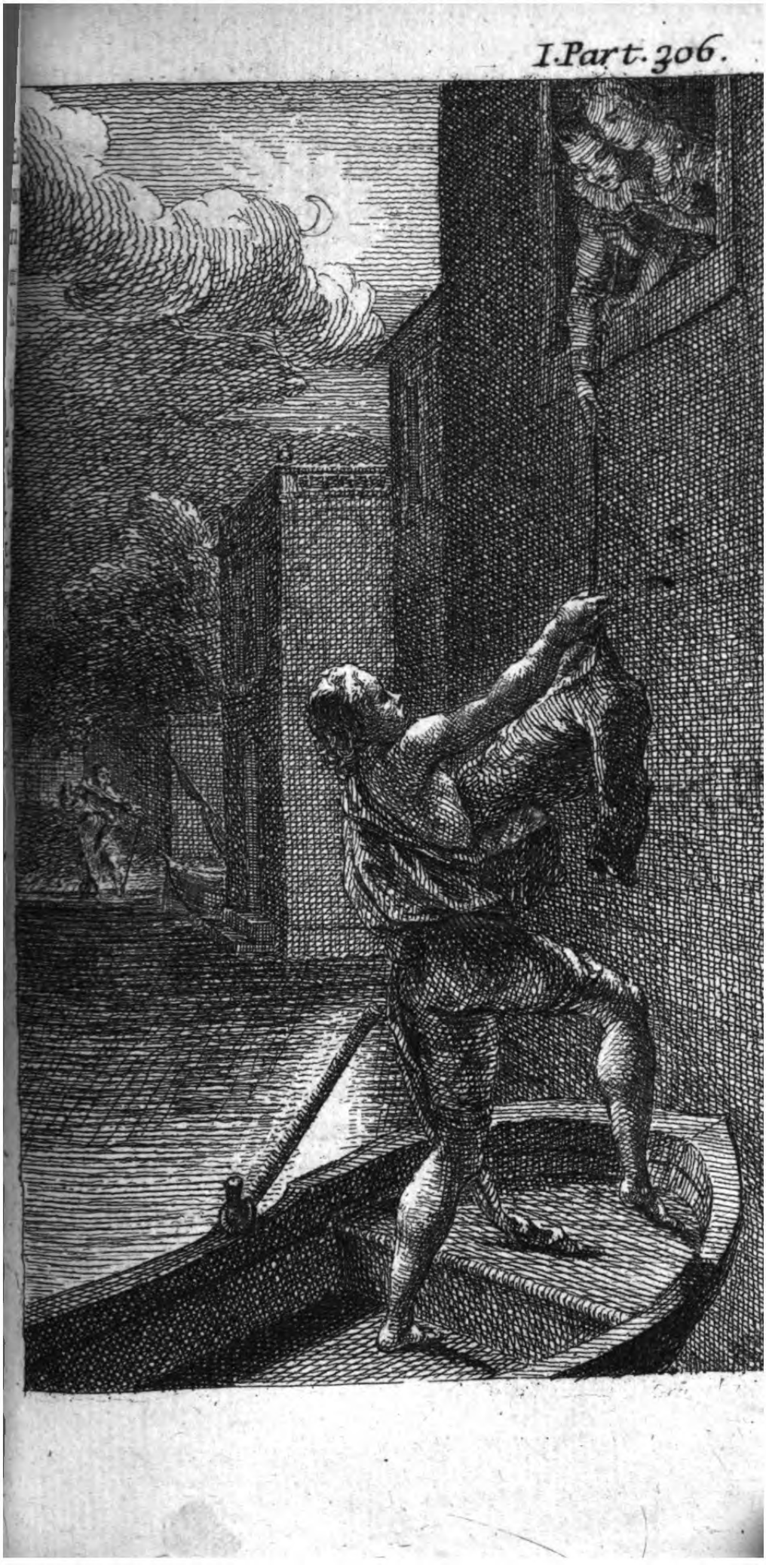
A l'inſtant il prit la place de Phylis ; & celle-ci lui dit : » Envieux berger, quoi-
» que le lieu où vous êtes ne puiſſe s'ache-
» ter, peut-être avez-vous promis plus
» que vous ne penſez ; car vous voilà obli-
» gé à nous dire qui vous êtes, & quel mo-
» tif vous a conduit dans cette contrée,
» où vous êtes depuis ſi long-temps, ſans
» que nous ayons pû rien ſçavoir de votre
» fortune.

Leonide prenant la parole : » En verité, dit-elle, Phylis, j'approuve tout à fait » votre propoſition. Silvandre ſera d'un » plus grand ſecours que vous pour Diane, & moi j'aurai le plaiſir de le connoître plus particulierement.

» Je voudrois bien, répondit le berger » en ſoupirant, pouvoir ſatisfaire votre » curioſité ; car la fortune en me faiſant » naître ne m'a permis de ſçavoir autre » choſe de moi, ſi-non que je vis. Et afin » que vous ne croyez pas que je veuille » éluder ma promeſſe, je vous jure par » Thautates, & par les beaux yeux de Diane, dit-il, en ſe tournant vers Phylis, » que je vous dirai avec la derniere franchiſe tout ce que j'en ſçais.

HISTOIRE DE SILVANDRE.

STILICON, pour recompenſer les ſervices que Gondioch, premier roi de Bourgogne avoit rendus aux Romains, lui avoit donné les provinces des Autunois, des Sequanois, & des Allobroges, & que dès lors ils nommerent Bourgogne. Cette nouvelle puiſſance parut dangereuſe à Ætius qui gouvernoit les Gaules, ſi l'empereur Valentinien qui avoit alors ſur les bras les Gots, les Huns, les Vandales, & les



les Francs, n'eût commandé à Ætius de laiſſer les Bourguignons en paix, il les eût renvoyés au delà du Rhin. Mais lorſque les ordres de Valentinien arriverent, les Bourguignons avoient déja reçû pluſieurs échecs ; & tels que les provinces voiſines ſe reſſentoient du degât que faiſoit l'ennemi, emmenant indiſtinctement tout ce qu'il rencontroit.

Moi, qui avois alors environ cinq ans, je fus emmené, comme beaucoup d'autres en la derniere ville des Allobroges par quelques Bourguignons qui uſoient de repreſailles. Je tombai heureuſement entre les mains d'un Helvetien, qui avoit un pere également âgé & vertueux, & qui charmé des petites réponſes que je lui avois faites, prit la reſolution de me faire étudier. Malgré l'oppoſition de ſon fils, il perſiſta dans ſon premier deſſein, il n'épargna rien pour me faire inſtruire, & dans cette vue il m'envoya à l'école des Maſſiliens.

Mais, bien que rien ne me parût plus agréable que les lettres, c'étoit pour moi un ſuplice continuel de penſer que j'ignorois & mon nom, & les auteurs de ma naiſſance. Un ami perſuadé que je devois conſulter quelqu'oracle, pour me tirer d'une incertitude ſi affligeante ; me dit que le ciel, qui juſqu'alors m'avoit protegé d'une fa-

çon ſi particuliere, me continueroit ſes faveurs. Je me laiſſe perſuader; nous partons enſemble, & nous eûmes cette réponſe:

Tu nâquis dans la terre, où fut jadis Neptune.
Jamais tu ne ſçauras à qui tu dois le jour,
Que Silvandre ne meure, & qu'il n'ait à ſon tour
Eprouvé les rigueurs de l'injuſte fortune.

Jugez, belle Diane, quelle fut notre ſatisfaction; pour moi, je reſolus de ne plus m'informer de ma naiſſance, puiſque je ne pouvois en rien ſçavoir ſans mourir. Je m'en remis donc à la conduite du ciel, & je ne ſongeai plus qu'à mes études. J'y fis tant de progrès, que le vieillard Abariel (c'étoit le nom du pere de celui qui m'avoit élevé) ſouhaita de me revoir, avant que de mourir. Lors que je fus arrivé près de lui, un jour que j'étois ſeul dans ſa chambre, il me parla en ces termes:

» Mon fils, car je ne vous ai point donné » d'autre nom, depuis que le ſort de la » guerre vous remit entre mes mains, je » ne vous crois point aſſés ingrat pour » douter de mon affection. Si pourtant le » ſoin que j'ai pris de votre enfance, ne

» vous en avoit pas convaincu, écoutez
» ce que je veux faire pour vous : vous
» ſçavez qu'Azaïde mon fils, celui qui vous
» amena dans ma maiſon, a une fille que
» j'aime autant que moi-même. J'ai re-
» ſolu de vous la donner en mariage, &
» de paſſer tranquillement avec vous le
» reſte des jours que le ciel me deſtine.
» Et ne croyez pas que ce ſoit une ſimple
» propoſition ; il y a long-temps que je
» roule ce deſſein dans ma tête. En pre-
» mier lieu j'ai voulu reconnoître ſi votre
» humeur compatiroit avec la mienne, je
» l'ai étudiée pendant que vous étiez en-
» fant, on ignore à cet âge tout artifice,
» & les inclinations ſe montrent à décou-
» vert. Je vous trouvai tel que j'euſſe
» voulu qu'Azaïde eût été, & je penſai
» dès lors à établir ſur vous le repos de
» ma vieilleſſe. C'eſt pour cela que je
» vous envoyai étudier : perſuadé que rien
» ne rend une ame plus capable d'écouter
» la voix de la raiſon, que les connoiſ-
» ſances. Et pendant que vous avez été
» éloigné de moi, j'ai tellement diſpoſé
» ma petite-fille à vous épouſer, qu'elle
» le deſire preſqu'autant que moi.

» Il eſt vrai qu'elle ſouhaiteroit ſçavoir
» qui vous êtes ; & pour la ſatisfaire, j'ai
» pluſieurs fois demandé à Azaïde en quel
» lieu il vous prit ; mais il m'a toujours

» dit qu'il ne ſçavoit de vous autre choſe,
» ſinon que vous lui fûtes donné au delà
» du Rhône, en échange de quelques ar-
» mes, par celui qui vous avoit enlevé à
» plus de deux journées de ce même fleu-
» ve; mais que peut-être vous vous ſou-
» viendriez de quelque choſe, car vous
» aviez alors cinq ou ſix ans. Je lui de-
» mandai encore ſi à vos habits on ne
» pouvoit juger de quels parens vous étiez
» iſſu, & il me répondit que vous étiez
» trop jeune pour en rien conclure. Ainſi,
» mon fils, ſi votre memoire ne vous ſert
» en cette occaſion, perſonne au monde
» ne peut nous donner le moindre éclair-
» ciſſement.

A ces mots le ſage veillard ſe tût, & me conjura encore de lui dire ce que je pouvois ſçavoir. Après lui avoir marqué ma reconnoiſſance de l'opinion avantageuſe qu'il avoit conçue de moi, des ſoins qu'il avoit pris de mon éducation, & du mariage qu'il me propoſoit, je lui répondis que je n'avois nul ſouvenir ni de mes parens, ni de ma naiſſance. N'importe, reprit le veillard, nous paſſerons outre, ſi vous y conſentez. J'ai voulu ſçavoir votre ſentiment, avant que de communiquer mon deſſein à Azaïde.

Après que je l'eus aſſuré que je me ferois un plaiſir & un devoir de me confor-

ner à ſes vues, il me fit retirer; & dès l'heure même il envoya chercher ſon fils, il lui declara ſon deſſein, qu'il ſçavoit déja par ſa fille. Azaïde lui allegua toutes les raiſons qu'il put pour l'en détourner; mais Abariel voyant qu'il ne pouvoit obtenir ſon conſentement, lui dit : » Azaïde, ſi » vous ne voulez pas donner votre fille à » qui je veux, je donnerai mon bien à » qui vous ne voudrez pas; accordez-la » donc à Silvandre, ou bien je lui choi- » ſirai une femme que je ferai mon heri- » tiere. » Azaïde comprit que ſon pere parloit ſerieuſement, & craignant de perdre ſa ſucceſſion, il lui demanda quelques jours pour deliberer. Abariel qui étoit naturellement bon, les lui accorda. Il n'étoit pas beſoin que je fuſſe averti de ce qui ſe paſſoit, je le connus aſſés aux diſcours d'Azaïde, qui commença de me traiter avec indignité.

Dans l'intervalle qu'il avoit demandé pour ſe decider, il commanda à ſa fille, dont le naturel étoit meilleur que le ſien, & il lui commanda, ſous peine de mort, de faire entendre au bon vieillard qu'elle étoit au deſeſpoir que ſon pere ne voulût point ſe conformer à ſa volonté; que pour elle, elle étoit prête à m'épouſer ſecretement; & que quand l'affaire ſeroit conſommée, Azaïde ne pourroit plus refuſer

ſon conſentement. Le deſſein d'Azaïde étoit de me faire mourir.

La jeune fille intimidée d'un côté par les menaces d'un pere cruel, & de l'autre retenue par l'amitié qu'elle me portoit dès l'enfance, ſe trouva dans un étrange embaras. Toutefois la crainte prévalut, & la fit reſoudre à jouer le perſonnage qui lui avoit été commandé. Elle vint donc faire ſa hatangue au vieillard ; elle en fut reçue avec toutes les marques de tendreſſe imaginables, & celui-ci reſolut d'en uſer comme elle le lui avoit inſpiré. Il me donna des ordres ſi abſolus, que je n'oſai le contredire, malgré les inconveniens que je prévoyois.

Il fut decidé que je monterois par la fenêtre dans la chambre de la fille, & que là je l'épouſerois en ſecret. La ville où Abariel faiſoit ſa reſidence eſt ſituée ſur les bords du lac Leman, & ſes ondes baignent une partie des maiſons. Celle d'Azaïde étant de ce nombre, il reſolut de me faire tirer avec une corde, & de me precipiter enſuite dans le lac. Il eſperoit que m'y noyant, on n'auroit jamais de mes nouvelles, parce que le Rhône qui paſſe au travers m'emporteroit bien loin, ou que me briſant contre les rochers, on ne pourroit me reconnoître. Il auroit ſans doute réuſſi dans ce malheureux deſſein ; car j'étois bien déterminé à obéir, ſi la fille

émue de compaſſion & d'horreur, ne me l'eût découvert. Elle me dit enſuite ; » Sil-» vandre, en vous ſauvant la vie, je me » donne la mort, car je ſuis bien aſſurée » qu'Azaïde ne me pardonnera jamais ; » mais j'aime mieux mourir innocente, » que de conſerver mes jours par un ſi hor-» rible attentat.

Après que je l'eus remerciée, comme elle le meritoit, je lui dis de ne point craindre la fureur d'Azaïde, d'executer ſeulement ſes ordres, & que je ſçaurois bien pourvoir à ſon ſalut & au mien ; je lui recommandai ſur tout le ſecret.

Je pris le ſoir même tout l'argent que je pouvois avoir ; je donnai ordre à tout, ſans qu'Abariel s'en apperçût ; & l'heure de me rendre au lieu deſtiné étant venue, je pris congé du bon vieillard, qui vint me conduire juſque ſur le rivage, & je montai dans la petite barque que lui-même avoit preparée ; puis allant doucement ſous la fenêtre, j'y attachai mes habits remplis de ſable, & ſoudain me tirant un peu à côté pour voir ce qui arriveroit, je les entendis tomber dans le lac. En même temps je fis quelque bruit avec la rame, pour mieux perſuader que c'étoit moi qui y étois tombé. Mais on jetta tant de pierres qu'à peine je pus me ſauver. Un moment après je vis mettre une lumiere à la

fenêtre, & pour n'être pas découvert, je me couchai dans la barque, où l'obſcurité de la nuit empêcha que l'on ne me reconnût.

Bien-tôt j'entendis un grand tumulte ſur le rivage, où j'avois laiſſé Abariel, & j'ai toujours cru que c'étoit les cris du tendre vieillard, qui me regrètoit. Cependant malgré la paſſion que j'avois de le ſervir dans ſa vieilleſſe, & de lui marquer, par mes empreſſemens à lui plaire, la reconnoiſſance dont ſes bontés m'avoient penétré, je ſçavois trop de quoi Azaïde étoit capable, pour rebrouſſer chemin.

Lors donc que je fus arrivé aux chaînes qui ferment le port, je fus contraint d'abandonner la barque, & de gagner à la nage la rive oppoſée. J'y avois caché d'autres habits, avec ce que j'avois de plus pretieux; & prenant le chemin d'Agaune, j'arrivai vers la pointe du jour à Evians.

J'étois ſi excedé de fatigues, que je fus obligé de m'y arrêter tout ce jour là. Comme j'y étois inconnu, je voulus, à l'exemple de pluſieurs, prendre conſeil de la ſage Bellinde, ſuperieure des Veſtales du lieu, & mere de ma belle maitreſſe, comme je l'appris enſuite. Je lui expliquai mes deſaſtres; elle conſulta l'oracle, & le lendemain elle me dit de la part du dieu, que je ne devois point me laiſſer abatre

par l'adverſité, & que ſi je voulois en ſortir, il falloit que je me viſſe dans la fontaine de la verité d'Amour, parce que j'y reconnoîtrois infailliblement & mon pays & l'auteur de ma naiſſance. Et lui ayant demandé où étoit cette merveilleuſe fontaine, elle me répondit que je la trouverois dans cette contrée.

A l'inſtant je formai la reſolution d'y venir, & prenant mon chemin par la ville de Plancus, j'arrivai ici il ya quelques mois. Le premier que je rencontrai fut Celadon, qui revenoit alors d'un long voyage, & qui m'enſeigna où étoit cette admirable fontaine. Mais lorſque j'étois ſur le point de m'y tranſporter, je tombai malade, & ſix mois après, lorſque je me ſentis aſſés de forces pour marcher, j'appris des bergers d'alentour, qu'à cauſe de Clidaman, un magicien avoit confié la garde de la fontaine à deux lions, & à deux licornes, qu'il y avoit enchantés, & que le charme ne pouvoit être rompu que par la mort du plus fidele amant, & de la plus fidele amante.

Cette nouvelle penſa me deſeſperer; mais conſiderant que c'étoit en cette contrée, que ſuivant la promeſſe des dieux, je devois reconnoître mes parens; je reſolus d'y demeurer. J'eſperai d'ailleurs que peut-être ces amans ſi fideles pourroient ſe

montrer. Bien affermi dans ma reſolution, je m'habillai en berger, afin de vivre plus librement avec les habitans de ces bords ; & pour n'être point inutile, j'achetai des troupeaux, & la cabane qui me ſert d'aſile.

Voilà, belle Leonide, ce que vous avez deſiré ſçavoir, & c'eſt ainſi que je paye la place que Phylis m'a vendue. Qu'elle n'ait donc plus la hardieſſe de la prendre, ô ma belle maitreſſe, puiſqu'elle l'eſtime ſi peu. » Le recit de vos avantures m'a cauſé un » vrai plaiſir, répondit Leonide ; & je » penſe que vous devez concevoir pour » l'avenir de grandes eſperances, puiſque » les dieux vous protegent, & qu'ils vous » annoncent par leur oracle une meilleure » fortune, j'en ſouhaite avec ardeur l'ac- » compliſſement.

» Je ſuis bien éloignée de faire les mê- » mes vœux, reprit Phylis, s'il étoit con- » nu, peut-être que le merite de ſon pere » lui obtiendroit la main de Diane, car le » merite perſonnel & l'amour influent » moins ſur les mariages que la naiſſance » & le bien. J'eſpere au contraire, dit Sil- » vandre, connoître par votre moyen ce » ce que je deſire ſi ardemment. Par moi, » repartit Phylis étonnée ! Par vous, conti- » nua le berger, puiſqu'il faut le ſang d'un » amant & d'une amante fideles pour faire

» mourir les lions, ne ſuis-je pas en droit » de croire que je ſuis cet amant, & que » vous êtes cette amante ? Je diſputerois » volontiers de fidelité, dit Phylis, mais » je ne me pique point de courage ; & puis » de quelle utilité ſerois-je à Diane, ſi je » mourois ? » Pendant qu'ils diſcouroient de la ſorte, & qu'ils approchoient du lieu où la nymphe devoit les quitter, ils apperçurent de loin un homme qui hâtoit ſes pas, & que Leonide reconnut bien-tôt ; c'étoit Pâris, fils d'Adamas. Il étoit envoyé par le druyde pour annoncer à la nymphe ſon retour ; & pour ſçavoir quel motif l'amenoit ſeule, car les nymphes n'avoient pas accoutumé de marcher de la ſorte.

Les bergeres à qui Leonide avoit nommé Pâris, le ſaluerent quand il fut près d'elles avec beaucoup de civilité. Il en fut charmé, mais ſur tout la beauté & la gentilleſſe de Diane lui cauſerent une ſurpriſe qu'il n'auroit pû cacher ſans les careſſes de Leonide. Après qu'il lui eut expliqué le ſujet de ſon voyage, » Ma ſœur lui dit-» il (car Adamas vouloit qu'ils ſe nom-» maſſent de la ſorte) ma ſœur où avez » vous trouvé une ſi aimable compagnie ? » Mon frere, répondit-elle, il y a deux » jours que nous ſommes enſemble, & je » vous jure que nous ne nous ſommes

» point ennuyées. Celle-ci en lui mon-
» trant Aſtrée, eſt cette bergere dont vous
» avez tant oui vanter la beauté ; celle-là
» eſt Diane, fille de Bellinde & de Celion,
» l'autre eſt Phylis, & ce berger c'eſt
» l'inconnu Silvandre, dont pourtant il
» n'y a perſonne en cette contrée qui n'eſ-
» time le merite. En verité, dit Pâris,
» ſi mon pere vous avoit ſçue en ſi bonne
» compagnie, il auroit eu moins d'inquie-
» tude. » En prononçant ces mots il fixa les yeux ſur Diane. Et la bergere l'ayant remarqué, elle répondit : » Gentil Pâris,
» une belle nymphe avec tant de vertus
» peut-elle être mal accompagnée ? Ce-
» pendant, repliqua Pâris, j'ai merois
» mieux être avec elle quand vous y ſe-
» rez, que quand elle ſera ſeule. Et vous
» ma ſœur dit-il en ſe tournant vers la
» nymphe, bien que je ſois venu pour
» vous chercher, vous ne laiſſerez pas de
» vous en aller ſans moi, auſſi bien êtes-
» vous près de la maiſon d'Adamas. Je
» rougis d'être inconnu à tant de beautés,
» & pour commencer à reparer ma faute,
» je veux demeurer avec elles juſqu'à la
» nuit. Je voudrois bien, dit-elle, qu'il me
» fût permis de vous imiter, mais je ſuis
» contrainte d'achever mon voyage. Seule-
» ment je ſuis bien determinée à ranger
» tellement mes affaires, que je puiſſe vivre

» avec ces bergeres dont j'envie le bon-» heur. » A ces mots, Leonide les embraſſa, & leur promit encore de les réjoindre bien-tôt. Elle ſe retiroit en effet ſi contente d'elles, qu'elle reſolut de quitter les vanités de la cour pour une vie auſſi delicieuſe. Mais ce qui l'y determinoit d'avantage, eſt qu'elle vouloit tirer Celadon des mains de Galatée, & qu'elle penſoit qu'il reviendroit incontinent en ce hameau, où elle eſperoit de le voir, ſous prétexte de vivre avec les bergeres.

Tel fut le voyage de Leonide qui vit naître deux grandes paſſions dont Diane étoit l'objet. Déja Silvandre étoit épris de ſes charmes, & Pâris en devint tellement amoureux, que pour vivre auprès d'elle, il embraſſa la vie paſtorale. Les bergers & les bergeres approchoient de la grande prairie, où la plus part des troupeaux paiſſoient d'ordinaire, lorſqu'ils apperçurent de loin Tircis, Hylas, & Lycidas, qui venoient à eux. Aux geſtes d'Hylas on jugeoit qu'il avoit une vive diſpute avec Tircis. Pour Lycidas, il avoit le chapeau enfoncé, les mains derriere le dos, & montroit à ſon allure qu'il étoit occupé de quelque déplaiſir. Lorſqu'Hylas reconnut Phylis, il laiſſa Tircis pour venir à elle, & ſans ſaluer les autres bergeres, il la prit ſous les bras, & lui dit,

avec ſon enjoument ordinaire, la volonté qu'il avoit de la ſervir. Phylis qui étoit bien aiſe de ſe réjouir, lui dit: » J'ignore, » Hylas, d'où vous peut venir cette idée; » car je n'ai rien qui puiſſe vous l'inſpirer. » Si vous croyez ce que vous dites, ré- » pondit Hylas, vous m'en ſerez d'autant » plus obligée, & ſi vous ne le croyez pas, » vous m'eſtimerez d'avoir ſçu reconnoî- » tre ce qui merite d'être ſervi. Ne dou- » tez point, repartit Phylis, que je ne » vous eſtime, & que votre amitié ne me » ſoit chere. »

Pendant qu'ils parloient ainſi, Lycidas ſurvint; Lycidas dont la jalouſie avoit tellement augmenté, qu'elle ſurpaſſoit déja ſon amour. Et pour ſon malheur, il put entendre la réponſe d'Hylas. » Je ne » ſçai, dit-il, trop aimable bergere, ſi » vous continuerez avec moi, comme vous » avez commencé; ſi celà eſt, vous ſerez » peu veritable; je ſçai bien du moins que » Silvandre m'aidera à vous démentir, & » s'il le refuſoit, tous ceux qui vous virent » hier enſemble ſeront pour moi. »

Silvandre croyant qu'il lui ſeroit honteux de déſavouer Hylas: » Berger, dit- » il, ne cherchez point d'autre témoin que » moi, & ne croyez pas que les bergers du » Lignon ſe dépouillent ainſi de leur af- » fection. Ils ſont ruſtiques & lents; mais

» plus ils s'enflamment difficilement, plus
» auſſi leur flamme eſt-elle durable. Si
» donc vous m'avez vû ſerviteur de Phy-
» lis, je declare que je le ſuis encore ; car
» l'inconſtance eſt un vice ignoré parmi
» nous. Si vous êtes d'un caractere oppoſé,
» pourquoi portez-vous de nous un pareil
» jugement? » Hylas entendant cette répon-
ſe, crut que Tircis le lui avoit dépeint, ou
qu'il le connoiſſoit d'ailleurs. » Berger, lui
» dit-il, m'avez-vous vu autrefois, ou qui
» vous a appris ce que vous dites de moi.
» Je ne vous vis jamais, dit Silvandre, mais
» votre air & vos diſcours me perſuadent ce
» que je dis. Car d'ordinaire on ne ſoupçon-
» ne point en autrui les défauts dont on eſt
» exempt. Vous n'êtes donc pas exempt de
» l'inconſtance que vous ſoupçonnez en
» moi, reprit Hylas? Nommerez-vous ſoup-
» çon, repartit Silvandre, ce qui eſt une cer-
» titude entiere? Ne vous ai-je pas oui dire,
» que vous aviez aimé Laonice ; puis la
» quittant pour cette ſeconde qui étoit hier
» avec elle, vous les avez abandonnées
» toutes deux pour Phylis, que vous ſa-
» crifierez encore à la premiere de qui les
» regards tomberont ſur vous ? Hylas, il
» ne faut plus diſſimuler, dit Tircis, vous
« êtes demaſqué. Puis s'adreſſant à Sil-
» vandre : ſçachez, continua-t-il, gentil
» berger, qu'Hylas en effet eſt le plus

» leger & le plus inconſtant des bergers.
» De ſorte, ajouta Phylis, qu'il oblige
» celles qu'il n'aime point. Et vous auſſi,
» ma maitreſſe, vous vous declarez contre
» moi, répondit Hylas ? vous ajoutez foi à
» leurs impoſtures? Ne ſentez-vous pas que
» Tircis veut reconnoître en quelque ſorte
» les obligations qu'il a à Silvandre, en vous
» donnant une opinion deſavantageuſe de
» moi ? Et qu'importe au berger la recon-
» noiſſance de Tircis, dit Phylis ? Ignorez-
» vous, répondit l'inconſtant, qu'il eſt
» plus difficile de prendre une place occu-
» pée, qu'une place abandonnée ? Il veut
» dire, ajouta Silvandre, que tant que
» vous l'aimerez, il me ſera moins aiſé de
» de gagner vos bonnes graces. Mais, Hy-
» las, que vous êtes ingenieux à vous
» tromper vous-même ! Quand Phylis
» daignera jetter quelques régards ſur
» vous je ne douterai point de ſon a-
» mour ; elle a trop de diſcernement
» pour ne pas faire un meilleur choix. Ber-
» ger préſomptueux, répondit Hylas, vous
» croyez peut-être avoir quelqu'avantage
» ſur moi ? Mais conſiderez, ma belle
» maitreſſe, quel homme il peut être, lui
» qui n'eut jamais l'aſſurance de ſervir qu'-
» une ſeule bergere, & qui le fait encore
» ſi nonchalamment. Que pouvez-vous
» attendre d'un pareil berger, & que ne

devez-

» devez-vous pas vous promettre d'Hy-
» las, qui a ſervi des beautés de toute
» condition, & de tout âge. Permettez-
» moi ſeulement de l'interroger : Et ſe
tournant vers lui, il continua. » Qui peut,
» Silvandre, engager davantage une beau-
» té à nous aimer ? c'eſt, dit Silvandre,
» de n'aimer qu'elle. Et qui peut lui plaire
» davantage, pourſuivit Hylas? c'eſt qu'on
» ait pour elle un amour extrême. Quelle
» ignorance, dit le berger inconſtant ! une
» pareille conduite attire bien plus tôt des
» mépris, qu'elle ne fait naître de l'a-
» mour. En effet, que doit penſer une ber-
» gere, ſinon que l'on s'attache à elle,
» faute de quelqu'autre ; au lieu que ſi l'on
» aime indiſtinctement celles qui le me-
» ritent, la bergere tient compte alors de
» tout ce que l'on fait pour elle, & ſi on
» lui marque plus d'empreſſement qu'aux
» autres, il n'eſt pas poſſible que l'on n'en
» ſoit aimé.

» C'eſt ainſi, Tircis, que vous engage-
» rez une bergere à vous aimer. Mais
» pour lui plaire, loin d'avoir, comme
» vous le dites, un amour extrême pour
» elle, il faut au contraire l'éviter avec
» ſoin, rien n'étant plus incommode en
» amour qu'une paſſion exceſſive. Vous
» êtes toujours ſur ſes pas, elle ne voit
» que vous, elle n'entend que vous, vous

» l'importunez, vous la fatiguez. Si un » un jour elle ne vous fait pas le même » accueil, tout eſt perdu, les plaintes & » les reproches ne finiſſent point. Si quel- » que fois elle veut être ſeule, vous la » contraignez de vous entretenir. De » bonne foi eſt-ce là une voye bien ſure » pour ſe faire aimer ? La médiocrité ſeu- » le eſt donc louable en amour comme » en tout le reſte. Mais ce que j'ai dit » ne ſuffit pas ; car pour plaire, ce n'eſt » pas aſſés que vous ne déplaiſiez point ; il » faut encore des attraits qui rendent ai- » mable, il faut de l'enjoument, du badi- » nage, & ſur tout avoir toujours quelque » choſe à dire. Jugez maintenant, ma » belle maitreſſe, ſi je ſuis novice en l'art » d'aimer, & ſi vous devez cherir mon » affection. » Phylis vouloit répondre, mais Silvandre lui demandant la per- miſſion de parler, l'interrompit, & s'a- dreſſant à Hylas : » Que deſirez-vous da- » vantage quand vous aimez, lui dit-il ? » D'être aimé, répondit Hylas. Mais re- » pliqua Silvandre, quand vous êtes ai- » mé, que deſirez-vous plus de celle qui » vous aime ? Qu'elle me préfere à tout » autre, dit Hylas, & qu'elle ſoit ravie » de me plaire. Comment voulez-vous, » reprit Silvandre, qu'elle vous donne la » préférence, ſi vous êtes un infidele ?

» Mais, dit le berger, elle ignorera mes » infidelités. Si elle les ignore, repartit » Silvandre, elle vous croira fidele, & cet » artifice vous ſera utile ; mais jugez ſi » l'artifice peut autant que la vérité. Vous » parlez de dépit & de mépris : quoi de » plus capable d'exciter ces ſentimens dans » un cœur genereux que de penſer: ce même » berger que je vois maintenant à mes ge- » noux, en fit autant hier pour vingt ber- » geres qui ne me valent pas. Cette même » bouche qui me jure aujourd'hui un a- » mour éternel, fit hier pour elles les mê- » mes ſermens ; & qu'ai-je à faire, moi, » de ſes ſermens & de ſes careſſes ? Quand » il me parle, il croit parler à une autre, » & les dicours qu'il me tient, il vient de » les apprendre, ou bien de les étudier, » pour les repeter ailleurs.

» Je viens au ſecond article, que pour » ſe faire aimer il ne faut être que médio- » crement amoureux, & avoir du badi- » nage & de l'enjoument. Vous dites, ber- » ger, qu'en toutes choſes la médiocrité » ſeule eſt louable. Y avez-vous bien ré- » fléchi ? Penſez-vous qu'il en ſoit ainſi » de la fidelité ? Qui n'eſt qu'un peu fidele, » ne l'eſt abſolument pas, & qui l'eſt en » effet, l'eſt à l'excès, car il ne peut y » avoir de plus ou de moins dans cette » vertu. Il en eſt de même de l'amour; qui-

» conque peut le meſurer, ou en imaginer
» un plus grand, il eſt conſtant qu'il n'ai-
» me pas. Concevez donc, Hylas, qu'en
» recommandant ici la mediocrité, vous
» demandez une choſe impoſſible; &
» quand vous aimez de la ſorte, vous
» reſſemblez à ces mélancoliques qui igno-
» rant tout croyent tout ſçavoir, puiſque
» vous penſez aimer, & qu'en effet vous
» n'aimez pas. Mais je vous accorde que
» l'on puiſſe ſe tenir dans la médiocrité;
» ignorez-vous que l'amour ne moiſſonne
» que l'amour, & que quand il ſeme c'eſt
» uniquement dans la vue d'en recueillir
» ce fruit? D'ailleurs comment voulez-
» vous être beaucoup aimé, ſi vous aimez
» peu? Elle ignoreroit, dit Hylas, que je
» l'aimaſſe ainſi.

» Voici, dit Silvandre, la perfidie que
» je vous ai déja reprochée. Et croyez-
» vous, puiſqu'à votre avis un amour ex-
» trême fatigue celle qui en eſt l'objet,
» que ſi vous ne lui rendiez pas ces aſſi-
» duités importunes, elle ne connoîtroit
» pas bien-tôt que vous aimez foiblement.
» O Hylas, que vous êtes peu inſtruit
» des myſteres de l'amour. Ces effets que
» produit une extrême paſſion & que vous
» nommez importunités, peuvent bien
» paroître tels à qui, comme vous, n'ai-
» me point; mais pour ceux qui ſont veri-

» tablement touchés, qui ſçavent quels
» ſacrifices on doit faire ſur les autels de
» l'amour, ce que vous appellez importu-
» nités, ils le regardent comme des biens,
» comme des ſatisfactions inexprimables.
» Sçavez-vous ce que c'eſt que d'aimer?
» Aimer, c'eſt mourir en ſoi pour revivre
» dans l'objet aimé, c'eſt ne s'aimer ſoi
» qu'autant qu'on lui eſt agréable; l'a-
» mour, en un mot, eſt un deſir violent
» de ſe transformer entierement, s'il eſt
» poſſible, en ce que l'on aime. Pouvez-
» vous imaginer qu'une bergere qui aime de
» la ſorte puiſſe jamais être importunée
» par ce qu'elle aime, & que la certitude
» d'être aimée ne ſoit pas pour elle la ſou-
» veraine felicité. Si vous l'aviez jamais
» éprouvé, vous ne croiriez pas que qui
» aime ainſi, puiſſe jamais déplaire, tout
» ce qui eſt marqué du beau caractére de
» l'amour, ne pouvant produire qu'un
» effet oppoſé; vous avoueriez plus tôt,
» que dans celui qui veut plaire, l'erreur
» même eſt agréable, parce qu'on lui tient
» compte de l'intention, ou que le deſir
» de plaire, quand il eſt vif & ſincere, ne
» manque jamais ſon effet. De là vient que
» tant de bergers qui ne ſemblent pas plus
» aimables que beaucoup d'autres, ſont
» pourtant ſi aimés de leurs bergeres.

» Convenez donc, Hylas, que juſqu'ici

» vous avez profané le beau nom d'a-
» mour, & que vous n'avez point aimé
» celles que vous avez cru aimer. Quoi!
» dit Hylas, je n'ai point encore aimé?
» Et qu'ai-je donc fait avec Carlis, Ama-
» rante, Laonice, & tant d'autres? Dans
» tous les arts, répondit Silvandre, il
» y en a qui réuſſiſſent, & d'autres qui
» échouent. Il en eſt ainſi de l'amour; on
» peut aimer bien comme moi, & aimer
» mal comme vous.

A ces mots, il n'y eut que Lycidas qui put s'empêcher de rire; ces diſcours ne faiſant qu'augmenter une jalouſie dont Phylis ne croyoit pas qu'il pût être atteint, après les preuves qu'elle lui avoit données de ſon amitié. Ignorante qu'elle étoit, elle ne ſçavoit pas qu'en amour la jalouſie eſt un rejetton qui attire à ſoi la ſéve deſtinée aux véritables rameaux, & qui à proportion de ſa grandeur, montre & la bonté du terroir, & la force de la plante. Pâris qui admiroit l'eſprit de Silvandre, ignoroit quel jugement il devoit porter de lui; il lui ſembloit que s'il eût été nourri dans les villes, rien ne l'eut égalé, puiſqu'il ne connoiſſoit rien de plus aimable, bien qu'il vécût parmi ces bergers. Les charmes de ſa converſation l'engagerent à lier amitié avec lui, & pour le faire diſputer encore, il s'adreſſa à Hylas,

& lui dit qu'il falloit avouer qu'il avoit pris un mauvais parti, puiſqu'il avoit été réduit au ſilence. » N'en ſoyez point ſur-» pris, interrompit Diane, la conſcience » eſt le plus terrible de tous les juges : Hy-» las ſçait qu'il diſpute contre la verité, & » ſeulement pour excuſer ſa faute. » Diane eut beau continuer, Hylas ne répondit rien. Il avoit les yeux ſur Phylis, qui, depuis que Lycidas les avoit joints avoit toujours entretenu ce berger. Et parce qu'Aſtrée ne vouloit pas qu'il entendît ce qu'elle lui diſoit, elle l'interrompit plu-ſieurs fois, & le força à lui dire : » Si » Phylis étoit auſſi importune que vous, » je ne l'aimerois point. Si vous en uſez » auſſi peu civilement avec elle qu'a-» vec moi, dit Aſtrée, elle n'aura pas pour » vous de grands empreſſemens. » Et par-ce que Phylis continuoit toujours de parler à Lycidas, Diane lui dit : » Eſt-ce » ainſi que vous me rendez ce que vous me » devez ? Vous me laiſſez donc pour aller » entretenir un berger ? Je ne voudrois » pas, ma maitreſſe, répondit Phylis un » peu ſurpriſe, que cette erreur vous eût » déplû. J'ai penſé qu'Hylas vous occu-» poit tellement que vous ne ſongiez pas » à moi, & cependant je tâchois de reme-» dier à une choſe dont ce berger me par-» loit. » Et certe, elle diſoit vrai, car la

froideur de Lycidas ne lui cauſoit pas de legeres inquiétudes. » N'êtes-vous pas » admirable, répondit Diane ? A chaque » faute vous trouvez une excuſe ; mais » ſouvenez-vous qu'en temps & lieu je » n'oublierai pas la maniere dont vous me » ſervez. » Hylas avoit repris Phylis ſous les bras, & comme il ne ſçavoit point la gageure d'elle & de Sylvandre, il fut ſurpris d'entendre ainſi parler Diane. C'eſt pour cela qu'il l'interrompit en lui diſant: » Pourquoi, ma belle maitreſſe, cette ſu- » perbe bergere vous traite-t-elle avec tant » de hauteur ? N'allez pas lui ceder en rien, » je vous en conjure ; encore qu'elle ſoit » belle, vous l'êtes aſſés pour avoir autant » ou plus d'adorateurs qu'elle. Si vous ſça- » viez, Hylas, dit Phylis, contre qui vous » parlez, vous choiſiriez plus tôt de per- » dre pour jamais l'uſage de la parole, que » de rien dire qui pût déplaire à cette belle » bergere. Elle peut d'un regard, ſi vous » m'aimez, vous rendre le plus malheureux » amant. Qu'elle m'honore de ſes regards, » ou quelle me les refuſe, dit le berger, » mon bonheur ne dépendra jamais d'elle, » & pourtant je vous aime, & veux vous » aimer. Si vous m'aimez, reprit Phylis, » & que je puiſſe quelque choſe ſur vous, » elle y peut encore plus, car je puis être » touchée ou de votre amitié ou de vos ſer-

» vices.

» vices. Mais Diane n'étant ni aimée, ni » ſervie de vous, elle n'en aura aucune » compaſſion. Et que m'importe, dit Hy- » las, ſa compaſſion ? Suis-je à ſa merci ? » Oui ſans doute, repartit Phylis, car je » n'ai d'autre volonté que la ſienne, & ce » n'eſt que pour elle ſeule que je veux » aimer. Concevez maintenant, Hylas, » qui vous avez offenſé. » Alors le berger ſe jettant aux pieds de Diane : » Belle mai- »treſſe de la mienne, lui dit-il, ſi un amant » pouvoit avoir des yeux pour tout autre » objet que pour celui de ſa paſſion, j'au- » rois ſans doute remarqué ce que vous » valez. Mais puiſque je ne vois que Phy- » lis, vous ſeriez trop cruelle, ſi vous ne » me pardonniez pas une faute dont je » m'avoue coupable, & dont j'implore le » pardon. » Phylis qui vouloit entretenir Lycidas, ſe hâta de lui répondre, qu'il ne devoit pas l'eſperer, à moins qu'il ne leur racontât les avantures qu'il avoit eues depuis qu'il avoit commencé d'aimer; par- ce qu'il étoit impoſſible que le recit n'en plût infiniment. » Vous m'avez prévenue, » dit Diane, mon deſſein étoit de ne lui » pardonner qu'à cette condition. Com- » ment, dit le berger, vous voulez me con- » traindre à raconter mon hiſtoire devant » ma maitreſſe ? Et que penſera-t-elle de » moi, quand elle m'entendra dire que j'ai

» aimé plus de cent bergeres ? Ce qu'elle » en penſe, dit Sivandre ? elle jugera qu'a- » lors vous étiez inconſtant comme vous » l'êtes encore. Il eſt vrai, dit Phylis, » mais pour vous ôter toute inquiétude, » j'irai avec Aſtrée où des affaires m'ap- » pellent, & pendant mon abſence, vous » executerez les ordres de Diane.» En même temps elle prit Aſtrée, & ſe retira dans le bois où Lycidas étoit déja. Silvandre qui avoit entendu quelque choſe de ſa reponſe au berger, la ſuivit de loin par curioſité. La nuit le favoriſoit, car il commençoit à ſe faire tard; il ſe gliſſa donc près d'eux, & caché par des buiſſons, il entendit qu'Aſtrée lui diſoit: » Pourquoi *Lycidas* » veut-il vous parler à cette heure & en ce » lieu, puis qu'il a tant d'autres occaſions » de vous entretenir ? Je ne ſçai, répondit » Phylis, je l'ai trouvé réveur ce ſoir, & » j'ignore ce qui peut lui être arrivé ; » mais il m'a tant preſſée de venir ici, que » je n'ai pû le refuſer. Je vous ſupplie de » vous promener ſeule, pendant que nous » ſerons enſemble, car il ne veut point de » témoins. Je ferai, dit Aſtrée, ce qu'il » vous plaira, mais craignez de faire tort » à votre reputation, en lui parlant à ces » heures indues, ſeule, & dans un lieu » écarté. C'eſt pour cela même, répondit » Phylis, que je vous ai priée de m'ac-

» compagner, & que je vous conjure de
» vous tenir ſi près de nous, que ſi quel-
» qu'un ſurvenoit, il pût nous croire tous
» trois enſemble.

Pendant qu'elles parloient ainſi, Diane & Pâris preſſoient Hylas de leur raconter ſes avantures, pour obeir à ſa maitreſſe; enfin après bien des difficultés, il commença de la ſorte.

HISTOIRE D'HYLAS.

VOus exigez donc, belle Diane, & vous gentil Pâris, que je vous raconte ce qui m'eſt arrivé, depuis que j'ai commencé d'aimer. Si j'ai héſité quelque temps ne croyez pas que je manque de matiere; je crains ſeulement de manquer de loiſir. Mais puiſqu'il faut que j'obeiſſe, ſouvenez vous, je vous conjure en m'écoutant, qu'ici bas tout eſt ſoumis à quelque puiſſance invincible. J'avoue que celle qui diſpoſe de moi m'incline fortement à l'amour. J'avoue encore, que ſi tous tant que nous ſommes nous avons reçu quelqu'inclination de la nature, la mienne eſt l'inconſtance; inclination, au reſte, dont on ne peut me blâmer, puiſqu'elle n'eſt pas volontaire. Ne perdez pas de vue ces principes, pendant que vous m'écouterez. Entre les principales con-

trées qu'arroſe le Rhône en ſon cours impetueux, après avoir reçu l'Arar, l'Iſere, la Durance, il vient baigner les murailles de la ville d'Arles, capitale de la province des Romains. Près de cette ville opulente, ſuivant le recit de nos druydes, vint camper autrefois un certain Marius, avant qu'il eût remporté cette inſigne victoire ſur les Cimbres, & les Cimmeriens, qui partis des bords ſchythiques à deſſein de ſaccager Rome, furent taillés en pieces par ce grand capitaine. Or les Romains, pour raſſurer leurs alliés, venant camper près de cette ville, & ceignant leur camp de profondes tranchées, il arriva que le Rhône qui mine inceſſament ſes bords, venant à rencontrer ce canal, il entra avec tant de furie, qu'il continua les tranchées juſqu'à la mer, où il ſe décharge maintenant par deux embouchures; car l'ancien lit a toujours ſubſiſté, & le nouveau qui forme avec celui-ci une île très agréable & très fertile, s'eſt tellement accrû qu'il égale les plus grandes rivieres. Le peuple par corruption donne à ce nouveau canal le nom de Camargue, & parceque le lieu ſe trouva entouré d'eau, ſçavoir de ces deux bras du Rhône, & de la mer Mediterranée, il le nomme l'île de Camargue. La fertilité du lieu, & l'abondance des pâturages in-

viterent grand nombre de bergers à s'y établir ; on les nomma paſteurs ; c'eſt là que j'ai pris naiſſance, & mes peres y ont vêcu avec diſtinction, ſoit qu'il fuſſent eſtimés plus vertueux, ou qu'ils fuſſent plus accommodés des biens de la fortune. Mon pere mourut le jour même que je nâquis, & ma mere qui m'avoit élevé avec toute ſorte de mignardiſe, je la perdis dans ma douziéme année. Jugez quel je devois être, ainſi abandonné à ma propre conduite. Parmi les défauts de mon âge, je ne pus éviter celui de la préſomption ; il me ſembloit qu'il n'y avoit paſteur dans toute la contrée qui ne dût me reſpecter ; mais quand l'amour vint ſe joindre à cette préſomption, je crus que toutes les bergeres étoient épriſes de moi, & que l'offre de mes ſervices devoit les flater infiniment. Ce qui me fortifia dans cette opinion, fut qu'une belle & ſage bergere, nommée Carlis, me faiſoit tout l'acceuil que demandoit notre voiſinage. J'étois trop jeune encore pour reſſentir les déplaiſirs qui ſuivent l'amour, je n'en goûtois que les douceurs.

Bien qu'à l'âge où j'étois, je connuſſe peu l'amour, je ne laiſſois pas de me plaire avec la bergere, & de faire ce que j'entendois dire que faiſoient les amans. Mes aſſiduités firent croire que j'étois inſtruit au delà

de ce que permettoit mon âge ; & c'eſt par là que quand j'eus atteint dix-huit ans, je me trouvai engagé à la ſervir. Je n'étois pas d'humeur à me piquer de conſtance, ni à cherir la vaine gloire qui en revient ; c'étoit l'accueil de Carlis bien plus que ce devoir imaginaire qui me fixoit. Un ami que je croyois veritable, entreprit de m'éloigner d'elle, il s'appelloit Hermante ; je ne m'étois point apperçu de ſa paſſion. Il étoit plus âgé que moi, & par conſequent plus aviſé ; d'ailleurs il ſçavoit ſi bien diſſimuler, que perſonne ne ſoupçonna rien de ſes vues. Une choſe l'inquiétoit, c'eſt que les parens de la bergere deſiroient qu'elle m'épouſât, dans l'idée où ils étoient que cette alliance lui ſeroit avantageuſe. Hermante en étant averti, & connoiſſant aux diſcours de la bergere, qu'elle m'aimoit veritablement ; il crut qu'elle ſe retireroit de moi, ſi je commençois à me retirer d'elle. Comme il avoit penetré mon caractere, il jugea qu'il ſuffiſoit de me repreſenter que je meritois davantage, pour me faire quitter un bien qui m'étoit aſſuré. Moi, qui ne me défiois point de lui, je le crus aiſément, & je m'imaginois qu'il n'y avoit point de bergere dans toute la contrée qui ne dût ſe tenir honorée de mon choix. Frapé de cette idée, je bannis entierement Carlis de mon cœur, & je

m'attachai à une autre bergere que je crus digne de mon amour. Elle l'étoit ſans doute. Elle s'appelloit Stilliane, elle paſſoit pour une des plus belles & des plus vertueuſes de notre île ; altiere au reſte, & telle qu'il falloit pour me déſabuſer. Ce qui me détermina davantage à rechercher Stilliane, c'eſt qu'elle avoit été ſervie de pluſieurs, & qu'elle les avoit tous rebutés. Carlis fut bien ſurpriſe de mon changement, mais il fallut le ſouffrir : elle eut beau me rappeller, je voguois en pleine mer, je ne pouvois ſi promptement regagner le rivage. Mais ſi mon éloignement l'affligea, elle fut bien vengée par celle-là même qui l'avoit cauſé ? Moi qui me figurois que je n'aurois pas plus tôt declaré ma paſſion à Stilliane, qu'elle y repondroit ; la premiere fois que je la rencontrai dans une aſſemblée, je lui dis en danſant avec elle : » Belle bergere, tel eſt » le pouvoir & le charme de vos yeux, » qu'Hylas ne peut vivre ſans vous aimer. Comme elle n'ignoroit pas quelle avoit été ma paſſion pour Carlis, elle crut que je ne parlois pas ſerieuſement. » N'eſt-» ce pas à l'école de la belle Carlis que » vous avez appris ces diſcours, me dit-» elle » Je voulois répondre quand on vint nous ſeparer, & je ne pus la rejoindre, quelqu'envie que j'en euſſe. Je fus donc

contraint d'attendre que l'aſſemblée ſe retirât, & comme elle ſortoit des premieres, je m'avançai, & lui donnai la main. Elle ſourit d'abord, & me dit enſuite : » Eſt-ce de deſſein premedité, Hylas, que » vous m'avez agacée ce ſoir ? Pourquoi, » lui répondis-je, me faites-vous cette » demande ? Parce que je ne conçois rien, » dit-elle, à votre procedé. C'eſt, lui dis- » je, que j'ai reſolu de n'aimer jamais que » la belle Stilliane, & que jamais je ne ſer- » virai qu'elle. Vous vous trompez, ajou- » ta-t-elle, ſongez que je ne ſuis pas Car- » lis, & que Stilliane eſt mon nom. Je ſe- » rois bien aveugle, repliquai-je, ſi je » prenois Carlis pour Stilliane, ou Stillia- » ne pour Carlis, je ſçai trop pour mon re- » pos que vous êtes Stilliane. » Nous arrivâmes ainſi chés elle, ſans que je puſſe deviner, ſi ma declaration lui avoit plû.

Le lendemain dès que l'aurore parut, j'allai trouver Hermante pour lui raconter ce qui m'étoit arrivé le ſoir. Je le trouvai encore au lit ; & me voyant agité : » Eh » bien, me dit-il, quoi de nouveau, avez- » vous vaincu, avant que de combatre ? » Cher ami, lui répondis-je, je ſuis dé- » daigné, rebuté ; à chaque mot on me » renvoye à Carlis. » Quand je lui eus repeté toute notre converſation, il ſe prit à rire, car il s'étoit attendu à ce que je lui

diſois. Mais craignant que mon inconſtance ne me ramenât à Carlis, & que celle-ci ne me reçût comme auparavant; il me répondit: » Vous êtes-vous flaté d'un autre » accueil; croiriez-vous qu'elle meritât » votre amour, ſi ignorant encore que » vous l'aimez, elle ſe donnoit à vous? » comment peut-elle ajouter foi à vos diſ» cours, quand elle vous a entendu tant » de fois jurer le contraire à Carlis? Elle » ſeroit bien aiſée à vaincre, ſi elle ſe ren» doit ſans combat. Mais avant que j'en » fois aimé, lui dis-je, s'il faut que je lui » en diſe autant que j'en ai dit à Carlis, » quand aurai-je ce bonheur? Que vous » connoiſſez peu, me répondit-il, ce que » c'eſt qu'amour? Apprenez, Hylas, que » les bergeres ne ſont pas ſi credules, elles » ſçavent que les paſteurs bien élevez ont » pour leur ſexe des égards qui peuvent » compatir avec l'indifference. Ainſi vous » perſuaderez plus aiſement à Carlis que » vous la haiſſez, qu'à Stilliane que vous » l'aimez. Et puiſqu'elle a ſur le cœur » votre ancienne paſſion pour Carlis, il » me ſemble que ce qui vous importe » plus maintenant, eſt de la convaincre, » que Carlis n'a plus d'empire ſur vous; » vous y réuſſirez certainement par quel» qu'action d'éclat.» Il ſçut enfin me tourner ſi bien, que j'écrivis en ce termes à Carlis.

HYLAS A CARLIS.

JE ne vous écris plus, Carlis, pour vous aſſurer de ma tendreſſe, vous n'en avez été que trop perſuadée. Je vous écris pour vous apprendre que je ne vous aime plus. Cette declaration aura de quoi vous ſurprendre, vous qui m'avez toujours aimé plus que je ne pouvois le deſirer. Ce qui me fait renoncer à vous, c'eſt ou votre mauvaiſe étoile, ou ma bonne fortune qui ne veut pas qu'un objet auſſi peu digne de moi me retienne plus long-temps dans ſes fers. Pour vous ôter tout ſujet de plainte, je vous dis adieu, & vous permets de prendre un autre engagement; car vous ne devez plus compter ſur moi.

Le hazard voulut que, quand on lui rendit ma lettre, elle fût en compagnie, & que Stilliane même s'y trouvât. Mon procedé fut generalement déſaprouvé, mais de Stilliane encore plus que des autres bergeres. C'eſt ce qui détermina Carlis à les prier de me faire elles-mêmes la réponſe. » Pour moi, dit Stilliane, je ſerai » volontiers le ſecretaire, » & prenant du papier & de l'encre, elles me récrivirent toutes en ces termes, au nom de Carlis.

* * *
* *

CARLIS A HYLAS.

HYLAS, la bonne opinion que vous avez de vous vous a perſuadé que je vous aimois, mais votre humeur inconſtante & volage n'a toujours empêché de vous aimer. Mon malheur & votre bonne fortune n'exiſtent que dans votre idée, & tout ce qu'il y a eu de certain à cet égard, c'eſt que vous avez été dans l'erreur, quand vous avez cru que je vous aimois. Je vous le jure, Hylas, par tout le merite que vous croyez avoir, & que vous n'avez pas. Je ne ſerai donc plus expoſée à vos importunités; quel bonheur eſt égal au mien? puiſſiez-vous perſiſter dans une reſolution qui m'eſt ſi agréable? Cependant vivez heureux; ſi vous l'êtes autant que moi, Hylas, je ne vois pas ce que vous aurez à deſirer.

J'avouerai ſincerement que je fus touché à la lecture de cette réponſe, & que je ſentis tout le tort que j'avois. Mais l'amour que Stilliane m'avoit inſpiré, ne me permit pas de conſerver long-temps ces ſentimens. Si elle eſt moins belle que Stilliane, me diſois-je à moi-même, eſt-ce moi qui en ſuis coupable? qu'elle s'en prenne à ceux qui l'ont fait naître avec moins de perfections. Que puis-je faire, ſinon de la plaindre, & dois-je refuſer mes homages à qui les merite?

C'eſt ainſi que je m'éforçois d'oublier Carlis, & penſant que Stilliane étoit déja toute à moi, je priai Hermante de lui porter une lettre de ma part, & de lui montrer celle que j'avois écrite à Carlis. Lui qui étoit incapable de me trahir en ce qui ne touchoit point Carlis, conſentit à ce que je voulois; & ſaiſiſſant une occaſion favorable, il lui preſenta mes lettres. Belle Stilliane, lui dit-il, en les preſentant, ſi le ſoleil éblouit qui l'oſe regarder, ſi le fer donne la mort à qui le reçoit dans le cœur, ne ſoyez point ſurpriſe, ſi le malheureux Hylas oſant vous regarder a été ébloui, & ſi recevant le trait fatal de vos yeux, il en reſſent la bleſſure mortelle. Vous travaillez envain, répondit bruſquement l'impatiente bergere, Hylas n'a point aſſés de merite, ni vous aſſés d'éloquence pour m'inſpirer les ſentimens qu'il voudroit que je priſſe. Hermante, il me ſuffit de connoître le caractere d'Hylas par l'experience d'autrui; & il devroit vous ſuffire que Carlis ait été ſi indignement trompée, ſans prêter encore votre miniſtere à d'autres perfidies. Si vous aimez Hylas, j'aime beaucoup plus Stilliane, & ſi vous voulez le conſeiller en ami, dites lui qu'il ne penſe jamais à Stilliane, comme Stilliane ne veut jamais penſer à lui. Au reſte, je n'heſite point à prendre

» ſa lettre, j'ai, pour le redouter, de trop » bonnes défenſes contre ſes armes. » A ces mots, elle ouvrit la lettre. Je l'aſſurois de mon amour, par l'adieu que j'avois dit à Carlis, & je la ſuppliois d'avoir quelque retour pour moi. Elle ſourit après l'avoir lue, & s'adreſſant à Hermante, elle lui demanda s'il vouloit une réponſe. Il répondit qu'il le deſiroit paſſionnément, & auſſi-tôt elle m'écrivit en ces termes.

STILLIANE A HYLAS.

HYLAS, vous voulez que je vous aime à cauſe de Carlis, & rien ne m'oblige tant à vous haïr que le ſouvenir de Carlis. Vous dites que vous m'aimez; ſi quelqu'autre plus veritable que vous me le diſoit, je pourrois le croire, car je connois que je le merite. Mais moi qui cheris la verité, je vous atteſte que je ne vous aime point. Vous trouverez peut-être ces paroles trop dures; mais ſouvenez-vous, Hylas, que je ſuis contrainte à vous parler ainſi, afin que vous ne vous perſuadiez pas que j'ai du penchant pour vous. Si vous goutez cette réponſe, remerciez-en Hermante; ſi elle vous déplaît, ne vous en prenez qu'à vous.

Hermante n'avoit point vû cette réponſe, & bien qu'il imaginât qu'elle ne devoit pas être fort gracieuſe, il ne la croyoit pas ſi deſobligeante. Il en fut

pourtant moins ſurpris que moi. Je demeurai immobile comme un homme frapé de la foudre : Hermante de ſon côté n'oſoit lever les yeux ſur moi. Nous gardâmes quelque temps un profond ſilence. Enfin tout à coup faiſant un ſaut : » Tant » pis pour elle, m'écriai-je ; qu'elle cher» che un autre amant : Hylas ſçaura bien » trouver des bergeres plus belles, & qui » ſeront ravies qu'il les ſerve. » Puis m'adreſſant à lui : » Que Stilliane eſt inſenſée, » lui dis-je, ſi elle croit que je vueille l'ai» mer ! & que je manquerois de courage, » ſi jamais je ſongeois à elle ! Elle aura » bien fait des minauderies, Hérmante, » quand vous lui avez parlé ? Elle ne ſçait » que me reprocher Carlis. Oui, je l'ai ai» mée, & je veux l'aimer encore en dépit » d'elle. Elle reconnoîtra bien-tôt ſon im» prudence ; mais qu'elle ne ſe flate pas d'ê» tre jamais aimée d'Hylas. » A ces mots, je vis Hermante changer de couleur ; mais alors j'en ignorois la cauſe. Seulement j'ai jugé depuis qu'il avoit craint que je ne renouaſſe avec Carlis. Je voulus ſur le champ executer la réſolution que j'avois priſe ; je me rens donc chés la bergere, je lui demande mille pardons de la lettre que je lui avois écrite, & je l'aſſure que mon inclination pour elle n'a point diminué. Carlis, après m'avoir tranquil-

lement écouté, me répondit ainſi : » Hy-
» las, ſi les aſſurances que tu me donnes
» de ton affection ſont ſinceres, je ſuis ſa-
» tisfaite ; ſi elles ſont feintes, n'eſpere
» pas de te reconcilier jamais avec moi. »
Elle alloit continuer, quand Stilliane, qui
venoit lui montrer la letre que je lui avois
écrite, nous interrompit. Lorſqu'elle me
vit près de Carlis : » Eſt-ce ſonge, ou vé-
» rité, dit-elle ? Eſt-ce bien Hylas que je
» vois, ou ſeulement ſon fantôme ? C'eſt
» bien Hylas, répondit Carlis, vous ne
» vous trompez point ; & ſi vous daignez
» vous approcher, vous entendrez qu'il
» me crie merci, & que pour la lettre qu'il
» m'a écrite, il ſe ſoumet à la punition
» que je voudrai lui impoſer. Il ne doit
» point en ſubir d'autre, repartit Stilliane,
» que celle de me continuer ſon amour.
» A vous, dit Carlis, bien loin qu'il vous
» aime, il me juroit, quand vous êtes en-
» trée, qu'il n'aimoit que moi. Et depuis
» quand, ajouta Stilliane ? Il n'y a pas une
» heure qu'Hermante m'a rendu de ſa part
» ce billet, liſez : » Dieux ! que devins-
je alors ? Je vous jure, belle bergere, que
je ne pus jamais ouvrir la bouche pour me
défendre. Et ce qui me perdit entierement,
fut que pluſieurs bergeres arriverent en
même temps, & qu'elles leur conterent
cette avanture de la maniere du monde la

plus piquante pour moi. Je n'eus d'autre parti à prendre que de me retirer, & dans le moment j'allai trouver Hermante pour lui rapporter ce qui m'étoit arrivé. Bientôt mon avanture fut repandue dans toute l'île, & ma confuſion fut telle, que je ne crus pas devoir y demeurer davantage. Combien j'étois jeune alors ! il me faudroit aujourdhui bien des reproches d'inconſtance pour me toucher. Ne pouvant donc ſupporter les railleries qu'il me falloit eſſuyer chaque jour, je remis le ſoin de mes affaires à Hermante, & je m'embarquai pour remonter le Rhône. Je n'avois d'autre deſſein que de voyager, ne me ſouciant pas plus de Carlis, ni de Stilliane, que ſi jamais ne je les avois vues. Mais qu'il eſt difficile de ſurmonter ſes inclinations naturelles ! à peine fus-je entré dans le batteau, qne je rencontrai un nouveau ſujet d'amour.

Une vieille femme alloit à Lyon rendre au temple de Vénus les vœux qu'elle avoit faits pour ſon fils, & conduiſoit ſa belle fille avec elle pour le même ſujet ; elle n'avoit pas moins de beauté que Stilliane, mais plus que Carlis ; elle avoit à peine dix-huit ans, elle s'appelloit Aimée, & quoiqu'elle habitât dans notre île, elle ne me connoiſſoit point, parce que ſon mari jaloux, ſuivant la coutume des vieillards,

& ſa belle-mere ſoupçonneuſe, ne lui permettoient pas d'aſſiſter jamais à nos aſſemblées. Dès que je la vis, elle me charma, & malgré toutes les reſolutions que j'avois priſes, il fallut que je l'aimaſſe. Je prévis toutes les difficultés que j'aurois à ſurmonter. Il me falloit tromper la belle-mere, & vaincre la belle-fille. Cependant je m'armai de courage, & je crus que je devois commencer par me faire connoître à la mere, & qu'enſuite l'occaſion m'inſtruiroit de ce que j'aurois à faire. Auſſi-tôt que je lui eus dit qui j'étois, & que je l'eus aſſurée qu'en lui découvrant le ſujet de mon voyage, je n'avois d'autre vue que de lui être utile. » Mon fils, me répondit-elle, » vos ſentimens pour moi n'ont rien qui » m'étonnent, vous ſeriez bien indigne de » votre pere, ſi vous n'aviez pour moi » quelqu'affection. Il étoit le plus aimable » homme de la contrée, il daigna m'ai- » mer. » En proferant ces paroles, elle me baiſoit au front, & ſes baiſers me rappelloient le ſouvenir de ces foyers qui retiennent encore un reſte de chaleur, lors même qu'il n'y a plus de feu. Mon pere avoit penſé l'épouſer, & ne l'avoit peut-être que trop ſervie pour ſa reputation, ainſi que je l'appris dans la ſuite. Bien que je ne me ſouciaſſe de ſes careſſes, qu'autant qu'elles étoient utiles à mon deſſein, je feignis de

les recevoir avec beaucoup de reconnoiſſance, je la ſuppliai de continuer au fils l'affection qu'elle avoit eue pour le pere, & je l'aſſurai que comme j'avois ſuccedé à ſes biens, je voulois auſſi ſucceder à l'attachement qu'il lui avoit marqué. Je ſçus enfin la gagner ſi bien, qu'elle n'aimoit rien tant que moi, & qu'elle commanda à ſa belle-fille d'avoir quelque bontés pour moi. O qu'elle eût eu d'eſprit, ſi elle avoit ſuivi un conſeil auſſi ſalutaire ! mais je lui trouvai tant de froideur, que je n'oſai lui rien dire de mon deſſein, que quand nous fûmes près d'Avignon ; car Stilliane m'avoit bien fait rabatre de la bonne opinion que j'avois eue de moi-même. D'ailleurs elle ne quittoit point la vieille, qui m'entretenoit ſans ceſſe du paſſé. Le grand nombres des paſſagers qui étoient avec nous étant deſcendus, ils allerent danſer dans une île près d'Avignon ; pour nous qui étions engourdis d'avoir ſi long-temps demeurés aſſis, nous nous contentâmes de nous promener. Auſſi-tôt que ma bergere fut dans l'île, elle ſe mit à badiner avec d'autres filles qui étoient ſorties avec elle du batteau. Et moi, pendant que la vieille ſe promenoit de ſon côté, je me gliſſai parmi elles. Aimée s'étant par hazard éloignée de ſes compagnes pour cueillir des fleurs ſur le bord de la riviere, je m'avan-

çai, je la pris ſous les bras, & après avoir marché quelque temps en ſilence, je lui dis, comme ſortant d'un profond ſommeil : » Je rougirois, aimable bergere, » de me taire ainſi, quand j'ai tant de ſujet » de vous parler, ſi je n'en avois encore » plus de garder le ſilence. J'ignore, Hy- » las, me dit-elle, & quel ſujet vous avez » de vous taire, & quel ſujet vous avez de » me parler. Ah, belle bergere ! lui ré- » pondis-je, la paſſion que j'ai conçue pour » pour vous me permet à peine le ſilence, » & d'un autre côté cette même paſſion me » faiſant craindre d'offenſer celle que j'ai- » me, elle me lie tellement la langue que » je n'oſe parler. Songez-vous bien, Hy- » las, à ce que vous dites, reprit-elle in- » continent ? Ne croyez pas, lui dis-je, » que je n'y aye bien penſé auparavant ; » & ſi vous en doutez, jettez les yeux ſur » vous-même. » Je fis enſuite mille ſermens pour la perſuader. Elle me répondit ſans s'émouvoir : » Hylas, puiſque ni l'a- » mitié de ma mere, ni ma condition n'ont » pû vous détourner d'un ſi étrange deſ- » ſein, comptez que ce que le devoir n'a » pû ſur vous, il le pourra ſur moi. Si je » vous parle d'un air ſi tranquille, ce n'eſt » pas que je ſois inſenſible à l'outrage que » vous me faites, je veux ſeulement vous » faire comprendre que la paſſion ne me

» tranſporte point, & que je n'écoute que » la raiſon. » Ces paroles me penetrérent juſqu'au fond du cœur: Elles ne m'auroient pourtant point déterminé à quitter la partie, car je ſçavois que les premieres attaques n'ont pas d'ordinaire un meilleur ſuccès, ſi par hazard, lorſqu'Aimée me quitta toute interdite, une de ſes compagnes n'étoit venue à moi,& me paſſant la main ſur les yeux, n'avoit pris la fuite, comme pour m'inviter à courir après elle. Je fis d'abord ſemblant de ne m'en point appercevoir, mais quand elle revint la ſeconde fois, je me mis à la ſuivre.Elle, après avoir tourné quelque temps autour de ſes compagnes, s'écarta de la troupe, & feignant d'être hors d'haleine, elle ſe coucha près d'un buiſſon ; moi qui la ſuivois au commencement ſans deſſein, quand je la vis ainſi étendue, & dans un lieu ſolitaire, je lui pris quelques baiſers, ſans qu'elle fît la moindre reſiſtance. » Hylas, me dit-elle, » en ſe relevant, je ne vous aurois pas cru » ſi temeraire, autrement je n'aurois eu » garde de m'attaquer à vous. » A ces mots elle me frapa doucement la joue, & rejoignit ſes compagnes. Elle étoit fille d'un vertueux chevalier qui habitoit les bords de l'Arar, & ſon pere étant tombé malade, elle alloit le trouver. Elle s'appelloit Floriante ; elle n'étoit pas belle,

mais je lui trouvai tant de graces, & tant d'enjoument, que j'oubliai bien-tôt Aimée pour elle ; du moins je le crus, quoi qu'en effet Aimée m'attiroit avec plus de violence. Ainſi j'aimai Floriante, ſans abandonner Aimée. Mais cette double paſſion ne me couta gueres ; car ſi j'étois près de Floriante, je ne me ſouvenois plus d'Aimée, & ſi j'étois près d'Aimée, j'oubliois abſolument Floriante. Je n'avois à ſouffrir que lorſque toutes deux me manquoient, car je les regretois toutes deux également.

Or, gentil Pâris, ces amours durerent juſqu'à Vienne ; mais un ſoir que nous étions deſcendus pour repoſer, une bergere vint demander au patron une place juſqu'à Lyon, parce que ſon mari qui avoit été bleſſé par quelques ennemis, lui mandoit de l'aller trouver. Le patron la reçut, & le lendemain elle entra avec nous dans le batteau. Elle avoit de la beauté ſans doute, mais ſa modeſtie l'emportoit ſur ſa beauté ; elle étoit au reſte ſi affligée, qu'elle excita notre compaſſion. Je fus moi plus touché que tous les autres, car je ſuis naturellement tendre & compatiſſant, & je n'oubliai rien pour lui donner quelque conſolation. Mes attentions pour elle ne plurent ni à Floriante ni à Aimée, quoiqu'elles diſſimulaſſent leur chagrin. Car,

ſouvenez-vous, gentil Pâris, que les femmes reſſentent toujours la perte de leurs amans, parce que c'eſt une eſpéce d'outrage fait à leur beauté, & que leur beauté eſt ce qu'elles ont de plus cher. Mais un peu d'amour ſe mêlant à ma compaſſion, je feignis de ne rien appercevoir, & je continuai de parler à celle-ci. Et pour la connoître autant que pour paſſer le temps, je la ſuppliai de me dire le ſujet de ſon affliction. Incontinent la bergere commença de la ſorte.

» La part que vous daignez prendre à » mes déplaiſirs, gracieux étranger, m'en- » gage à plus que vous ne me demandez, » & je me croirois coupable, ſi je vous » refuſois une ſatisfaction ſi legere ; mais » daignez auſſi conſiderer l'état où je ſuis, » & ne trouvez pas mauvais que j'abrege » le plus qu'il me ſera poſſible. Sçachez » donc, berger, que j'ai pris naiſſance ſur » les rives de la Loire, & que juſqu'à l'âge » de quinze ans j'y ai été élevée avec tous » les ſoins imaginables. On me donna le » nom de Cloris, & mon pere s'appelloit » Leonice. Il étoit frere de Gereſtan. C'eſt » entre ſes mains que l'on me remit après » la mort de ceux qui m'avoient donné le » jour. Je commençai dès lors à ſentir les » coups de la fortune, car Gereſtan, unique- » ment occupé de ſes enfans, me négligea

» tout-à-fait. Je ne trouvai de conſolation
» qu'en Callirée ſon épouſe, car elle m'ai-
» moit, & me donnoit, à l'inſçu de ſon ma-
» ri, tous les ſecours qu'elle pouvoit. Mais
» le ciel vouloit combler mes malheurs.
» Lorſque Filandre frere de Callirée fut
» tué, elle en conçut tant de douleur qu'-
» elle mourut bien-tôt après, & je de-
» meurai avec deux filles trop jeunes en-
» core pour me procurer la moindre ſa-
» tisfaction. Il arriva qu'un berger de la
» province Viennoiſe, nommé Roſidor,
» vint au temple d'Hercule, ſitué ſur un
» rocher qui s'eléve au deſſus de tous les
» autres. Le jour qu'il parut dans le Tem-
» ple étoit un jour ſolemnel pour toute la
» contrée, & nous y étions un grand nom-
» bre de bergers. Vous redire l'entretien
» que nous eûmes, & la maniere dont-il
» me declara ſa paſſion ce ſeroit un diſ-
» cours ſuperflu. Il ſuffit que vous ſça-
» chiez que dès ce jour il ſe donna telle-
» ment à moi, que rien ne put me le ravir.
» Il étoit beau, jeune, plus riche que je
» n'oſois l'eſperer, & les qualités de ſon
» eſprit répondoient à celles de ſon corps.
» Il me rechercha durant quatre ans, &
» me donna tant de marques de ſon a-
» mour, que je fus obligée de me ren-
» dre; je puis bien dire avec vérité que ja-
» mais berger ne fut plus aimé que Roſi-

» dor l'étoit de Cloris. Nous paſſâmes de
» la ſorte une année entiere, & nous goû-
» tâmes toute la ſatisfaction qu'une ami-
» tié parfaite peut apporter à deux amans.
» Les dieux permirent enfin que quelques
» difficutés qui empêchoient notre maria-
» ge fuſſent levées; nous voilà parfaite-
» ment heureux, ſi des mortels peuvent l'ê-
» tre. On nous conduit au temple; on
» entendoit de toutes parts qu'hymen
» & hymenée: on ne voyoit que danſes,
» & que tranſports de joie, lorſque par
» un accident funeſte nous fûmes ſeparés.
» Nous étions alors à Vienne, où ſont les
» biens de Roſidor. De jeunes débauchés
» ſortant de leurs hameaux voulurent faire
» quelque deſordre, & mon mari, après
» avoir inutilement employé les voyes de
» la douceur, les repouſſant vivement, ils
» oſerent bien s'attaquer à moi, perſuadés
» qu'ils ne pouvoient faire un outrage plus
» ſenſible à Roſidor. Un d'eux alloit me
» décharger un coup ſur la tête, mais l'a-
» baiſſant à propos, je le reçus ſur les é-
» paules; vous pouvez, dit-elle, en voir
» les marques, elles ſont encore toutes
» fraîches. Quand Roſidor vit couler mon
» ſang, il ne ſe connut plus; il met l'é-
» pée à la main, & la paſſe au travers du
» corps de celui qui m'avoit bleſſée; puis
» aidé de ſes amis, il chaſſe toute la trou-
» pe

» pe de ſa maiſon. Je ne puis vous expri-
» mer le trouble qui me ſaiſit ; car je me
» croyois plus bleſſée que je ne l'étois en
» effet, & je voyois mon mari tout ſan-
» glant. Quand la premiere frayeur fut
» diſſipée, & que l'on eut ſondé la bleſſure
» de Roſidor, la juſtice vint incontinent
» ſe ſaiſir de lui, & l'emmena avec tant
» de violence, que l'on me refuſa la per-
» miſſion de lui dire adieu. Mais mon a-
» mour plus fort que leur défenſe m'ou-
» vrit un paſſage au milieu d'eux, & me
» jettant au col de Roſidor, je m'y attachai
» de ſorte qu'il fut preſqu'impoſſible de
» m'en arracher. D'un autre côté Roſidor
» aimant mieux mourir que de ſe voir ſe-
» paré de moi, fit tous les efforts dont un
» grand courage ſoutenu d'un amour ex-
» trême eſt capable ; tout bleſſé qu'il étoit,
» il échapa aux ſatellites, & ſortit de la
» ville. Tous les ſoirs il me venoit trouver
» ſous des habits empruntés, & paſſoit les
» nuits avec moi. Dieu ſçait quelle étoit
» ma joye, mais auſſi quelles étoient mes
» frayeurs ? Je n'ignorois pas que ceux
» qui le pourſuivoient, informés de notre
» tendreſſe mutuelle tâcheroient de le ſur-
» prendre. Helas ! ce que je craignois
» arriva. Il fut ſurpris avec moi, & con-
» duit à Lyon, où je le ſuivis, heureuſe-
» ment. Les juges fatigués par mes ſolicita-

» tions, & touchés de mes larmes, lui ren-
» dirent la liberté. Mais il fut contraint de
» ſejourner quelques jours à Lyon, pour
» retablir ſa ſanté que ſes chagrins avoient
» alterée. Je demeurai toujours auprès de
» lui, eſſayant de lui procurer tous les
» ſoulagemens qui dépendoient de moi :
» lorſqu'il fut hors de danger, il me pria
» de me rendre en ſa maiſon, afin de don-
» ner les ordres neceſſaires pour rece-
» voir ſes amis ; il vouloit ſe rejouir avec
» eux du ſuccès de ſes affaires. Et voila que
» ces malheureux, animés par leur rage,
» ſont entrés dans ſa chambre, & qu'après
» lui avoir donné pluſieurs coups de poi-
» gnards, ils ont pris la fuite. Hylas, gra-
» cieux berger, jugez quelles doivent être
» mes allarmes, & quelle eſt ma douleur.

A ces mots Cloris verſa un torrent de larmes, & ceſſa de parler ; l'affliction de la bergere me toucha ſi vivement, je me ſentis ſi ému de compaſſion pour elle, que ni Carlis, ni Stilliane, ni Floriante, ni même Aimée ne m'engagerent jamais plus fortement que la deſolée Cloris. Ce n'eſt pas que je n'aimaſſe les autres ; mais mon cœur pouvoit ſuffire encore à cette paſſion. Me voilà donc dans les fers de Cloris. Cependant je compris que je devois attendre à faire parler mon amour, que Roſidor fût mort ou guéri : car elle en étoit

uniquement occupée. Nous arrivâmes enfin à Lyon, où tous les paſſagers ſe ſeparerent. Pour moi, l'amour que j'avois conçu pour Cloris, me la fit accompagner juſqu'en ſa maiſon. Je rendis ma viſite à Roſidor; jugeant bien que pour obtenir les bonnes graces de la femme, il falloit que je m'inſinuaſſe dans l'eſprit du mari. Cloris qui le croyoit plus dangereuſement bleſſé qu'il n'étoit, car on augmente toujours le mal, le trouvant levé, changea tout à coup de viſage & de maniere. Ecoutez ce qui m'arriva. La triſteſſe de Cloris avoit fait naître mon amour pour elle; ſon air joyeux & content le fit mourir. J'étois entré captif en ſa maiſon, & j'en ſortis avec toute ma liberté. Mais bien-tôt l'idée de Floriante & d'Aimée s'offrant à moi, je les cherchois par tout, & la fortune voulut que je les trouvaſſe enſemble. Le lendemain étoit la fête de Vénus. Or c'eſt un uſage anciennement établi que les filles chantent la veille des hymnes à l'honneur de la deéſſe, & j'entendis que la belle-mere d'Aimée ſe preparoit à paſſer la nuit dans le temple, pour rendre ſon vœu. Floriante, à la ſecrete ſollicitation d'Aimée, promit d'en faire autant. Je reſolus d'entrer auſſi déguiſé en fille; mais ſçachant que les druydes gardoient eux-mêmes l'entrée, dès que la nuit approchoit;

je pris le parti de me cacher dans le temple long-temps auparavant. Déja les portes en étoient fermées, & j'étois le ſeul homme en cet auguſte lieu ; déja on avoit chanté pluſieurs hymnes, lorſque je ſortis de ma retraite. Le temple n'étant éclairé que par quelque flambeaux allumés ſur l'autel, je me gliſſai aiſement parmi les filles, ſans être reconnu. Et lorſque j'allois cherchant Aimée, je vis porter une bougie à une jeune fille, qui s'approchant de l'autel, entonna quelques hymnes, à quoi toute la troupe répondit. Je ne ſçai ſi veritablement elle étoit belle, ou ſi cette clarté tenebreuſe lui étoit favorable. *Mais* auſſi-tôt que je la vis, je l'aimai. Que l'on me diſe maintenant que l'amour ſe prend par les yeux, la jeune fille dont je parle ne jetta pas même un regard ſur moi, & je ne l'avois pas aſſés vue, pour la reconnoître une autre fois. Curieux, je me mêle parmi les bergeres qui étoient au près d'elle, mais par malheur elle finit en même temps ſon hymne, & renvoya la bougie qu'on lui avoit apportée, en ſorte que le lieu demeurant obſcur, ma curioſité ne fut point ſatisfaite. Cependant je reſtai là quelque temps, dans l'eſperance qu'elle ou quelqu'autre recommenceroit à chanter. Vaine eſperance ! la bougie fut portée à l'autre chœur, & dans le moment une des

filles qui le compoſoient chanta comme venoit de faire ma belle inconnue. Je ne pus reſiſter davantage à la curioſité qui me preſſoit, & contrefaiſant, le mieux que je pus ma voix, je demandai à une femme qui étoit écartée des autres, le nom de celle qui avoit chanté avant la derniere. » Puiſque vous ne la connoiſſez pas, me dit-» elle, il faut que vous ſoyez bien étran-» gere en ces lieux. Je la reconnoîtrois » peut-être, lui répondis-je, ſi j'entendois » ſon nom. Qui ne la connoîtra pas à ſes » traits, ajouta-t-elle, le demandera inuti-» lement. Mais pour vous tirer d'inquie-» tude, ſçachez qu'elle s'appelle Cyrcêne, » la plus belle des filles qui habitent les » bords de l'Arar. » Juſques là j'avois à merveille contrefait ma voix, mais oubliant mon rôle, je lui dis, après bien des remercimens, que ſi par mes ſervices je pouvois reconnoître la peine qu'elle avoit priſe, je m'eſtimerois l'homme du monde le plus heureux. » Comment, s'écria-t-» elle ? & qui êtes vous, vous qui me par-» lez de la ſorte ? Et me regardant de plus » près : Temeraire, me dit-elle, avez-vous » bien eu la hardieſſe d'enfraindre ainſi » nos loix ? ſçavez-vous que la mort » ſeule peut expier votre crime ? » J'avouerai la verité, je ſçavois que javois encouru quelque peine, mais ignorant

qu'elle fut capitale, je fus frapé d'étonnement. Toutefois en lui repreſentant que j'étois étranger, & que leurs ſtatuts m'étoient inconnus, j'excitai ſa compaſſion. Elle me dit que la loi étoit ſi formelle, qu'il étoit impoſſible que j'obtinſſe mon pardon, mais qu'à cauſe de la pureté de mes intentions, elle n'oublieroit rien pour me ſauver : que pour cet effet, il ne falloit pas attendre que minuit ſonnât, parce qu'alors les druydes venoient à la porte avec des flambeaux, & les regardoient toutes au viſage, qu'actuellement le temple étoit bien fermé, mais qu'elle eſſayeroit de le faire ouvrir. En même temps elle me mit ſur la tête un voile qui me deſcendoit juſqu'aux talons, & m'ayant ainſi équipé, elle dit à quelques femmes qui l'avoient accompagnée, qu'elle ſe trouvoit mal ; & toutes enſemble allerent demander la clef à la plus vieille de la troupe. Nous ſortimes en foule, n'ayant pour nous éclairer, qu'une foible lumiere, & j'échapai de la ſorte au danger qui me menaçoit. Pour me deguiſer mieux, & ſçavoir à qui je devois la vie, je ſuivis toutes ces femmes juſques chés la vieille.

Mais, belle bergere, dit-il en s'adreſſant à Diane, je n'ai pas encore raconté la moitié de mes avantures, & déja le ſoleil eſt couché. Ne ſeroit-il pas mieux

de remettre le reſte à un autre jour que nous aurons plus de loiſir ? » Vous avez » raiſon, dit-elle, gentil berger, ainſi » pourrez-vous nous faire paſſer encore » une agréable journée ; d'ailleurs Pâris » ne peut s'arrêter davantage avec nous. » Il n'y a rien, dit-il, belle bergere, qui » puiſſe m'incommoder, quand je ſuis » près de vous. Je voudrois bien, répon- » dit-elle, qu'il y eût en moi quelque » choſe qui vous fût agreable, car votre » merite & votre politeſſe vous gagnent » tous les cœurs. » Pâris alloit répondre, quand Hylas l'interrompit en lui diſant : » Plût à dieu, gentil berger, que je fuſſe » à votre place, & que Diane fût Phylis, » & me tint ce langage. Si cela étoit, dit » Pâris, vous ne lui en ſeriez que plus » obligé. J'en conviens, repartit Hylas, » mais je ne ..ains point d'avoir obliga- » tion à qui je me ſuis entierement livré. » En diſcourant ainſi, Diane, Pâris, & les autres bergeres arriverent dans la prairie, où l'on avoit coutume de s'aſſembler ; & Pâris, après avoir ſalué Diane, & ſes compagnes, prit le chemin de Laigneu.

Cependant Lycidas, que ſa jalouſie tourmentoit, s'expliquoit avec Phylis. Il étoit tellement hors de lui-même, que ſans remarquer qu'on l'écoutoit, après avoir pouſſé quelques ſoupirs, il lui dit : » Ber-

» gere, eſt-il poſſible que les dieux n'ayent » conſervé mes jours que pour me faire » ſentir votre infidelité ? » La bergere, qui n'attendoit pas de pareils reproches, fut tellement ſurpriſe, qu'elle ne pût répondre. Lycidas interprétant mal ſon ſilence, continua : » Vous faites bien, lui » dit-il, vos yeux parlent aſſés, & ne » parlent que trop clairement pour mon » repos, votre ſilence ne m'apprend que » trop ce que je voudrois ignorer. » La bergere ſe ſentant offenſée de ces diſcours, lui répondit : » Puiſque mes yeux s'expli- » quent aſſés, qu'eſt-il beſoin que je par- » le ? & ſi mon ſilence vous prouve mieux » l'indifference dont vous m'accuſez, » que mes actions paſſées ne vous ont » prouvé mon affection, penſez-vous que » j'eſpere vous en convaincre davantage » par mes diſcours ? Je vous entends, Ly- » cydas : vous avez des deſſeins ailleurs, » & pour donner à votre legereté quel- » que couleur, vous forgez des chime- » res, & vous faites tomber votre propre » faute ſur moi. Mais, Lycidas, exami- » nons vos raiſons, ou, ſi vous ne le vou- » lez pas, retirez-vous, berger, & con- » tentez-vous de me laiſſer un déplaiſir » mortel, ſans m'attirer le blâme de tou- » tes nos bergeres, par les plaintes dont » vous fatiguez le ciel & la terre. C'eſt,

» repliqua le berger, le doute où j'étois qui » les a excités, mais la certitude que me » donnent vos diſcours me fera mourir. » Et quelle crainte peut vous troubler, » répondit la bergere ? Je crains, puiſque » vous deſirez le ſçavoir, dit le berger, » que Phylis n'aime point Lycidas. Ajou- » tez, berger, que vous pouvez le croire, » continua Phylis, & vous ſouvenir de » ce que j'ai fait pour vous, & pour » Olympe. Se peut-il, lorſque vous êtes » agité de ces noirs ſoupçons, que vous » vous rappelliez les actions de ma vie » paſſée ? Je n'ignore pas, répondit le ber- » ger, que vous m'avez aimé, & ſi j'en » avois douté, je ne reſſentirois pas les » peines que je reſſens aujourd'hui : mais » je crains que vous ne m'aimiez plus.

A ces mots, Phylis tournant la tête, & montrant par ſes geſtes quelle étoit ſon indignation, » Eh bien, lui dit-elle, ber- » ger, puiſque toutes les preuves que je » vous ai données de mon affection, n'ont » rien avancé auprès de vous, ſoyez per- » ſuadé que ce que j'en regréte le plus, » c'eſt les ſoins & le temps que j'y ai em- » ployés.» Lycidas connut bien qu'il avoit offenſé ſa bergere ; mais telle étoit ſa jalouſie, qu'il ne put s'empêcher de lui répondre : » Ce couroux que vous faites » éclater, ne doit-il pas me convaincre de

» ce que j'apprehende ? Quiconque eſt
» veritablement touché, ne s'irrite point
» des diſcours que la paſſion met quelque-
» fois dans la bouche des amans. » A ce reproche Phylis commença de s'adoucir, & jettant ſur le berger un regard tendre & languiſſant. Je hais la feinte & la diſſimu-
» lation, lui dit-elle, je ne la puis ſuppor-
» ter en ceux avec qui j'ai reſolu de vivre.
» Comment, Lycidas oſe bien me dire
» qu'il doute de l'affection de Phylis, &
» je croirai qu'il parle ſerieuſement ? Ber-
» ger, berger, ces diſcours me font mal ju-
» ger des aſſurances que vous m'avez don-
» nées autrefois de votre amour. Car il ſe
» peut que vous me trompiez alors, com-
» me vous vous trompez aujourd'hui ſur
» mon compte ; ou que comme vous pen-
» ſez n'être point aimé, bien que vous le
» ſoyez plus que le reſte des hommes en-
» ſemble, vous croyez m'aimer, ſans
» m'aimer en effet : Bergere, répondit Ly-
» cidas, ſi ma paſſion n'étoit extrême, je
» ſerois le premier à me condamner ; mais
» ignorez - vous qu'un amour violent ne
» marche jamais ſans la crainte, & que
» pour peu qu'elle ſoit fondée, elle ſe
» tourne en jalouſie, & la jalouſie en l'état
» affreux où vous me voyez.

Lycidas & Phylis croyoient parler ſans témoins, mais Silvandre qui les écoutoit, ne

perdit pas un mot de leur entretien. D'un autre côté Laonice qui s'étoit endormie en ce lieu, s'éveilla lorſqu'ils commencerent, & reconnoiſſant leur voix elle fut ravie de cette heureuſe rencontre. Elle prévoioit bien que ces deux amans ne ſe ſepareroient pas ſans lui apprendre des ſecrets dont elle eſperoit ſe ſervir pour les perdre. Son eſperance ne fut pas trompée. Car Phylis apprenant de Lycidas que la jalouſie le tourmentoit, lui repliqua vivement : » Et » qui peut être l'objet de votre jalouſie ? » Pourquoi me le demander, dit Lycidas ? » D'où viendroit la froideur que vous me » témoignez depuis quelque temps, & cette » familiarité ſi étroite avec Silvandre, ſi » l'affection que vous m'avez portée, » vous ne l'aviez maintenant pour lui ? » Depuis combien de temps vous êtes- » vous retirée de moi ? Depuis combien » de temps ne vous plaiſez plus avec moi ? » Qu'eſt devenu le ſoin que vous aviez de » vous informer de moi ? Qu'eſt devenu » l'ennui que vous reſſentiez en mon ab- » ſence ? Rappellez-vous, ſi vous le pou- » vez, combien de fois voulant nommer » un autre berger, le nom de Lycidas vous » échapoit de la bouche. Si vous vous en » ſouvenez, pouvez-vous n'avoir main- » tenant dans le cœur & dans la bouche » que le nom de Silvandre, avec qui vous

» vivez de façon, que les étrangers mê-
» mes s'apperçoivent du goût que vous a-
» vez pour lui ? Après cela vous trouvez
» étrange que moi qui ſuis toujours ce
» même Lycidas qui vous adoroit, & qui
» vous adore encore, ſoupçonne votre in-
» fidelité ?

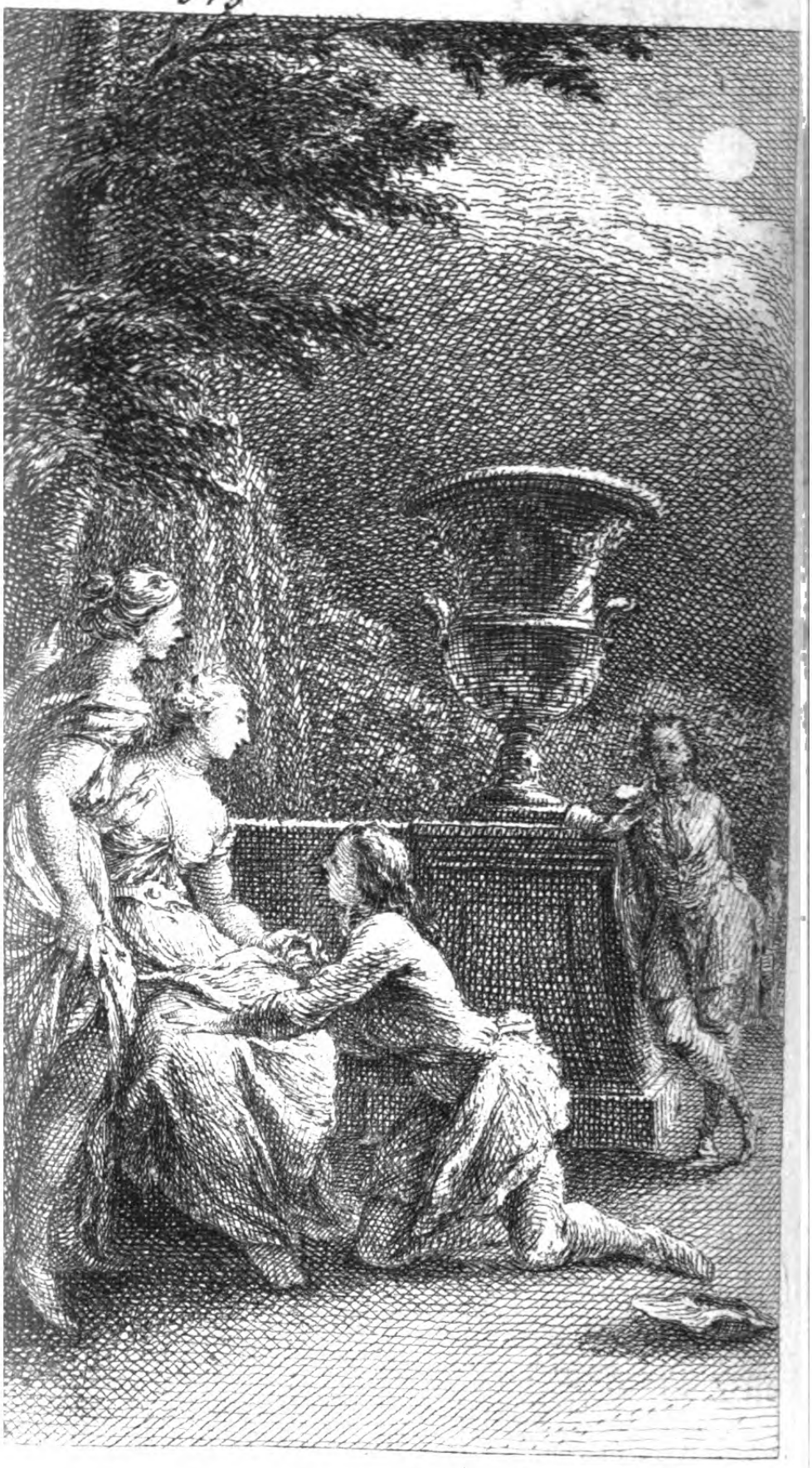
L'extrême déplaiſir de Lycidas le faiſoit parler avec tant de feu, que Phylis ne pouvoit ſaiſir le moment de lui répondre. Inſenſé qui ne conſideroit pas que ſes plaintes mêmes ne faiſoient qu'augmenter ſon mal, & que ſi quelque choſe pouvoit le ſoulager, c'étoit la réponſe, qu'il ne vouloit pas entendre ! Il jugeoit au contraire que le ſilence de la bergere venoit des reproches de ſa conſcience, en ſorte que tous ſes mouvemens & tous ſes geſtes le confirmoient dans ſes ſoupçons. Phylis offenſée, interdite, ne ſçavoit ſi elle devoit ſe plaindre de lui, ou le tirer de ſon erreur. Mais le berger s'étant apperçu qu'elle rougiſſoit, ou du moins le croyant ainſi, il ne lui donna pas le temps de ſonger au parti qu'elle prendroit. Et dans le moment, après avoir reclamé les dieux vengeurs de l'infidelité, il s'enfonça dans le bois, ſans vouloir écouter Phylis, ni l'attendre. Elle le ſuivit inutilement pour le deſabuſer ; il couroit avec tant de viteſſe qu'elle le perdit bien tôt.

Cependant Laonice ravie d'un ſi beau prélude, ſe retira avec la bergere ſa compagne ; & d'un autre côté Silvandre reſolut, puiſque Lycidas prenoit ſi aiſément de la jalouſie, de la lui vendre à l'avenir plus cherement, en feignant d'être amoureux de Phylis, lorſqu'il le verroit auprès d'elle.

L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ.
PASTORALE ALLEGORIQUE.
PREMIERE PARTIE.

LIVRE NEUVIE'ME.

LEONIDE, cependant arriva chés Adamas, & lui fit entendre que Galatée avoit un beſoin extrême de ſon ſecours, pour un ſujet qu'elle lui diroit en chemin. Adamas, pour ne point déſobeir à la nymphe, reſolut de partir auſſi-tôt que la lune ſe montreroit. Lorſqu'ils furent au bas de la colline, & qu'ils n'avoient plus à traverſer qu'une plaine, qui les conduiſoit au palais d'Iſoure, Leonide, à la ſollicitation d'Adamas, commença en ces termes :



HISTOIRE
DE GALATE'E ET DE LINDAMOR.

MON pere, car elle l'appelloit ainſi, ce que j'ai à vous dire pourra vous étonner ; mais ſouvenez-vous que c'eſt » l'amour dont autrefois vous avez éprou- » vé la puiſſance, qui a produit ce que » vous allez entendre. Je n'oſerois vous » en rien dire, ſi Galatée ne me l'avoit » commandé. Mais vous ayant choiſi pour » guerir ſon mal, elle veut bien que vous » en ſçachiez la naiſſance & les progrès ; » ſeulement elle vous conjure de lui gar- » der un ſecret inviolable. » Le druyde qui étoit penetré de reſpect pour l'heritie- re de ſa ſouveraine, répondit, qu'il avoit aſſés de prudence pour taire ce qu'il ſçau- roit intereſſer Galatée, & qu'en cela ſa promeſſe étoit ſuperflue. Sur cette aſſuran- ce, continua Leonide, je vais pourſuivre mon recit. Il y a déja long-temps que Po- lemas devint ſi éperdument amoureux de Galatée, qu'elle ne put ignorer ſa paſſion; loin de le rebuter, elle lui témoigna plus d'une fois qu'elle agréoit ſes ſervices. Pole- mas, comme vous le ſçavez, ne le cede en rien pour la naiſſance à Galatée elle-même.

Quant à ſa perſonne, on peut dire qu'il eſt fait pour donner de l'amour ; à ces qualités il joint encore les talens de l'eſprit, & il l'a ſi cultivé qu'il fait honte aux plus ſçavans. Mais, oubliai-je à qui j'ai l'honneur de parler ? vous ſçavez ces choſes, mon pere, beaucoup mieux que moi. Tant de merite prevint tellement Galatée en ſa faveur, qu'elle daigna le traiter avec plus de bonté que tous ceux qui étoient pour lors à la cour d'Amaſis. Elle en uſa pourtant avec tant de diſcretion, que perſonne ne s'apperçut de la préference qu'elle donnoit à Polemas. Des eſperances ſi brillantes le rendoient auſſi heureux qu'il le pouvoit être en cet état. Mais le perfide amour, ou plus tôt la fortune legere, voulut qu'à ſon tour il éprouvât ſon inconſtance. Vous pourrez vous ſouvenir qu'Amaſis il y a quelque temps permit à Clidaman de nous donner à toutes des ſerviteurs. De là eſt ſorti comme un eſſain d'amours, qui, après avoir peuplé notre cour, ſe ſont repandus dans toute la contrée. Lindamor échut à Galatée, & bien qu'il ait du merite, il en fut reçu auſſi froidement que pouvoit le permettre la ceremonie de la fête. Mais Lindamor, qui peut-être aimoit déja la nymphe, ſans avoir oſé ſe declarer, fut ravi de pouvoir, ſous le voile de la fiction,

montrer

montrer une paſſion veritable. Si Polemas fut touché du prélude, la ſuite le toucha bien davantage. En effet le prélude étoit autoriſé par les loix de la politeſſe, & par l'exemple des autres nymphes ; enſorte qu'il ne pouvoit s'offenſer des honnêtetés de Galatée pour Lindamor. Mais quand il vit que ce n'étoit plus un jeu, alors il reſſentit la jalouſie & toutes ſes horreurs.

Galatée de ſon côté ne croyoit pas en venir ſi avant ; mais les occaſions qui ſe tiennent, pour ainſi dire, les unes aux autres, l'emporterent ſi loin, que Polemas meritoit bien d'être excuſé, ſi la jalouſie détruiſoit l'aſſurance que ſes ſervices lui donnoient. Lindamor avoit des graces, & rien ne lui manquoit de ce qui peut rendre une perſonne de ſon rang accomplie : extremément galant à la cour, & à l'armée le plus brave des guerriers. Il n'avoit point encore reſſenti les traits de l'amour : non qu'il eût de l'éloignement pour un commerce tendre, où qu'il manquât de courage pour tenter un engagement ; mais les penibles exercices qui juſqu'alors avoient fait toute ſon occupation, avoient fermé à l'amour l'entrée de ſon cœur. Dès qu'il put faire ſes premieres armes, pouſſé par cet inſtinct genereux qui porte les nobles courages aux plus

dangereuſes entrepriſes, il n'y eut point de guerre, où il ne donnât des preuves de ce qu'il étoit.

Polemas s'apperçut bien-tôt de la paſſion de Lindamor pour Galatée, il y avoit un trop grand interêt pour n'être pas des premiers à la remarquer ; mais bien qu'ils fuſſent amis, il ne lui en témoigna rien, il vouloit par là s'en aſſurer mieux, afin de perdre, comme il l'eſſaya depuis, Lindamor dans l'eſprit de la nymphe. En ce même temps Clidaman commença de ſe plaire aux tournois, ou il reuſſiſſoit au deſſus de ſon âge ; mais Lindamor effaçoit toujours les autres chevaliers par ſon air & par ſon adreſſe. Polemas en conçut tant de jalouſie qu'il ne put la diſſimuler, & penſant que s'il joûtoit contre lui, il ſortiroit glorieux du combat, parce qu'il avoit plus d'experience, il entra dans tous les deſſeins de ſon rival ; mais Lindamor, qui ne penetroit point l'artifice, y alloit ſans contrainte, & cela même donnoit plus de grace à toutes ſes actions ; en ſorte que Polemas qui avoit un deſſein caché, lui ſervoit de luſtre. Et le dernier jour des bachanales, que le jeune Clidaman fit un tournoi, pour ſoutenir la beauté de Sylvie, Lindamor & Guyemans firent tout ce que des hommes pouvoient faire, mais Lindamor l'emporta tellement ſur tous les

autres, que quand Galatée n'auroit point été juge, Amour toutefois eût prononcé en ſa faveur contre Polemas. C'eſt ainſi que ce dieu ſe joue de la prudence des amans. Ce que Polemas avoit recherché avec tant d'artifice, pour triompher de Lindamor, le rend preſque ſon inferieur ; car la comparaiſon que l'on fit des actions de l'un & de l'autre, étoit ſi deſavantageuſe à celui-là, qu'il eût mieux fait de ne point paroître dans le tournoi, ou de ſe declarer ennemi de Lindamor. Ce fut ce ſoir là même, que Lindamor pouſſé par ſon bon genie, car je tiens pour moi qu'il y a des jours heureux, & des jours malheureux, ſe declara publiquement le ſerviteur de Galatée ; il ne pouvoit auſſi deſirer une occaſion plus favorable. Il danſoit cette contredance que les Francs ont nouvellement apportée de Germanie, dans laquelle on ravit celle qui plaît davantage; & conduit par l'amour, ou plus tôt par ſon heureuſe étoile, il enleva Galatée à Polemas, qui étoit moins occupé du bal que des reproches qu'il faiſoit à la nymphe ſur la naiſſante amitié de Lindamor. Galatée qui n'aimoit point encore celui-ci, s'offenſa des diſcours de Polemas, & ſon reſſentiment lui fit trouver d'autant plus agréable ceux de Lindamor, qu'elle crut ſe vanger en les écoutant. Perſonne

n'eſt mieux inſtruit que moi de tous ces détails, puiſque j'étois deſtinée à les entendre. Galatée avoit accoutumé de lire ſes dépêches lorſqu'elle étoit au lit ; & ce ſoir-là, faiſant ſemblant d'en avoir qui preſſoient, elle me commanda de demeurer auprès d'elle. Dès que les nymphes furent ſorties, & que par ſon ordre j'eus fermé la porte, elle me fit aſſeoir ſur le pied de ſon lit, & me dit en ſouriant : » Encore » faut-il, Leonide, que vous vous re- » jouiſſiez avec moi de l'agréable avanture » que j'ai eue au bal. Je vous ai déja dit » que Polemas avoit pris la reſolution de » me ſervir & je vous avouerai que ſes » ſoins ne m'étant point déſagréables, je » l'ai reçu avec diſtinction : non pourtant » que je l'aimaſſe, bien qu'il ſe le ſoit peut- » être figuré, car le propre de l'amour eſt » de flater ceux qu'il bleſſe. Je ne ſçai ce » qui pourroit arriver dans la ſuite, mais » pour le preſent je répons de moi. Pole- » mas voyant que je l'écoutois avec pa- » tience, & que je n'avois pour qui que » ce ſoit les mêmes bontés, eſt allé ſi » loin, qu'il eſt maintenant hors de lui- » même. Et ce ſoir, quand j'ai danſé avec » lui, il m'a paru ſi rêveur, que ſans y » faire reflexion, je lui en ai demandé le » ſujet. Ne vous offenſerez-vous point, » m'a-t-il dit, ſi je vous en découvre la

» cauſe ; & ſur ce que je lui ai répondu que
» je ne demandois rien que je ne vouluſſe
» ſçavoir, il a continué : Je vous dirai,
» Madame, qu'il n'eſt pas en mon pouvoir
» de ne pas ſonger à des actions continuel-
» lement préſentes à mes yeux, & qui me
» touchent ſi vivement, que ſi mes ſoup-
» çons ſe tournoient en certitude, rien au
» monde ne pourroit m'empêcher de ter-
» miner mes jours. Je ne conçus pas d'a-
» bord ce qu'il vouloit dire ; penſant tou-
» tesfois que ſon affection m'obligeoit à
» une ſorte de curioſité, je lui demandai ce
» qui le touchoit ſi vivement. Alors, après
» avoir fixé ſes regards ſur moi, il m'a
» dit : Pouvez-vous bien, Madame, me
» faire une pareille demande, vous à qui
» toutes ces choſes s'adreſſent, vous qui
» cauſez tout mon malheur ? Mais, dût-
» il m'en couter la vie, je ne puis plus
» diſſimuler. Vous ſçavez, Madame, avec
» quels tranſports je vous ai ſervie juſ-
» qu'ici, que vous avez été le but de tous
» mes deſirs, la fin de toutes mes actions,
» & j'eſpere que ſi je ſuis aſſés malheureux
» pour que mes ſervices ne vous ſoient
» plus agréables, vous avouerez du moins
» que je vous ſuis uniquement devoué.
» Jugez donc quelle doit être ma douleur,
» quand je vois un autre triompher à mes
» yeux, & devoir plus à la fortune qu'au

» merite, la victoire qui l'enorgueillit.
» Excuſez, Madame, les juſtes plaintes que
» m'arrache mon amour. C'eſt de Linda-
» mor que je parle, Lindamor que vous
» me préferez, bien qu'il vous ſoit moins
» devoué, moins acquis que Polemas. Car
» n'eſt-ce pas le preferer à moi, que
» de lui marquer les mêmes bontés dont
» vous m'honoriez, lorſque vous com-
» mençâtes à jetter ſur moi des regards
» favorables, & que vous me permîtes de
» vous entretenir, & de me dire à moi-
» même que ma paſſion vous étoit con-
» nue.» Il alloit continuer, ſi la jalouſie qui le tranſportoit ne lui eût abſolument ôté l'uſage de la parole.

» Jugez, Leonide, ſi de pareils diſcours
» m'ont offenſée; mais pour cacher le
» trouble où j'étois à ces argus, qui n'ont
» des yeux que pour épier nos actions,
» j'ai pris ſur moi, & je lui ai répondu
» avec plus de moderation que je n'euſſe
» fait ailleurs. Polemas, lui ai-je dit, il
» faudroit que j'euſſe oublié ce que je
» ſuis, & ce que vous êtes, pour douter
» de votre attachement à ma perſonne;
» mais je ne puis aſſés m'étonner que vous
» oſiez aſpirer juſqu'à moi. J'aime & j'eſ-
» time votre mérite; ne vous figurez rien
» au delà. Pour ce qui eſt de Lindamor,
» deſabuſez-vous ſur ſon compte; & ſi j'en

» uſe avec lui, comme j'ai fait avec vous, » croyez que je traiterai de même tous » ceux qui le mériteront par leurs ver- » tus. » Madame, interrompis-je alors, trouvez-vous tant de modération dans cette réponſe ? J'ignore ce que vous euſſiez pû lui dire de plus mortifiant, car il faut avouer qu'il eſt comme forcené, & que ſon deſepoir a quelque fondement. » Que dites-vous, repartit incontinent la » nymphe ? Et quelles raiſons pourriez- » vous alleguer ? » *Pluſieurs, Madame*, mais je me contente d'une ſeule, c'eſt que vous lui avez permis de ſe declarer votre ſerviteur, & qu'il pouvoit ſe flatter que vous l'aimiez malgré l'inégalité qui eſt entre vous.

» Et comment, Leonide, dit Adamas, » la nymphe ne l'aime donc point ? *Elle* » *l'aimoit*, *mon pere*, il n'en pouvoit dou- » ter après les preuves qu'elle lui avoit » données de ſon affection ; & quoiqu'elle » diſſimulât avec moi, je ſçai qu'elle l'a- » voit attiré par des artifices, & des eſpe- » rances qui euſſent trompé de plus ha- » biles que lui ; mais il eſt digne du châ- » timent qu'il éprouve ; ſon infidelité en- » vers une nymphe qu'il a cruellement » deçue a crié vengeance, & l'amour » éxauce aujourd'hui cette amante infor- » tunée. Polemas eſt le plus perfide & le

» plus indigne des hommes ; & s'il ſouffre » ce qu'il a fait ſouffrir à d'autres, il ne » merite pas d'être plaint.

Adamas voyant Leonide ſi émue, lui demanda qui étoit la nymphe que Polemas avoit trompée ; » Il faut, lui dit-il, qu'elle » ſoit bien de vos amies. puiſque vous » reſſentez ſi vivement ſon offenſe. » Elle comprit alors que cedant à ſa paſſion elle s'étoit trop avancée, & qu'elle découvroit ſans y penſer ce qu'elle avoit ſi long-temps diſſimulé ; mais ſon eſprit la tira de l'embarras où elle s'étoit jettée, & le druyde ne ſoupçonna rien. » Ignorez-vous, ma » fille, lui dit Adamas, que les hommes » n'ont d'autre but que de triompher de » votre foibleſſe, & que s'ils vous mar- » quent de l'empreſſement, ce n'eſt que » pour y mieux réuſſir ? Tout amour eſt » un deſir, or le deſir une fois aſſouvi n'eſt » plus deſir, il n'y a donc plus d'amour où » le deſir eſt éteint. Voilà pourquoi celles » qui veulent être long-temps aimées, » nourriſſent par des refus adroits les de- » ſirs de leurs amans. Mais, ajouta Leo- » nide, celle dont je parle n'a jamais traité » Polemas qu'avec toute la froideur ima- » ginable. La froideur éteint auſſi le deſir, » repliqua Adamas ; car le deſir s'entre- » tient par l'eſperance & par les faveurs. » Mais revenons à Galatée, que vous ré-

pondit-

» pondit-elle ? *Si Polemas*, me dit-elle,
» ne s'étoit point méconnu, il auroit im-
» puté à mes bontés, & non pas à mon
» amour ce que je faiſois pour lui. Mais,
» pourſuivit Galatée, vous n'avez encore
» rien entendu. A peine je ceſſois de lui
» parler, que Lindamor, ſuivant le cours
» de la danſe, m'a enlevée adroitement,
» ſans que Polemas ait ſçu l'éviter, ni me
» répondre que des yeux. Lindamor n'a
» point remarqué ſon chagrin, ou du
» moins il a feint de ne le pas remarquer,
» & dans le moment il m'a tenu des diſ-
» cours capables d'aliener l'eſprit de Pole-
» mas, s'il les avoit entendus. Madame,
» eſt-il poſſible, m'a-t-il dit, que la feinte
» ſe tourne en vérité, & que les préſages
» qu'au premier aſpect je lus dans vos yeux
» s'accompliſſent ainſi. Lindamor, lui ai-
» je répondu, vous ſeriez puni, comme
» vous le meritez, ſi en feignant vous ren-
» contriez la verité. Agréable punition,
» s'eſt-il écrié, & que je cheris autant que
» ma vie ! Je lui ai reparti, expliquez-
» vous, Lindamor, peut-être avons-nous
» en vue des choſes bien differentes. J'en-
» tens, Madame, a-t-il dit, que je vous
» ai enlevée au bal, & que vous avez ra-
» vi mon cœur. Alors, rougiſſant de dépit
» & de colere, je lui ai répondu: Linda-
» mor, vous oubliez qui vous êtes, & qui

» je ſuis, vous devez me ſervir avec reſ-
» pect & non pas avec amour, ou cet amour
» doit naître de votre devoir. Madame,
» a-t-il incontinent repliqué, jamais les
» dieux ne furent reſpectés, ſi je ne vous
» ſers pas avec reſpect, mais qu'il ſoit la
» cauſe ou l'effet de mon amour, que vous
» importe ? je ſuis reſolu à vous aimer,
» à vous adorer, quelle que vous puiſſiez
» être, car vos divines perfections & mon
» deſtin me donnent à vous, & je recon-
» nois que qui vit ſans vous aimer eſt ſou-
» verainement malheureux. Il a prononcé
» ces mots avec tant de feu, que j'ai bien
» compris que ſes ſentimens ne démen-
» toient point ſes diſcours. Pour moi je
» n'avois point remarqué ſa paſſion, &
« ſans la jalouſie de Polemas, je ne m'en
» fuſſe jamais apperçue ; mais depuis j'ai
» toujours obſervé Lindamor, & pour ne
» point feindre avec vous, Leonide, je
» ne l'ai pas trouvé moins capable d'inſpi-
» rer de l'amour, que de la jalouſie. Tout
» ce que fait Lindamor me plaît infini-
» ment ; au contraire, Polemas me deplaît
» tellement en toutes ſes actions, que j'i-
» gnore comment j'ai pû le ſouffrir le reſte
» de la ſoirée auprès de moi. N'eſt-il plus
» ce qu'il étoit, ou mes yeux ont-ils chan-
» gé à ſon égard ? quoi qu'il en ſoit, je ne
» le vois plus qu'à regret. » Je vous avoue-

rai, Adamas, que l'ingratitude affreuſe de Polemas me fit trouver un plaiſir ſecret dans ces diſcours de Galatée, & pour le ruiner tout à fait dans l'eſprit de la nymphe, je lui dis: » La préference que vous » donnez à Lindamor ſur Polemas n'a rien » qui m'étonne; quiconque les examine- » ra, portera d'eux le même jugement » que vous; mais en verité, Madame, je » prevoi de grandes brouilleries. Com- » ment dit Galatée, penſés-vous que Lin- » damor, ou moi, nous dépendions de » Polemas! *Non*, *Madame*; mais penſez- » vous que Polemas voye tranquillement » ſon rival jouir d'un bien qu'il croit lui » appartenir, & qu'il ne lui échapera point » de folie éclatante? Vous en ſerez piquée, » Lindamor s'en offenſera, & faſſent les » dieux qu'il n'arrive rien de plus étrange! » *Ne craignez rien*, Leonide, ſi Lindamor » m'aime, il m'obéira, s'il ne m'aime » pas, il ſe ſouciera peu de ce que fera Po- » lemas. Pour lui, s'il s'écarte, je ſçaurai » bien le rappeller à ſon devoir. » A ces mots elle me commanda de tirer ſes rideaux & de la laiſſer repoſer, du moins ſi ces nouveaux deſſeins le lui permettoient.

Lindamor qui avoit été frapé de l'air qu'avoit montré Polemas, lorſqu'il lui avoit ôté Galatée, ſoupçonna qu'il l'aimoit; cependant comme ſes actions paſſées ne lui

en avoient rien appris, il reſolut de s'adreſſer à lui-même pour en être inſtruit, & s'il le trouvoit épris de Galatée, de s'en détacher, s'il le pouvoit. Il croyoit devoir ces égards à l'amitié que Polemas lui avoit témoignée, & qu'il croyoit véritable. Lindamor va donc trouver Polemas, & demande à lui parler ſans témoins. Polemas qui étoit fait aux manieres de la cour, lui répondit avec un faux air d'amitié: » Qu'éxige de moi Lindamor? Je » n'ai rien à exiger d'un homme tel que » vous, dit Lindamor, je viens ſeulement » vous demander une choſe à quoi m'o» blige notre amitié. Cette même ami» tié, repliqua Polemas, m'oblige moi à » vous répondre avec toute la franchiſe que » vous pouvez deſirer. C'eſt, ajouta Linda» mor, qu'après avoir quelque temps ſer» vi Galatée, pour obéir à Clidaman, j'ai » été contraint de continuer pour obéir » à l'amour. Le ſort m'avoit donné à elle, » mais ſon merite m'a fait ratifier ce don; » & ſi je le reprenois, je ſerois auſſi lâche, » que je ſuis maintenant temeraire en di» ſant que j'oſe l'aimer. Cependant notre » amitié étant plus ancienne que cet a» mour, je viens vous proteſter que ſi vous » avez quelque prétention ſur le cœur de » la nymphe, je tenterai l'impoſſible pour » vous convaincre que les droits de l'a-

» mitié me ſont plus chers que ceux de l'a-
» mour. Dites-moi ſincerement quelles
» ſont vos diſpoſitions : ce n'eſt pas que
» je veuille vous arracher votre ſecret ;
» ma confiance en vous doit m'attirer la
» vôtre ; & les loix de l'amitié exigent
» que vous ne me cachiez rien, puiſque
» c'eſt le ſeul deſir de conſerver celle qui
» eſt entre nous qui me fait parler en cette
» occaſion. » Lindamor s'expliquoit ſans feinte, inſenſé qui croyoit trouver un ami dans ſon rival ! L'artificieux Polemas lui répondit au contraire : » Lindamor, la
» nymphe Galatée merite les hommages
» de tout l'univers ; mais pour moi, je n'ai
» ſur ſon cœur aucune prétention. Je vous
» dirai pourtant qu'en fait d'amour, il me
» ſemble que chacun de ſon côté doit faire
» ce qui dépend de lui. » Lindamor piqué de cette réponſe, ne tarda pas à ſe repentir de ſa politeſſe, & reſolut de faire tous ſes efforts pour s'inſinuer dans l'eſprit de la nymphe ; il lui répondit néanmoins en ces termes : » Rien ne pouvoit m'arriver
» de plus agréable que l'aſſurance que vous
» me donnez ; car je vous avoue que re-
» noncer à Galatée eût été pour moi un
» ſupplice plus terrible que la mort.

» Je ſuis bien éloigné, ajouta Polemas,
» d'aſpirer aux bonnes graces de la nym-
» phe ; je ne l'ai jamais regardée qu'avec

» le reſpect que nous ſommes tous obligés
» de lui porter : pour moi, repliqua Lin-
» damor, je ſçais l'honorer comme la fille
» de ma ſouveraine, mais auſſi je ſçais l'ai-
» mer comme la plus belle perſonne qui
» fut jamais, & ſi je ne préſume trop de ma
» fortune, je puis bien porter juſqu'à elle
» mes regards. Eſt-ce offenſer les déeſſes
» que de les aimer? » Après de ſemblables diſcours, ils ſe ſeparerent peu ſatisfaits ; Polemas à cauſe de la jalouſie dont il étoit tranſporté, & Lindamor à cauſe de la perfidie qu'il venoit de reconnoître en ſon ami. Dès ce jour ils vécurent enſemble d'une maniere étrange ; ils ſe voyoient continuellement, & toutefois ils ſe cachoient leurs deſſeins. Lindamor diſſimuloit moins en apparence, mais en effet il ne faiſoit rien connoître de ce qu'il avoit reſolu de faire. Et perſuadé que les occaſions perdues ne ſe recouvrent point, il n'en laiſſoit paſſer aucune de convaincre la nymphe de ſa paſſion. Il ne dut pas regréter les ſoins qu'il prenoit de lui plaire, car ils lui furent infiniment agréables, & ſi elle avoit dans les yeux moins d'amour que Lindamor, elle en avoit peut-être autant dans le cœur. Mais comme il eſt difficile de cacher un grand feu, l'amour dont ils bruloient éclata bien-tôt, malgré toutes leurs pré-

cautions. C'eſt ce qui détermina Galatée à lui parler moins ſouvent, & à chercher les moyens d'entretenir ſecretement avec lui un commerce de lettres. Elle jetta les yeux ſur Fleurial neveu de la nourice d'Amaſis, & frere de la ſienne, dont elle avoit ſouvent reconnu la bonne volonté. Il étoit intendant des beaux jardins de Montbriſon, & lorſque Galatée alloit s'y promener, il la prenoit entre ſes bras, & lui cueilloit les fleurs qu'elle aimoit. Outre que ces ſortes d'inclinations étant pour ainſi dire, ſucées avec le lait, ſont les moins douteuſes, elle n'ignoroit pas que la vieilleſſe eſt avare, & qu'elle gagneroit aiſement Fleurial, en lui faiſant du bien. Un jour donc que nous étions un peu éloignées de la nymphe, elle l'appella, & feignant de lui demander le nom de quelques fleurs qu'elle tenoit à la main, elle baiſſa un peu la voix, & lui dit : » Appro-
» che, Fleurial, m'aimes-tu bien ? Mada-
» me, répondit-il, je ſerois le plus mé-
» chant homme du monde ſi je ne vous
» aimois plus que ma vie, & je choiſirois
» plus tôt de faillir contre le ciel que con-
» tre vous. Quoi, ajouta Galatée, quand
» tu devrois offenſer Amaſis ou Clidaman ?
» Peu m'importe, dit Fleurial, qui j'offen-
» ſerois en vous ſervant : c'eſt à vous ſeule
» que j'appartiens, puiſque c'eſt de vous

» que je tiens le poſte que j'occupe. Mais, » Madame, à quoi tendent ces diſcours ? » Je ne ſerai jamais aſſés heureux pour » vous donner des preuves de ce que j'a- » vance. » Alors, Galatée lui dit : » Ecou- » te, Flerial, ſi tu perſiſtes dans cette reſo- » lution, & que tu ſois diſcret, tu ſeras » l'homme le plus heureux de ta condi- » tion, ce que j'ai fait pour toi juſqu'ici » n'eſt rien au prix de ce que je ferai. Mais » ſouviens-toi que j'ai beſoin d'un ſecret » inviolable, & que ſi tu me trahiſſois il » t'en couteroit la vie. Va trouver Linda- » mor, & fais tout ce qu'il te preſcrira. » Galatée vint enſuite nous retrouver, & nous dit, en riant, qu'elle & Fleurial avoient long-temps parlé d'amour. Pour Fleurial, après bien des detours, il ſortit du jardin, non ſans de mortelles inquietudes, car il ſoupçonna la verité ; il n'ignoroit pas quel danger il couroit, ſoit du côté d'Amaſis, s'il venoit à être découvert ; ſoit du côté de Galatée, s'il n'executoit pas ſes ordres. Enfin ſon devoument pour Galatée, & le deſir du gain le déterminerent à obéir, & de ce pas il ſe rendit chés Lindamor qui l'attendoit, car la nymphe l'avoit prevenu qu'elle le lui envoyeroit. Dès que Lindamor vit Fleurial, il feignit, en preſence de ceux qui étoient avec lui, de le connoître peu, & lui de-

manda s'il avoit quelqu'affaire à lui communiquer. Il répondit qu'il venoit le ſupplier de repreſenter à Amaſis ſes longs ſervices, & parlant plus bas, il lui expliqua le ſujet de ſon ambaſſade. Lindamor le remercia de ſes offres de ſervices, & lui fit entendre ce qu'il avoit à faire. Dès lors Fleurial, pour donner à la nymphe les lettres de Lindamor, faiſoit ſemblant de lui preſenter une requête, & quand elle faiſoit réponſe, il la remettoit à Lindamor avec le decret tel qu'elle avoit pû l'obtenir d'Amaſis. Et comme les vieux ſerviteurs ont toujours quelque choſe à demander, celui-ci preſentoit tous les jours de nouvelles requêtes qui réuſſiſſoient ſouvent au delà de ſes eſperances. Or pendant tout ce temps, l'affection que la nymphe avoit eue pour Polemas diminua tellement, qu'à peine pouvoit-elle lui parler, ſans lui marquer des mépris. Polemas le ſouffrit avec impatience, & connoiſſant que Lindamor lui attiroit ces froideurs, il ne put s'empêcher de dire bien des choſes à ſon deſavantage : que quoiqu'il eût des qualités admirables, ſa préſomption les effaçoit toutes, qu'il avoit la temerité de prétendre à l'alliance de Galatée, & que non content de renfermer en ſoi-même un deſſein ſi extravaguant, il avoit eu l'inſolence de s'en vanter en parlant à lui. Ces diſcours vinrent

aux oreilles de Galatée, & furent bien-tôt connus de toute la cour. La nymphe offenſée, reſolut de traiter deſormais Lindamor, de maniere qu'il n'auroit plus ſujet de ſe glorifier. Elle ceſſa abſolument de lui parler; les bruits qui s'étoient repandus tomberent d'eux-mêmes, quand ceux qui obſervoient les actions de Galatée ne purent remarquer dans ſes actions nulle apparence d'amour, & ſur tout lorſqu'ils virent Lindamor s'éloigner de la cour, pour une affaire importante dont Amaſis le chargea peu de temps après.

Mais ſon départ ne fut pas ſi précipité, qu'il ne trouvât l'occaſion de s'expliquer avec Galatée. Un jour qu'elle accompagnoit au temple la reine ſa mere, il ſe trouva ſi près d'elle, & tellement au milieu de nous, qu'il étoit difficile qu'Amaſis l'apperçût. Auſſi-tôt que Galatée le vit, elle voulut ſe retirer; mais la retenant par ſa robe, il lui dit : » Quelle offenſe eſt la » mienne ? ou quel changement eſt le » vôtre ? Ni offenſe, ni changement, ré» pondit Galatée, en s'en allant, je ſuis » toujours Galatée, & vous toujours Lin» damor, trop vil ſujet pour pouvoir m'of» fenſer. » Ses actions montrerent s'il fut touché de ces paroles foudroyantes. Quoique ſon départ preſſât, il ne put donner aucun ordre à ſes affaires; il rechercha en

soi-même en quoi il avoit pû faillir, & ne trouvant rien qu'il dût ſe reprocher ; il écrivit en ces termes, à la nymphe irritée.

LINDAMOR A GALATE'E.

CE n'eſt pas pour me plaindre, Madame, que j'oſe prendre la plume, mais ſeulement pour deplorer mon malheur. Ne ſuis-je plus ce Lindamor qui vous a toujours ſervie avec tant de reſpect & de ſoumiſſion, & n'êtes-vous pas toujours cette même Galatée à qui j'ai offert mes premiers hommages. Depuis que vous daignâtes les agréer, je ne ſuis point devenu plus vil, ni vous plus grande. Pourquoi donc ne me jugez-vous plus digne des mêmes bontés ? J'ai repaſſé dans mon eſprit toutes mes actions, je me ſuis examiné à la rigueur, & quand il vous plaira, je les dévoilerai toutes à vos yeux. Je ne me ſuis trouvé coupable de rien, & ſi vous penſez autrement que moi, après m'avoir entendu, j'aurai du moins la ſatisfaction de ne pas ignorer la cauſe de ma diſgrace.

Cette lettre fut portée à la nymphe par Fleurial, & ſi à propos qu'elle n'oſa la refuſer, parce que nous étions toutes auprès d'elle. Pour dire le vrai, il étoit impoſſible de mieux jouer ſon perſonnage. Fleurial accompagna ſa requête d'expreſ-

ſions ſi propres & ſi ajuſtées à ce qu'il demandoit, qu'il n'étoit pas naturel de ſoupçonner le moindre artifice dans cette démarche. Pour moi, ſi Galatée elle même ne m'avoit éclairci le myſtere, je ne l'aurois jamais penetré ? mais en l'état où elle étoit elle avoit beſoin d'une perſonne de confiance à qui elle pût librement découvrir ſes plus ſecretes penſées. Et c'eſt moi qu'elle jugea propre à ſon deſſein. Dès qu'elle eut reçu la lettre, elle feignit d'avoir oublié quelque choſe dans ſon cabinet, & m'appellant, elle dit à mes compagnes qu'elle revenoit dans le moment. Elle monta dans ſon appartement ſans me rien dire, ce qui me fit comprendre qu'elle avoit quelque déplaiſir ſecret. Elle s'aſſit auſſi-tôt, & jettant la requête de Fleurial ſur une table, elle me dit : » Leonide, Fleurial m'ap-» porte éternellement des lettres de Lin-» damor, dites-lui qu'il ne m'en rende » plus. » Je fus étonnée d'un pareil changement, bien que je ſçus que l'amour ne va point ſans querelles, & que les querelles des amans ſont un redoublement d'amour. Je ne laiſſai pas néanmoins de lui demander depuis quand Fleurial lui donnoit des lettres de Lindamor. » Il y a » long-temps, me répondit-elle ; & ne le » ſçavez-vous pas ? Non, Madame, lui

dis-je, je ne le ſçai point. » Alors fronant un peu le ſourcil, » Il eſt vrai, me dit-elle, qu'autrefois il m'étoit agréable, mais à preſent qu'il a abuſé de mes bontés, & que ſa temerité m'a offenſée. . *Il a abuſé* de vos bontés, Madame ? *Oui, Leonide.* Il a l'inſolence de faire entendre qu'il m'aime, & qu'il me l'a declaré : O, madame, lui repliquai-je, c'eſt une fauſſeté que ſes ennemis ont imaginée pour le perdre dans votre eſprit, & dans celui d'Amaſis. Cependant, repartit la nymphe, Polemas le publie par tout ; ſeroit-il poſſible que lui ſeul l'ignorât ? Et s'il le ſçait que n'y remedie-til ? Eh quel remede, m'écriai-je, peut-il y apporter ? Le fer & le ſang, Leonide. *C'eſt ſans doute* par reſpect pour vous, madame, qu'il diſſimule ; car je me ſouviens d'avoir oui dire, qu'en amour les éclats ne ſervent qu'à confirmer les ſoupçons. *Mais il devoit* du moins me conſulter ſur ce qu'il avoit à faire. *Avez-vous vû*, madame, la lettre qu'il vous écrit ? *Non*, je ne l'ai point vue, je ne la verrai point, & j'éviterai avec un ſoin extrême de lui parler. » Alors je pris la lettre, & après l'avoir lue tout haut, j'ajoutai : » Eh bien, madame, ne devez-vous pas aimer un homme qui vous eſt ſi dévoué, & lui pardonner, du moins quand il ne

» vous a point offenſée ? Eſt-il vrai-ſem-
» blable, répondit Galatée, qu'il ignore
» lui ſeul les bruits qui ſe ſont répandus ?
» Mais qu'il diſſimule tant qu'il lui plaira,
» s'il m'aime, il payera cherement le plai-
» ſir de ſon indiſcretion ; s'il ne m'aime
» pas, & qu'il me ſoit échapé quelque
» choſe qui ait pu lui perſuader que je
» l'aimois, je ſçaurai bien le convaincre du
» contraire. Ordonnez, encore une fois,
» à Fleurial de ne me plus rien apporter
» de ſa part. Madame, lui dis-je, vous
» avez droit de me commander ; mais il
» me ſemble qu'une affaire de cette impor-
» tance exige une mure deliberation. Vous
» ſçavez, Madame, combien Fleurial eſt
» borné, ſi vous lui donnez à connoître vo-
» tre rupture avec Lindamor, qui vous a
» dit que la crainte ne lui fera pas tout dé-
» couvrir à la reine Amaſis ? Au nom des
» dieux, Madame, reflechiſſez aupara-
» vant : ne vaut-il pas mieux, ſans en ve-
» nir à une rupture ouverte, expliquer à
» Lindamor vos ſujets de plaintes ? Si vous
» craignez de vous commetre, je le ferai
» pour vous, & je m'aſſure qu'il vous don-
» nera une entiere ſatisfaction. Si le con-
» traire arrive, vous pourrez lui annon-
» cer vous-même ſa diſgrace, ſans vous
» ſervir du miniſtere de Fleurial. Non, me
» répondit Galatée, je ne puis me reſoudre

» à ce que vous me propoſez. *Du moins*, » madame, écrivez lui. *Il n'a* que trop de » mes lettres, Leonide, ajouta-t-elle. » Enfin, pour que Fleurial ne s'apperçût point de leur méſintelligence, elle me permit de plier un papier blanc en forme de lettre, & de le mettre dans ſa requête. Quelle fut la ſurpriſe de Lindamor, quand il ouvrit le papier! mais ce qui penſa l'accabler, c'eſt qu'il devoit partir ce jour-là même pour ſe rendre ſur les rives du Rhin, où les interêts d'Amaſis & de Clidaman devoient le retenir long-temps. Retarder ſon départ, il avoit des ordres preſſans. Partir ainſi? c'étoit ſe donner la mort. Il reſolut enfin de hazarder une ſeconde lettre. Malheureuſement Fleurial ne put la rendre ſi promptement; Galatée qui reſſentoit vivement cette diviſion, s'étoit miſe au lit, & elle le garda pluſieurs jours. Fleurial voyant Lindamor parti, oſa venir trouver la nymphe dans ſon appartement; moi-même je l'introduiſis, parce que je haiſſois Polemas. Galatée ne s'attendoit à rien moins, toutefois elle fut contrainte de diſſimuler, & de prendre ce que Fleurial lui preſenta; c'étoit des fleurs en apparence. Après qu'il fut ſorti, Galatée m'appella. Elle me dit, qu'elle n'auroit pas cru devoir encore être expoſée aux importunités de Lindamor. Moi qui voulois le ſer-

vir, à ſon inſçu, je penſai qu'il falloit donner d'abord dans le ſentiment de la nymphe, & que convenir avec elle de ce qu'elle me diroit, ce ſeroit la mieux punir ; car elle aimoit toujours Lindamor, bien qu'elle fût mécontente de lui ; & dans ſon cœur elle auroit voulu que je priſſe ſon parti ; non pour me ceder, mais pour avoir occaſion de parler de lui. Par ces differentes conſiderations, je me tus. La nymphe, à qui mon ſilence déplaiſoit, ajouta : » Mais que penſez-vous, Leo-» nide, du procedé de Lindamor ? Mada-» me, que pourrois-je vous en dire, ſinon » qu'il expiera bien ſoncrime, s'il eſt cou-» pable. Mais, pourſuivit-elle, pourquoi » me mettre dans ſes diſcours ? n'avoit-il » point d'autre matiere d'entretien? » Puis jettant les yeux ſur ſa lettre ; » J'ai bien » affaire qu'il continue de m'écrire. » Et comme je perſiſtois dans mon ſilence ; » Quoi, Leonide, vous ne me répondez » rien ? mes plaintes ne ſont-elles pas le-» gitimes ? Madame, lui dis-je alors, ne » vous offenſerez-vous point, ſi je vous » parle avec franchiſe ? Parlez, Leonide, » me dit-elle, je vous le demande avec la » derniere inſtance. Je conviens, répon-» dis-je, que vous avez raiſon en tout, » excepté en un ſeul point : Vous voulez, » madame, que l'Amour ſoit raiſonnable;

mais

» mais ignorez-vous qu'il ne dépend que
» de lui-même, & qu'en vain on s'efforce-
» ceroit de le ſoumettre à des loix ? Si
» donc Lindamor a failli contre l'amour,
» j'avoue qu'il eſt coupable ; mais ſi c'eſt
» contre la prudence, c'eſt vous qui me-
» ritez la punition, en voulant aſſervir
» l'Amour qui commande à tout ce qui
» reſpire. Et quoi, me dit-elle, y a-t-il
» d'amour louable que celui qui eſt ver-
» tueux ? l'amour doit donc être aſſujeti
» aux loix de la vertu.

» L'amour eſt ſuperieur à cette vertu
» dont vous parlez, madame, il ne reçoit
» ſes loix que de lui-même. Mais puiſque
» vous me commandez de parler libre-
» ment : N'êtes-vous pas plus coupable
» que lui ? s'il a oſé dire qu'il vous aimoit,
» à qui devez-vous vous en prendre qu'à
» vous même, qui le lui avez permis ?
» Quand cela ſeroit, répondit-elle, de-
» voit-il être indiſcret ? Plaignez-vous
» donc lui-dis-je, de ſon indiſcretion, &
» non pas de ſon amour. Il eſt au contrai-
» re bien fondé à ſe plaindre du vôtre,
» puiſqu'au premier rapport que l'on vous
» a fait, vous l'avez banni de votre cœur,
» ſans pouvoir l'accuſer d'avoir manqué
» à ſon affection. En verité, il y a de l'in-
» juſtice à le traiter de la ſorte, du moins
» avant que de le punir falloit-il le con-

» vaincre, ou le faire rougir de ſon erreur.

Après s'être tue quelque temps, elle me dit : » Il ſera temps de reparer cette in-» juſtice, quand il reviendra ; non que je » ſois déterminée à l'aimer, ou à lui per-» mettre de me ſervir ; mais ſeulement à » lui expliquer mes ſujets de mécontente-» ment. En cela je vous ſatisferai ; & s'il » n'eſt auſſi inſolent que temeraire, je l'o-» bligerai à finir ſes importunités. Peut-» être, madame, lui dis-je, il ne ſera plus » temps à ſon retour ; ſi vous ſçaviez tout » ce que peut un amour violent, vous ſen-» tiriez quelles ſont les conſequences des » délais en ces matieres. Daignez au moins » jetter les yeux ſur cette lettre. Cela eſt » bien inutile, repliqua-t-elle ; car il doit » être parti maintenant. » A ces mots, elle m'arracha la lettre, & elle vit qu'elle étoit conçue en ces termes.

LINDAMOR A GALATE'E.

AUtrefois l'amour me faiſoit vous écrire, à preſent c'eſt mon deſeſpoir qui conduit ma main. Ce papier blanc que vous m'avez envoyé prouve tout à la fois mon innocence, & vos mépris. Car ne m'auriez vous point accuſé ſi j'étois coupable ? & ſi vous aviez quelqu'eſtime pour moi, d'où pouvoit proceder ce ſilence injurieux ? s'il vous reſte quelque ſouvenir de mes ſervices & de ma fidelité, je vous de-

mande au nom des dieux ou la vie, ou la mort. Je pars au deſeſpoir.

Ce fut un effet d'amour que le changement de Galatée, car je la vis attendrie. Mais ce qui me prouva bien ſon humeur altiere, c'eſt que pour me derober la connoiſſance de ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, ne pouvant commander à ſon viſage qui étoit devenu pâle, elle ne profera pas une ſeule parole, d'où je puſſe conclure qu'elle avoit changé. Le ſoleil commençant à baiſſer, elle me prit avec elle pour aller au jardin, ſans me rien dire de la lettre. Je lui demandai ſi elle ne vouloit pas y répondre, & m'ayant dit que non : » Vous me permettrez bien, lui dis-je, de » le faire pour vous. Que voudriez-vous » lui écrire, me répondit-elle ? ce que vous » me commanderez, lui dis-je. Ce que » vous voudrez vous-même, ajouta-t-elle, » pourvû que vous ne parliez pas de » moi : Vous verrez, madame, lui ré- » pondis-je, ce que j'écrirai. Je ne veux » point le voir, je m'en rapporte bien à » vous. » Auſſi-tôt je pris mes tabletes, & pendant qu'elle ſe promenoit, je fis la réponſe que je jugeai la plus convenable. Galatée qui ne vouloit point la voir, n'eut pas la patience de me laiſſer finir ſans la lire, pendant que j'écrivois.

LEONIDE A LINDAMOR POUR GALATE'E.

JUgez par votre diſgrace de votre bonheur. Si l'on ne vous eût point aimé, on n'auroit pas été ſi ſenſible. Vous ne pouvez ſçavoir quelle eſt votre offence, que vous ne ſoyez preſent; mais eſperez en votre affection & en votre retour.

La nymphe ne vouloit pas que mon billet fut conçu en ces termes; cependant je l'emportai, & donnant les tablettes à Fleurial, je lui commandai de les remettre entre les mains de Lindamor. Enſuite je tirai Fleurial à part, & j'ajoutai ces mots à l'inſçu de Galatée.

LEONIDE A LINDAMOR.

J'Apprens dans le moment votre départ. La compaſſion m'oblige à vous inſtruire du ſujet de votre diſgrace. Polemas a publié que vous aimez Galatée, & que vous le diſiez hautement. Un grand courage comme le ſien n'a pû ſouffrir une grande offence ſans reſſentiment. Conduiſez-vous dans cette occaſion avec la prudence qui vous a toujours accompagné, afin que pour vous aimer, & avoir pitié de votre mal, je n'aye pas en échange de quoi me plaindre de vous.

Je ne fus pas long-temps ſans me repentir d'avoir ajouté ces mots. Un mois après que Fleurial fut parti, nous vîmes arriver avec un herault un chevalier armé de toutes pieces, la viſiere baiſſée. Et parce qu'à la porte de la ville le heraut avoit demandé d'être conduit devant Amaſis, une foule nombreuſe attirée par la curioſité les accompagnoit. On donne avis à la reine de leur arrivée, ils ſont conduits à ſon audience, où Clidaman avoit été appellé. Après que le chevalier eut ſalué avec reſpect la reine & le prince, le heraut parla de la ſorte : » Madame, ce » chevalier qui paroît devant vous, l'un » des plus illuſtres de la contrée, ſçachant » qu'en votre cour tout homme d'hon- » neur peut demander la reparation des » injures qu'il a reçues, vient ſur cette » aſſurance ſe jetter à vos piés, & vous » ſupplier de lui permettre en votre pre- » ſence, & de ces belles nymphes, de ti- » rer raiſon de celui qui l'a inſulté, par les » voyes uſitées entre les perſonnes de ſon » rang. » Amaſis, après avoir quelque temps réfléchi, répondit qu'à la vérité cet uſage étoit ancien dans ſa cour, mais que du ſexe dont elle étoit, elle ne permettroit jamais que l'on en vînt aux armes ; que toutefois elle s'en remettoit à la prudence de ſon fils. A l'inſtant Clida-

man prenant la parole : » Madame, dit-il, » les dieux vous ont moins établie ſou- » veraine pour être honorée de vos ſu- » jets, que pour honorer vous-même le » mérite, & faire punir les crimes. Dans » les faits dont on ne peut avoir la con- » viction, le meilleur moyen eſt celui des » armes. Si vous le retranchiez, vous au- » toriſeriez les méchans qui ſont preſque » toujours lâches à commettre le mal, » dès là qu'ils pourroient eſperer d'en dé- » rober la preuve; d'ailleurs ces étrangers » ſont les premiers qui ſous votre regne » ont eu recours à vous. Et puiſque vous » daignez vous en rapporter à ma déci- » ſion, je vous dirai, continua-t-il, en ſe » tournant vers le heraut, que ce cheva- » lier peut librement accuſer & défier ce- » lui qu'il voudra. » Alors le chevalier mettant un genou en terre, baiſa la main de Clidaman, & fit ſigne au heraut de pourſuivre. » Seigneur, dit le heraut, » nous cherchons un chevalier nommé » Polemas, que je ſupplie qui me ſoit » montré, afin que j'acheve ce que j'ai » entrepris. » Polemas s'entendant nom- mer, s'avança fierement, & dit qu'il étoit celui qu'il cherchoit. Auſſi-tôt le che- valier inconnu lui preſentant ſon hoque- ton, le heraut dit à Polemas : » C'eſt pour » vous une aſſurance qu'il ſera demain, dès

» le lever du ſoleil, au lieu qui ſera déterminé
» né pour ſe battre à toute outrance avec
» vous, & vous prouver que méchamment
» vous avez inventé ce que vous avez dit
» contre lui. Heraut, je reçois ce gage, dit
» Polemas. Et bien que je ne connoiſſe point
» ton chevalier, & que je n'aye jamais
» rien avancé contre la vérité; demain
» ſoit le jour que la preuve s'en fera. »
A ces mots le chevalier, après avoir ſalué Amaſis & toutes les dames, ſe retira dans une tente qu'il avoit fait dreſſer aux portes de la ville. Cette avanture, comme vous pouvez croire, donna lieu à bien des diſcours; & quoi qu'Amaſis & Clidaman, qui aimoient fort Polemas, le viſſent à regret expoſé au péril, ils étoient liés par la parole qu'ils avoient donnée.

Pour ce qui eſt de Polemas, il ſe préparoit au combat, ſans connoître ſon ennemi. Galatée qui avoit preſqu'oublié les ſujets de plainte de Lindamor contre Polemas, & qui ne croyoit pas qu'il ſçût que ſon mal vint de là, ne penſa pas ſeulement que ce pût être Lindamor. C'étoit lui pourtant. Il avoit reçu ma lettre, & venoit inconnu pour ſe venger. Je n'entens point aſſés la guerre, pour vous faire le détail du combat. Après s'être battus long-temps à armes égales, leurs chevaux leur manquerent, & bien qu'ils fuſſent

tous deux couverts de bleſſures, ils recommencerent avec tant de fureur, & de cruauté, que tous les ſpectaeurs étoient émus d'horreur & de compaſſion. Amaſis dit à Clidaman qu'il ſeroit à propos de les ſeparer, & ils jugerent que perſonne ne pouvoit mieux y réuſſir que Galatée. La nymphe qui n'attendoit qu'un ordre pareil, & qui étoit ravie de l'executer, s'avança avec quelques-unes de nous vers le champ de bataille. Lorſqu'elle y entra, la victoire penchoit du côté de Lindamor; elle s'adreſſa par hazard à celui-ci, & le prenant par l'écharpe qui lioit ſon héaume, elle le tira un peu fort. *Lindamor* qui ſe crut trahi, ſe tourna bruſquement du côté de la nymphe, & la nymphe voulant ſe reculer, de peur d'être heurtée, s'embaraſſa tellement dans ſa robe, qu'elle tomba au milieu du champ de bataille. Lindamor la reconnoiſſant courut pour la relever; auſſi-tôt Polemas profitant lâchement de l'avantage qui lui étoit offert, prit ſon épée à deux mains, en déchargea pluſieurs coups ſur la tête de ſon ennemi, & le contraignit de mettre un genou en terre. Lindamor ſe releva avec tant de furie, que malgré les prieres de Galatée, il ne quitta point Polemas qu'il ne l'eût terraſſé, & déſarmé. Il alloit même lui donner le dernier coup, lorſqu'il entendit

dit la voix de ſa dame qui lui crioit: » Je » vous conjure par celle que vous aimez » le plus, de me donner ce chevalier. J'y » conſens, dit Lindamor, s'il vous avoue » qu'il a fauſſement parlé de moi, & de » celle au nom de qui vous me le deman- » dez. » Polemas qui croyoit toucher à ſa derniere heure, avoua tout ce qu'on voulut.

Ainſi s'en retourna Lindamor, après avoir baiſé les mains de Galatée, qui ne le reconnut point, quoi qu'il lui parlât, parce qu'elle étoit trop ſaiſie de frayeur. Il eſt vrai qu'en paſſant près de moi, il me dit tout bas: » Belle Leonide, je vous » ai trop d'obligation pour me cacher à » vous. Vous avez vû ce qu'a produit votre » lettre. » Sans s'arrêter davantage, il monta à cheval, & quoiqu'il eût des bleſſures conſiderables, il prit le galop juſqu'à ce qu'on l'eût perdu de vue. Cet effort le réduiſit dans un état déplorable, & lors qu'il fut arrivé chés une tante de Fleurial, où il avoit reſolu de ſe retirer, en cas qu'il fut bleſſé, il ſe trouva ſi foible qu'il fut près de trois ſemaines ſans ſe rétablir. Cependant Galatée étoit fort irritée contre le chevalier inconnu, de ce qu'il n'avoit pas voulu la ſeconde fois abandonner le combat. Elle ſe trouva plus offenſée de ce refus, qu'obligée de ce

qu'il lui avoit accordé la vie de Polemas, celui-ci, comme vous ſçavez, tenoit un des premiers rangs à la cour. Auſſi la reine & Clidaman vivement touchés de ſon état, le firent traiter avec tant de ſoin, qu'enfin on commença d'eſperer ſa guériſon.

La valeur du chevalier inconnu lui avoit gagné l'affection de pluſieurs ; Galatée ſeule en avoit conçu mauvaiſe opinion, cette beauté fiere oublioit la politeſſe pour ne ſe ſouvenir que de l'offenſe. Et parce que j'étois la confidente de ſes penſées les plus ſecrettes, auſſi-tôt qu'elle me vit en particulier : » Ne connoiſſez-vous point, » me dit-elle, ce diſcourtois chevalier qui » doit à la fortune bien plus qu'à ſa *bra-* » voure, l'avantage de ce combat ? Je le » connois, madame, lui répondis-je, » je le connois pour avoir autant de po- » liteſſe que de courage. Il ne l'a pas » montré dans cette action, me dit-elle : » autrement il eût abandonné le combat » quand je l'en ai prié. Madame, repli- » quai-je, vous le blâmez de ce dont vous » devriez l'eſtimer, puiſque pour vous » rendre l'honneur qui vous eſt dû, il a » expoſé ſa vie, & que j'ai vu couler ſon » ſang. Si Polemas avoit tort, repartit- » elle, il l'a bien eu davantage enſuite, » lorſqu'il a rebuté mes prieres. Et ne de- » voit-il pas, lui dis-je, châtier un teme-

» raire qui vous avoit manqué de reſpect?
» Pour moi, j'approuve tout à fait le pro-
» cedé de Lindamor. *Comment*, Leonide,
» m'interrompit-elle, c'eſt Lindamor qui
» a combattu? » Je fus bien ſurpriſe en ce
moment, car je l'avois nommé ſans le
vouloir; mais puiſque c'étoit une choſe
faite, je pris le parti de ſoutenir ce que
j'avois avancé. » Oui, madame, conti-
» nuai-je, c'eſt Lindamor qui s'eſt ſenti
» offenſé des diſcours qu'avoit tenus Pole-
» mas, & qui en a voulu éclaircir la vé-
» rité par les armes. » Elle demeura quel-
que temps comme hors d'elle-même, &
après bien des reflexions, elle me dit:
» C'eſt donc Lindamor qui m'a cauſé ce
» déplaiſir? c'eſt donc lui qui m'a porté ſi
» peu de reſpect? qui a bien oſé expoſer
» mon honneur au hazard de la fortune
» & des armes? » A ces mots prononcés
impétueuſement, la colere qui la tranſ-
portoit étouffa ſa voix; pour moi qui vou-
lois qu'elle rendît juſtice à Lindamor, je
lui dis: » Eſt-il poſſible, madame, que
» vous vous plaigniez de Lindamor, ſans
» comprendre le tort que vous vous fai-
» tes à vous-même? Quel déplaiſir vous
» a-t-il procuré, puiſqu'en triomph nt de
» Polemas, il a triomphé de votre enne-
» mi? Polemas, mon ennemi, s'écria la
» nymphe! Que Lindamor l'eſt bien plus!

» car, ſi Polemas a parlé, Lindamor lui
» en a donné ſujet. O dieux, qu'entens-je,
» m'écriai-je à mon tour, Lindamor vo-
» tre ennemi ! Lindamor qui vous adore
» uniquement, & qui eſt toujours prêt à
» verſer pour votre ſervice la derniere
» goute de ſon ſang ! Polemas votre ami,
» lui qui par des diſcours calomnieux s'eſt
» efforcé de ternir votre réputation ? Mais
» qui ſçait, ajouta la nymphe, ſi Linda-
» mor pouſſé par ſa temerité ordinaire,
» n'a point tenu ces diſcours ? Eh bien,
» repliquai-je, quelle reconnoiſſance ne
» devez-vous point à Lindamor, puiſ-
» qu'il a fait avouer à votre ennnemi,
» qu'il les avoit inventés.

» Pardonnez-moi, madame ; mais je ne
» puis m'empêcher de vous accuſer d'in-
» gratitude. Si Lindamor expoſe ſes jours
» pour éclaircir la calomnie de Polemas,
» vous le taxez d'inconſideration ; s'il for-
» ce le calomniateur d'avouer ſon crime,
» vous le taxez d'impoliteſſe. Comment
» pouvoit-il autrement faire éclater la vé-
» rité ? Et s'il avoit abandonné le combat,
» quand vous le ſouhaitâtes, Polemas eût-
» il avoué ce que tout le monde a pû en-
» tendre ? Malheureux Lindamor, que je
» plains ta deſtinée ! Et que feras-tu deſor-
» mais, puiſque tes ſervices les plus ſigna-
» lés ſont réputés des offenſes ? Madame,

» peu-être qu'il ne ſentira pas long-temps » votre cruauté ! La mort moins barbare » que vous terminera ſon ſupplice ; peut-» être qu'il n'eſt plus maintenant, & la » nymphe Galatée ſeule eſt cauſe de ſa » perte. Pourquoi me l'imputez-vous, dit-» elle ? *Parce que Polemas*, dont vous louez » tant la politeſſe, profitant du moment » où Lindamor étoit occupé à vous rele-» ver, lui aſſena pluſieurs coups de ſon » épée, & que je vis ſon ſang ruiſſeler par » terre. Mais s'il meurt de ces bleſſures, » la mort eſt le moindre mal qu'il reçoive » de vous ; car il me ſemble que rien n'eſt » égal au déplaiſir de ſe voir mépriſé, » quand on a bien fait. Avez-vous oublié, » madame, que vous m'avez dit autrefois » que pour mettre fin aux diſcours de Po-» lemas, Lindamor devoit employer le » fer, s'il n'y ſçavoit point d'autre reme-» de ? Il a fait ce que vous avez jugé qu'il » devoit faire ; & vous blâmez ſa con-» duite ? » J'aurois bien adouci la colere de Galatée, ſi Sylvie & d'autres nymphes ne nous euſſent interrompues, mais nous changeâmes de propos, dès qu'elles fu-rent près de nous. Je reconnus pourtant dans la ſuite que mes paroles n'avoient pas été tout-à-fait inutiles, car depuis ce jour je formai la reſolution de ne lui par-ler jamais de Lindamor, qu'elle ne m-

prévînt ; elle de ſon côté, attendant que je lui en parlaſſe la premiere, plus de huit jours s'écoulerent ſans qu'il en fût queſtion.

Cependant Lindamor inquiet de ſçavoir ce que l'on diſoit de lui à la cour, & ce qu'en penſoit Galatée, m'envoya Fleurial à ce ſujet. Celui-ci me rendit la lettre ſi à propos, que Galatée ne s'en apperçut point. Elle etoit conçue en ces termes.

LINDAMOR A LEONIDE.

MAdame, qui pourra douter de mon innocence, ſera bien prévenu contre moi; la juſtice de ma cauſe a éclaté; ſerois-je aſſés malheureux pour que la princeſſe fermât les yeux à la lumiere: faites-moi le plaiſir de l'aſſurer, que ſi le ſang de mon ennemi ne peut effacer la fletriſſure qu'il a voulu m'imprimer, j'ajouterai le mien avec plus de joye, que je ne conſerverai ma vie, qui lui appartient, quelqu'affreuſe que ſa rigueur me la puiſſe rendre.

Je m'informai de Fleurial comment il ſe portoit, & ſi perſonne ne l'avoit reconnu. Il me répondit, que le ſang qu'il avoit perdu retardoit ſa gueriſon, mais qu'il étoit hors de danger. Que pour être reconnu, la choſe n'étoit pas poſſibe, parce que le heraut qu'il avoit amené étoit

le l'armée de Merovée, & que ſa tante ne ne le connoiſſoit que pour le chevalier qui s'étoit batu avec Polemas; qu'il lui avoit ordonné de venir me demander quel étoit le bruit de la cour, & ce qu'il avoit à faire. » Rapportez, lui dis-je, à Lindamor que » toute la cour admire ſa valeur, bien qu'il » y ſoit inconnu; qu'il ſonge à guerir, & » qu'il ſoit perſuadé que je n'oublierai » rien de ce qui dépendra de moi pour ſa » ſatisfaction. » En même temps je lui donnai ma réponſe, & je lui dis de demander à la nymphe, quand elle viendroit dans les jardins le lendemain, la permiſſion d'aller chés ſa tante, ſur quelque pretexte. Il n'y manqua pas, & la nymphe étant venue ſur le ſoir dans les jardins, il lui fit la reverence; Galatée penſant qu'il vouloit lui rendre des lettres de Lindamor, changea de couleur; & de peur que Fleurial ne s'en apperçût, je m'avançai, & je lui dis: » Madame, » voici Fleurial qui va chés ſa tante, par- » ce qu'elle eſt malade, il vous ſupplie » de lui donner congé pour quelques » jours. » Galatée lui accorda ce qu'il ſouhaitoit, & lui recommanda de ne revenir que lorſque ſa tante ſeroit guerie. Pendant qu'elle continuoit à ſe promener, je parlai à Fleurial, montrant par mes geſtes de la douleur & de l'admiration, afin que

Galatée y fit attention. Je lui dis enfin : » Fleurial, ſois diſcret & prudent, de là » dépend ton bonheur, ou ton malheur ; » fais ſur tout ce que Lindamor te com- » mandera. » Après me l'avoir promis il partit ; pour moi je pris le mieux que je pus un air affligé : & lorſque j'étois en lieu, où la nymphe ſeule pouvoit m'entendre, je feignois de ſoupirer ; je levois les mains au ciel ; je faiſois tout ce que je pouvois imaginer qui lui donneroit quelque ſoupçon de ce que je voulois.

La nymphe qui attendoit toujours que je lui parlaſſe de Lindamor, remarquant que j'en fuyois les occaſions, & qu'à mon enjoument ordinaire avoit ſuccedé une triſteſſe profonde, conçut à peu près l'opinion que je voulois lui donner. Mon deſſein étoit de lui faire croire que Lindamor au ſortir du combat étoit mort de ſes bleſſures, afin que la pitié fît ſur elle ce que n'avoient pû ni les ſervices, ni l'affection. Ma feinte me réuſſit : Galatée me voyant ainſi taciturne ſe figura qu'il étoit en grand danger, ou que peut-être il n'étoit plus ; & ne pouvant plus ſoutenir une ſi cruelle incertitude, elle me fit venir dans ſon cabinet.

Là, feignant de me parler d'autre choſe, elle me dit : » Ne ſçavez-vous point comment ſe porte la tante de Fleurial ? » Je lui

répondis, que depuis qu'il étoit parti, je n'en avois rien ſçu. » En verité, me dit-» elle, je la regréterois vivement, ſi je » venois à la perdre. Vous auriez raiſon, » lui dis-je, madame, car elle vous aime, » & vous a rendu des ſervices qui n'ont » pas encore été reconnus. Si elle vit, dit-» elle, je lui marquerai ma reconnoiſſan-» ce, & à Fleurial auſſi, à ſa conſidera-» tion. » Alors je répondis : » Fleurial ſur-» tout merite vos bontés, il eſt d'une af-» fection & d'une fidelité à toute épreuve. » Il eſt vrai, me dit-elle, mais à propos » de Fleurial, qu'aviez-vous tant à lui dire » le jour qu'il eſt parti ? Dites la verité, » ſans doute il étoit queſtion d'autre choſe » que de la tante. Et quelle autre affaire, » repliquai-je, pourrois-je avoir avec lui ? » Je connois maintenant que vous diſſi-» mulez, me dit-elle. Combien n'en avez-» vous point eu pour Lindamor ? Madame, » lui dis-je, je ne croyois pas que vous » vous ſouvinſſiez d'un homme qui a été » ſi malheureux » & me taiſant, je pouſſai un grand ſoupir. » Qu'avés-vous à ſou-» pirer, me dit-elle ? avouez-moi la verité, » où eſt Lindamor ? Lindamor répondis-» je, n'eſt plus que cendre & que pouſſiere. » Comment s'écria-t-elle, Lindamor n'eſt » plus ? *Non*, madame, il n'eſt plus, & il » eſt mort bien plus de vos coups, que de

» ceux de ſon ennemi ; car ayant appris au
» ſortir du combat vos diſpoſitions à ſon
» égard, il n'a point voulu que l'on ban-
» dât ſes playes. Puiſque vous l'avez vou-
» lu ſçavoir, c'eſt ce que Fleurial me di-
» ſoit, & je lui ai commandé de retirer le
» plus adroitement qu'il pourroit les let-
» tres que nous lui avons écrites. *Helas! que*
» *me dites-vous*, Leonide, eſt-il poſſible
» qu'il ait ainſi renoncé à la vie ? *C'eſt vous*,
» madame, qui l'y avez fait renoncer.
» Pour lui, il a gagné en mourant, puiſ-
» qu'il a trouvé le repos dont vos cruau-
» tés ne lui euſſent jamais permis de jouir.
» *Ah !* Leonide, avouez la verité, vous
» voulez m'allarmer, il n'eſt point mort.
» *Plût au ciel* qu'il ne le fût pas ! Mais
» pourquoi vous en impoſerois-je ? Je ſuis
» perſuadée que ſa mort ou ſa vie vous
» ſont indifferentes : d'ailleurs, puiſque
» vous l'aimiez ſi peu, vous devez vous
» rejouir d'être délivrée de ſes importu-
» nités. En verité, dit alors la nymphe,
» je plains la deſtinée de Lindamor, & je
» vous jure que je ſuis veritablement tou-
» chée de ſa perte : mais dites-moi, ne
» s'eſt-il point ſouvenu de nous ? n'a-t-il
» point temoigné quelques regrets de nous
» quitter ? Voilà, lui dis-je, une deman-
» de bien ſinguliere ! il meurt pour vous,
» & vous demandez s'il s'eſt ſouvenu de

» vous en mourant ? Mais n'en parlons
» plus ; je m'aſſure qu'il eſt dans un lieu
» où il reçoit le ſalaire de ſa fidelité, &
» d'où peut-être il ſe verra vangé à vos
» dépens. Je puis bien avoir quelque tort,
» dit la nymphe, mais auſſi je n'en ai
» pas autant que vous le dites. Mais laiſ-
» ſons ces diſcours, dites-moi, je vous
» en conjure, ſi en ſes dernieres paroles il
» s'eſt ſouvenu de moi ? Faut-il encore,
» lui répondis-je, que vous triomphiez de
» ſa mort, comme vous avez fait de tout
» ſon amour, tant qu'il a vêcu ? mais il
» faut vous ſatisfaire. Dès qu'il ſçut que
» vous fletriſſiez ſa victoire, & qu'au lieu
» de vous plaire, il s'étoit attiré votre
» haine par ce combat, expions, dit-il,
» notre offenſe. En même temps il ôta
» l'appareil, & depuis il n'a point voulu
» ſouffrir la main du chirurgien. Ses bleſ-
» ſures n'étoient pas mortelle ; mais elles
» le devinrent bien-tôt. Lorſqu'il ſentit
» que les forces lui manquoient, il appella
» Fleurial, & lui dit : Tu pers aujour-
» d'hui le plus zelé de tes protecteurs ;
» mais arme toi de patience, puiſque telle
» eſt la volonté du ciel. Cependant j'at-
» tens encore de toi un ſervice ſignalé.
» Auſſi-tôt que je ſerai mort, arrache
» mon cœur, & le portant à la belle Ga-
» latée, di-lui que c'eſt la derniere diſpo-

« ſition de Lindamor. En prononçant ces » mots, il perdit l'uſage de la parole, & » la vie. Fleurial avoit apporté ici ce cœur, » & ſans moi il vous l'auroit preſenté. Ah, » Leonide, me dit-elle, il eſt donc bien » certain qu'il n'eſt plus ? Que n'ai-je ſçu » ſon état, & que ne m'en avez-vous aver- » tie ? Grands dieux ! quelle perte j'ai fai- » te, & quelle faute vous avez commiſe ! » Madame, lui répondis-je ? je n'en ai rien » ſçu, car Fleurial étoit demeuré près de » lui, pour le ſervir. Mais quand je l'au- » rois ſçu, je doute que je vous en euſſe » parlé ; j'ai reconnu en vous trop de » mauvaiſe volonté pour lui. » Alors elle me commanda de la laiſſer ſeule ; ſans doute elle ne vouloit pas que je viſſe couler ſes larmes. Mais à peine étois-je ſortie, qu'elle me rappella, & ſans lever la tête, elle me dit de commander à Fleurial de lui apporter ce que Lindamor lui envoyoit, & qu'elle vouloit abſolument l'avoir. Je ne doutai plus alors que les affaires du chevalier n'euſſent le ſuccès dont je m'étois flatée. Cependant lorſque Fleurial retourna vers Lindamor, il le trouva en d'étranges inquietudes ; mais ma lettre les diſſipa ſi bien, que depuis on le vit changer chaque jour en mieux.

* * *
* *

LEONIDE A LINDAMOR.

LA juſtice de votre cauſe éclate aux yeux même de ceux qui étoient prevenus contre ious. La perſonne que vous deſiriez qui la vît ar moi, commence à la reconnoître ; mais omme les bleſſures du corps, bien qu'elles ne ſoient plus dangereuſes, ne ſont pas pour cela abſolument gueries, & qu'il faut encore du temps, laiſſez de même au temps refermer les bleſſures de ſon ame ; vous en avez ôté le danger par votre prudence & votre valeur. Eſperez tout ce que vous deſirez ; vous le pouvez avec fondement.

Je lui écrivis de la ſorte, afin que la douleur ne l'empêchât point de guerir. Il me fit cette réponſe.

LINDAMOR A LEONIDE.

AInſi, belle nymphe, puiſſiez-vous avoir toute ſorte de ſatisfaction, comme toute la mienne vient & dépend de vous ſeule. J'eſpere, puiſque vous me le commandez. Cependant l'amour qui eſt toujours accompagné de la défiance, m'inſpire de mortelles allarmes. Mais que les dieux faſſent de moi ce qu'il leur plaira, ils ne peuvent du moins me refuſer le tombeau.

Mais pour ne point vous fatiguer par tant de lettres, je lui répondis, qu'auſſitôt qu'il le pourroit, il trouvât le moyen de me parler, & qu'il connoîtroit combien j'étois veritable. Je lui fis entendre auſſi les diſcours que Galatée & moi nous avions tenus, & le déplaiſir qu'elle avoit reſſenti de ſa mort.

Admirez ce que peut un amour extrême : le ſang que Lindamor avoit perdu l'avoit mis en peril de la vie, mais à peine a-t-il reçu ma derniere lettre, que contre l'eſperance des chirurgiens il ſe leve, il s'habille ; il eſſaye de monter à cheval deux jours après, & ſe hazarde enfin à me venir trouver. Pour n'être point reconnu, il s'habilla en jardinier, & ſe diſant couſin de Fleurial, il reſolut de venir dans les jardins, & de s'y conduire ſuivant les occaſions. Il avoit fait entendre à la tante de Fleurial qu'avant le combat il avoit fait un vœu qu'il lui falloit rendre, & que craignant les amis de Polemas, il vouloit partir en cet équipage. En vain la vieille lui conſeilla-t-elle de remettre ce voyage à un autre temps, il lui répondit, que s'il ne le faiſoit avant que de ſortir de la contrée, il croiroit que tous les malheurs enſemble viendroient l'accabler. Il ſe met donc en chemin ſur le ſoir, & il arrive ſi heureuſement, que ſans être vu,

il entre dans les jardins. Fleurial le conduiſit en ſa maiſon, où pour lors étoit un ſeul domeſtique, à qui il fit croire que Lindamor étoit ſon couſin, & qu'il vouloit lui apprendre le jardinage. Si la nuit ne parut pas au chevalier plus longue qu'à l'ordinaire, qui aura été dans quelqu'attente de ce qu'il deſire, pourra le juger. Dès que l'aurore eſt levée, Lindamor prend une bêche à la main; ſi vous l'aviez vu en cet état, vous auriez bien connu qu'une lance lui auroit ſié davantage. Il m'a depuis juré que honteux de paroître ainſi devant ſa maitreſſe, il avoit penſé s'en retourner. Mais enfin l'amour plus fort que la honte, le fit réſoudre d'attendre que nous vinſſions.

La nymphe, ce jour-là même étoit deſcendue dans les jardins pour s'y promener avec pluſieurs de mes compagnes. Auſſitôt qu'elle apperçut Fleurial, elle treſſaillit, & me fit un ſigne que je n'eus pas de peine à comprendre. J'eſſayai donc de lui parler, mais il ne me fut pas poſſible de le faire, parce que le nouveau jardinier que nulle de nous ne put reconnoître, étoit toujours près de lui. Pour moi, ſi je ne le connus pas, c'eſt que je n'euſſe jamais penſé qu'il dût me cacher un pareil deſſein, mais il m'a dit depuis qu'il en avoit uſé de la ſorte, parce qu'il ſçavoit que je

m'y ſerois oppoſée. Ne ſongeant donc point à Lindamor, je demandai à Fleurial qui étoit cet étranger, il me répondit froidement que c'étoit le fils de ſa tante, qu'il vouloit former au jardinage. Galatée non moins curieuſe que moi s'approcha, & entendant que celui-ci étoit couſin de Fleurial, elle lui demanda des nouvelles de ſa mere. Lindamor craignant que ſa voix ne le trahît, répondit le mieux qu'il put en langage ruſtique, qu'elle étoit hors de danger, & fit enſuite une reverence avec tant de grace, qu'il fit rire toutes les nymphes. Mais lui ſans en faire ſemblant, il remet ſon chapeau à deux mains, & reprend ſon ouvrage. Galatée s'étant retirée pour continuer ſa promenade, j'eus plus de facilité pour entretenir Fleurial, car mes compagnes pour ſe divertir entourerent Lindamor ; chacune lui diſoit ſon mot pour le faire parler ; il répondoit à toutes, mais d'un air ſi naïf, qu'elles ne pouvoient s'empêcher de rire ; & jamais en leur répondant il ne levoit la tête, il feignoit d'être attentif à ſon travail.

Cependant je m'approchai de Fleurial, je lui demandai des nouvelles de Lindamor, il me répondit, ſuivant l'ordre qu'il en avoit reçu, que Lindamor étoit aſſés mal. » Et d'où vient ſon mal, lui dis-je, puiſque

» puiſque tu m'as aſſuré que ces bleſſures » étoient preſque gueries ? Vous le ſçau- » rez, me répondit-il, par la lettre qu'il » écrit à madame. Madame croit qu'il n'eſt » plus, mais donne-moi la lettre, ajoutai- » je ; en la lui donnant, je feindrai qu'il » y a long-temps qu'il l'a écrite. Je n'o- » ſerois, répondit-il, il me l'a défendu ; » pour ſon bien & pour mon interêt, il » faut que je rende moi-même la lettre. » J'eus beau le menacer, je n'en pus rien tirer autre choſe, ſinon que la nymphe n'auroit point autrement ce qu'il avoit à lui donner de la part de Lindamor. Galatée, qui s'étoit apperçue de notre entretien, quitta la promenade plus tôt que de coutume, & m'ayant appellée en particulier, elle voulut ſçavoir ce que c'étoit. Je le lui dis franchement pour ce qui étoit de la reſolution de Fleurial : mais au lieu de la lettre, je lui dis que c'étoit le cœur de Lindamor. Alors Galatée me répondit, qu'elle ne voyoit point d'autre moyen que de lui apporter des fruits dans une corbeille, & d'y mettre le cœur. Je lui repreſentai que cela pouvoit bien ſe faire ainſi ; mais que Fleurial, dans l'eſperance de faire valoir ſes ſervices, perſiſteroit à vouloir remettre le cœur entre ſes mains. » S'il ne tient qu'à des recompenſes, me » dit-elle, je ſuis aſſurée du ſuccès. Ce

» ſera, lui dis-je, une eſpece de rançon
» que vous payerez pour le cœur de Lin-
» damor. Ce n'eſt pas ainſi que je dois la
» payer, me répondit-elle, c'eſt de mes
» larmes, & quand la ſource en ſera tarie, de
» tout mon ſang. » Le lendemain je parlai encore à Fleurial, ſuivant les ordres de Galatée, & je n'oubliai rien pour l'engager à me donner la lettre. » Leonide, me dit-il,
» quand le ciel & la terre s'en mêleroient,
» je ne changerai point de reſolution. Si
» madame veut ſçavoir, ce que j'ai à lui
» dire, qu'elle vienne avec vous juſqu'au
» bas de ſon eſcalier, le chemin n'eſt pas
» long ; je l'y ai vue bien ſouvent, la lune
» eſt claire. Je m'aſſure qu'elle ne regret-
» tera point la peine qu'elle aura priſe. »

A ces mots j'entrai dans une grande colere, & je lui repreſentai que c'étoit à la nymphe qu'il devoit obéir, & non pas à Lindamor. Lui, ſans s'émouvoir, me dit : » Ce n'eſt pas à Lindamor que j'obéis,
» c'eſt au ſerment que j'en ai fait aux
» dieux ; ſi la choſe ne ſe peut ainſi,
» je m'en retourne d'où je viens. » Je rendis ſa réponſe à Galatée ; & trois jours s'écoulerent ſans qu'elle voulût faire ce que Fleurial demandoit. Pour moi, je n'aurois pas manqué de l'aider, ſi j'avois ſçu le deſſein de Lindamor. Preſſée enfin par la violence de ſon amour, Galatée me dit,

que les manes de Lindamor ne ceſſoient de la tourmenter, qu'il lui ſembloit que c'étoit bien la moindre choſe qu'elle dût à ſa memoire, que de faire quelque pas pour avoir ſon cœur, & que j'avertiſſe Fleurial de ſe trouver au bas de l'eſcalier. O dieux! quels furent les tranſports du nouveau jardinier! car il m'a dit depuis que ne voyant plus la nymphe dans les jardins, il avoit craint d'être reconnu. Dès qu'il fut averti de la reſolution de Galatée, il ſe prepara à ce qu'il avoit à faire, avec plus d'empreſſement qu'il n'avoit fait contre Polemas. La nuit étant venue, & tout le monde retiré, la nymphe prit une ſimple robe, & me fit paſſer devant elle. Elle étoit ſi tremblante qu'à peine elle pouvoit marcher; lorſqu'elle fut un peut raſſurée, nous deſcendîmes juſqu'en bas. Dès que nous eûmes ouvert la porte, nous trouvâmes Fleurial qui nous attendoit depuis long-temps. La nymphe alors paſſa la premiere, & ſe rendit ſous un berceau de jaſmins, qui par ſon épaiſſeur la défendoit de la lune, & l'empêchoit d'être vue des fenêtres qui donnoient ſur le jardin. » Et » bien, Fleurial, dit-elle alors, tranſpor- » tée de colere, depuis quand êtes-vous » ſi ferme en vos opinions, que vous per- » ſiſtiez à me deſobéir? Madame, ſi je » ſuis coupable, répondit-il, c'eſt à vous

» ſeule que vous devez vous en prendre; » car ne m'avez-vous pas commandé » d'executer tout ce que m'ordonneroit » Lindamor ? C'eſt lui, madame, qui m'a » obligé par ſerment à ne remettre ſon » cœur qu'entre vos mains. Où eſt-il, inter- » rompit-elle, en ſoupirant ? Le voici, ma- » dame, répondit-il, dans ce petit cabinet, » s'il vous plaît d'y venir, vous le verrez » mieux qu'où vous êtes. » La nymphe ſe leve, & dans le moment qu'elle entroit, voilà qu'un homme ſe jette à ſes genoux, & ſans rien dire, lui baiſe la robe. O dieux, s'écria la nymphe, Fleurial, un homme en ce lieu ! » Ne craignez rien, madame, » dit Fleurial en ſouriant, c'eſt un cœur » qui vous appartient. » A ces mots je m'approchai, & je connus incontinent que c'étoit celui-là même que Fleurial diſoit ſon couſin. Je ne ſçus d'abord que penſer; nous étions Galatée & moi entre les mains de ces deux hommes, dont l'un nous étoit inconnu. A quoi pouvions-nous nous reſoudre ? Tout ce que je pus, fut de me jetter ſur celui qui tenoit la robe de la nymphe, & de l'égratigner. » Ah, Leo- » nide, me dit-il, ſi vous traitez ainſi vos » ſerviteurs, comment traiterez-vous vos » ennemis. » Malgré la fureur qui m'ani- moit, je reconnus preſque la voix. Et lui demandant qui il étoit : » Je ſuis, dit-il,

» celui qui vient porter à cette belle nym-
» phe le cœur de Lindamor, » & ſans ſe
ſe lever, il continua en s'adreſſant à elle:
» Ma témérité eſt grande, je l'avoue, ma-
» dame, cependant elle n'égale pas en-
» core mon amour. Voici le cœur de Lin-
» damor que je vous apporte. J'ai cru qu'il
» ſeroit auſſi bien reçu de ſa main que d'u-
» ne main étrangere; ſi toutefois j'ai le
» malheur de déplaire à la ſeule divinité
» que je veux adorer, condamnez ce cœur
» aux plus cruels ſupplices; pourvu qu'ils
» vous ſatisfaſſent, il les ſubira avec autant
»de joye que vous les ordonnerez.» Quelle
fut notre ſurpriſe en ce moment que nous
reconnumes toutes deux Lindamor! Ga-
latée en voyant à ſes piés celui qu'elle
avoit pleuré comme mort, & moi ſous
ces habits ruſtiques un chevalier des plus
illuſtres de la contrée. L'étonnement de
Galatée lui ôtant l'uſage de la parole,
» Eſt-ce ainſi, lui dis-je, ô Lindamor, que
» vous ſurprenez les nymphes; en verité
» ce n'eſt pas là le procedé d'un chevalier
» tel que vous. Je l'avoue, me répondit-
» il, gracieuſe nymphe, mais auſſi vous
» m'avouerez à votre tour que c'eſt bien
» celui d'un amant. Et que ſuis-je autre
» choſe? Amour qui en inſtruiſit d'autres
» à filer, m'apprend à moi à être jardi-
» nier. Eſt-il poſſible, madame, conti-

» nua-t-il, en s'adreſſant à Galatée, que » cet amour extrême que vous m'inſpirez » vous ſoit ſi déſagréable, que vous vueil- » liez l'éteindre par ma mort ? J'ai pris la » hardieſſe de vous apporter ce que vous » ſouhaitiez de moi, ne doit-il pas vous » plaire davantage, animé, que privé de » vie. Au reſte, voici un poignard qui a- » bregera ce que votre rigueur feroit avec » le temps. » La nymphe ne répondit que ces mots : » Ah ! Leonide, vous m'avez » trahie, » puis elle ſe retira dans une allée, où elle trouva un ſiege fort à propos, car, dans le trouble où elle étoit, elle ne pouvoit ſe ſoutenir. Le chevalier ſe jette encore à ſes genoux, & moi paſſant de l'autre côté, je lui dis : » Pourquoi m'accuſer, » madame, de vous avoir trahie ? Je vous » jure par vous même que Fleurial m'a » trompée ainſi que vous ; mais je loue les » dieux de ce que la tromperie eſt ſi avan- » tageuſe ; voici le cœur de Lindamor, » que Fleurial vous avoit promis, mais le » voici en état de vous continuer ſes ſer- » vices. Ne devez-vous pas être ravie d'une » pareille trahiſon ?

Pour abréger, la reconciliation ſe fit, mais à condition que Lindamor partiroit à l'heure même pour ſe rendre au lieu où la reine & Clidaman l'avoient envoyé. Il fallut obéïr, & ſans autre faveur que cel-

le de baiſer la main de la nymphe, il partit, emportant avec lui l'aſſurance qu'à ſon retour, il pourroit la voir quelquefois en ce même lieu. Après qu'il eut rejoint ſes gens qui l'attendoient, il retourna en diligence où Clidaman penſoit qu'il fût. Enfin trouvant que tout ce qui l'éloignoit de Galatée ne méritoit pas ſes ſoins, il demanda la permiſſion de revenir en Foreſt. A ſon retour Amaſis & Clidaman le traiterent avec la diſtinction que méritoient ſes vertus, & la maniere dont il avoit répondu à leur attente. Mais rien ne le flatoit autant que l'accueil gracieux de la nymphe, qu'il n'aimoit peut-être pas plus qu'il en étoit aimé. Lindamor convaincu de ſa tendreſſe, la preſſa un ſoir qu'ils étoient dans le jardin, de conſentir à ce qu'il la demandât à la reine, ne doutant point qu'en conſideration de ſes ſervices, Amaſis & Clidaman ſe réuniroient en ſa faveur. Galatée lui répondit: » Vous devez plus douter de leur vo» lonté que de votre mérite, & vous de» vez être moins aſſuré de votre mérite » que de mon amour, mais je veux que » vous attendiez que Clidaman ſe marie. » Vous pouvez attendre, répondit-il in» continent; mais le puis-je moi, avec » une paſſion auſſi violente que la mienne? » Du moins, ſi vous l'avez ainſi arrêté,

» accordez-moi la grace que je vais vous » demander. Si je le puis, dit-elle, je vous » l'accorde. Madame, lui dit-il, après lui » avoir baiſé la main, vous m'avez pro- » mis de jurer en preſence de Leonide, & » devant les dieux témoins de nos diſ- » cours, que vous ſerez à moi, comme je » fais ſerment de n'être jamais à d'autre » qu'à vous. » Galatée un peu ſurpriſe, & feignant de ne pouvoir aller contre ſa promeſſe, mais en effet pouſſée par ſon amour, jura ce qu'il vouloit entre mes mains, à condition que Lindamor ne reviendroit plus au jardin que leur mariage ne fût déclaré. Lindamor étoit preſqu'au comble de ſes vœux, il n'attendoit que l'hymenée promis ſi ſolemnellement, lorſqu'amour, ou plus tôt la fortune le précipita dans un abîme de douleur.

Alors Clidaman étoit parti pour aller avec Guyemans chercher les hazards de la guerre, & s'étoit rendu ſecrétement au camp de Merovée; mais ſes actions l'ayant découvert, Amaſis aſſembla toutes les troupes qu'elle put pour les lui envoyer, & comme vous ſçavez en donna le commandement à Lindamor, retenant Polemas pour gouverner ſous elle ſes provinces, pendant l'abſence de Clidaman. Elle en uſa de la ſorte autant pour les ſeparer, que pour les ſatisfaire tous deux; car depuis

ais le retour de Lindamor, ils avoient ujours eu quelque pique enſemble, ſoit ue Polemas ſoupçonnât que c'étoit con- e lui qu'il avoit combattu, ou que l'a- our ſeul s'en mêlât; quoiqu'il en ſoit, erſonne n'ignoroit leurs diviſions. Pole- as, que ſes emplois fixoient auprès de alatée, étoit charmé de ſon partage; & indamor n'étoit pas mécontent du ſi n, arce qu'il eſperoit par ſes nouveaux ſer- ices faciliter l'alliance à laquelle il aſpi- oit. Mais Polemas qui connoiſſoit tout à a fois combien ſon rival étoit favoriſé, & combien il étoit, lui, peu agréable, Polemas, dis-je, eſperant peu de ſon mé- rite & de ſes ſervices, recourut aux ſtra- tagêmes. Il apoſte un homme extrême- ment artificieux, il lui fait voir Amaſis, Galatée, Sylvie, Silere & moi, il lui redit ce qu'il ſçavoit de plus ſecret ſur notre compte, & le prie de ſe donner pour druyde, & pour un devin admirable.

Le nouveau druyde vint près des beaux jardins de Montbriſon, & bâtit une ca- bane ſur les bords du ruiſſeau qui arroſe la forêt de Savigneu. Il y demeura quel- que temps, & ſe fit bien-tôt la réputa- tion d'un devin merveilleux. Le bruit en vint juſqu'à nous; Galatée alla le trouver pour apprendre quelle ſeroit ſa fortune. Il contrefit ſi bien ſon perſonnage, il ſçut

ſi bien nous impoſer par des cérémonies ſans nombre, que j'y fus trompée comme les autres. La concluſion fut qu'il dit à Galatée, que le ciel lui avoit donné le choix d'un grand bien ou d'un grand mal, & que c'étoit à ſa prudence de les élire. Que l'un & l'autre dépendoit de ce qu'elle aimeroit; que ſi elle mépriſoit ſes avis, elle ſeroit la plus malheureuſe perſonne du monde; qu'au contraire ſi elle les ſuivoit, elle ſeroit infiniment heureuſe; & lui regardant la main, puis le viſage, il lui dit: » Un tel jour étant à Marcilly, » vous verrez un homme vétu d'une telle » couleur, ſi vous l'épouſez tous les mal- » heurs enſemble fondront ſur vous. » Enſuite lui montrant dans un miroit un endroit ſur les rives du Lignon: » Voyez-vous » ce lieu, continua-t-il, allez-y à telle heu- »re, & vous trouverez un homme qui vous » rendra heureuſe, ſi vous uniſſez votre »deſtinée à la ſienne. » Or Climante (c'eſt le nom de l'impoſteur) avoit adroitement ſçu le jour que Lindamor devoit partir, & la couleur dont il ſeroit vétu; & ſon deſſein étoit de faire trouver Polemas au lieu qu'il avoit montré dans le miroir. Redoublez, je vous prie, votre attention. Lindamor paroît vétu, comme l'avoit dit Climante, & dès ce jour Galatée qui n'avoit point oublié Lindamor, demeura

ſi étonnée qu'elle ne pût lui répondre. Le malheureux chevalier, attribuant ce déplaiſir à ſon éloignement, partit plus content que ne le vouloit ſa fortune. Si j'avois ſçu que Galatée eût dans la tête ces chimeres, j'aurois tâché de l'en guérir; mais elle me tint la choſe ſi ſecrete, que je n'en eus alors aucune connoiſſance. Depuis, le jour s'approchant où elle devoit trouver ſur les rives du Lignon celui qui la rendroit heureuſe, elle me fit ſeulement entendre qu'elle vouloit ſçavoir ſi le druyde étoit véritable, qu'auſſi-bien la cour étant preſque deſerte, la ſolitude ſeroit pour un temps plus agreable, & qu'elle avoit reſolu d'aller dans ſon palais d'Iſoure, où elle ne vouloit que Sylvie & moi, ſa nourrice & le petit Meril. Sa nourrice qui l'aimoit tendrement l'avoit fortifiée dans cette opinion; elle ajoutoit aiſément foi à ces ſortes de prédictions, & trouvant déja la nymphe toute diſpoſée, elle n'eut pas de peine à la perſuader. Nous voilà donc toutes trois ſeules dans ce palais. La nymphe qui avoit bien remarqué le jour que Climante lui avoit dit, ſe prepara le ſoir auparavant pour aller au lieu qu'elle avoit vû dans le miroir; & le matin elle prit ſes plus beaux ajuſtemens, & nous commanda de faire de même. Nous allons dans

un char juſqu'au lieu deſigné, nous y arrivons par hazard à l'heure preſcrite par Climante, & nous trouvons un berger preſque noyé, & que les vagues avoient jetté ſur la rive où nous étions. C'étoit Celadon ; je ne ſçai ſi vous le connoiſſez; il étoit par malheur tombé dans le Lignon, & nous arrivâmes ſi à propos, que nous le ſauvâmes. Galatée s'imaginant que c'étoit lui qui devoit la rendre heureuſe, nous aida à le porter juſqu'au char, & l'emmena dans ſon palais, ſans qu'il revînt à lui. Alors le ſable dont il étoit couvert, la frayeur de la mort, & les taches qu'il avoit au viſage offuſquoient ſa beauté ; pour moi, je maudiſſois l'enchanteur qui nous cauſoit tant de peines. Mais quand Celadon fut revenu, & que ſon viſage ne fut plus ſouillé, il parut le plus bel homme du monde ; ſon eſprit n'a rien du berger, je n'ai rien vû dans notre cour de plus civiliſé ni de plus digne d'amour ; en ſorte que je ne ſuis pas ſurpriſe ſi Galatée en eſt tellement amoureuſe, qu'elle peut à peine l'abandonner la nuit. Mais qu'elle s'abuſe étrangement ! car Celadon n'aime que la bergere Aſtrée. Cependant ces rencontres ont perdu Lindamor: la nymphe ayant trouvé ce que Climante lui avoit dit, mourra plus tôt que de l'épouſer, & par toutes ſortes de moyens

elle tâche d'inſpirer de l'amour au berger, qui même en ſa preſence ne fait que ſoupirer l'abſence d'Aſtrée. Je ne ſçai ſi c'eſt la contrainte où il ſe trouve (car elle ne veut point qu'il ſorte du palais) ou la quantité d'eau qu'il a bue qui cauſe ſon mal ; mais il n'a fait que languir, & il lui a pris une fiévre ſi ardente, que ne ſçachant plus de remede à ſa ſanté, la nymphe me commanda de venir en diligence vous chercher, afin que vous viſſiez ce qui ſeroit neceſſaire pour le ſauver.

Le druyde avoit attentivement écouté le recit de ſa niéce, & ſuivant les differentes choſes qui lui étoient échapées, il porta des jugemens qui approchoient aſſés de la verité ; car il connut bien que Leonide n'étoit exemte ni de faute, ni d'amour. Mais il étoit trop habile pour ne pas diſſimuler ; il dit donc à la nymphe, qu'il ſeroit ravi de pouvoir ſervir Galatée, ſur tout en la perſonne du berger, dont il avoit toujours aimé la famille ; qu'il étoit iſſu d'anciens chevaliers, que ſes ancêtres avoient choiſi la vie paſtorale comme plus heureuſe que celle des cours, & qu'il falloit prendre grand ſoin de lui ; mais que Galatée en uſoit d'une maniere qui lui étoit peu honorable, & que quand il ſeroit arrivé au palais, il lui feroit ſur cela ſes remontrances. La

nymphe un peu honteuſe, répondit que, malgré l'envie qu'elle avoit eue de lui parler, elle n'en avoit eu ni la hardieſſe, ni les occaſions ; & que Climante étoit l'auteur de tout le mal. » Oh, s'il étoit poſſible de » l'attraper, repartit Adamas, il payeroit » cher l'inſolence qu'il a eue d'uſurper la » qualité de druyde. La choſe ne ſera pas » difficile, dit Leonide. Il dit à Galatée, » de retourner pluſieurs fois au lieu qu'il » lui marquoit, en cas que la premiere » fois elle ne rencontrât pas l'homme dé- » ſigné. Je ſçai que Polemas & lui étant » venus trop tard le premier jour, ne » manquérent pas d'y venir les jours ſui- » vans : qui voudra ſurprendre l'impoſ- » teur, n'aura qu'à ſe cacher au lieu que » je vous montrerai, il y viendra ſans » doute. Pour ce qui eſt du jour, je l'ai » oublié, mais vous pourrez le ſçavoir de » Galatée.

L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ.
PASTORALE ALLEGORIQUE.
PREMIERE PARTIE.

LIVRE DIXIE'ME.

LE druyde & la nymphe abregérent ainſi leur chemin, & ſe trouvérent, preſque ſans y penſer, près du palais d'Iſoure. Adamas inſtruiſit Leonide de tout ce qu'elle avoit à dire de lui à Galatée: » Mais ſur tout, diſoit-il, ne lui faites » pas entendre que j'aye blâmé ſa con- » duite; c'eſt par la douceur, & non par » la force qu'il faut la ramener. Cepen- » dant, ſouvenez-vous que ces ſortes » d'attachemens ſont honteux pour ceux » qui les ont, & pour ceux qui les favori- » ſent. » Il alloit continuer, mais à l'entrée du palais ils rencontrerent Sylvie qui les conduiſit où étoit Galatée. Elle ſe pro-

menoit dans les jardins, pendant que Celadon repoſoit. Adamas mit un genou en terre, en abordant Galatée, & baiſa le bas de ſa robe; Leonide en fit autant, mais la nymphe les releva, & les embraſſa avec amitié. Elle remercia ſur-tout Adamas de la peine qu'il avoit priſe de venir, & l'aſſura qu'elle lui en marqueroit ſa reconnoiſſance en toutes les occaſions. » Madame, dit Adamas, je regrette ſeu-» lement que celle qui ſe preſente ne ſoit » pas plus conſiderable. Vous n'en trou-» verez jamais qui me ſoit plus agréable » que celle-ci, répondit Galatée. Nous en » parlerons à loiſir. Cependant allez vous » repoſer : Sylvie vous conduira dans vo-» tre appartement, & Leonide me rendra » compte de ce qu'elle a fait. » Le druyde s'étant retiré, Galatée redoubla ſes careſſes à Leonide, & lui demanda des nouvelles de ſon voyage. Leonide en rendit compte; » mais, continua-t-elle, je loue » les dieux, madame, qui vous ont rendu » votre ſerenité. Je dois, dit la nymphe, » ce changement dont vous me felicitez, » à la ſanté de Celadon; à peine aviez-» vous fait une lieue qu'il s'éveilla ſans » fiévre; & ſon mal a tellement diminué, » qu'il eſpere de ſe lever dans quelques » jours. Voila, répondit Leonide, les » meilleures nouvelles que je puſſe ap-

» prendre à mon retour. Mais ſi je les
» avois ſçues plus tôt, je n'aurois pas
» amené Adamas. Que dit-il de cet acci-
» dent, repartit Galatée ? car vous lui
» aurez tout declaré. Je ne lui ai dit, ma-
» dame, repliqua Leonide, que ce que
» j'ai cru qu'il ſçauroit neceſſairement,
» quand il ſeroit ici. Il eſt inſtruit de vos
» bontés pour Celadon ; mais je lui ai dit,
» que c'étoit la pitié qui vous intereſſoit
» en ſa faveur. Il connoît ce berger & ſa
» famille ; il compte qu'il lui perſuadera
» ce qu'il voudra, & je croi que ſi vous le
» deſirez véritablement il vous y ſervira,
» mais il faudroit ne lui rien diſſimuler.
» Quel bonheur, dit la nymphe ! Telle eſt
» la prudence d'Adamas, & ſon habileté,
» qu'il doit réuſſir dans tout ce qu'il en-
» treprendra. Madame, répondit Leonide,
» je n'avance point ceci legerement, ſi
» vous daignez l'employer, vous verrez
» quel en ſera le ſuecès.

La nymphe ſe figurant ſes deſirs ſatisfaits, eſt tranſportée de joye. Mais pendant qu'elles diſcouroient de la ſorte, Sylvie qui avoit beaucoup de familiarité avec Adamas, l'entretenoit du même ſujet : & le druyde voulant s'aſſurer ſi Leonide lui avoit dit la verité, la pria de lui raconter ce qu'elle en ſçavoit. Sylvie qui vouloit ſerieuſement tompre cette intri-

gue, parla ſans feinte, & commença en ces termes :

HISTOIRE DE LEONIDE.

POUR ſatisfaire à ce que vous me demandez, Adamas, je ſuis contrainte de toucher des particularités étrangeres à Galatée, car ſi je ne me trompe, il eſt néceſſaire que vous en ſoyez inſtruit. Je ne ſçai par quelle fatalité Leonide ſe trouve toujours mêlée aux deſſeins de Galatée ; mon intention n'eſt pas de la blâmer, moins encore de rien divulguer ; car en vous parlant je crois la choſe auſſi ſecrete que ſi vous l'aviez ignorée. Sçachez donc que le merite & la beauté de Leonide lui avoient concilié l'affection de Polemas, & que non contente d'être aimée, elle voulut aimer auſſi ; mais elle ſçut ſi bien déguiſer ſes ſentimens, que Polemas fut long-temps ſans être inſtruit de ſon bonheur. Vous avez aimé, n'en faites point myſtere, & vous ſçavez mieux que moi que l'amour ſe cache difficilement. Polemas donc connut qu'il étoit aimé ; cependant ils n'avoient point oſé ſe declarer leur tendreſſe mutuelle. Après le ſacrifice qu'Amaſis fait offrir tous les ans, en memoire de ſon mariage avec Pimandre,

nous nous trouvâmes toutes l'après dinée dans les jardins de Montbriſon ; & pour nous garantir du ſoleil, Leonide & moi, nous nous étions aſſiſes ſous des arbres qui formoient un agréable ombrage. A peine y étions nous que Polemas vint nous joindre, & bien que j'euſſe remarqué qu'il nous avoit ſuivies des yeux, il feignit que c'étoit par hazard qu'il nous avoit rencontrées. Comme nous gardions le ſilence, & qu'il avoit la voix belle, je le priai de chanter. » Je le ferai, ſi cette beauté, » dit-il, en montrant Leonide, me le » commande. Un tel commandement ne » ſeroit pas à ſa place, dit-elle, mais je » joins mes prieres à celles de ma compa- » gne. Je le veux, répondit Polemas, & » de plus, je vous aſſure que ce que vous »entendrez a été fait durant le ſacrifice, & »pendant que vous étiez en oraiſon.» C'eſt donc, Leonide, lui dis-je, qui en eſt la matiere ? » Oui certes, me répondit-il, & » j'en ſuis témoin. » Alors il commença de la ſorte :

La divine beauté qu'adorent tous les cœurs,
Adoroit à ſon tour la majeſté ſuprême ;
Oui je l'ai vue alors s'oublier elle même,
Et pourtant, ſans deſſein, lancer des traits vainqueurs.

Sois pere, diſoit elle, & non juge irrité,
Puiſque tu veux, ô dieu? que pere l'on t'appelle.
Sois traitable, diſois je, & non pas ſi cruelle
Puiſqu'enfin tu reçus le don de la beauté.

Nous prétions une oreille attentive, & peut-être que j'en euſſe ſçu davantage, ſi Leonide craignant que Polemas ne découvrît ce qu'elle vouloit me cacher, n'avoit à l'inſtant pris la parole. » Je gage, » dit-elle, que je devinerai pour qui cette » chanſon a été faite. » Et feignant de lui nommer une nymphe tout bas, elle lui dit en effet d'être reſervé devant moi. » Vous » n'avés aſſurément pas deviné, répondit » Polemas, je vous jure que ce n'eſt point » celle que vous m'avez nommée. » Je m'apperçus alors qu'elle ſe défioit de moi; c'eſt pourquoi je m'éloignai d'eux, ſous pretexte de ceuillir des fleurs, & je ne laiſſai pas d'obſerver leurs actions. Polemas m'a tout avoué, depuis qu'il a ceſſé d'aimer Leonide; car je n'ai rien pu ſçavoir tant qu'a duré ſa paſſion. Lorſqu'ils furent ſeuls, Leonide commençant la premiere: » Hé quoi, Polemas, dit-elle, » vous vous jouez ainſi de vos amies? » Avouez la verité, pour qui ſont ces vers? » Belle nymphe, dit-il, vous le ſçavez auſſi » bien que moi. Il faudroit donc, dit-elle,

» que j'euſſe le talent de deviner. Vous » l'avez, répondit Polemas, & vous êtes » de celles qui commandent au dieu » même qui parle par leur bouche. Voilà » un énigme impenetrable, dit Leonide. » J'entens, repliqua Polemas, que l'A- » mour parle par votre bouche; & que » vous n'obéiſſez point à ce dieu, car il » veut que qui aime ſoit aimé, & vous au » contraire, vous êtes inſenſible pour ceux » même que vous faites mourir. Voilà ce » que j'éprouve, moi qui puis jurer avec » verité, que jamais perſonne n'aima » comme je vous aime. » En prononçant ces derniers mots il rougit, & Leonide lui répondit en ſouriant. » Polemas, les » vieux ſoldats prouvent leur valeur par » leurs bleſſures, & ne s'en plaignent » point; pour vous qui vous plaignez, ſi » l'Amour demandoit à voir les vôtres, » vous ſeriez dans un étrange embarras. » Cruelle nymphe, dit Polemas, vous vous » trompez. Je lui dirois ſeulement: A- » mour quitte ton bandeau, & regarde les » yeux de mon ennemie. Belle nymphe » laiſſez vous attendrir par nos larmes, & » ſi nous adorons votre beauté, ne nous » faites pas blâmer vos rigueurs. » Leonide aimoit Polemas; cependant elle ne vouloit pas encore qu'il le ſçut; mais auſſi craignant de le perdre, ſi elle lui ôtoit tou-

te eſperance, elle répondit : » Le temps » m'apprendra mieux que vos diſcours » quels ſont en effet vos ſentimens : Et » quand le temps m'en aura dit autant que » vous, ſoyez perſuadé que je ſerai tou- » chée de votre affection, comme je le » ſuis déja de votre merite. Juſques-là » n'eſperez de moi que ce que vous pou- » vez vous promettre de mes compagnes » en general. » Polemas voulut lui baiſer la main ; mais parce que Galatée la regardoit: » Chevalier, lui dit-elle, on nous ob- » ſerve, ſi vous en uſez de la ſorte vous » me perdrez,

A ces mots elle ſe leva, & vint nous réjoindre. Telle fut la premiere ouverture qu'ils ſe firent de leurs ſentimens. D'un autre côté Galatée qui avoit des deſſeins ſur Polemas, & qui s'étoit apperçue de ſon empreſſement pour Leonide, voulut ſçavoir ce qui s'étoit paſſé au jardin. Leonide qui a toujours eu la confiance de la nymphe, n'oſa nier entierement la verité; elle diſſimula en partie, & ſatisfit en partie à la curioſité de Galatée. Mais elle en dit aſſés pour l'enflamer davantage, enſorte que depuis ce jour Galatée employa tant d'artifices pour engager Polemas, qu'il étoit difficile qu'il échapât. Elle commença par défendre à Leonide d'écouter davantage le chevalier, parce qu'il avoit

certainement d'autres deſſeins. Leonide étoit encore trop ſimple pour penetrer les vues de Galatée. Elle evita donc Polemas, qui en devint plus empreſſé. Il continua ſes recherches, il fit parler ſes feux, il plut tellement que Leonide eut peine à diſſimuler le bien qu'elle lui vouloit ; Polemas enfin connut qu'il étoit aimé. Mais que l'amour eſt bizare ! ce jeune amant dont la paſſion étoit ſi violente, quand il doutoit du retour de Leonide, ceſſe de l'aimer preſqu'en même temps qu'il en eſt aſſuré. Il eſt vrai que Galatée contribua beaucoup à ce changement ; car elle ſçut ſi bien ſe ſervir de ſon autorité & du temps, careſſant Polemas quand Leonide le maltraitoit, l'attirant à elle quand Leonide le fuyoit, qu'il commença de tourner les yeux vers Galatée. Bien-tôt le cœur ſuivit les yeux. Mais, ô ſage Adamas, apprenez comment il a plu à l'Amour de ſe jouer de ces amans. Le ſort avoit donné depuis quelque temps Agis pour ſerviteur à Leonide ; & quoiqu'Agis en la ſervant n'eût point conſulté ſon cœur, toutefois il ratifia depuis l'élection du ſort quand Polemas ſe mit ſur les rangs. Agis remarqua cette paſſion naiſſante. Il ſe plaignit ; on lui répondit froidement, & ces réponſes au lieu d'éteindre ſa jalouſie, éteignirent peu à peu ſon amour. Il conſidera

combien Leonide étoit ſuſceptible d'inconſtance, & prenant une genereuſe reſolution, il aima mieux s'eloigner, que de voir triompher ſon rival. Et certes j'ai oui dire qu'en pareil cas, il n'y avoit point de remede plus aſſuré. Du moins Agis eut à ſe louer de la reſolution qu'il avoit priſe. A peine fut-il parti, que le mepris de la volage ſucceda dans ſon cœur à tout l'amour qu'il avoit eu pour elle. Ainſi Leonide voulant acquerir Polemas, perdit Agis qui lui étoit entierement acquis. Mais l'Amour n'en demeura pas là; preſqu'en même temps prit naiſſance l'affection de Lindamor; & comme Leonide avoit dédaigné Agis pour Polemas, & Polemas Leonide pour Galatée, de même Galatée dédaigna Polemas pour Lindamor. Il ſeroit difficile de vous redire ici toutes les extravagances des derniers; Polemas, bien que traité comme il avoit lui-même traité Leonide, n'a pas perdu pour cela l'eſperance. Il a uſé de tous les artifices imaginables pour rentrer en grace; mais juſqu'ici tres-inutilement, quoiqu'il ait empêché l'auteur de ſa diſgrace de poſſeder le bien qu'il deſire. Lindamor n'eſt plus aimé, ſoit qu'il faille imputer ce changement aux artifices de Polemas, ou que telle ſoit la volonté des dieux qui lui a été dernierement declarée par un druyde.

Il

Il ſemble qu'Amour veuille exercer toute ſa tyrannie ſur la nymphe Galatée ; à peine le ſouvenir d'un amant eſt-il effacé de ſon cœur, qu'un autre lui ſuccede ; & nous voici maintenant reduites à l'amour d'un berger, qui comme berger peut meriter beaucoup, mais qui en cette même qualité eſt indigne de Galatée ; cependant elle eſt ſi entêtée de ce berger, que ſi ſon mal avoit continué, j'ignore ce qu'elle ſeroit devenue. Vous n'avez pas encore tout entendu, ſage Adamas, mais ici j'ai beſoin de votre prudence & de votre diſcretion. Leonide eſt peut-être encore plus épriſe de Celadon, que Galatée. Déja la jalouſie s'en mêle, & bien que j'aye tâché de tout concilier, je deſeſpere d'y réuſſir deſormais. C'eſt pour cela que je loue les dieux de votre heureuſe arrivée ; pour moi, je ne ſçavois plus comment me conduire en des conjonctures ſi delicates. Pardonnez, ſi je vous ai parlé avec tant de franchiſe de ce qui vous touche, j'ai conſulté mon attachement pour Leonide & pour Adamas.

Ainſi parla Silvie, montrant qu'elle deſapprouvoit la conduite des nymphes, & pour commencer à les guerir avant le berger, dont le mal étoit moins grand, Adamas lui demanda quel étoit ſon avis.

» Pour moi, dit-elle, je commencerois
» par ôter la cauſe du mal, qui eſt le ber-
» ger ; mais il faut ici de la dexterité, car
» Galatée ne peut conſentir à ſon départ.
» Vous penſez-bien, répondit le druyde ;
» mais en attendant, il faut prendre gar-
» de que Celadon ne prenne de l'amour
» pour elle ; car la jeuneſſe & la beauté
» ont bien de la ſympathie ; & nous tra-
» vaillerions en vain, s'il venoit à les ai-
» mer. O Adamas, répondit Silvie, ſi vous
» connoiſſiez Celadon comme moi, vous
» n'auriez point ces frayeurs! Il eſt ſi amou-
» reux d'Aſtrée, que rien qu'elle ne peut
» le toucher ; d'ailleurs en l'état où il eſt,
» il ne peut guere s'occuper d'autre choſe
» que de ſa gueriſon. Belle Silvie, repar-
» tit le druyde, vous n'avez point encore
» ſenti le pouvoir de l'Amour, ce dieu à
» qui tout ce qui reſpire eſt aſſujetti, ſe
» plaît toujours à faire éclater ſa puiſſan-
» ce ; vous-même ne vivez point dans une
» ſi grande ſecurité ; il n'y a point encore
» eu de vertu qui ſe ſoit ſouſtraite à l'a-
» mour. La chaſteté même ne l'a pû, te-
» moin Endymion. Pourquoi, ſage Ada-
» mas, dit incontinent Sylvie, me préſa-
» gez-vous un ſi grand malheur ? C'eſt,
» dit Adamas, afin que vous ne ſoyez
» point ſurpriſe, avant que d'être bien
» preparée. On m'a dit que le berger avoit

» toutes les qualités qui peuvent rendre » aimable: ſi l'on m'a fait un fidele rapport, » il y a du danger. Je le brave, dit Sylvie ; » voyez ſeulement ce que vous jugez à » propos que je faſſe. Il me ſemble, dit le » druyde, qu'il faut connoître auparavant » les diſpoſitions, quand j'en ſerai inſtruit, » nous arrangerons les choſes le mieux » qu'il nous ſera poſſible ; cependant te- » nons notre deſſein ſecret.

Là deſſus Sylvie laiſſa repoſer Adamas, & vint retrouver Galatée, qui avec Leonide étoit près de Celadon ; dès qu'elle l'avoient ſçu éveillé elles n'avoient pû reſiſter plus long-temps à l'impatience qu'elles avoient de le voir. Il fit bien des careſſes à Leonide, quoique l'humeur de Sylvie lui plût davantage. Bien-tôt la converſation tomba ſur Adamas, dont on loua la ſageſſe & la bonté. Sur cela, Celadon demanda s'il n'étoit pas fils du grand Pelion, dont il avoit entendu raconter tant de merveilles : » C'eſt lui-même, répon- » dit Galatée, il eſt venu exprès pour vous. » Oh, madame, dit le berger, qu'il ſe- » roit habile, s'il pouvoit me guerir ! » mais je crains bien qu'il n'oſera pas mê- » me l'entreprendre, quand il connoîtra » mon mal. » Galatée penſant qu'il parloit de la maladie qui le tenoit au lit. »Eſt-il poſſible, dit-elle, que vous vous

» croyiez encore malade : je ſuis perſua-
» dée, que pour peu que vous vous aidiez,
» vous pourrez ſortir avant deux jours.
» Peut-être, madame, répondit Leonide,
» ne ſera-t-il pas gueri pour cela ; car
» notre mal eſt quelquefois ſi caché, que
» nous-mêmes nous l'ignorons, juſqu'à
» ce qu'il ſoit à ſon dernier periode. »

Le druyde qui ſurvint interrompit cet entretien. Il trouva Celadon bien diſpoſé pour le corps, car le mal étoit ſur ſon déclin ; mais quand il lui eut parlé, il jugea bien qu'il n'en étoit pas de même de ſon eſprit : & n'ignorant pas qu'un prudent medecin doit toujours apporter le premier remede au mal qui preſſe davantage, il reſolut de commencer par Galatée.

Dans ce deſſein il voulut s'éclaircir de la volonté de Celadon ; & le ſoir, quand toutes les nymphes furent retirées, profitant d'un moment où Meril n'étoit point avec lui, il ferma les portes, & lui parla en ces termes : » Je crois, Celadon, que
» votre ſurpriſe n'a pas été médiocre, lors
» que vous, berger, & nourri dans les vil-
» lages, vous vous êtes vû tout à coup
» careſſé, ſervi par des nymphes, & par
» celle-là même qui commande en toute
» cette contrée ? Fortune que les plus
» grands ont inutilement deſirée, & dont
» vous devez remercier les dieux, afin

» qu'ils la rendent durable. » Adamas ne lui tenoit ce langage, que pour l'inviter à lui découvrir ſon amour, s'il en avoit conçu pour les nymphes. » Mon pere, ré-» pondit le berger, en pouſſant un pro-» fond ſoupir, puis-je appeller fortune, » ce qui me fait reſſentir les plus cruels » déplaiſirs ? Comment ſe peut-il, ajouta » le druyde, pour mieux cacher l'artifi-» ce, que vous ſoyez aſſés aveugle pour ne » pas connoître à quel point de grandeur » cette rencontre vous éleve! Helas, repar-» tit Celadon, c'eſt ce qui m'annonce une » chute plus terrible. Quoi, lui dit Ada-» mas, vous craignez que votre bonheur » ne s'écoule ! Je crains, dit le berger, » qu'il dure trop ; mais pourquoi nos » agneaux meurent-ils quand ils ſont » long-temps dans l'eau, tandis que les » poiſſons y vivent & s'y plaiſent ? C'eſt, » répondit le druyde, que l'eau n'eſt pas » l'élement de ceux-là. Hé penſez-vous, » mon pere, repliqua Celadon, qu'il ſoit » plus naturel à un berger de vivre parmi » tant de nymphes ? Je ſuis né berger, & » dans les villages, & rien au deſſus de » ma condition ne me peut plaire. Mais » eſt-il poſſible, ajouta le druyde, que » l'ambition qui ſemble née avec l'hom-» me, ne puiſſe point vous retirer de vo-» tre vie champêtre ; ou que la beauté

» dont les charmes font de ſi vives impreſ-
» ſions ſur un jeune cœur, ne puiſſe vous
» détourner de votre premier deſſein ?
» L'ambition qui convient à chacun de
» nous, dit le berger, c'eſt de faire avec
» diſtinction ce qu'il doit faire ; la beau-
» té qui doit nous attirer eſt la beauté que
» nous pouvons aimer, & non pas celle que
» nous ne devons regarder qu'avec reſpect.
» Pourquoi, dit Adamas, vous figurez-
» vous parmi les hommes quelque gran-
» deur où le merite & la vertu ne puiſſent
» arriver ? Parce que je ſçai, dit le berger,
» que toutes choſes doivent ſe tenir dans
» les bornes que la nature leur a preſcri-
» tes, & que qui eſpere d'être *autre*
» qu'il n'étoit, eſt dans l'erreur du monde
» la plus groſſiere.

Le druyde charmé des réponſes du berger, & ravi que ſon cœur fut ſi éloigné de Galatée, reprit la parole : » Mon
» fils, lui dit-il, je loue les dieux, qui
» vous ont accordé tant de ſageſſe : ſoyez
» aſſuré que tant que vous n'abandonne-
» rez point ces maximes, ils vous envoye-
» ront toutes ſortes de proſperités. Com-
» bien y en a-t-il qui ſe ſont laiſſé ſeduire
» par des eſperances encore plus frivoles ?
» Quel en a été le fruit ? un repentir vio-
» lent ſuivi de peines incroyables. De-
» mandez aux dieux qu'ils vous main-

» tiennent dans la vie douce & tranquille
» que vous avez menée juſqu'ici. Mais,
» Celadon, puiſque vous n'aſpirez ni à
» ces grandeurs, ni à ces beautés, qui
» peut donc vous retenir parmi les nym-
» phes ? Helas, répondit le berger, c'eſt
» la ſeule volonté de Galatée. Si mon mal
» me l'avoit permis, je n'aurois rien ou-
» blié pour échaper, quoique l'entrepri-
» ſe me paroiſſe difficile : à moins que
» je ne ſois aidé, ou que foulant aux pieds
» tout reſpect, je ne m'en aille malgré la
» nymphe. Elle m'obſéde continuelle-
» ment, & ſi quelque affaire l'oblige à
» me quitter, les nymphes demeurent au-
» près de moi, & le petit Meril en leur
» abſence. Lorſque j'ai parlé à Galatée de
» mon départ, elle eſt entrée dans une ſi
» vive colere, elle m'a accablé de tant de
» reproches, que je n'ai plus oſé lui en
» rien toucher ; mais ce ſéjour m'a paru ſi
» affreux, que ceſt principalement à l'en-
» nui qu'il m'a cauſé, que j'attribue ma
» maladie. Si jamais les malheureux ont
» excité votre compaſſion, je vous con-
» jure, mon pere, par les dieux que vous
» ſervez ſi dignement, par votre bonté
» naturelle, & par la memoire du grand
» Pelion, qui vous donna le jour, de
» prendre pitié de ma vie, & de m'aider
» à ſortir des fers où je ſuis retenu. » Ada-

mas charmé des diſpoſitions dans leſquelles il trouvoit le berger, l'embraſſa tendrement, & lui dit : » Soyez aſſuré, mon » fils, que je ferai ce que vous ſouhaitez, & que dès que votre mal vous le » permettra, je vous faciliterai les moyens » de ſortir ſans effort de ces lieux ; ſongez ſeulement à rétablir votre ſanté, » & perſiſtez dans votre reſolution. » Après pluſieurs diſcours ſemblables, Adamas laiſſa le berger, mais ſi tranſporté de joye, qu'il ſe ſeroit levé à l'inſtant même, ſi le druyde ne s'y étoit oppoſé.

Cependant Leonide qui vouloit enfin détromper Galatée au ſujet de Climante, ſe mit à genoux près de ſon lit, *lorſque* Sylvie, & le petit Meril ſe furent retirés ; & après quelques mots jettés au hazard, elle pourſuivit en ces termes : » Qu'en » mon voyage j'ai appris de nouvelles, & » de nouvelles qui vous intereſſent ! Je » ne voudrois pour rien au monde les igno» rer. Que voulez-vous dire, répondit la » nymphe ? C'eſt, ajouta Leonide, que » l'on vous a tendu le piege le plus ſub» til & le plus horrible que l'amour ait ja» mais inventé : & quand je n'aurois fait » autre choſe que de le découvrir, vous » devriez être contente de mon voyage. » Alors elle raconta tout ce qu'elle avoit entendu de la bouche même de Climante,

& de Polemas. Galatée témoigna d'abord quelque ſurpriſe, mais enfin ſa paſſion pour le berger lui perſuada que Leonide avoit des vues ſecretes, & qu'elle vouloit le poſſeder toute ſeule. Ainſi loin d'ajouter foi à ces diſcours ; » Allez, lui dit-elle, re-» tirez-vous, peut-être que demain vous » ſçaurez mieux déguiſer vos artifices. Leonide ſe ſentit ſi piquée de ces mots, qu'elle reſolut à quelque prix que ce fût de mettre Celadon en liberté.

Dans ce deſſein elle vint trouver le ſoir même Adamas, & lui parla en ces termes : » Puiſque la ſanté de Celadon eſt » rétablie, que voulez-vous qu'il faſſe » ici plus long-temps ? Je ne vous ai » point caché les ſentimens de Galatée ; » j'ai eſſayé de la deſabuſer au ſujet de » l'impoſteur Climante, mais elle eſt tel-» lement épriſe de Celadon, qu'elle regar-» de comme ſes plus cruels ennemis tous » ceux qui veulent l'en détacher. Je ne vois » d'autre moyen d'y réuſſir, que de ren-» voyer le berger, ce qui ne ſe peut ſans » vous ; car la nymphe m'éclaire inceſſam-» ment, & au moindre pas que je fais je lui » deviens ſuſpecte. » Adamas entendant Leonide, ſe figura qu'elle avoit parlé ainſi, dans la crainte qu'il n'eût remarqué ſa bonne volonté pour Celadon. Jugeant neanmoins que pour couper racine à ces

amours, le meilleur moyen étoit d'éloigner le berger, il dit à ſa niece, pour mieux couvrir ſon artifice, qu'il ne deſiroit rien tant que ce qu'elle propoſoit; mais que l'execution n'étoit pas facile. » Rien ne l'eſt davantage, repartit Leo» nide, ayez ſeulement un habit de nym» phe, Celadon eſt jeune, il n'a point en» core de barbe, il pourra aiſément ſous » cet habit ſortir du palais; & perſonne ne » le reconnoîtra. » Adamas approuva *l'ex*pedient, & reſolut d'aller dès le lendemain chercher un habit; il fit entendre à Galatée qu'il avoit beſoin de remedes pour empêcher que Celadon ne retombât, & communiqua ce deſſein à *Sylvie*, qui le gouta fort, ſuppoſé qu'Adamas revînt promptement.

A peine Celadon étoit éveillé que Galatée & Leonide entrerent dans ſa chambre, ſous pretexte d'apprendre de ſes nouvelles; en même temps Adamas connoiſſant à leur vigilance que tout retardement étoit dangereux, s'approcha du berger, & ſe tournant vers la nymphe, lui demanda la permiſſion de s'informer de quelques particularités, qu'il n'oſeroit toucher en ſa preſence. Galatée penſant qu'il ſeroit queſtion de ſa maladie, ſe retira, & donna lieu au druyde d'expliquer à Celadon ſes deſſeins, lui promet-

tant de revenir au plus tard dans trois jours. Celadon l'en conjura avec la derniere inſtance, il prévoyoit bien qu'autrement il ne pouvoit guere eſperer ſa liberté. Adamas après l'avoir aſſuré d'un prompt retour, tire à part Galatée, & lui repete que maintenant le berger ſe porte bien, mais que pour prévenir le mal, il eſt neceſſaire qu'il aille chercher des remedes, & qu'il ne tardera pas à revenir. Ce parti plut à la nymphe, car d'un côté elle ſouhaitoit paſſionnément l'entiere gueriſon du berger ; & de l'autre la preſence du druyde commençoit à la contraindre. Bien qu'Adamas connût ſes diſpoſitions ſecretes, il diſſimula, & dès qu'il eut diné il ſe mit en chemin, laiſſant les trois nymphes dans une étrange perplexité ; car chacune avoit ſes interêts ſeparés, & pour ſe tromper mutuellement, elles avoient toutes beſoin d'une grande ſoupleſſe. Elles étoient donc inceſſamment autour du lit de Celadon ; mais Sylvie le quittoit moins que les autres, ne voulant pas que ni Galatée ni Leonide lui parlaſſent en particulier. Cependant elle ne put empêcher celle-ci d'avertir le berger des meſures qu'elle avoit concertées avec Adamas ; puis elle continua : » Mais dites » la verité, Celadon, vous ſerez auſſi peu » ſenſible à ce bon office, que vous l'êtes

» maintenant à toutes les marques que je
» vous donne de mon amitié, Du moins
» ſouvenez-vous des outrages que me
» fait Galatée à votre occaſion ; & ſi
» toute ma tendreſſe pour vous ne peut
» meriter la vôtre, que j'aye du moins la
» ſatisfaction d'entendre de votre bouche
» que l'affection de la nymphe Leonide
» ne vous eſt pas deſagréable. » Celadon avoit déja remarqué cette amitié naiſſante, il eût voulu l'éteindre d'abord ; mais craignant que le dépit ne fit changer à la nymphe la reſolution qu'elle avoit priſe avec Adamas ; il lui dit : » Belle Leonide,
» quelle opinion auriez-vous de moi, ſi
» oubliant Aſtrée que j'ai ſi long-temps
» ſervie, je prenois de nouvelles chaînes ?
» Celadon, répondit Leonide, il eſt inu-
» tile que vous diſſimuliez avec moi, je
» ſuis trop inſtruite de ce qui vous regar-
» de. Puiſque vous êtes ſi bien informée,
» repliqua le berger, examinez mes ac-
» tions paſſées, & dites ce que vous exi-
» gez de moi. » A ces mots Leonide ne put retenir ſes larmes ; conſiderant toutefois qu'elle trahiſſoit ſon devoir, & que ſes efforts étoient ſuperflus, elle reſolut de ſe vaincre elle même. Mais la choſe étant difficile, il fallut que le temps la preparât à recevoir les conſeils de la prudence. Dans cette reſolution, elle parla au berger

en ces termes : » Berger, en l'état où je » ſuis, je ne ſçaurois prendre de parti, » mais n'oubliez pas l'offre que vous m'a- » vez faite, car je prétens m'en préva- » loir. » Leur entretien eût duré plus long-temps, ſi Sylvie qui ſurvint ne l'eût interrompu ; & s'adreſſant à Leonide. » Vous ne ſçavez pas, dit-elle, que » Fleurial eſt arrivé, & qu'il a tellement » ſurpris la garde, que nous l'avons vu » près de Galatée, avant que nous ſçuſ- » ſions ſon retour. Il a donné des lettres » à la nymphe, je ne ſçai d'où elles » viennent, mais elle a changé de cou- » leur en les recevant. » Leonide ſe doutant qu'elles venoient de Lindamor, ſe rendit auprès de Galatée, pour s'en éclaircir.

Sylvie ſe trouvant ſeule avec Celadon, lui parla avec tant de bonté, que ſi quelqu'autre qu'Aſtrée eût pû le toucher, c'étoit elle ſans doute. Admirez comme l'Amour ſe plaît à contrarier nos deſſeins : Leonide & Galatée employent tous les artifices imaginables pour lui inſpirer de la tendreſſe, & ne peuvent y réuſſir : Sylvie qui n'y penſe pas approche plus du but qu'elles. Cependant la nymphe qui aimoit la converſation du berger, & qui ne cherchoit qu'à le faire parler, lui dit : » Vous ne ſçauriez croire, berger, quelle

» joye je reſſens de vous connoître, & ſi
» Galatée s'en rapporte à moi, tant que
» Clidaman ſera éloigné de la Cour, nous
» aurons plus ſouvent votre compagnie
» que nous ne l'avons eue; car à ce que je
» vois il y a du plaiſir dans vos hameaux,
» & parmi vos jeux innocens, puiſque
» vous ne connoiſſez ni l'ambition, ni
» l'envie, ni l'artifice, ni la médiſance,
» qui ſont comme autant de maux dont
» notre vie eſt empoiſonnée. Sage nym-
» phe, répondit le berger, ce que vous
» dites ſeroit plus que veritable, ſi nous
» n'étions pas ſous le pouvoir de l'Amour;
» mais les effets que produit l'ambition
» parmi vous, l'amour les fait naître en
» nos villages: les ennuis d'un rival va-
» lent bien ceux d'un courtiſan, comme
» les artifices des bergers qui aiment ne le
» cedent point aux artifices des ambi-
» tieux; & de là vient que les médiſans ex-
» pliquent à leur gré nos actions, ainſi que
» parmi vous. Il eſt vrai qu'au lieu de
» deux ennemis que vous avez, qui ſont
» l'amour & l'ambition, nous n'en avons
» qu'un, & c'eſt pour cela que parmi les
» bergers quelques uns peuvent ſe dire
» heureux, mais nul, comme je le croi,
» entre les courtiſans; car ceux qui triom-
» phent de l'amour ne reſiſtent point aux
» attraits de l'ambition, & qui n'eſt point

» ambitieux ne triomphe pas de la beauté.
» Nous qui n'avons qu'un ennemi, nous
» pouvons plus aiſément le combattre ;
» témoin Silvandre, berger ſage à la vérité,
» mais pourtant plus heureux que ſage ;
» car je tiens pour un grand bonheur qu'il
» n'ait point encore trouvé de bergere qui
» lui ait plu ; de là vient qu'il n'a point eu
» de familiarité avec aucune, & qu'il a
» conſervé ſa liberté. Il me ſemble en ef-
» fet, qu'à moins que d'avoir déja une
» paſſion dans le cœur, il eſt impoſſible
» de voir long-temps une beauté aimable
» ſans l'aimer. » Sylvie lui répondit : » Je
» ſuis ſi peu ſçavante en cet art, que je
» dois m'en rapporter à vous ; il faut pour-
» tant que ce ſoit autre choſe que la beauté
» qui faſſe aimer, autrement qui ſeroit
» aimée d'un ſeul devroit l'être de tous.
» Toutes les beautés, dit le berger, ne
» ſont pas vues de la même façon : &
» ſemblables aux couleurs, il y en a qui
» plaiſent à quelques-uns, & qui déplai-
» ſent à d'autres. Les belles non plus ne
» voyent pas tous les hommes de la mê-
» me façon. Tel leur plaira à qui elles
» s'efforceront de plaire, & tel au rebours
» à qui elles eſſayeront de paroître moins
» agréables. Mais outre ces raiſons, j'ap-
» prouve encore celles de Sylvandre : de-
» mandez-lui pourquoi il eſt ſans amour,

» il vous répondra qu'il n'a pas trouvé
» ſon aiman, & que quand il le rencon-
» trera, il ne pourra ſe défendre d'aimer.
» Qu'entend-il par cet aiman, répondit
» Sylvie? Je ne ſçai, répliqua le berger,
» ſi je pourrai bien vous redire ce que j'ai
» entendu de la bouche de Silvandre; car
» il a fort étudié, & il paſſe parmi nous
» pour très-intelligent. Quand Dieu for-
» ma nos ames, dit Silvandre, il les tou-
» cha toutes avec des aimans, & mit en
» des lieux ſeparés les aimans dont il avoit
» touché les ames des hommes; & ceux
» dont il avoit touché les ames des fem-
» mes. Quand il envoye les ames dans les
» corps, il conduit celles des femmes où
» ſont les aimans qui ont touché les ames
» des hommes, & les ames des hommes,
» il les conduit où ſont les aimans qui ont
» touché celles des femmes, & leur fait
» prendre un aiman à chacune. S'il y a des
» ames friponnes, elles en prennent plu-
» ſieurs qu'elles cachent. Il arrive de là
» qu'auſſi-tôt que l'ame eſt entrée dans le
» corps, & qu'elle rencontre celle qui a
» ſon aiman, elle ne peut ſe défendre de
» l'aimer. De là tous les effets de l'amour:
» car celles qui ſont aimées de pluſieurs,
» c'eſt qu'elles ont pris pluſieurs aimans.
» Celle qui aime quelqu'un dont elle n'eſt
» pas aimée, c'eſt qu'il a ſon aiman, &

» qu'elle n'a pas le ſien. On lui fit plu-
» ſieurs difficultés, à quoi il répondit très-
» bien ; je lui demandai, moi, pour-
» quoi un berger aimoit quelquefois plu-
» ſieures bergeres. C'eſt, dit-il, que lors
» que Dieu mêla les aimans, celui du
» berger ſe rompit, & que ſon ame eſt
» attirée par celles qui en ont pris des
» parties ; mais auſſi remarquez que les
» perſonnes qui reſſentent pluſieurs a-
» mours n'aiment pas beaucoup ; c'eſt que
» ces parties ſeparées ont moins de force
» que ſi elles étoient unies. De là encore,
» ajoutoit-il, voyons-nous des perſonnes
» en aimer d'autres qui à nos yeux n'ont
» rien d'aimable ; & des Gaulois nourris
» parmi les plus belles femmes, leur pré-
» férer des étrangeres. » Diane lui deman-
da ce qu'il diſoit de Timon athenien qui
n'aima jamais, & qui ne fut jamais aimé.
» C'eſt, dit Silvandre, que lorſqu'il vint
» au monde, ſon aiman étoit reſté dans la
» foule des autres, ou que celui qui l'avoit
» pris, n'étoit déja plus. Que diſoit-il,
» continua Sylvie, ſur ce que perſonne
» n'avoit aimé Timon ? Il diſoit, répondit
» Celadon, que le grand Dieu comptoit
» quelquefois les pierres qui lui reſtoient,
» & n'en trouvant pas le nombre détermi-
» né, parce que des ames en avoient pris
» pluſieurs, comme je l'ai dit, celles qui

» ſe preſentoient alors n'en emportoient » point : c'eſt pour cela, ajoutoit-il, que » nous voyons quelquefois des bergeres » très-aimables ne trouver perſonne qui » les aime. Mais le gracieux Corilas lui » fit une demande ſuivant ce qui le tou- » choit alors. Pourquoi, lui dit-il, après » avoir long temps aimé une bergere, la » quittons-nous pour en prendre une au- » tre ? C'eſt, répondit Silvandre, que l'ai- » man de celui qui change a été rompu, & » que la bergere qu'il avoit aimée la pre- » miere, avoit une pierre moins grande » que la ſeconde à qui il la ſacrifioit.

» Voilà un gentil berger, dit Sylvie, mais » de grace, apprenez-moi qui eſt ce *Sil-* » vandre. Comment pourrois-je vous l'ap- » prendre, dit Celadon, puiſque lui-même » il l'ignore ? Seulement nous jugeons par » ſes bonnes qualités qu'il eſt de bon lieu ; » & tout ce que nous ſçavons c'eſt qu'il eſt » venu des bords du lac Leman s'établir » dans notre hameau avec des facultés » médiocres ; mais par la connoiſſance » qu'il a des troupeaux & des pâturages, » il s'eſt fait une petite fortune : il peut » même aujourd'hui ſe dire riche : car, ô » belle nymphe, peu ſuffit pour nous ren- » dre tels, nous ne cherchons qu'à vivre » ſelon la nature, & nous meſurons nos » richeſſes à notre contentement. Vous êtes,

» dit Sylvie, plus heureux que nous. Mais
» vous m'avez parlé de Diane, je ne la con-
» nois que de vue. Dites-moi, je vous ſup-
» plie, qui eſt ſa mere. C'eſt Bellinde, répon-
» dit-il, femme du ſage Celion, qui fut en-
» levé à la fleur de ſon âge. Et quel eſt le
» caractere de Diane, dit la Nymphe? C'eſt,
» répondit le berger, une des beautés les
» plus accomplies du Lignon, & je ne ſçai
» qu'Aſtrée qui puiſſe le lui diſputer. Mais
» ce qu'il y a de plus admirable en elle,
» c'eſt que ſon eſprit égale ſa beauté, &
» qu'elle eſt douée de toutes les perfec-
» tions. Bien qu'elle n'ait point d'amour,
» elle ſçait aimer la vertu, & plaît da-
» vantage avec ces ſentimens paiſibles, que
» les autres avec leurs paſſions. Comment
» ſe peut-il, ajouta Sylvie, qu'elle ne
» ſoit pas ſervie de pluſieurs? C'eſt, dit le
» berger, à cauſe de la tromperie de Fili-
» das. Si vous daigniez me l'apprendre,
» & qui étoient Celion & Bellinde, vous
» me feriez un extrême plaiſir, dit la nym-
» phe; auſſi-bien ne pouvons-nous mieux
» employer le temps que nous laiſſe Ga-
» latée, qui lit maintenant les lettres qu'-
» elle a reçues. Je vous obéis, ajouta Ce-
» ladon, & pour ne pas vous ennuyer,
» j'abrege autant qu'il m'eſt poſſible.

HISTOIRE
DE CELION ET DE BELLINDE.

SI la vertu plaît par elle-même, & s'il eſt comme impoſſible de reſiſter à ſes attraits ſeuls ; lorſqu'elle eſt unie à la beauté, non ſeulement elle ſe concilie la bienveillance, mais elle emporte encore l'admiration. Vous en allez voir, belle Sylvie, une preuve nouvelle dans l'hiſtoire de Bellinde que vous m'avez demandée.

Sçachez donc que non loin de ce palais, fut un honnête berger, nommé Philemon, qui après pluſieurs années de mariage eut une fille qu'il appella Bellinde, & que l'on vit bien-tôt ſurpaſſer toutes ſes compagnes, par ſon eſprit & par ſa beauté. En même temps un autre berger, nommé Leon, avec qui le voiſinage l'avoit lié d'une étroite amitié, eut auſſi une fille, qui dès ſon enfance promettoit beaucoup, on lui donna le nom d'Amarante. De l'amitié des peres nâquit celle des filles : dès le berceau elles furent nouries enſemble, & quand leurs âges le permit, elles conduiſirent leurs troupeaux au même lieu, & le ſoir elles les ramenoient de compagnie en leurs cabanes. Mais comme elles

croiſſoient en beauté à meſure qu'elles croiſſoient en âge ; pluſieurs bergers les rechercherent, ſans pouvoir obtenir d'elles qu'un accueil gracieux. Il arriva que Celion, jeune bergerde cette contrée, ayant égaré une brebis, la retrouva dans le troupeau de Bellinde, où elle s'étoit retirée. Bellinde la rendit avec tant de marques d'honnêteté, que Celion reſſentit en ce moment ce que peuvent deux beaux yeux ; il ne l'avoit point éprouvé, l'idée même ne lui en étoit pas venue. Cependant, tout ignorant qu'il étoit, il ſçut faire connoître ſon mal au ſeul medecin qui pouvoit le guerir ; car Bellinde le connut par ſes actions preſqu'auſſi-tôt que lui-même. L'amour de Celion croiſſant avec l'âge, il fut contraint de changer les jeux de l'enfance en une recherche ſerieuſe. D'un autre côté Bellinde écoutoit plus volontiers Celion que les autres bergers qui la ſervoient ; mais elle ne le traitoit pourtant que comme ſon frere, ainſi qu'elle lui fit bien connoître un jour. Pendant que ſes troupeaux paiſſoient ſur les rives du Lignon, elle contemploit ſa beauté dans l'onde. Surquoi le berger, en lui paſſant avec mignardiſe la main devant les yeux, lui dit : » Ne craignez-vous point, belle » bergere, le danger que d'autres ont cou- » ru en ſe regardant ainſi ? » Bellinde qui

ne comprenoit pas le ſens de ces paroles ; lui demanda pourquoi il lui tenoit ce langage. » Ah, dit Celion, belle & diſſimulée bergere, vous voyez plus de belles » choſes dans cette onde bien-heureuſe, » que Narciſſe n'en vit jamais dans la fontaine où il ſe miroit ! » A ces mots ? Bellinde rougit, & ſa rougeur ne fit qu'augmenter ſa beauté ; cependant elle répondit : » Depuis quand, Celion, m'en voulez-vous ? Il y a long-temps que je vous » veux du bien, dit le berger, & cette » volonté n'aura d'autres bornes que celle » de ma vie. » Alors, la bergere baiſſant la tête de ſon côté, lui dit : » Je ne doute » point de votre amitié, & je la reçois de » la même volonté que je vous offre la » mienne. Que je baiſe cette belle main, » dit alors Celion tranſporté de joye, pour » arrhes de la fidelité avec laquelle je veux » à jamais vous ſervir. » Bellinde comprenant qu'il ſe figuroit ſon affection toute autre qu'elle étoit, lui dit, pour le détromper : » Celion, vous êtes loin de ce » que vous penſez : ſi vous deſirez que je » vous continue l'affection que je vous ai » promiſe, que la vôtre ſe renferme tou» jours dans les bornes de l'honnêteté ; au» trement je romps avec vous, & je vous » proteſte que je ne vous aimerai jamais. » Celion fut ſi étonné qu'il ne ſçut que lui ré-

pondre, ſeulement il ſe jetta à ſes genoux, l'invitant par cette ſoumiſſion à lui pardonner; & l'aſſura enſuite qu'elle pouroit regler ſes ſentimens, puiſqu'elle les lui avoit inſpirez. » Par là, reprit Bellinde, » vous m'engagerez à vous aimer. Belle » bergere, repliqua Celion, telle qu'eſt » mon affection, elle vit, elle ne mourra » qu'avec moi; pour la reduire aux ter- » mes où vous la voulez, il me faut du » temps. Mais je vous jure que je m'étu- » dierai à la regler ſur vos deſirs, & ce- » pendant s'il m'échape quelque action » qui puiſſe vous déplaire, je conſens à » perdre cette amitié dont vous me flat- » tez. » La bergere conſentit d'être aimée à ce prix.

Ainſi commencérent des nœuds qui leur donnerent tant de ſatisfaction, qu'ils durent ſe louer de leur fortune. Quelquefois, ſi le jeune berger étoit retenu ailleurs, il envoyoit à Bellinde ſon frere Diamis, qui croyant ne porter que des fruits, lui rendoit des lettres. Souvent Bellinde lui répondoit, & toujours ſes réponſes étoient gracieuſes. Ils ſe conduiſirent avec tant de circonſpection, qu'Amarante, bien qu'elle fût ſans ceſſe avec eux, n'auroit jamais connu leur intelligence, ſi par hazard elle n'avoit trouvé un billet que ſa compagne avoit perdu.

Juſqu'à ce moment Amarante n'avoit point ſongée à l'amour ; mais qu'il eſt dangereux d'approcher des feux d'une ame bien épriſe ! Dès qu'elle eut vu cette lettre, ſoit qu'elle portât envie à ſa compagne, qu'elle croyoit égaler en beauté, ſoit qu'elle fût en l'âge des deſits, elle ſentit en elle une paſſion violente non pas d'aimer, car l'amour ne vouloit point precipiter ſa victoire, mais d'être aimée & ſervie par quelque berger. Dans ces diſpoſitions elle relut pluſieurs fois le billet, qui étoit conçu en ces termes :

CELION A BELLINDE.

BElle bergere, n'êtes vous pas bien cruelle de vouloir éteindre une flamme que vous même avez allumée ! Pour moi qui cheris plus ce qui vient de vous que ma propre vie, j'ai reſolu de l'emporter avec moi dans le tombeau, eſperant que les dieux touchés enfin de ma patience exciteront quelque jour en vous la pitié que je vous demande, & qu'alors vos rigueurs feront place à de meilleurs ſentimens. Adieu, cruelle, mais pourtant chere. *Celion.*

C'eſt ainſi qu'Amarante avaloit ſans y penſer le doux poiſon de l'amour. Si elle rappelle dans ſa memoire les traits du berger ; ô qu'elle les trouve charmans ! Si elle s'occupe de ſon eſprit, qu'elle le juge admirable ! Que dirai-je encore ? elle le

voit

voit ſi accompli, qu'elle eſtime ſa compagne trop heureuſe d'en être aimée. Les reproches de Celion flatoient ſes deſirs, elle penſoit que Bellinde ne l'aimoit pas encore, & qu'elle pourroit plus aiſément gagner le berger. Mais inſenſée qu'elle étoit, elle ne faiſoit pas reflexion que c'étoit la premiere lettre qu'il lui avoit écrite, & que depuis il pouvoit y avoir bien du changement! L'amitié qu'elle portoit à Bellinde balança quelque temps ſon amour pour Celion, mais l'amour triomphant enfin de l'amitié, elle écrivit de la ſorte au berger.

AMARANTE A CELION.

LA grandeur de votre merite doit excuſer ma démarche, & votre politeſſe recevoir l'amitié que je vous offre. Je me voudrois mal ſi j'aimois quelque choſe qui fût moindre que vous. Si vous refuſez ce que je vous preſente, ce ſera manque d'eſprit ou de courage; l'un ou l'autre ſera auſſi honteux pour vous, que vos refus pour moi.

Elle rendit elle-même ſa lettre à Celion, qui plein de mépris pour elle n'auroit pas daigné lui répondre, ſi l'étroite amitié qui étoit entr'elle & Bellinde ne l'y avoit engagé, mais craignant qu'elle ne lui rendît de mauvais offices auprès de ſa chere Bellinde, il lui envoya cette réponſe par Diamis.

CELION A AMARANTE.

Que ne puis-je accepter la fortune que vous m'offrez ! je me croirois le plus heureux des bergers ; mais belle Amarante, mon cœur n'eſt plus en ma diſpoſition. N'accuſez, s'il vous plaît, ni mon eſprit, ni mon courage, vous ſçavez que la neceſſité ne reçoit point de loi. Je vous ſupplie donc par votre vertu même de vous reduire à la tendre amitié, vous aurez lieu de vous louer de mon retour ; c'eſt tout ce que je puis deſormais, & rien de ce qui ne ſera point impoſſible pour votre ſervice ne me paroîtra difficile.

Une pareille réponſe devoit bien *la détromper* ; mais l'amour eſt ſemblable aux torrens, les digues qu'on leur oppoſe les rendent encore plus impetueux. Elle chercha donc à juſtifier Celion, elle ſe dit à elle-même, qu'il ne devoit pas ſi-tôt abandonner Bellinde, & qu'il ſeroit trop volage, ſi à la premiere ſemonce, il prenoit un autre engagement. Mais elle apprit à ſes dépens qu'elle s'abuſoit. Le berger depuis ce jour ne lui marqua que des mépris. Il la fuyoit, & ſouvent il aimoit mieux s'éloigner de Bellinde, que d'être obligé à voir Amarante.

Ce fut alors qu'elle connut ſur quelle mer elle s'étoit embarquée. On ne la vit plus

avec ſes compagnes, ni danſer ſous l'ormeau, ni cueillir des fleurs. Elle ſe livra tellement à la triſteſſe, qu'elle tomba malade. Sa chere Bellinde vint auſſi-tôt la viſiter, & mena Celion avec elle ; la vue d'un bien qu'Amarante ne pouvoit avoir, en augmentant ſes deſirs, augmenta ſon mal. Le ſoir étant venu, toutes les bergeres ſe retirerent ; il ne reſta que Bellinde, qui étoit veritablement touchée de l'état où elle voyoit ſa compagne ; & lorſqu'elle lui demandoit quel étoit ſon mal, Amarante ne répondoit que par des ſoupirs. Bellinde n'en pouvant rien tirer davantage, ſe ſentit offenſée ; » Je n'aurois jamais » crû, lui dit-elle, qu'Amarante eût pu » me cacher quelque choſe ; je me flatois » d'avoir une amie, mais je conçois main» tenant combien je me ſuis trompée. » Amarante, que la honte ſeule empêchoit de parler, ſe voyant preſſée ſi vivement, réſolut d'éprouver les derniers remedes. Elle ouvrit trois fois la bouche pour s'expliquer, & trois fois les paroles expirérent ſur ſes levres. Tout ce qu'elle put enfin fut de proferer ces mots interompus, en ſe mettant la main ſur les yeux ; parce qu'elle n'oſoit regarder Bellinde. » Ma » chere compagne, lui dit-elle, notre » amitié ne me permet pas de vous rien » celer ; mais helas ! qu'allez-vous enten-

» dre ? Vous me demandez d'où procede » mon mal, ſçachez que c'eſt de l'amour. » A ces mots, vaincue à la fois par la honte & par la douleur, elle tourna la tête de l'autre côté, & gardant le ſilence, elle verſa un torent de larmes. Il ſeroit malaiſé d'exprimer qu'elle fut l'étonnement de Bellinde. Pour enhardir néanmoins ſa compagne à continuer, elle lui dit : » Eſt-» il poſſible qu'une paſſion ſi generale & » ſi ordinaire, vous cauſe tant d'ennuis ? » Nommez donc votre vainqueur. » Alors Amarante reprenant la parole, dit, avec un profond ſoupir. » Helas ! le berger qui » m'a charmée en aime une autre. C'eſt, ré-» pondit-elle, puiſqu'enfin vous le voulez » ſçavoir, c'eſt ce même Celion qui n'adore » que vous ; excuſés ma foibleſſe, oubliez-» là, & laiſſez-moi ſeule me plaindre & » ſouffrir. » Cet aveu fit rougir la ſage Bellinde ; mais bien qu'elle aimât infiniment Celion, elle reſolut de rendre en cette occaſion une preuve bien extraordinaire de ce qu'elle étoit, & ſe tournant vers Amarante : » L'état où je vous vois, » dit-elle, me cauſe une veritable afflic-» tion ; car il ſemble que notre ſexe ne » nous permet pas de donner à l'amour » une ſi grande autorité ; mais je loue les » dieux qui m'envoyent cette occaſion de » vous faire connoître juſqu'où peut aller

» mon amitié. J'aime Celion, pourquoi » le diſſimulerois-je ? & je l'aime autant » que s'il étoit mon frere ; mais je vous » aime auſſi comme ma ſœur. Je veux » donc, & je ſçai qu'il m'obéira, je veux » qu'il vous aime plus que moi, repoſez- » vous-en ſur Bellinde ; lorſque vous ſe- » rez guerie, vous connoîtrez ce qu'elle » étoit capable de faire pour vous.

La nuit qui ſurvint obligea Bellinde à ſe retirer, laiſſant Amarante ſi charmée, qu'en peu de jours elle parut auſſi belle que jamais. Cependant Bellinde cherchoit avec empreſſement l'occaſion de communiquer au berger le deſſein qu'elle avoit pris. Elle le rencontra par hazard dans la grande prairie, où il ſe jouoit avec ſon belier. Cet animal conducteur du troupeau, étoit ſi bien dreſſé, qu'on eût dit qu'il entendoit la voix de ſon maître. La bergere voulut eſſayer, s'il lui obéiroit comme à Celion, & le trouvant encore plus prompt à ce qu'elle exigeoit de lui, elle s'éloigna de la troupe, & dit au berger : » Que penſez-vous de l'obéiſſance que me » rend votre belier ? N'en ſoyez pas » ſurpriſe, répondit Celion, par toutes les » chanſons qu'il m'a entendu chanter, il » a dû apprendre que j'étois plus à vous » qu'à moi, tel qu'il eſt, que je vous ſe- » rois obligé, ſi vous daigniez l'accepter !

» Vous expliquez bien ingenieuſement ſa » docilité, dit la bergere ; mais je ne le » recevrai point, il perdroit trop au chan- »ge ; d'ailleurs je veux bien faire une autre » épreuve de ce que je puis ſur vous. Com- » mandez ſeulement, dit le berger, & » vous connoîtrez ſi je ſçai vous obéir. » Bellinde crut avoir trouvé l'occaſion qu'elle cherchoit ; elle pourſuivit donc ainſi : » Dès le jour que vous m'aſſurâtes de vo- » tre affection, je me flatai que vous étiez » ſincere, & je commençai de vous prefe- » rer à tous nos bergers. Mes ſentimens » n'ont point changé, rien ne pourra les » alterer, & je les emporterai avec moi » dans le tombeau. » Celion ne pouvant comprendre à quoi tendoient ces diſcours, répondit qu'il attendoit la volonté de ſa bergere, avec une impatience mêlée de joye & de crainte ; de joye, parce qu'il n'imaginoit rien de plus agréable que de lui obéir, & de crainte, parce qu'il ignoroit de quoi il étoit ménacé ; qu'au reſte, la mort même ne lui paroîtroit point amere, ſi il la recevoit par ſes ordres. » Puiſ- » que je ne ſçaurois douter, ſans injuſtice, » de votre ſincerité, continua la bergere, » je conjure Celion par toute ſon amitié » pour Bellinde, de lui obéir en cette oc- » caſion. Je ne veux pas lui commander des » choſes impoſſibles, moins encore lui

» défendre de m'aimer ; mais avant que de » m'expliquer, dites-moi ſi votre amitié » a toujours été la même qu'aujourd'hui.» Celion répondit, qu'après de telles aſſurances, il commençoit de bien eſperer, qu'à la verité il avoit aimé la bergere avec les mêmes tranſports & les mêmes deſirs que la jeuneſſe produit ordinairement dans les cœurs bien épris ; mais que depuis les ordres abſolus qu'elle lui avoit donnés, il avoit tellement réduit ſa paſſion dans les bornes de l'amitié, qu'il ne croiroit point offenſer une ſœur, en l'aimant de la ſorte. » Mon frere, pourſuivit Bellin- » de, car je vous regarderai comme tel » tout le reſte de ma vie, jamais au- » cune de vos actions ne m'a touchée au- » tant que celle-ci ; mais c'eſt trop vous » tenir en ſuſpens : ce que j'exige de vous, » c'eſt que me conſervant l'amitié que » vous me portez, vous donniez votre » amour à une des plus charmantes berge- » res du Lignon. Ce diſcours a peut-être » de quoi vous ſurprendre ; mais ſi vous » conſiderez que la bergere dont je parle » vous veut pour époux, & qu'elle eſt » après vous, ce que j'ai de plus cher, je » m'aſſure que votre étonnement ceſſera.» Quel penſez-vous, belle nymphe, que de- vint Celion ; dans le trouble où il étoit, il put à peine proferer ces paroles :

» Ah cruelle Bellinde ! ne m'avez-vous » juſqu'ici conſervé le jour, que pour me » le ravir avec tant d'inhumanité ? O com- » mandement injuſte, & barbare ! . . . » Helas, permettez-moi de mourir, & » de mourir fidele ! ſi ma mort ſeule peut » guerir Amarante, je lui ſacrifie ma vie.» Bellinde fut émue ; mais elle ne changea pas de ſentiment. » Celion, lui dit-elle, » laiſſons ces diſcours ſuperflus. Comment » croirai-je ce que vous m'avez dit, ſi vous » me refuſez la premiere choſe que je vous » aye demandée ? Cruelle, dit incontinent » l'affligé Celion, pourquoi exigez-vous » en preuve de mon amitié, ce qui » n'eſt point en mon pouvoir ? » Peu s'en fallut qu'elle ne cedât à la pitié ; la douleur du berger, & la certitude qu'il lui donnoit de ſon amour, l'auroient ébranlée, ſi elle n'avoit voulu cacher à ſa compagne qu'elle étoit atteinte du même mal. Déja les larmes couloient de ſes yeux ; mais faiſant effort ſur elle même, elle quitta Celion, & lui dit en partant : » Quoiqu'il en » puiſſe arriver, je ne vous verrai jamais » que vous ne m'ayez obéi. » Quiconque a aimé, il pourra juger quel fut en ce moment l'état du malheureux berger. Pendant trois jours entiers il évita toute ſociété ; & ſemblable à un forcené, il alloit ſans deſſein où ſes pas le conduiſoient, lorſqu'enfin

lorſqu'enfin un vieux paſteur qui l'avoit toujours aimé, le tourna de tant de côtés, qu'il lui découvrit ſon cœur. Le vieillard qui avoit ſouvent paſſé par de ſemblables détroits, lui donna de ſages conſeils, & le fit rentrer en lui-même, il lui repreſenta que le remede étoit ſi facile qu'il rougiroit pour Celion, ſi l'on venoit à ſçavoir qu'il ſe fût laiſſé abbatre par un ſemblable accident; qu'au pis aller, il n'avoit qu'à feindre, qu'à diſſimuler. » Cependant, ajoutoit-il, il eſt bien que vous » ayez reſiſté d'abord, car la bergere croira que votre amour eſt extrême, & cette idée vous l'attachera davantage; mais » après la reſiſtance que vous lui avez inutilement oppoſée, croyez-moi, feignez, » pour la ſatisfaire, d'executer ce qu'elle » vous a commandé.» Celion ſe rendit enfin aux conſeils du paſteur; mais avant que de les pratiquer, il écrivit ces mots à Bellinde.

CELION A BELLINDE.

SI j'avois merité le traitement que je reçois de vous, j'aimerois mieux mourir que de l'endurer. Cependant puiſque je me ſuis donné à vous ſans reſerve, il eſt juſte que vous puiſſiez diſpoſer abſolument de moi. J'eſſayerai donc de vous obéir; mais ſouvenez-vous que cette contrainte me ſera plus douloureuſe que

la mort ; abregez-la donc, inexorable bergere, s'il vous reſte encore, non pas quelqu'étincelle d'amitié, mais quelque ſentiment de compaſſion.

Bellinde ſentit que ces diſcours partoient d'une extrême affection ; & perſiſtant neanmoins dans ſon deſſein, elle aſſura ſa compagne que dès qu'elle ſeroit guérie, Celion commenceroit à la voir ; cette heureuſe nouvelle hâta ſa guériſon. Le berger au contraire ne pouvant ſupporter la violence qu'il étoit obligé de ſe faire, dépériſſoit à vue d'œil ; on pouvoit à peine le reconnoître. Bellinde, loin de revoquer une loi ſi cruelle, reſolut, parce qu'elle jugea qu'Amarante avoit encore quelque ſoupçon de leur intelligence, d'engager ſi bien les affaires, que ni l'un ni l'autre ne pût ſe dédire.

Un jour Bellinde voulant ſonder le pere du berger, lui propoſa Amarante pour être la compagne de ſon fils. Celui-ci penſant que Celion aimoit veritablement la bergere, gouta cette propoſition, & déja le mariage étoit fort avancé, ſans que l'infortuné Celion fût inſtruit de ce qui ſe paſſoit. Mais quand il en eut connoiſſance, il alla trouver Bellinde, qu'il accabla de reproches, & courut auſſi-tôt vers ſon pere, à qui il tint à peu près ce diſcours :

» Je ſerois au deſeſpoir de vous deſobéir » jamais, moins en cette occaſion qu'en » toute autre. Je vois que vous me deſti- »nez Amarante; vous n'ignorez pas quelle » eſt ma paſſion pour la bergere ; mais » permettez-moi de vous dire que je ne » l'aimerois point pour ma femme, & ne » me commandez pas, je vous ſupplie, de » vous en dire les raiſons. » Le pere ſe figura qu'il avoit reconnu quelque défaut dans Amarante, & lui ſçut gré de l'empire qu'il prenoit ſur ſa paſſion. Ainſi la partie fut rompue ; & pluſieurs ayant ſçu les propoſitions qui s'étoient faites, il ne put s'empêcher d'en dire quelque choſe à ſes amis les plus intimes, & ceux-ci repetant à d'autres ce qu'ils avoient entendu, Amarante en fut informée. Elle s'affligea beaucoup au commencement ; mais conſiderant depuis en elle-même combien elle étoit inſenſée de vouloir ſe faire aimer par force, elle oublia inſenſiblement le berger, & ſaiſit la premiere occaſion qui ſe preſenta d'un autre mariage. Voilà nos amans bien ſoulagés ; heureux, ſi en ſortant d'un abîme, ils n'étoient pas retombés dans un autre.

Bellinde étoit déja nubile, & Philemon ſongeoit à la marier, pour avoir en ſa vieilleſſe la conſolation de ſe voir renaître dans ſes petits enfans. Celion lui

auroit bien convenu, mais Bellinde qui fuyoit le mariage, ayant défendu au berger d'en parler, celui-ci ne fit aucune démarche, & Philemon remarquant ſa froideur ne voulut point lui offrir ſa fille. Cependant Ergaſte berger vertueux & d'honnête famille la fit demander, & celui qui traita cette affaire la mena ſi ſecretement, que la promeſſe du mariage fut auſſi-tôt ſçue que la propoſition. Car Philemon qui comptoit ſur l'obéïſſance de ſa fille avoit donné ſa parole, & ne l'en avertit qu'après. Elle ne ſçut d'abord à quoi ſe reſoudre; neanmoins ce jeune courage que les diſgraces n'avoient jamais abbatu ſe releva incontinent; mais quand elle *conſidera* qu'elle alloit perdre Celion pour toujours, elle ne put retenir ſes larmes. Elle avoit promis au berger de l'avertir, lorſqu'elle ſe verroit contrainte de ſonger au mariage, afin qu'il la demandât à Philemon. Elle lui donne donc avis de ce qui ſe paſſe. Dès qu'il eut cette permiſſion ſi deſirée, il ſollicita de ſorte ſon pere, que le même jour il en parla à Philemon; mais il n'étoit plus temps. O dieux, que de regrets quand il connut ſa diſgrace! Il ſortit de ſa cabane, & ne ceſſa point de courir qu'il n'eût trouvé la bergere. En l'abordant, il ne put parler; mais ſon viſage lui dit aſſés quelle avoit

été la réponſe de Philemon. Et quoiqu'elle fût auſſi dépourvue que lui de conſeil & de force pour ſupporter ce nouveau malheur, elle voulut montrer de la fermeté, & pourtant ne pas paroître inſenſible à la douleur du beger ; elle lui demanda donc à quoi aboutiroit la démarche qu'il venoit de faite. Il lui rendit en propres termes la réponſe de Philemon, & y ajouta tant de plaintes & tant de regrets, qu'elle eût été plus dure qu'un rocher, ſi elle n'avoit été émue. Cependant elle fit effort, ſur elle-même, & lui dit : » Qu'eſt devenu ce courage à l'épreuve, » diſiez-vous, de tous les accidens, ex» cepté de mon inconſtance ? Croyez-vous » que rien puiſſe affoiblir mon amitié pour » vous ; & ne ſentez-vous pas que vos » plaintes ne ſçauroient produire d'autre » effet que de donner mauvaiſe opinion » de nous ? Epargnez-moi des ſoupçons » injurieux, & que je n'ai évités qu'avec » des précautions exceſſives ; & puiſqu'il » n'y a point d'autre remede, armez» vous de patience à mon exemple, peut» être que les dieux attendris en notre fa» veur, feront tourner les choſes plus à » notre ſatisfaction, que nous n'oſerions » maintenant l'eſperer. De mon côté, j'eloi» gnerai notre malheur autant que je le » pourrai ; mais s'il eſt inévitable, pre-

» nons l'un & l'autre une genereuſe re-
» ſolution. » Ces derniers mots penſe-
rent le deſeſperer; il crut que ce grand
courage procedoit de peu d'amitié. » De-
» vois-je eſperer, répondit-il, que vous
» prendriez le ſoin de me raſſurer ainſi?
» Voilà donc le ſalaire de mes ſervices? Je
» dois ne point m'affliger de vous voir entre
» les bras d'un autre? Ah! bergere, de
» quel œil verrez-vous ce nouvel amant?
» Vous dont les yeux m'ont tant de fois
» juré qu'ils n'aimeroient que Celion? Eh
» bien, vous m'ordonnez de vous quit-
» ter; je vous obéirai; mais ſçachez que
» je ne ſurvivrai pas long-temps à votre
» infidelité. Je loue la fortune de ce qu'el-
» le m'a ſuſcité tant d'occaſions de vous
» prouver mon amour, que vous n'en
» ſçauriez douter; encore, ne ſerois-je
» pas content de moi, ſi ce dernier mo-
» ment qui me reſte, je ne l'employois à
» vous en aſſurer. Puiſſent les dieux benir
» cette nouvelle chaîne; & vous combler
» d'autant de biens, que vous me cauſez
» de maux! Vivez heureuſe avec Ergaſte,
» & recevez-en autant de ſatisfaction, que
» j'avois la volonté de vous en procurer, ſi
» mes jours avoient été plus longs. Que ce
» nouvel amour plein des plaiſirs que
» vous me préſagez, vous accompagne
» juſqu'au tombeau, comme je vous aſſure

»que j'emporterai avec moi & ma douleur
» & ma fidelité. » Si Bellinde n'interrompit point un diſcours ſi touchant, c'eſt qu'elle craignit de montrer par ſes larmes le peu de pouvoir qu'elle avoit ſur elle-même. Orgueilleuſe beauté, qui aimoit mieux qu'on lui crût peu de tendreſſe que peu de reſolution ! Mais ſe ſentant aſſés affermie, elle lui dit: »Celion, vous croyez
» peut-être me témoigner votre amour ;
» vous vous trompez. Si vous n'avez pas
» mauvaiſe opinion de moi, comment
» avez-vous pu croire que je vous aimois,
» & penſer maintenant que je ne vous aime plus ? Au nom des dieux témoins de
» notre tendreſſe mutuelle, épargez Bel-
» linde, & ne conjurez pas avec la for-
» tune pour augmenter ſes ennuis. Quelle
» apparence y a-t-il que je préfere à Ce-
« lion, que j'aime plus que ma vie ; à Ce-
» lion, dont l'humeur eſt ſi bien aſſortie
» à la mienne, un Ergaſte qui m'eſt in-
» connu ! Mais avez-vous oublié que je
» vous ai dit mille fois que l'idée même du
» mariage me révoltoit ? Cependant vous
»ne laiſſiez pas de m'aimer. Si vous m'avez
» aimée alors, pourquoi ne m'aimeriez-
» vous pas aujourd'hui ? Un époux me dé-
» fendra-t-il d'avoir un frere que j'aime
» tendrement ? Mon penchant me retient
» trop long-temps auprès de vous, adieu.

» Celion, vivez, aimez Bellinde qui » vous aimera toujours.

A ces mots elle lui donna un baiſer; faveur qu'il n'avoit point encore pu obtenir, & le laiſſa dans un trouble ſi violent, qu'il ne put lui répondre. Quand il fut revenu à lui-même, & qu'il eut compris qu'il n'avoit pas la moindre eſperance de flechir Bellinde, il ſe livra au deſeſpoir, & s'enfonça dans les plus affreuſes ſolitudes, malgré toutes les remontrances de ſes amis. Là il faiſoit entendre jour & nuit des plaintes qui euſſent attendri les rochers; & ſouvent il chantoit ces vers qu'il envoya à ſa bergere.

O ſervices perdus! O rigoureux ſupplice!
Se peut-il qu'en un jour
Un berger inconnu pour jamais me raviſſe
Le fruit de tant d'amour,
Et que moi pour tout prix de cet amour fidele,
Je n'emporte au tombeau qu'une douleur mortelle?
Vous m'aimâtes jadis; mais enfin que me vaut
Cette ancienne tendreſſe,
Si tandis qu'à mes yeux un autre vous careſſe,
Pour ſurcroît il me faut

Enſevelir toujours dans un profond ſilence
Les cruels déplaiſits qui laſſent ma conſtance ?

Mais, ó foible raiſon, le devoir, dites-vous,
Par ſes loix m'a contrainte ;
Et quel devoir plus fort, & quelle loi plus ſainte
Imaginer pour nous,
Que la foi ſi ſouvent & reçue, & donnée,
Sur les autels ſacrés du dieu de l'hymenée ?
Puiſſe, me diſiez-vous, ſécher dans le moment
Ma main comme parjure,
Si Bellinde jamais peut ſe faire l'injure
De prendre un autre amant ?
O cruel ſouvenir de mon bonheur paſſé
Que n'êtes-vous, helas pour toujours effacé!

Mais quand il eut appris que les articles étoient ſignés, ce fut alors que toute ſa raiſon l'abandonna tellement, qu'il ſe mit pluſieurs fois en chemin pour tuer Ergaſte. Cependant, lorſqu'il étoit près de lui porter le coup mortel, un reſte de conſideration pour Bellinde lui faiſoit craindre de l'offenſer. Il lui écrivoit ſouvent des lettres ſi pleines de reproches & d'amour, qu'elle ne pouvoit les lire, ſans les mouiller de ſes larmes. Entr'autres il lui envoya celle-ci.

CELION A BELLINDE.

FAut-il inconſtante bergere, que ſans vous aimer, je ſouffre tant à vous ſçavoir entre les bras d'un autre? Les dieux ne veulent-ils point me punir, de vous avoir plus aimée que je ne le devois, ou plus tôt n'eſt-ce point que je me figure de ne vous aimer plus, & que pourtant je vous aime autant que jamais? Mais pourquoi vous aimerois-je, puiſque vous ne pouvez être à moi? Pourquoi auſſi ne vous aimerois-je pas, puiſque je vous ai tant aimée? Non, je ne dois point vous aimer, vous êtes trop inſenſible & trop ingrate. Cependant, ſi vous êtes Bellinde, Celion peut-il ſe défendre de vous aimer? Vous aimai-je donc, ou ne vous aimai-je point? Jugez en vous même, bergere: pour moi, dans le trouble où je ſuis, je connois ſeulement que je ſuis l'homme du monde le plus affligé.

Lorſque Bellinde reçut cette lettre, elle cherchoit à lui faire tenir une des ſiennes, pour le détourner, s'il étoit poſſible de la vie étrange qu'il menoit, perſuadée qu'elle donnoit lieu à des diſcours qui lui étoient injurieux. Sa lettre étoit conçue en ces termes:

BELLINDE A CELION.

JE ne puis ſupporter davantage le tort que nous fait votre étrange façon de vivre. Quel tranſport vous empêche de voir qu'en faiſant connoître au reſte du monde que vous mourez d'amour pour moi, vous m'obligez pourtant à croire qu'en effet vous ne m'aimez point ? car ſi vous m'aimiez, voudriez vous me déplaire ? Et ne ſçavez-vous pas que la mort me toucheroit moins que l'opinion que vous donnez de notre amitié ? Je vous conjure donc, mon frere, par ce nom qui doit vous rendre mes interêts chers, de ceſſer vos plaintes qui me deſhonorent, ou de vous éloigner du moins, enſorte que ceux qui les entendront, ne connoiſſant point mon nom, partagent vos ennuis, ſans jetter ſur moi des ſoupçons injurieux. Si vous me donnez cette ſatisfaction, j'attribuerai à l'excès de votre amour, votre conduite paſſée; & cette conſideration obligera Bellinde à conſerver le ſouvenir d'un frere qui l'aime, & qu'elle aime parmi les cruels ennuis qu'elle reſſent.

L'amour de Celion pour la bergere lui ouvrit enfin les yeux. Il ſe détermine à s'éloigner, il diſpoſe en ſecret ſon voyage, & la veille de ſon départ, il écrit à Bellinde qu'il veut lui obéir, & qu'afin de partir avec quelque ſorte de conſolation,

il la ſupplie de lui procurer le moyen de prendre congé d'elle. La bergere qui l'aimoit ſincerement, ne voulut pas lui refuſer ce qu'il demandoit, bien qu'elle prévît que cet adieu ne feroit qu'augmenter ſes ennuis. Elle lui donna donc rendez-vous pour le lendemain matin à la fontaine des ſicomores.

A peine l'aurore commençoit à paroître, lorſque Celion ſortant de ſa cabane avec ſon troupeau, le pouſſa droit vers la fontaine ; là il ſe couche ſur le gazon, & les yeux ſur le cours de l'onde, en attendant ſa bergere, il s'occupe de ſes malheurs. Que ces petits flots qui ſe renouvellent ſans ceſſent, ſont bien, diſoit-il, une fidele image de mes ennuis ! Ainſi qu'eux, mes ennuis ſe ſuccedent les uns aux autres, & renaiſſent continuellement dans mon cœur.

Pendant qu'il s'entretenoit de la ſorte en lui-même, & que ſans y penſer il proferoit pluſieurs paroles, Bellinde qui n'avoit point oublié le rendez-vous qu'elle lui avoit donné, vint le trouver, dès qu'elle put écarter ceux qui l'environnoient.

La douleur, malgré le ſoin qu'elle prenoit de la cacher, étoit peinte ſur ſon viſage. Ergaſte qui s'étoit levé de bonne heure pour venir voir la bergere, l'apperçut par hazard ; & remarquant qu'elle

étoit ſeule, & qu'elle cherchoit les ſentiers les plus couverts, il la ſuivit de loin. Il vit qu'elle prenoit le chemin de la fontaine des ſicomores, & que déja un troupeau y paiſſoit. Lui qui étoit tres aviſé, & qui n'ignoroit pas les ſentimens de Celion pour Bellinde, ſoupçonna d'abord que ce pouvoit bien être le troupeau de ſon rival, & que Bellinde alloit le trouver; non toutefois qu'il doutât de ſa vertu; mais il crut aiſément qu'elle ne haiſſoit pas le berger.

Auſſi-tôt qu'il la vit ſous les ſicomores, il prit un long détour, & ſe cachant entre des buiſſons, il apperçut Bellinde aſſiſe ſur les gazons qui formoient une eſpece de ſieges au tour de la fontaine, & Celion aux genoux de la bergere. Dieux! quel fut ſon étonnement! Mais ne pouvant entendre ce qu'ils ſe diſoient, il ſe traîna doucement, & s'approcha tellement d'eux, qu'il n'en étoit ſeparé que par la haye qui comme une palliſſade faiſoit le tour de la fontaine; de ce lieu regardant au travers des feuilles, & prêtant une oreille attentive, il entendit que la bergere lui répondoit: » Où eſt votre courage, Celion, où » eſt votre amour? N'avez-vous pas ſup» porté pour moi de plus grands malheurs » que celui qui nous afflige? Croirai-je » donc que vous m'aimez moins à pre-

» ſent, que vous m'aimiez alors ? Ah que
» plus tôt mes jours ſoient diminués, que
» l'affection que vous m'avez promiſe !
» Et comme juſqu'ici j'ai pû ſur vous tout
» ce que j'ai voulu, faites qu'à l'avenir
» rien ne puiſſe alterer ce pouvoir. » Puis
Ergaſte entendit que Celion repliquoit
ainſi : » Pouvez-vous, bergere, douter de
» mon amour, & de votre pouvoir ſur moi?
» Avez-vous donc oublié toutes les preu-
» ves que je vous en ai rendues ? Vous
» Bellinde, vous revoquer en doute, ce que
» toutes les actions de ma vie ont ſi bien
» établi ! Interrogez Amarante, deman-
» dez-lui ce qu'elle en croit ; interrogez
» le reſpect qui m'a fait taire ; interrogez
» Bellinde elle-même, demandez-lui, ſi
» elle a jamais rien imaginé de ſi difficile
» que mon amour n'ait executé. Mais
» quand pour prix de mon amitié fidele,
» je vous vois entre les bras d'un autre,
» & que je me bannis à jamais de votre
» préſence, helas ! pouvez-vous dire que
» je ne vous aime pas, ou que je veuille
» vous deſobéir ? Vous dites que le cou-
» rage & l'amour me rendront inſenſible
» à ce nouveau malheur : eh ne ſeroit-ce
» pas manquer & de courage & d'amour
» que de le ſouffrir ſans ſe deſeſperer ? O
» bergere, que nous penſons differem-
» ment ! Si mon deſeſpoir vous fait douter

» de mon affection, votre fermeté ne » m'aſſure que trop que vous en manquez » vous-même ; mais dois-je attendre un » meilleur deſtin, puiſqu'un autre que » moi doit vous poſſeder ?

A ces mots, l'infortuné berger tomba ſur les genoux de Bellinde, ſans force & ſans ſentiment. Si la bergere fut vivement touchée, vous pouvez le juger, belle nymphe, puiſqu'elle l'aimoit autant qu'il étoit poſſible d'aimer, & qu'elle étoit obligée de diſſimuler la douleur que lui cauſoit une ſi cruelle ſeparation. Lorſqu'elle crut n'avoir pour témoins que les ſicomores : » Helas ! dit-elle, en joignant » les mains, ô ſouveraine bonté, ou de»livrez-moi de cette miſere, ou rompez les » liens qui m'attachent à la vie. » Baiſſant enſuite les yeux ſur Celion ; » Et toi, » continua-t-elle, trop fidele berger, qui » n'es malheureux que parce que tu m'ai» mes, puiſſent les dieux te donner la ſa» tisfaction que merite ton amour, ou » m'envoyer la mort, puiſque c'eſt moi » ſeule qui cauſe les ennuis que tu reſſens, » & que tu ne merites pas ! » Puis, s'étant tue quelque temps, elle reprit : » O qu'il » eſt difficile de bien aimer, & d'être ſage » tout enſemble ! Je voi bien que mon » pere a fait un choix judicieux en la per» ſonne d'Ergaſte, qui joint le merite aux

» biens de la fortune. Mais, helas ! que
» me ſert d'approuver ſon choix, ſi l'amour
» me défend de l'agréer ? Je ne puis eſpe-
» rer un parti plus avantageux qu'Ergaſte,
» je le ſçai, mais comment pourrai-je me
» donner à lui, ſi déja l'amour m'a don-
» née à un autre ? J'aimai Celion dès le
» berceau, ma tendreſſe s'eſt accrue avec
» moi, & maintenant elle eſt tellement
» empreinte dans mon ame, qu'elle eſt plus
» en mon ame, que mon ame même. O
» dieux pourrai-je m'en dépouiller, ſans
» me dépouiller de la vie ! »

En parlant de la ſorte, elle arroſoit de ſes larmes les mains & la joue du berger, qui revenant peu à peu, lui fit changer & de viſage & de voix. » Berger, lui dit-
» elle, je reſſens votre peine peut-être au-
» tant que vous même, & j'avoue que je
» ne puis douter de votre affection. Mais
» puis-je déſobeïr à qui m'a donné la vie ?
» Et quand l'amour triompheroit du de-
» voir, ſerions-nous heureux, Celion ?
» Pouriez-vous, ſi vous m'aimez, avoir la
» moindre ſatisfaction, en me voyant
» pour jamais livrée aux regrets les plus
» amers ? Et pouvez-vous croire que ma
» déſobéiſſance, & l'opinion que je don-
» nerois de notre vie paſſée, me laiſſât
» un moment de repos ? Armez-vous plus
» tôt de courage, ô berger, & puiſque

notre

» notre amour, tout violent qu'il eſt, ne » nous a rien fait commettre contre notre » devoir, ne ſouffrons pas qu'il dégenere ; » d'ailleurs la plainte eſt ſuperflue, où il » n'y a point de remede. Il eſt conſtant » que mon pere m'a donnée à Ergaſte, & » qu'Ergaſte ſeul peut me rendre à mon » pere ; jugez de quelle eſperance nous » devons nous flater. Il eſt vrai que j'avois » diſpoſé de mon amour, avant que mon » pere diſpoſât de moi ; auſſi je vous jure, » & j'en atteſte les dieux, que je vous ai- » merai juſqu'au tombeau. Le ciel m'a » donnée à un pere, ce pere a donné mon » corps à un mari. Je n'ai pu contredire » ni le ciel, ni mon pere ; mais ni mon » pere, ni le ciel, ni mon époux ne m'em- » pêcheront jamais d'avoir un frere que » j'aime, ainſi que je l'ai juré.

A ces mots, prévoyant bien que Celion recommenceroit à ſe plaindre, elle ſe leva, & lui baiſant le front, elle lui dit : » A- » dieu berger, puiſſe le ciel vous accorder » en votre voyage autant de ſatisfaction » que vous m'en laiſſez peu en l'état où je » ſuis. » Celion n'eut ni la force de lui répondre, ni le courage de la ſuivre ; il ſe leva ſeulement, & l'accompagna tant qu'il put des yeux ; mais lorſque les arbres lui en eurent dérobé la vue, en verſant des larmes, & pouſſant des ſoupirs, il courut

d'un autre côté, ſans ſouci ni de ſon troupeau, ni de ce qu'il laiſſoit dans ſa cabane.

Ergaſte qui avoit entendu tous leurs diſcours, admira le courage & la vertu de la belle & ſage Bellinde, & frapé d'une amitié ſi tendre, il crut qu'il y auroit à lui de l'indignité, s'il cauſoit la ſeparation de ces deux amans ; & que le ciel n'avoit permis qu'il fût témoin de cet adieu, que pour lui faire comprendre la faute qu'il alloit commettre ſans le vouloir. Dans cette reſolution, il ſe met à ſuivre le berger ; mais il étoit déja ſi éloigné qu'il ne put l'atteindre, & penſant le trouver en ſa cabane, il s'y rendit par *le* ſentier le plus court. Ses pas furent inutiles : Celion avoit pris une route differente. Il s'en étoit allé ſans parler à qui que ce ſoit, & durant pluſieurs jours il erra ſans autre deſſein que de fuir les hommes, ſe nourriſſant des fruits ſauvages qu'en ſa faim extrême il cueilloit dans les bois. Ergaſte après l'avoir cherché en vain pendant deux jours vint trouver Bellinde, pour ſçavoir d'elle le chemin qu'il auroit pris ; & par hazard il la trouva dans le même lieu où les deux amans s'étoient quittés. Elle étoit ſeule ſur les bords de la fontaine, repaſſant en elle même le nouveau malheur qui lui étoit arrivé, & dont le ſouvenir

lui arrachoit des larmes. Ergaſte qui l'avoit apperçue de loin, étoit venu exprès pour la ſurprendre, mais voyant ſes pleurs tomber comme deux ſources dans la fontaine, il en eut tant de pitié, qu'il jura de ſoulager inceſſamment ſa douleur. Il s'avance donc tout à coup vers la bergere, & la ſalue. Bellinde mit promptement ſes mains dans l'eau, & ſe les porta toutes mouillées au viſage, de façon que ſi Ergaſte n'avoit vu couler ſes larmes, il n'auroit point reconnu qu'elle pleuroit, & ce qui lui fit davantage admirer ſa vertu, c'eſt qu'en même temps elle prit un air riant. » Je me croyois ſeule en ces lieux, » dit elle, gentil berger; mais je vois bien » que le ſujet qui m'y a amenée, vous y » amene auſſi, & que vous venez pour » vous y rafraîchir comme moi. En verité » voici la meilleure ſource & la plus fraîche qui ſoit dans la plaine. Belle & ſage » bergere, répondit Ergaſte en ſouriant, » il eſt vrai que le même motif nous a » conduit ici l'un & l'autre; mais quand » vous dites que c'eſt pour nous rafraichir » que nous y ſommes venus, pardonnez » ſi je vous cøntredis. Pour moi, dit la » bergere, je puis bien m'être trompée en » ce qui vous regarde; mais permettez-» moi de vous dire, qu'en ce qui me re-» garde, moi, perſonne ne peut en être

» mieux inſtruite que moi-même. Je vous » l'accorde, reprit Ergaſte, mais vous ne » me ferez pas avouer pour cela que vous » ſoyez venue ici ſeulement pour vous ra- » fraichir. Quel motif donc penſez-vous » qui m'y ait amenée, repartit la bergere?» En même temps elle porta ſa main ſur ſon viſage, feignant de ſe froter les ſourcils, mais en effet pour cacher ſa rougeur. Ergaſte s'en étant apperçu, & voulant la tirer d'inquietude, il répondit de la ſorte: » Belle & diſcrete bergere, ne diſſimulez » plus avec Ergaſte, il ſçait ce que vous » avez de plus ſecret dans l'ame; & pour » vous convaincre que je ne parle point » à l'aventure, je vous dis qu'en ce mo- » ment vous rappelliez avec douleur le » dernier adieu que ſur ces mêmes bords » vous avez dit à Celion. Moi, dit-elle, » incontinent, toute ſurpriſe? Oui vous- » même, répondit Ergaſte; mais ne vous » affligez point de ce que j'ai penetré votre » ſecret. Je ſçai que Celion eſt à vous dès » l'enfance, je ſçai avec quelle honnêteté » il vous a toujours recherchée, avec quel- » le affection il perſevere depuis ſi long- » temps, combien vous l'aimez vous-mê- » me, & combien votre affection eſt ver- » tueuſe. La connoiſſance de toutes ces » choſes me fait deſirer la mort, plus tôt » que de contribuer à votre ſeparation.

» Ne penſez pas que ce ſoit la jalouſie qui
» me faſſe tenir ce langage, jamais je ne
» ſoupçonnerai la vertu de Bellinde ; d'ail-
» leurs j'ai entendu les ſages diſcours
» qu'elle a tenus à Celion. Ne penſez pas
» encore que je ne ſois bien perſuadé qu'en
» vous perdant je fais une perte irrepara-
» ble ; mais ſi je vous rens à qui vous de-
» vez être, c'eſt, ô ſage Bellinde, que je
» ne veux point acheter mon bonheur au
» prix du vôtre, & que je me croirois cou-
» pable envers les hommes & les dieux,
» ſi je pouvois rompre une ſi vertueuſe &
» ſi belle amitié. Je viens donc ici pour
» vous dire, que je veux bien me priver
» de la meilleure alliance que je puſſe fai-
» re, pour vous remettre en liberté, &
» vous rendre le contentement que le mien
» vous ôteroit : heureux d'avoir pu con-
» tribuer à la ſatisfaction de Bellinde. Seu-
» lement je vous demande avec la derniere
» inſtance d'être reçu pour tiers dans vo-
» tre amitié, & que vous m'accordiez les
» ſentimens que vous deſtiniez à Celion,
» ſi vous aviez épouſé Ergaſte.

Qui pourroit, belle nymphe, exprimer la joye de la bergere ; elle prit Ergaſte par la main, elle l'aſſura de toute ſa reconnoiſſance, elle lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé entr'elle & Celion, enfin après des remercimens mille fois repetés, elle

le ſupplia d'aller lui-même chercher le berger. Telle eſt ſon obſtination, diſoit-elle, qu'il ne reviendra pour autre perſonne que pour vous, parce qu'il ſe figureroit que ce ſeroit un artifice pour le ramener. Ergaſte qui vouloit ſerieuſement achever ce qu'il avoit commencé, reſolut de partir dès le lendemain avec Diamis frere de Celion, & promit à Bellinde qu'il ne reviendroit point ſans lui.

Ils partirent donc en ce deſſein, après avoir imploré par un ſacrifice l'aſſiſtance de Thautates, & prirent le chemin qui s'offrit à eux ; mais ils euſſent cherché long-temps en vain, ſi Celion guidé par ſa fureur, n'avoit reſolu de revenir en Foreſt, pour tuer Ergaſte, & du même glaive ſe percer aux yeux de Bellinde. Il s'étoit donc mis en chemin, mais ſi affoibli par ce qu'il ne prenoit d'autre nourriture que des herbes & des fruits ſauvages, qu'à peine il pouvoit marcher. Un jour qu'il étoit excedé de fatigues, il s'étoit couché ſous des arbres qui ombrageoient une fontaine, & s'y étoit endormi. La fortune qui avoit épuiſé ſur lui toute ſa rigueur, adreſſa les pas des bergers en ce même lieu. Diamis qui par hazard marchoit le premier, reconnut à l'inſtant ſon frere, & tournant doucement en arriere, il en avertit Ergaſte. Celui-ci tranſporté de joye vouloit

l'embraſſer, mais Diamis le retint, en lui diſant : » Ne precipitons rien ; ſi nous » diſons tout d'un coup à mon frere ce qui » nous amene, il mourra de plaiſir, ju- » gez-en par ſa douleur preſente. Je croi » donc qu'il vaut mieux que je le prepare » à nous entendre ; je lui apprendrai en- » ſuite cette heureuſe nouvelle, & par ce » qu'il ne me croira pas, vous viendrez la » lui confirmer. »

Ergaſte approuvant cet avis, ſe cacha ſous des arbres, d'où il pouvoit les voir, & Diamis s'avança. Et certes il fut bien inſpiré, car ſi Celion avoit d'abord remarqué Ergaſte, peut-être eût-il attenté à ſa vie. Or en même temps que Diamis s'approchoit, ſon frere s'éveilla, & recommença ſes plaintes ordinaires. Diamis qui ne vouloit point le ſurprendre, après avoir écouté quelque temps, fît du bruit exprès, afin qu'il tournât les yeux de ſon côté. Et lorſqu'il s'apperçut qu'il le regardoit d'un air étonné, il s'avança doucement, & lui parla de la ſorte, après l'avoir ſalué : » Je benis le ciel, mon fre- » re, de ce qu'il a permis que je vous » trouvaſſe ſi à propos pour m'acquiter » du meſſage dont Bellinde m'a chargé. » Bellinde, s'écria-t-il, eſt-il poſſible » qu'entre les bras d'Ergaſte, elle ait quel- » que ſouvenir de Celion ? Ergaſte, re-

» partit Diamis, n'eſt point l'époux de » Bellinde, & ſi vous avez quelque pru- » dence, il ne le ſera jamais. Quelle pru- » dence, repliqua Celion, peut changer » les évenemens arrêtés par le deſtin? Le » deſtin, ajouta Diamis, ne vous eſt pas » ſi contraire que vous le croyez. Ergaſte » refuſe Bellinde, & pour que vous n'en » doutiez pas, il vient lui-même vous en » aſſurer. »

A ces nouvelles ſi peu attendues, Celion demeura quelque temps ſans rien dire, & reprenant enſuite la parole: » Mon frere, » dit-il, ne me trompez-vous point? Je » vous jure, répondit Diamis, par Thau- » tates, & par tout ce que nous avons de » plus ſacré, que je dis vrai, & qu'Ergaſte » vous le confirmera bien-tôt. Préparez- » vous ſeulement à le remercier du bien » qu'il vous fait; car je le vois qui » vient à nous. » Incontinent Celion ſe leve, & court embraſſer Ergaſte; mais quand il eut appris de ſa bouche qu'il lui cedoit Bellinde, il ſe mit à ſes genoux, & vouloit lui baiſer les mains. Je ne vous repeterai point, belle nymphe, tout ce qu'ils ſe dirent de touchant, je vous dirai ſeulement que quand ils furent de retour, Ergaſte donna Bellinde à Celion, qu'avec le conſentement de ſon pere, il la lui fit épouſer. Que pour toute reconnoiſſance il

exigea

exigea d'être reçu en tiers dans leur amitié, & que lui même ſe donnant entierement à eux, il ne voulut point ſe marier.

Voilà ce que vous avez deſiré ſçavoir de leur fortune ; ils vécurent heureux, tant que les dieux leur permirent de vivre enſemble. Peu de temps après ils eurent un fils, à qui par conſideration pour Ergaſte, ils donnerent ſon nom ; mais ce malheureux enfant fut perdu dans le cruel pillage que firent quelques étrangers, & depuis on n'en a point eu de nouvelles. Quelques années après il leur nâquit une fille qu'ils nommérent Diane. Mais ni Celion ni Ergaſte ne jouirent long-temps du plaiſir de voir cet enfant, car ils moururent bien-tôt après, & tous deux le même jour. Et cette Diane dont vous m'avez demandé des nouvelles eſt celle-là même qui dans notre hameau eſt tenue pour une des plus belles & des plus ſages bergeres de Foreſt.

L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE ONZIE'ME.

CELADON s'entretenoit de la ſorte avec Sylvie, pendant que Leonide & Galatée parloient des nouvelles que leur avoit apportées Fleurial ; car auſſitôt que la nymphe apperçut Leonide, elle lui dit en ſecret d'empêcher que Fleurial ne vît le berger ; car, ajoutoit-elle, il eſt ſi devoué à Lindamor, & » ſi ſimple d'ailleurs qu'il lui raconteroit » tout ce qu'il auroit vû ; occupez-le » donc pendant que je lirai mes lettres. » A ces mots, Leonide emmenant Fleurial, lui demanda quelles nouvelles il apportoit, » d'admirables, répondit-il, & telles

» que vous & Galatée pouvez les deſirer.
» Clidaman eſt en parfaite ſanté, & Lin-
» damor s'eſt extrêmement diſtingué en
» là bataille qui s'eſt donnée ; mais un
» jeune homme à qui on a refuſé la porte,
» & qui vouloit parler à Sylvie, vous
» inſtruiroit bien mieux de toutes les par-
» ticularités du combat. Il en vient, &
» moi j'ai pris ces lettres chés ma tante,
» où un des gens de Lindamor qui les a
» apportées, attend la réponſe. Ne ſçais-
» tu point, dit la nymphe, ce qu'il veut
» à Sylvie ? Non, répondit-il, car il n'a
» jamais voulu s'expliquer. » En même temps la nymphe allant à la porte, reconnut d'abord le jeune homme, pour l'avoir vû pluſieurs fois avec Ligdamon ; ce qui lui fit juger qu'il apportoit à Sylvie de ſes nouvelles ; & ſçachant combien ſa compagne étoit myſterieuſe, elle feignit de méconnoître le meſſager, & lui dit ſeulement qu'elle avertiroit Sylvie. Puis tirant encore Fleurial à part : » Tu n'igno-
» res pas, lui dit-elle, le malheur qui eſt
» arrivé à Lindamor. Lui malheureux,
» répondit Fleurial ! lui qui reviendra
» ſi couvert de gloire qu'Amaſis n'oſera
» lui refuſer Galatée ! O Fleurial, ſi tu
» ſçavois ce qui ſe paſſe, tu conviendrois
» que ſon voyage lui coûtera la vie ! Et
» ne penſe pas qu'il y ait du remede, s'il

» ne vient de toi. S'il peut venir de moi, » répondit Fleurial, tenez-le pour aſſuré, » car il n'eſt rien que je ne faſſe pour Lin- » damor. Sois ſecret, ajouta la nymphe, » & ce ſoir je t'en dirai davantage, mais » pour le preſent il faut que je ſçache ce » qu'il nous mande. Voici, dit-il, une let- » tre qu'il vous écrit. » Leonide la prit, & la lut incontinent.

LINDAMOR A LEONIDE.

L'Abſence n'a point diminué mon amour : heureux s'il en eſt de même de celle que j'adore. Ma fidelité me fait tout eſperer, & ma fortune me fait tout craindre ; cependant la prudence de Leonide me raſſure. Songez donc à ne point tromper mes eſperances, & à ne rien faire qui ſoit contraire à notre amitié.

Retire-toi maintenant, dit la nymphe, & revien demain de bonne heure, » je » t'apprendrai une hiſtoire qui pourra te » ſurprendre. » La-deſſus elle appella le jeune homme qui vouloit parler à Sylvie, & le conduiſit juſque dans l'anti-chambre de Galatée, qui lui fit lire la lettre qu'elle venoit de recevoir. Elle étoit conçue de la ſorte.

LINDAMOR A GALATE'E.

NI les horreurs de la guerre, ni l'abſence, rien ne peut effacer de mon ſouvenir la déeſſe que je ſers. Mon eſprit vole ſans ceſſe au bien heureux ſéjour, où en vous quittant je laiſſai toute ma gloire. Je vous preſente tous les ſuccès dont les armes m'ont favoriſé, comme à la divinité de qui je les tiens. Si vous les agréez comme vôtres, la renommée vous les donnera de ma part, ainſi qu'elle me l'a promis, comme vous, madame, vous m'avez promis de me continuer vos bontés.

» Que me font à moi ſes victoires, dit » Galatée, il m'obligeroit bien davanta- » ge s'il m'oublioit. Si vous ſçaviez, ma- » dame, dit Leonide, quels ſont ſes ex- » ploits, vous ne balanceriez pas à le pre- » ferer à un berger, & à un berger qui ne » vous aime point, & que vous voyez re- « gréter une bergere. Vous croyez peut- » être, madame, que je cherche à vous » en impoſer. En doutez-vous, répondit » incontinent Galatée ? Cependant, ajou- » ta Leonide, je jure par tout ce qu'il y a » de plus ſacré, que j'ai entendu Climan- » te & Polemas raconter tous les artifices » qu'ils ont employés. Tous vos diſcours » ſont inutiles, dit Galatée, le ſort en eſt » jetté. Je vous obéirai, madame, reprit

» Leonide ; mais, ſi j'oſe vous le dire
» encore, que prétendez-vous faire de
» ce berger ? Je veux qu'il m'aime ſeu-
» lement, dit la nymphe ; je laiſſe le reſte
» dans l'obſcurité de l'avenir. Mais, pour-
» ſuivit Leonide, bien que l'avenir nous
» ſoit inconnu, il faut pourtant avoir
» quelque but dans ſes deſſeins. Je le croi,
» dit Galatée, excepté en amour ; pour
» moi je n'en veux point d'autre, ſinon
» qu'il m'aime. Il faut bien, repliqua
» Leonide, qu'il ſoit ainſi ; car ſelon tou-
» tes les apparences, vous n'irez pas l'é-
» pouſer ; & ne l'épouſant pas, que de-
» vient cet honneur ſi cherement conſer-
» vé ? *Mais vous, Leonide*, qui affectez de
» ſi grands ſcrupules, voulez-vous l'épou-
» ſer ? Moi, madame, répondit-elle, je
» vous ſupplie de ne me point croire aſſés
» lâche pour choiſir un berger ? Si jamais
» quelqu'homme a pu me toucher, je vous
» avouerai ingenument, que mon reſ-
» pect pour vous m'a fait combattre mes
» ſentimens. En quelle occaſion, inter-
» rompit Galatée ? Lorſque vous m'or-
» donnâtes, madame, de ne plus ſonger
» à Polemas, dit Leonide. Quoi, repar-
» tit Galatée, vous n'avez point aimé
» Celadon ? Je vous proteſte, madame,
» répondit-elle, que je n'aime Celadon
» que comme mon frere. » La nymphe

diſoit vrai, car depuis le dernier entretien qu'elle avoit eu avec le berger, elle avoit reſolu de ſe reduire à l'amitié: » mais » laiſſons ces diſcours, dit la nymphe, & » ne parlons ni de Celadon, ni de Lindamor, car encore une fois, le ſort en eſt » jetté. Et quelle réponſe, dit Leonide, » ferez-vous à Lindamor ? *Je ne* veux lui » en faire aucune. Pour moi je ſuis bien » determinée à ne me point expoſer à » tous les malheurs qui m'ont été annoncés, ni en ſa conſideration, ni en conſideration de tout autre.

Leonide alors lui dit froidement, qu'un jeune homme étoit là, demandant à parler à Sylvie, & qu'elle croyoit qu'il étoit envoyé par Ligdamon. » Il faut, dit la nymphe, que nous le menions où eſt Sylvie; » car je m'aſſure que Celadon à qui vous » avez raconté leurs amours, ſera charmé d'apprendre ce qu'écrit Ligdamon. » Je le croi, répondit Leonide, mais Sylvie eſt ſi altiere, qu'elle s'offencera, ſi » ce meſſager lui parle en preſence de Celadon même. Il faut la ſurprendre, dit » Galatée; allez ſeulement prevenir le » berger. » Ainſi les nymphes ſortirent, & Galatée reconnoiſſant le meſſager, lui demanda d'où il venoit, & quelles nouvelles il apportoit de ſon maître. » Ma» dame, dit-il, je viens du camp de Me-

» rovée ; quant aux nouvelles de mon
» maître, je ne puis les dire qu'à Sylvie.
» Penſez-vous, dit Galatée, que je vous
» permette de dire à mes nymphes quel-
» que choſe dont on me faſſe un myſte-
» re ? Madame, dit le jeune homme, ce
» ſera en votre preſence, mes ordres le
» portent ainſi, & ſur tout devant Leoni-
» de. Venez donc, dit Galatée; » en même temps elle le fit entrer dans la chambre de Celadon, où déja Leonide avoit donné ſes ordres pour empêcher qu'il ne fût vû. Sylvie parut d'abord ſurpriſe, mais quand elle vit Galatée avec ce jeune homme, elle jugea que Leonide n'avoit point eu d'autre deſſein que de cacher Celadon. Dès qu'elle apperçut Egide (c'étoit le nom du jeune meſſager) elle ſe ſentit troublée, car elle comprit bien qu'il lui diroit des nouvelles de Ligdamon à qui elle ne pouvoit s'empêcher de vouloir quelque bien ; cependant elle ne voulut point prevenir Egide. Mais Galatée s'adreſſant à lui : » Voi-
» là, dit-elle, Sylvie, vous pouvez ache-
» ver votre meſſage ; Madame, dit Egi-
» de, en ſe tournant vers Sylvie ; mon
» maître, le plus fidele ſerviteur que votre
» merite vous ait acquis, m'envoye pour
» vous faire part de ſa fortune ; il ne de-
» mande rien aux dieux pour prix de ſa
» fidelité, que d'exciter votre pitié, puiſ-

» que votre cœur eſt inacceſſible à l'a-
» mour. Comment, dit Galatée, en l'in-
» terrompant, ſe porte Ligdamon ? Ma-
» dame, dit-il, en s'adreſſant à Galatée,
» je vous le dirai, ſi vous daignez m'en
» donner le loiſir ; » puis retournant à Sylvie, il continua de la ſorte :

HISTOIRE
DE LIGDAMON.

APRE'S que Ligdamon eut pris congé de vous, il partit avec Lindamor, le cœur plein de ſi hauts projets, qu'il ſe promit ou de vous plaire par les actions heroïques qu'il feroit, ou de mourir d'une mort glorieuſe, & de vous laiſſer des regrets. Dans cette reſolution ils ſe rendent au camp de Merovée, prince qui a toutes les qualités propres à former un conquerant, & ils arrivent ſi à propos, que le combat devoit ſe donner peu de jours après : tous les chevaliers ſe preparoient à l'envi ; le jour aſſigné les deux armées ſortent de leurs camps, & ſe rangent en bataille. Pour moi qui ne m'étois jamais trouvé en pareille occaſion, j'étois ſi ébloui de l'éclat des armes, & ſi étonné du bruit des trompétes & des tambours,

que je ne ſçavois plus où j'en étois. Cependant je pris une ferme reſolution de ne point abandonner mon maître, les ſoins qu'il a pris de mon enfance m'obligeoient ſans doute à ne le pas quitter, lors que je pouvois lui être ſi utile. Mais ce n'étoit rien au prix de l'étrange confuſion qui ſuivit, quand le ſignal fut donné, & que les bataillons & les eſcadrons ſe mêlérent. Je ne puis vous raconter comment après avoir échapé à une grêle de traits, je me trouvai au milieu des ennemis avec mon maître, dont j'admirois l'incroyable valeur. Belle nymphe, il fit tant de prodiges, qu'il fut remarqué entre les jeunes chevaliers, & que le roi demanda ſon nom. Déja nos gens ſe rallioient pour attaquer d'autres eſcadrons, quand l'ennemi fit marcher tout ce qui lui reſtoit de troupes, afin d'inveſtir ſi promptement les nôtres qu'ils ne puſſent être ſe courus. Merovée prévoyant leur deſſein, détacha trois nouveaux eſcadrons qui ſoutinrent une partie du premier choc; mais pour ne vous point ennuyer par un détail circonſtancié de cette journée, je vous dirai ſeulement que les deux infanteries s'étant rencontrées, celle de Merovée n'eut pas moins d'avantage qu'en avoit eu ſa cavalerie. Cependant, au choc qu'il nous fallut eſſuyer, pluſieurs des nô-

tres furent portés par terre ; & Clidaman courut fortune de la vie, ſon cheval étant tombé ſous lui percé de trois coups de fleches. Ligdamon qui avoit toujours les yeux ſur lui, ne le ſouffrit pas long-temps en ce péril ; il vole à ſon ſecours, & faiſant autour du prince un rempart de corps morts, il le met ſur ſon cheval, & demeure à pié, ſi couvert de bleſſures, & ſi preſſé des ennemis, que la chute de Clidaman avoit attirés, qu'il ne peut monter celui que je lui avois mené.

En ce moment les nôtres étant forcés de reculer, nous nous trouvâmes au milieu de tant d'ennemis, qu'il n'y eut plus d'eſperance de ſalut. Cependant Ligdamon ne vouloit point ſe rendre ; & tout bleſſé qu'il étoit, il frapoit des coups ſi terribles que perſonne n'oſoit l'attaquer. Enfin pluſieus cavaliers le heurtent avec tant de furie, qu'ayant donné de ſon épée dans les flancs du premier cheval, elle ſe ſe rompit près de la garde, & que le cheval ſe renverſa ſur lui. Je courus pour le relever, mais un peloton d'ennemis s'étant jetté ſur nous, nous fûmes enlevés à demi morts. Notre avanture fut d'autant plus malheureuſe, qu'en ce même temps les nôtres regagnerent le terrain qu'ils avoient perdu, & qu'ils ne ceſſerent d'avoir l'avantage juſqu'au ſoir qu'ils

remporterent une victoire complete. La plupart des ennemis furent pris ou tués, & leurs maiſons brulées. Pour nous, nous fûmes conduits à Rothomage leur principale ville, où mon maître ne fut pas plus tôt arrivé qu'il reçut des viſites de pluſieurs perſonnes, dont les uns ſe diſoient ſes parens, & les autres ſes amis, bien qu'ils lui fuſſent abſolument inconnus. Notre ſurpriſe augmenta bien lors qu'une dame avec une ſuite nombreuſe, vint le trouver, diſant que c'étoit ſon fils, & cela avec toutes les démonſtrations d'amitié imaginables. Mais ce qui nous ſurprit encore plus, c'eſt qu'elle lui dit: » O Lydias, mon cher fils, avec combien »de joie & de crainte tout enſemble je vous »retrouve! Je loue les dieux de la ſatisfac- »tion qu'ils me procurent de vous voir ſi »eſtimé au rapport de ceux qui vous ont »pris; mais hélas quelle crainte eſt la »mienne quand vous m'êtes rendu en ces »lieux; Aronte eſt mort de ſes bleſſures, »& vous êtes condamné au dernier ſup- »plice. Je ne voi d'autre remede qu'une »prompte rançon, & que de paſſer quand »vous ſerez guéri parmi les Francs.» Ligdamon connut à ce diſcours qu'il étoit pris pour un autre, mais il n'eut pas le temps de répondre, celui qui l'avoit fait priſonnier étant entré au même inſtant,

avec deux députés de la ville, pour prendre ſon nom & ſa qualité. La dame s'imagina qu'ils venoient l'arrêter ; & lors qu'elle entendit qu'on lui demandoit ſon nom, elle penſa le dire elle-même; mais mon maître la prévint, & ſe nomma Ligdamon Seguſien. Elle crut alors qu'il vouloit ſe cacher, & dans cette idée elle ſe retira pour ôter tout ſoupçon, bien déterminée à racheter ſi promptement Ligdamon, qu'il ne pût être reconnu. Mon maître en effet reſſembloit parfaitement à Lydias ; ce Lydias étoit un jeune homme de la contrée, que ſon devoir & ſon amour avoient forcé d'en venir aux armes avec Aronte ſon rival, parce qu'il ne ceſſoit de répandre contre ſa maitreſſe & lui les plus noires calomnies. Lydias eut tout l'avantage du combat, & laiſſant Aronte percé de coups, il ſe ſauva des mains de la juſtice, qui ne laiſſa pas quand Aronte fut mort, de le condamner quoi qu'abſent, Ligdamon étoit ſi bleſſé, qu'il ne ſongeoit point aux ſuites de cette avanture; pour moi qui en prévoyois de funeſtes, je preſſois continuellement la mere de le racheter. Elle le fit, mais les ennemis de Lydias en étant avertis, les gens de la juſtice à leur requête, le firent conduire dans les priſons, trompés comme les autres par la reſſemblance de Lydias. Le lendemain il eſt in-

terrogé ſur des faits dont il n'avoit pas la moindre connoiſſance, & malgté tout ce qu'il put dire pour ſa juſtifications, le premier jugement fut confirmé. L'execution fut ſulement differée juſqu'à ce qu'il fût guéri de ſes bleſſures. Alors on devoit l'enfermer avec des lions; c'étoit le ſupplice deſtiné aux rebelles; on ne parloit plus de rien autre choſe dans la ville. Le bruit en étant venu juſqu'à moi, je me déguiſai, & je vins trouver à Paris Merovée & Clidaman. Je leur fis entendre en quelle extremité mon maître ſe trouvoit; ils envoyerent ſoudain deux herauts pour détromper les ennemis, s'il étoit poſſible. Mais cela même leur fit hâter l'execution.

Déja Ligdamon étoit preſque guéri; & la ſentence lui fut prononcée: elle portoit qu'étant atteint de meurtre & de rebellion, il ſeroit livré aux lions deſtinés à cet effet. Que neanmoins on lui permettoit, en conſideration de ſa naiſſance, de porter l'épée & le poignard, avec quoi il pourroit ſe défendre, s'il en avoit le courage. En même temps ils répondirent à Merovée, ainſi qu'ils l'avoient arrêté dans leur conſeil, qu'ils châtieroient de la ſorte quiconque ſeroit aſſés lâche pour trahir la patrie. Ligdamon dont le courage n'avoit jamais plié que ſous l'amour,

reſolut de vendre cherement ſa vie. Lors qu'il ſe vit près d'être enfermé avec les lions, tout ce qu'il requit fut de les combattre ſeparément. Le peuple qui étoit venu en foule pour aſſiſter à ce ſpectacle, entendant une ſi juſte demande, la fit accorder par ſes cris. Voila donc Ligdamon ſeul dans la cage. Les lions qui à travers les barreaux regardoient cette nouvelle proye, pouſſoient de ſi épouvantables rugiſſemens, que tous les aſſiſtans en étoient effrayés; pour Ligdamon il paroiſſoit aſſuré au milieu du péril. Seulement il obſervoit la porte pour n'être point ſurpris, lorſqu'il vit ſortir un lion furieux, qui la gueule béante alloit ſe jetter ſur lui; ſoudain il lui darde ſon poignard, & l'animal bleſſé au cœur tombe mort incontinent. On entendit alors les cris de tout le peuple, qui touché de ſon adreſſe & de ſa valeur inclinoit pour lui; mais Ligdamon qui ſentoit bien que la rigueur de ſes juges ne s'arrêteroit pas là, courut promptement reprendre ſon poignard, & preſque en même temps un autre lion non moins terrible que le premier s'avançe avec une telle furie que Ligdamon fut preſque déconcerté. Neanmoins ſe détournant un peu il lui décharge un grand coup d'épée, & lui emporte une patte. L'animal devenu plus furieux, ſe tourne

ſi promptement vers lui, qu'il le heurte & le renverſe ; mais telle fut la fortune de Ligdamon qu'en ſe lançant ſur lui, l'animal vint s'enferrer dans ſon épée, & tomba mort comme le premier.

Pendant que Ligdamon diſputoit ainſi ſa vie, voilà qu'une des plus belles femmes & des plus qualifiées de la province ſe jette aux genoux des juges, & les ſupplie de ſurſeoir l'execution juſqu'à ce qu'elle ait parlé ; c'étoit pour elle que Lydias avoit tué Aronte ; elle s'appelloit Amerine. Les juges qui la connoiſſoient ne purent lui refuſer ce qu'elle demandoit. » Meſſieurs, dit-elle, l'ingratitude » eſt une eſpece de trahiſon, qui devant » les dieux mérite le même châtiment. Je » ne manquerois pas de l'encourir, ſi je » ne me ſentois obligée à ſauver la vie à » à celui qui a voulu la perdre pour ſauver » mon honneur, C'eſt pourquoi je me pre- » ſente devant vous ſur la foi de nos pri- » vileges, qui rendent un homme con- » damné, à la fille qui le demande pour » époux. Dès que j'ai ſçu votre juge- » ment, je ſuis partie en diligence pour » vous demander Lydias, & je n'ai pu » arriver ſi tôt qu'il n'ait couru la fortune » dont vous avez été témoins. Mais » puiſque les dieux me l'ont ſi heureuſe- » ment conſervé, pourriez-vous ſans la

plus

» plus horrible des injuſtices me le refu-
» ſer ?

Tout le peupſe entendant ce diſcours, cria d'une voix unanime : Grace, grace, & malgré les oppoſitions des ennemis de Lydias, il fut conclu que les privileges ſeroient obſervés. Ligdamon eſt conduit à l'inſtant en preſence des juges ; ils lui font entendre que ſuivant l'uſage de la province, un homme convaincu de quelque crime que ce puiſſe être, eſt delivré des rigueurs de la juſtice, lorſqu'une fille le demande pour époux, & que s'il veux épouſer Amerine, il ſera remis en liberté. Ligdamon, qui ne connoiſſoit point Amerine, ne ſçut d'abord que répondre, cependant comme il ne pouvoit autrement échaper au danger, il promit, dans l'eſperance que le temps lui ameneroit quelque expedient. Amerine qui avoit toujours remarqué dans Lydias le plus vif empreſſement pour elle, fut extrêmement ſurpriſe d'une ſi grande froideur ; mais l'imputant au danger où il avoit été, elle en eut plus de compaſſion. Elle le mena chés la mere de Lydias : c'étoit elle, qui perſuadée qu'elle ne pouvoit autrement ſauver ſon fils, & convaincue encore de leur tendreſſe mutuelle, avoit procuré ce mariage, que dis-je, c'étoit elle qui avoit avancé la mort de Ligda-

mon. Helas, mon cher maître, quand je me ſouviens de vos dernieres paroles, comment ſe peut-il que je n'expire pas de douleur ?

Tout étoit preparé pour le mariage, quand la veille qu'il devoit ſe celebrer, il me dit en ſecret : » Mon cher Egide, » quelle fortune peut-être comparée à » la mienne ? on veut perſuader à Ligda- » mon qu'il eſt Lydias. Seigneur, lui ré- » pondis-je, Amerine a de la naiſſance, » elle eſt belle & riche ; quelle alliance » plus avantageuſe pourriez-vous deſirer ? » Ah, ſi tu connoiſſois ma ſituation, dit- » il, tu en aurois pitié ! Mais écoute bien » ce que je vais te dire, & demain dès que » j'aurai executé ce que j'ai reſolu, ne » manque pas de porter cette lettre à la » belle Sylvie, & de lui raconter tout ce » que tu auras vû. » A ces mots, il me donna cette lettre que j'ai précieuſement gardée ; le lendemain à l'heure même qu'il partit pour aller au temple, il m'appella, il me défendit de m'éloigner de lui, & me fit encore jurer que je me rendrois en diligence auprès de vous. En même temps on vint le prendre pour le mettre ſur le char nuptial, où déja la belle Amerine étoit aſſiſe ; elle ſe plaça entre Ligdamon & Cariſte un de ſes oncles, qu'elle honoroit comme ſon pere ; un voile jaune lui

traînoit juſqu'à terre. Elle avoit le thyrſe ſur la tête auſſi-bien que Ligdamon ; celui de mon maître étoit de ſymbre, & celui d'Amerine, de la douce & piquante aſpharagone. Toute la famille précedoit le char, les allies & les amis le ſuivoient. Ils arriverent de la ſorte comme en triomphe dans le temple ; on les conduiſit devant l'autel d'Hymen, où brûloient cinq torches allumées. A la droite du dieu on avoit placé les ſtatues de Jupiter & de Junon, & à ſa gauche celles de Vénus & de Diane. Hymen avoit une couronne de marjolaine, il tenoit d'une main ſon flambeau, & de l'autre un voile de la même couleur que celui d'Amerine. Dès qu'ils furent entrés dans le temple, la mere de Lydias & celle d'Amerine allumerent leurs torches, & le grand druyde s'approchant d'eux, adreſſa la parole à mon maître, & lui dit : » Lydias, acceptez-vous Amerine » pour mere de famille? » Il fut long-temps ſans répondre, mais il fut contraint de dire qu'il l'acceptoit pour telle. Alors le druyde ſe tournant vers elle : » Et vous » Amerine, dit-il, acceptez-vous Lydias » pour pere de famille ? » Amerine ayant répondu qu'oui, il prit leurs mains, & les mettant l'une dans l'autre, il continua : » Et moi, par le pouvoir que j'en ai reçu » des dieux, je vous donne l'un à l'autre,

» mangez enſemble, pour arrhes, le con-
» dron. » En même temps il prit le gâteau d'orge que mon maître coupa, & dont les deux époux mangerent. Pour achever la cérémonie, il ne reſtoit plus que de prendre le vin; & Ligdamon ſe tournant vers moi: » Ami, me dit-il, rend-moi le plus
» agréable ſervice que jamais tu puiſſes me
» rendre, apporte-moi la coupe. J'obéis, helas, trop diligent cette fois. Auſſi-tôt qu'il eut dans les mains la coupe fatale,
» grands dieux, s'écria-t-il, ne vengez
» point ma mort ſur la belle Amerine,
» dont l'erreur me conduit au trepas. » A ces mots, il but la coupe entiere; & comme ſuivant la coutume il en devoit *laiſſer*,
» Ami Lydias, lui dit Amerine en ſou-
» riant, avez-vous oublié que j'en dois
» boire la moitié? » Sage Amerine, répon-
» dit-il, vous en preſervent les dieux! C'eſt
» du poiſon que j'ai choiſi pour terminer
» mes jours, plus tôt que de manquer à ce
» que je vous ai promis, & à l'amour que
» je dois à la belle Sylvie. » Ciel! qu'entens-je, dit Amerine. » Alors toujours prevenue que mon maître étoit Lydias, qu'elle retrouvoit inconſtant, elle court la coupe à la main vers celui qui avoit le vin mixtionné. Celui-ci, avant que l'on ſçut ce que mon maître avoit declaré, & quelque défenſe qu'il en fît, remplit la coupe,

& d'un trait Amerine avale toute la liqueur. Puis revenant, elle lui dit : » Hé » bien cruel, tu m'as preferé la mort, & moi » je la prefere à tes refus. . . . Non, je ne » croi plus qu'il y ait des dieux, s'ils ne » puniſſent en l'autre vie tes execrables » parjures. » Les aſſiſtans s'avancerent pour entendre ces reproches, & Ligdamon lui répondit : » Belle Amerine, j'avoue » que ſi j'étois Lydias, j'aurois offenſé les » dieux ; mais daignez me croire, je tou- » che à ma derniere heure, je ne ſuis » point Lydias, je ſuis Ligdamon, & le » temps fera connoître la verité de mes » paroles. Cependant je choiſis la mort, » plus tôt que de violer l'amitié que j'ai » vouée à Sylvie, & puiſqu'il m'eſt impoſ- » ſible de vous ſatisfaire enſemble, je lui » conſacre ma vie infortunée : reçoi, con- » tinua-t-il, ô belle Sylvie, reçoi le ſa- » crifice que je t'offre, en preuve de ma » fidelité. » Le poiſon s'inſinuoit peu à peu dans ſes veines, enſorte qu'à peine il pouvoit reſpirer, lorſque tournant les yeux vers moi, il me dit : » Va, cher Egi- » de, acheve ce que tu dois, ſur tout ra- » conte fidelement ce que tu as vû, & dis » bien que la mort m'eſt agreable, qui » m'empêche de violer la foi que j'ai don- » née à la belle Sylvie. » Sylvie fut le der- nier mot qu'il prononça ; avec ce mot,

ſa belle ame ſortit de ſon corps, & je tiens pour aſſuré que ſi jamais quelqu'amant fut heureux dans les champs Elyſées, mon maître le ſera, en attendant qu'il puiſſe vous revoir. » Il eſt donc vrai que Ligda-» mon n'eſt plus, dit Sylvie ? C'en eſt fait, » il n'eſt plus, reparit Egide. O dieux, s'é-» cria Sylvie ! » A ces mots ſes forces l'abandonnerent, & s'étant jettée ſur un lit, elle pria Leonide de prendre la lettre de Ligdamon, & de dire à Egide qu'il s'en allât chés elle. Ainſi Egide ſe retira, mais ſi affligé, que ſon viſage étoit tout baigné de larmes. Et la nymphe qui n'avoit point aimé Ligdamon pendant ſa vie, maintenant qu'elle apprend ſa mort, le regrete autant qu'eût pu faire la perſonne du monde la plus paſſionnée. C'eſt ce qui fit dire à Galatée, en parlant à Celadon, que deſormais elle croiroit impoſſible qu'une femme n'aimât quelque choſe une fois en ſa vie. Car, ajoutoit-elle, Sylvie a traité ſi cruellement tous ceux qui l'ont aimée, que les uns en ſont morts de douleur, les autres ſe ſont eux-mêmes bannis de ſa preſence; & Ligdamon dont elle pleure la mort, elle l'a reduit autrefois au deſeſpoir. De ſorte que j'aurois juré que jamais l'amour ne ſeroit entré dans ſon cœur. » Madame, répondit le berger, c'eſt en » elle moins amour que pitié. A la verité

» il faudroit qu'elle fût plus dure qu'un
» rocher, ſi le recit qu'elle vient d'en-
» tendre, & qui toucheroit les perſonnes
» les plus indifferentes, n'avoit fait ſur
» ſon ame de vives impreſſions. Pour moi
» j'eſtime Ligdamon plus heureux que s'il
» vivoit encore, puiſqu'il aimoît la nym-
» phe ſi éperdument, & qu'il en étoit
» traité avec tant de rigueur, ainſi qu'on
» me l'a raconté; car quel bonheur plus
» grand pouvoit-il eſperer, que de finir
» ſes miſeres, & d'entrer en jouiſſance
» d'une felicité inalterable? Avec quel
» contentement penſez-vous qu'il voit les
» regrets de Sylvie, de cette Sylvie dont
» il a tant de fois éprouvé les rigueurs?
» Et que deſire un veritable amant, ſi ce
» n'eſt de convaincre la perſonne qu'il ai-
» me, de ſon amour & de ſa fidelité?
» Maintenant donc qu'il voit les larmes
» de Sylvie, & qu'il entend ſes ſou-
» pirs, quelle eſt ſa joye, & quelle eſt ſa
» gloire, non-ſeulement de lui avoir prou-
» vé ſon affection, mais d'être lui-même
» aſſuré de ſon retour. Non, madame,
» Ligdamon n'eſt point à plaindre, c'eſt
» Sylvie, car, & vous le verrez avec le
» temps, elle ſe rappellera ſans ceſſe les
» actions de Ligdamon, ſes diſcours, ſes
» traits, ſes manieres, ſa valeur, ſon a-
» mour. Cette idole voltigeant ſans ceſſe

» autour d'elle, excitera ſon repentir, & » vengera Ligdamon de ſes cruautés. » Sylvie entendoit tous ſes diſcours qu'elle jugea veritables, & ne pouvant plus les ſoutenir, elle ſe retira dans ſa chambre, où libre & ſans témoins, car elle avoit prié Leonide de la laiſſer ſeule, elle s'abandonna à la douleur la plus amere. Elle repaſſoit en elle-même tout ce qu'avoit fait Ligdamon, pour meriter ſa tendreſſe, la patience avec laquelle il avoit ſupporté ſes rigueurs, la diſcretion avec laquelle il l'avoit ſi long-temps ſervie, » enfin, » diſoit-elle, tout cela s'eſt évanoui pour » jamais ; » & ſoudain ſes propres diſcours, ſes adieux, ſes impatiences, & mille petits détails lui revenant dans la memoire : » ceſſe, ajoutoit-elle, ceſſe im» portun ſouvenir ; de me perſecuter, & » laiſſe en repos les cendres de Ligdamon. » Puis après avoir gardé quelque temps le ſilence ; » que mes jours ſoient abregés » ou étendus, je ne ceſſerai jamais d'ai» mer le ſouvenir de Ligdamon, de cherir » ſon amour, & d'honorer ſes vertus.

Cependant Galatée ouvrit la lettre qui étoit demeurée entre les mains de Leonide, & la nymphe y lut ces mots :

Si la temerité qui m'a porté à vous aimer vous a offenſée, ma mort vous vangera. Si

elle

elle vous eſt indifferente, j'eſpere que cette derniere action me vaudra quelque retour de votre part. En ce cas, je cheris la reſſemblance de Lydias plus que ma naiſſance même, puiſque je ne nâquis que pour vous être importun, & que je ſors de la vie, vous étant agréable.

» En verité, dit Celadon, les vengeances de l'amour ſont bien terribles. Les » offenſes qui s'adreſſent à lui ne ſont » jamais impunies, répondit Galatée, & » de là viennent les accidens de la vie les » plus étranges. Comment ne tremblez-» vous pas, Celadon? comment n'attendez-vous pas à tous momens les traits » vengeurs du dieu? Pourquoi craindrois-» je, dit le berger, puiſque c'eſt moi qui » ſuis offenſé? Ah! Celadon, repartit la » nymphe, ſi vous peſiez bien les choſes, » combien les offenſes que vous faites » vous paroîtroient-elles plus conſidera-» bles que celles que vous recevez? Voilà » préciſément le comble du malheur, dit » Celadon, qu'un affligé ſoit crû heu-» reux: on le voit languir ſans pitié. Mais, » continua la nymphe, l'ingratitude n'eſt-» elle pas la plus grande des offenſes? » Oui ſans doute, répondit Celadon. *Com-» ment donc* pouvez-vous vous en laver, » puiſque je ne reçois de vous que des dé-» dains pour toute l'amitié que je vous

» fais paroître ? Il m'a fallu enfin pro-
» noncer ce mot. Berger, étant ce que
» vous êtes, & moi ce que je ſuis, je
» ne puis croire que je n'aye offenſé
» l'Amour, puiſqu'il me punit ſi ſeve-
» rement. » Celadon ſe repentit d'avoir entamé ce diſcours, mais puiſque la choſe étoit faite, il reſolut de s'expliquer nettement, & lui dit : » Madame, vos bon-
» tés me font rougir ; mais ce que vous
» appellez ingratitude, mon amour le
» nomme devoir, & quand il vous plaira
» vous en ſçaurez la raiſon. Et quelle rai-
» ſon, interrompit Galatée, pourriez-
» vous alleguer, ſinon que vous avez don-
» né votre foi ? Mais la loi de la *nature*,
» cette loi ſi ſuperieure à toutesles au-
» tres, nous commande de rechercher
» notre bien : pouvez-vous en deſirer un
» plus grand que celui de mon affection ?
» Quelle autre en ces contrées peut faire
» pour vous ce que peut Galatée ? Il y a
» de la ſimplicité, Celadon, à ſe piquer
» de conſtance & de fidelité : ce ſont de
» beaux termes que les vieilles, & celles
» qui deviennent laides ont inventés pour
» retenir les hommes dans leurs chaînes.
» On dit que toutes les vertus ſe tiennent
» mutuellement, la conſtance ne peut
» donc être ſans la prudence ; mais ſeroit-
» ce prudence que de renoncer à un bien

» aſſuré, de peur de paſſer pour inconſtant?
» Madame, répondit Celadon, y a-t-il
» rien de plus honteux que de violer ſa foi;
» & toutes les loix ne s'accordent-elles
» pas à défendre les parjures? Mais, ma-
» dame, ſi les amans peuvent imiter l'a-
» beille qui vole de fleur en fleur, attirée
» par une douceur nouvelle, ſi la fidelité
» n'eſt qu'une vertu chimerique, quel fon-
» dement puis-je faire ſur votre amitié?
» Combien de temps demeurerai-je en cét
» heureux état? autant que vous demeu-
» rerez vous-même en ce palais, où d'au-
» tres objets ne fraperont point vos re-
» gards.

Pendant que la nymphe & le berger diſcouroient ainſi, Leonide ſe retira dans ſa chambre, & fit réponſe à Lindamor, lui marquant de revenir promptement, s'il ne vouloit s'expoſer à tous les malheurs. Le lendemain, quand Fleurial vint prendre ſes depêches, elle lui dit: » Fleurial, c'eſt
» dans cette occaſion que tu dois prou-
» ver par ta diligence ton attachement
» pour Lindamor; le moindre retarde-
» ment peut lui cauſer la mort. Va donc,
» ou plus tôt vole, & dit lui qu'il revienne
» encore plus vîte, & qu'à ſon retour il
» deſcende chés Adamas, parce que je l'ai
» mis dans ſes interêts. Lorſqu'il ſera
» ici, il apprendra la plus noire trahiſon

» qui ait jamais été inventée ; mais qu'il » vienne ſecretement, s'il eſt poſſible. » Fleurial partit avec tant d'envie de ſervir Lindamor, que pour gagner du temps, il ne voulut pas retourner en la maiſon de ſa tante, où le meſſager de Lindamor l'attendoit.

Trois ou quatre jours s'écoulerent de la ſorte, & déja Celadon qui ne reſſentoit preſque plus de mal, commençoit à trouver long le retour du druyde. Pour charmer ſon ennui, il alloit ſe promener tantôt dans le jardin, & tantôt dans les bois, mais toujours accompagné de quelqu'une des nymphes, & ſouvent des trois enſemble.

Un jour qu'il ſe promenoit avec elles, il apperçut la grotte de Damon & de Fortune, & frapé de la beauté de l'entrée il demanda ce que c'étoit. Galatée lui répondit : » Voulez-vous, berger, voir une » des plus grandes preuves qu'amour ait » depuis long-temps données de ſon pou- » voir ? c'eſt l'avanture de Mandrague & » de Damon ; car pour celle de Fortune, » elle n'a rien d'extraordinaire. Qui eſt cet- » te Mandrague, repliqua le berger ? Si a » l'œuvre on connoît l'ouvrier, dit Gala- » tée, vous jugerez bien que c'eſt une des » plus grandes magiciennes de toutes le » Gaules, car c'eſt elle qui par ſes en-

» chantemens a fait la grotte que vous » voyez, & pluſieurs merveilles qui ſont » aux environs. » En même temps le berger entrant dans la grote fut ſaiſi d'étonnement & d'admiration. L'entrée étoit haute & ſpacieuſe : deux termes portoient ſur leur tête les extremités de la voute du portail. L'un repreſentoit Pan, & l'autre Syrinx. Ces deux figures étoient artiſtement revetues de petites pierres de differentes couleurs : les cheveux, les ſourcils, la barbe, & les deux cornes de Pan étoient de coquilles de mer ſi bien jointes que le ciment ne paroiſſoit point. La chevelure de Syrinx étoit de roſeaux que depuis la ceinture on voyoit croître peu à peu. Autour de la porte en dehors pendoient des feſtons de coquille ratachés en quatre endroits, & finiſſans vers la tête des termes. La voute interieure étoit en pointe de rocher, le milieu s'entrouvroit en ovale, pour recevoir la lumiere. Tout l'édifice étoit enrichi de ſtatues qui placées dans leurs niches, formoient autant de fontaines, & repreſentoient toutes quelque effet de la puiſſance d'Amour. Au milieu de la grote paroiſſoit un tombeau, élevé de douze pieds, & ſe terminant en couronne. Il étoit orné de tableaux peints d'une maniere admirable, & ſeparés par des demi piliers de marbre noir. Celadon après

avoir conſideré ce merveilleux édifice, loua extrêmement l'habileté de l'ouvrier, pour donner occaſion à Galatée de lui en expliquer les particularités. » C'eſt, dit la » nymphe, le fruit des enchantemens de » Mandrague, elle a laiſſé cet édifice pour » témoignage éternel que l'amour n'é- » pargne ni les vieillards, ni les jeunes, & » pour inſtruire à jamais ceux qui vien- » dront ici des fideles & malheureuſes » amours de Damon, d'elle, & *de la ber-* » gere Fortune. Hé quoi, dit Celadon, » eſt-ce ici la fontaine de la verité d'A- » mour ? Non, répondit la nymphe, mais » elle n'eſt pas loin d'ici. Je voudrois, » ajouta-t-elle, pouvoir vous faire *enten-* » dre ces tableaux, l'hiſtoire qu'ils repre- » ſentent meritent bien d'être ſçue. » Et lorſqu'elle s'en approchoit pour les expliquer, elle vit entrer Adamas, qui étoit de retour, & qui n'ayant point trouvé les nymphes dans le palais, où il cacha les habits qu'il apportoit, vint les trouver ſi à propos, qu'il ſembloit que la fortune l'eut conduit en ce lieu. Auſſi Galatée l'appercevant, s'écria-t-elle, » O mon » pere, que vous arrivez bien à temps » pour me tirer d'embaras; & s'adreſſant » à Celadon: voici, berger, qui ſatis- » fera votre curioſité. » Après qu'Adamas eut ſalué les nymphes, & qu'il eut

demandé à Celadon comment il ſe portoit, il s'approcha du tombeau pour obéir à la nymphe, & commença de la ſorte :

HISTOIRE
DE DAMON ET DE FORTUNE.

TEL que l'ouvrier qui ſe joue de ſon ouvrage, & qui en diſpoſe à ſon gré, tels les dieux dont la main nous a formés, prennent plaiſir à nous faire jouer ſur le théatre de cet univers le perſonnage qu'ils nous ont deſtiné. Mais de tous les dieux, il n'en eſt point qui ait des idées ſi bizares que l'Amour. L'hiſtoire que vous allez entendre, en eſt une preuve bien éclatante.

PREMIER TABLEAU.

» Le berger que vous voyez aſſis, qui » joue de la cornemuſe, appuyé contre » ce chêne, & les jambes croiſées, » c'eſt le beau Damon, qui eut ce ſur- » nom, à cauſe de l'admirable propor- » tion de ſes traits. Il étoit d'une des meil- » leures familles de Montverdun, parent » de la mere de Leonide, & par conſé- » quent mon allié, & conduiſoit ſes trou- » peaux ſur les bords de votre Lignon. Re- » marquez que ſon viſage a je ne ſçai quoi » d'ouvert & de ſerain ; au lieu que ſi » vous tournez les yeux ſur ces bergeres

» qui ſont autour de lui, vous jugerez à
» leur air qu'elles ne ſont pas ſans inquié-
» tude ; car autant que Damon a l'eſprit
» libre, autant les bergeres ſont-elles occu-
» pées de lui. Cependant il daigne à peine
» les favoriſer d'un regard, & c'eſt pour
» cela qu'on a peint à ſes côtés ce petit en-
» fant nud, le dos aîlé, l'arc & le flambeau
» dans une main, qui le menace de l'au-
» tre. C'eſt l'Amour qui offenſé des mé-
» pris que Damon marque aux bergeres,
» jure qu'il les vengera. Mais admirez
» comme les regles de la peinture ſont
» bien obſervées, ſoit aux ombres, ſoit
» aux proportions ; voyez comme le bras
» du berger paroît s'enfoncer un peu dans
» l'enflure de cet inſtrument, & comme
» le chalumeau dans lequel il ſouffle ſem-
» ble avoir perdu un peu de ſa couleur ;
» c'eſt l'humidité de ſa bouche qui a pro-
» duit cet effet. Regardez à main gauche
» comme ſes brebis paiſſent. Voyez les
» unes couchées à l'ombre, & les autres
» qui regardent avec une eſpece d'éton-
» nement ces deux beliers qui viennent
» ſe heurter de toute leur force. Prenez
» garde comme celui-ci baiſſe la tête,
» en ſorte que l'autre l'attaquant rencon-
» tre ſeulement ſes cornes ; mais il n'y a
» pas moins d'art dans le racourciſſement
» de l'autre : la nature qui lui a appris que

» Les forces unies produiſent de plus
» grands effets, le fait tellement ſe reſ-
» ſerrer en lui-même, qu'il ſemble preſ-
» que rond. La fidelité des chiens n'y eſt
» pas même oubliée ; pour s'oppoſer aux
» courſes des loups, ils ſe tiennent ſur les
» aîles du côté du bois ; on diroit qu'il ſe
» ſont placés comme trois ſentinelles ſur
» des hauteurs, pour découvrir de plus
» loin. Mais voyons l'autre tableau.

SECOND TABLEAU.

» Celui-ci eſt bien different du pre-
» mier : regardez cette bergere, aſſiſe
» près de ce buiſſon, comme elle eſt belle, &
» proprement vétue. Ses cheveux flotent
» en liberté ſur ſes épaules, mille petits
» amours y tendent leurs lacs ; mais les
» zephirs jaloux s'efforcent de les en chaſ-
» ſer. Auſſi voyez-vous que quelques-uns
» ſont emportés par violence, que d'au-
» tres ſe tiennent aux nœuds qu'ils y ont
» faits, & que d'autres enfin eſſayent d'y
» revenir, mais leurs aîles ſont encore
» trop foibles pour réſiſter aux haleines
» des zephirs. C'eſt la bergere Fortune,
» qu'Amour a choiſie pour exercer ſes
» vengeances contre Damon, qui eſt ce
» berger que vous voyez debout près
» d'elle, appuyé ſur ſa houlette. Conſi-
» derez tous ces petits amours qui s'em-

» preſſent autour d'eux. En voici un qui
» meſure les ſourcils de la bergere, pour
» y ajuſter ſon arc ; cet autre a dérobé
» de ſes cheveux, & travaille à en faire
» un filet ; voyez comme il eſt aſſis ſur le
» gazon, & comment il a lié un bout de
» ſa corde à un de ſes orteils qui ſe ren-
» verſe pour être trop tiré. Cupidon eſt
» un peu plus haut, tenant ſon arc de la
» main gauche ; la droite eſt encore der-
» riere l'oreille, comme s'il venoit de
» lâcher ſon trait. Son coude eſt levé, ſon
» bras retiré, les trois premiers doigs ſont
» entr'ouverts, & les deux autres rentrent
» dans la main ; & certes le trait ne fut pas
» décoché en vain ; car le malheureux
» berger en fut tellement bleſſé que la
» mort ſeule put le guérir. Mais regar-
» dez de l'autre côté, & voyez cet Ante-
» ros qui avec des guirlandes de roſes lie
» les bras & le col de la bergere, & re-
» met enſuite ces guirlandes entre les
» mains du berger. C'eſt pour nous faire
» entendre que les ſervices & l'amour du
» berger, figurés par ces roſes, engage-
» rent Fortune à lui rendre la même ten-
» dreſſe. Si vous trouvez étrange qu'An-
» teros ſoit repreſenté plus grand que
» Cupidon, ſçachez que c'eſt pour vous
» inſinuer que l'amour qui naît de l'a-
» mour eſt toujours le plus grand. Paſſons

» maintenant au troiſiéme tableau.

TROISIE'ME TABLEAU.

» Voici, pourſuivit Adamas, votre riviere » de Lignon ; voyez comme elle prend » une double ſource, l'une aux montagnes » de Cervieres, & l'autre aux montagnes » de Chalmaſel. Reconnoiſſez-vous le bois » qui touche cette vaſte prairie, où les » bergers pareſſeux ont accoutumé de » conduire leurs troupeaux ? Cette touffe » d'arbres à main gauche, & la demi-lune » que forme la riviere en cet endroit, » ne vous permettent pas de le mécon- » noître. Regardez un peu plus bas, en » ſuivant le cours du Lignon ; ce troupeau » qui eſt à l'ombre eſt celui de Damon, » que vous voyez tout proche dans l'eau » juſqu'à la ceinture. Conſiderez ces jeu- » nes arbres qui ſemblent ſe courber pour » le défendre du ſoleil, & dont pourtant » quelque rayons trouvent un paſſage » au travers des feuilles, comme s'il » vouloit contempler le berger. Il faut » avouer auſſi qu'il ne peut guere être » ſurpaſſé en beauté. Conſiderez les traits » delicats & proportionnés de ſon viſage, » & voyez s'il y a rien dans tout ſon corps » qui ne ſoit accompli, & qui ne réponde » à la beauté de ſa figure. Jettez mainte- » nant les yeux ſur l'autre rivage ; vous y

» verrez la laideur même entre ces ron-
» ces effroyables ; c'eſt la magicienne
» Mandragué qui contemple le berger
» dans le bain. Elle eſt échevelée, un bras
» nud, la robe retrouſſée d'un côté au-
» deſſus du genou ; on diroit qu'elle vient
» de faire quelque ſortilege. Cette vieille,
» toute affreuſe qu'elle eſt, petite, ridée,
» chauve, décharnée, courbée à moitié
» vers la terre, ne rougit point de s'em-
» flammer pour Damon. Voyez les gri-
» maces qu'elle fait dans ſon extaſe. Elle
» allonge le col, elle ſerre les épau-
» les, & tient les bras joints ſur les côtés.
» Levez les yeux, & voyez dans cette
» nue Vénus & Cupidon qui regardant
» la nouvelle amante ſemblent éclater
» de rire. Sans doute que ce petit dieu,
» pour quelque gageure qu'il avoit faite
» avec ſa mere, n'a pas plaint un trait uſé
» de vieilleſſe, ou bien qu'il a voulu faire
» éclater ſon pouvoir, en redonnant une
» nouvelle ame à cette vieille magi-
» cienne.

QUATRIE'ME TABLEAU.

» Que cette nuit eſt bien repreſentée !
» comme ſous l'obſcur de ces ombres ces
» montagnes paroiſſent, mais de ſorte
» que l'on ne peut bien diſcerner ce que
» c'eſt ! comme ces étoiles ſont diſpoſées

» de maniere qu'on les reconnoît aiſé-
» ment ! Voici la grande ourſe ; admirez
» l'habileté du peintre, qui bien que cet-
» te conſtellation ait vingt-ſept étoiles
» n'en repreſente que douze, & de ces
» douze n'en fait que ſept bien éclatan-
» tes. Voyez la petite ourſe, & conſide-
» rez que ces ſept étoiles ne ſe cachent
» jamais, bien qu'il y en ait une de la troi-
» ſiéme grandeur, & quatre de la quatriè-
» me, cependant il les fait voir toutes,
» obſervant leur proportion. Voici la
» couronne d'Ariane, qui a bien ſes huit
» étoiles, mais il y en a une qui eſt plus
» brillante que les autres. Voyez-vous la
» voye de lait par où les Romains aſſurent
» que les dieux deſcendent ſur la terre, &
» remontent au ciel ! Conſiderons, à pre-
» ſent l'hiſtoire de ce tableau. Voici Man-
» drague au milieu d'un cercle, une ba-
» guette dans la main droite, & dans l'au-
» tre un livre poudreux, avec une chan-
» dele de cire vierge : obſervez qu'elle a
» le pié, le côté, le bras, & l'épaule gau-
» che nuds, parce que c'eſt le côté du
» cœur. Ces fantômes que vous voyez au-
» tour d'elle, ſont des demons que par la
» force des charmes elle a contraint de
» venir, pour ſçavoir comment elle pour-
» ra ſe faire aimer de Damon. Ils lui dé-
» clarent que le ſeul moyen d'y réuſſir,

» eſt de lui perſuader que Fortune qu'il ai-
» me éperduement lui eſt infidele, & qu'elle
» le fera aiſément changer, ſi elle change
» pour cette fois la vertu de la fontaine
» d'Amour. Avant que de paſſer outre,
» conſiderez l'art du peintre, & comment
» il a exprimé les effets que produit la
» chandele de Mandrague. Elle a le côté
» gauche du viſage lumineux, & le reſte
» tout à fait obſcur; le bras qui tient la
» chandele, vous le voyez auſſi *obſcur*,
» prés de la main, à cauſe du livre qu'elle
» tient. De même les demons ſont éclair-
» rés ou obſcurcis ſelon qu'ils ſont tournés.
» La perſpective y eſt encore ſi bien obſer-
» vée, que l'autre accident que le peintre
» veut repreſenter ſemble être hors du ta-
» bleau, auſſi bien que Mandrague qui eſt
» à la fontaine de la verité d'Amour. Mais
» pour vous faire mieux entendre ceci,
» ſçachez que quelque temps auparavant
» une belle bergere, fille d'un tres-ſça-
» vant magicien devint ſi ſecretement
» amoureuſe d'un berger, que ſon pere
» ne s'en apperçut point: ſoit qu'unique-
» ment attentif à ſe perfectionner dans
» ſon art, il ne veillât point ſur elle, ou
» plus tôt que les charmes de la magie
» ne puiſſent rien contre les charmes de
» l'Amour. Quoiqu'il en ſoit, comme il
» n'eſt rien de plus inſupportable aux a-

» mans que le dedain, & que ce berger
» la mépriſoit, parce qu'il en aimoit une
» autre, elle en conçut un ſi violent dé-
» plaiſir, que ſon feu croiſſant toujours, &
» ſes forces diminuant à proportion, elle
» mourut ſans que la ſçience de ſon pere
» pût la ſecourir. Quand il connut le ſu-
» jet de ſa mort, pour en éterniſer le ſou-
» venir, il changea ſon tombeau en une
» fontaine qu'il nomma verité d'amour;
» parce que l'amant qui s'y regarde, s'il
» eſt aimé, s'y voit auprès de ſa maitreſſe,
» ſi elle en aime un autre, cet autre y eſt
» repreſenté: ſi elle n'aime rien, elle pa-
» roît ſeule; & c'eſt cette vertu que Man-
» drague veut changer, afin que Damon
» venant conſulter la fontaine, & trou-
» vant que ſa bergere aime un autre ber-
» ger, il ceſſe à ſon tour de l'aimer. Voyez
» quels caracteres elle trace autour de
» cette fontaine, quels triangles, quels
» cercles elle décrit ſur le ſable, elle
» n'oublie rien de ce que ſon art peut lui
» ſuggerer. Elle avoit déja aſſemblé ſes
» demons, pour trouver quelque remede
» à ſon mal; & moins puiſſans que l'A-
» mour, ils n'oſerent rien entreprendre,
» ſeulement ils lui conſeillerent de trahir
» ainſi ces deux fideles amans. Et par ce
» que la vertu de la fontaine venoit des
» enchantemens d'un magicien, Man-

» drague qui a ſurpaſſé en cette ſcience » tous ceux qui l'ont precedée, peut bien » la lui ôter pour quelque temps. Mais » paſſons au tableau qui ſuit.

CINQUIE'ME TABLEAU.

» Ce tableau, continue Adamas, repre- » ſente deux actions : l'une, quand le ber- » ger vint à cette fontaine, pour ſe tirer » de l'inquietude où l'avoit jetté un ſonge » fâcheux : l'autre, quand deſeſperé de » voir par l'artifice de Mandrague, que » Fortune aimoit un autre berger, il ſe » tua. Conſiderons comme tout cela *eſt* » bien repreſenté. Voici Damon avec ſon » épieu, car il eſt en habit de chaſſeur. *Il* » eſt ſuivi de ſon chien : remarquez avec » quelle attention cet animal fidele con- » ſidere ſon maître ; il ſemble à voir ſes » yeux fixés ſur lui, qu'il deſire ſçavoir » ce qui cauſe l'étonnement qui eſt peint » ſur ſon viſage. Mandrague lui avoit fait » voir en ſonge Maradon, jeune berger, » qui prenant une fleche à Cupidon, en » ouvroit le ſein à la bergere Fortune, & » lui raviſſoit le cœur. Damon qui ſui- » vant la coutume des amans, doutoit tou- » jours, vint, dès que le jour parut, à la » fontaine, pour ſçavoir s'il étoit aimé. » De ces deux figures repreſentées dans » l'eau, l'une eſt celle de Fortune, & l'au-

tre

» tre celle de Maradon. Mandrague avoit
» choiſi ce berger, parce qu'il avoit long-
» temps ſervi la bergere. Et quoiqu'elle
» n'eût jamais daigné le regarder, l'amour
» qui croit facilement ce qu'il craint
» perſuada incontinent le contraire à Da-
» mon. Mais paſſons à la ſeconde action.
» Admirez cetre caverne, & comme elle
» paroît plus enfoncée que le reſte. Ce
» mort que vous y voyez étendu, c'eſt
» l'infortuné Damon, qui pouſſé par ſon
» deſeſpoir, ſe perce de ſon épieu. Rien
» n'eſt plus naturel que la maniere dont
» tout ceci eſt repreſenté : vous lui voyez
» une jambe étendue, & l'autre retirée :
» un bras engagé ſous le corps, par ce
» qu'il n'a pas eu la force de le ravoir, &
» l'autre languiſſant le long du corps, quoi-
» qu'il ſerre encore mollement l'épieu, de
» la main. Sa tête eſt panchée ſur l'épaule
» droite, ſes yeux à demi fermés, ſa bou-
» che entr'ouverte ; auſſi eſt-il repreſenté
» comme étant entre la mort & la vie.
» Conſiderez cet épieu, voyez comme
» l'épaiſſeur du fer eſt à moitié cachée dans
» la playe, & la houpe d'un côté blanche
» encore, & de l'autre toute ſanglante.
» L'art du peintre n'a pas oublié les cloux,
» dont ceux qui ſont les plus près de la la-
» me ſont teints de ſang, mais enſorte
» pourtant que la dorure n'eſt pas effacée.

» Conſiderez de quelle maniere le ſang re-
» jaillit en ſortant de la playe, & comme
» ſes bouillons ſont repreſentés. Mais
» voyons cet autre tableau.

SIXIE'ME TABLEAU.

» Ce tableau qui eſt le dernier, renfer-
» me quatre actions de la bergere Fortu-
» ne. La premiere, eſt un ſonge que
» Mandragué lui envoye ; la ſeconde,
» l'éclairciſſement qu'elle va chercher à
» la fontaine ; la troiſiéme, ſes plaintes
» ſur l'inconſtance de ſon berger, & la
» derniere ſa mort, qui eſt la cataſtrophe
» de cette tragedie. Or voyons toutes ces
» choſes en détail. Voici le ſoleil qui com-
» mence à paroître ſur l'horiſon : prenez
» garde à la longueur de ces ombres; com-
» me une partie du ciel eſt moins éclairée,
» comme ces nues s'élevent peu à peu.
» Ces petits oiſeaux qui ſemblent chanter
» en montant, & tremouſſer de l'aîle,
» ſont des allouettes qui ſe ſechent de la
» roſée, au nouveau ſoleil : ces autres qui
» vont ſe cachant, ſont des hiboux, qui
» fuyent cet aſtre dont la montagne cou-
» vre encore une partie. Avançons : voici
» la bergere Fortune qui dort, elle eſt
» dans ſon lit, & le ſoleil qui entre par la
» fenêtre qu'elle a laiſſée ouverte par
» mégarde, lui donne ſur le ſein à demi

» découvert. Voici autour d'elle les eſ-
» prits de Morphée, dont Mandrague s'eſt
» ſervie pour lui inſpirer le deſſein d'aller
» à la fontaine de verité d'Amour.
» Voyez ici la bergere qui conſulte cette
» admirable fontaine : elle a ſongé que ſon
» berger étoit mort, & prenant ſa mort
» pour ſon infidelité, elle vient pour s'é-
» claircir : la douceur & la triſteſſe qui ſont
» peintes ſur ſont viſage excitent la pitié.
» A peine eut-elle regardé dans l'eau,
» qu'elle apperçut Damon, mais helas !
» auprès de lui elle apperçut Melinde,
» bergere à la verité fort belle, & que
» l'on avoit ſoupçonnée d'aimer Damon,
» mais que Damon n'avoit point aimée.
» Voyez comme elle s'eſt retirée au fond
» de la caverne, & comme ſans y penſer
» elle eſt venu plaindre ſon malheur au
» même lieu où Damon expiroit. La voici
» aſſiſe contre ce rocher, les bras croiſés
» ſur l'eſtomach ; il eſt nud, parce que
» dans ſa douleur elle a dechiré les vetê-
» mens qui le couvroient. On diroit qu'elle
» ſoupire encore, & quelle demande ven-
» geance de la perfidie dont elle croyoit
» Damon coupable. Et parce qu'en ſe
» plaignant elle hauſſa ſa voix, le ber-
» ger que vous voyez près d'elle, en-
» tendant ſes regrets, s'efforça de l'ap-
» peller. La bergere de ſon côté recon-

» noiſſant cette voix mourante, tourne la
» tête à l'inſtant, & court à lui. Mais, ô
» dieux ! quel ſpectacle frape ſa vue ! elle
» elle oublie le ſujet qui cauſoit ſes plain-
» tes, & lui demande qui l'a reduit en cet
» état. C'eſt, lui dit-il, votre inconſtan-
» ce ; c'eſt le bonheur de Maradon que
» j'ai vu dans la fontaine près de vous.
» Penſez-vous que Damon puiſſe ſurvivre
» à votre amour, lui qui ne vivoit que
» pour être aimé de vous ? Ah, *Damon*,
» combien cette fatale ſource eſt-elle
» menſongere, ſi elle m'a fait voir Melin-
» de près de vous, que je vois expirant,
» pour m'avoir aimée ! » Ainſi ces deux amans reconnurent l'infidelité de la ſource, & plus aſſurés que jamais de leur tendreſſe mutuelle, ils moururent ſe tenant embraſſés, Damon de ſa bleſſure, & la bergere du déplaiſir de ſa mort. » Voyez
» la de ce côté : voici la bergere aſſiſe
» près de ce rocher, & voilà Damon qui
» appuyant ſa tête ſur le ſein de la ber-
» gere, tend les bras pour lui dire le der-
» nier adieu, & s'efforce de l'embraſſer.
» Pendant qu'elle, couverte de ſon ſang,
» ſe baiſſe, & lui paſſe les mains ſous le
» corps pour le ſoutenir. Cette vieille qui,
» les cheveux épars, eſt auprès d'eux, c'eſt
» la magicienne Mandrague, qui les trou-
» vant morts, maudit ſon art, déteſte ſes

» demons, s'arrache les cheveux, ſe meur-
» trit le ſein. Ces bras qu'elle tient élevés,
» ſes mains jointes ſur la tête, & ce col
» qu'elle baiſſe, marquent la violence de
» ſa douleur, & le regret qu'elle a d'avoir
» perdu tout à la fois & ces deux amans
» ſi fideles, & l'objet de ſon amour inſen-
» ſé. Le viſage de Mandrague eſt caché,
» mais conſiderez ſes cheveux, ils retom-
» bent en bas, & ſur le col ils ſemblent
» ſe dreſſer. Dans l'éloignement remar-
» quez Cupidon qui verſe des pleurs. Voi-
» ci ſon arc & ſes fleches rompues, ſon
» flambeau éteint, & ſon bandeau tout
» mouillé de ſes larmes.

Celadon avoit prêté une oreille atten-tive aux diſcours du ſage Adamas. Il ſe reprochoit ſouvent de n'avoir point eu aſſés de courage pour imiter Damon. Frapé de cette penſée, il garda quelque temps le ſilence, mais Galatée en ſortant de la grote, & le prenant par la main, l'interrompit : » Que vous ſemble, lui
» lui dit-elle, de cet amour & de ſes ef-
» fets ? que ce ſont, répondit le berger,
» des effets d'imprudence, & non pas d'a-
» mour : & que c'eſt une erreur populaire
» pour couvrir notre ignorance, ou pour
» excuſer notre faute, que d'attribuer tou-
» jours à quelque divinité les effets dont les
» cauſes nous ſont cachées. Hé quoi, dit

» la nymphe, penſez-vous qu'il n'y ait
» point d'amour ? S'il y en a, repartit Cé-
» ladon, il doit avoir un caractere de dou-
» ceur ; mais quel qu'il ſoit, madame,
» vous en parlez à une perſonne bien igno-
» rante en ce point ! outre que ma condi-
» tion ne me permet pas d'en ſçavoir
» beaucoup, mon eſprit groſſier m'en rend
» encore plus incapable. Cependant ber-
» ger, lui repliqua la triſte Sylvie, il y a
» quelque temps que je vous vis en un
» lieu, où difficilement on eût pu croire
» ce que vous dites de vous ; car il y avoit
» trop de beautés, & vous avez trop
» de ſentiment pour ne vous pas laiſſer
» prendre. Belle nymphe, répondit le
» berger, en quelque lieu que ce fût, il y
» avoit de la beauté ſans doute, puiſque
» vous y étiez ; mais vous en avez trop
» pour nos cœurs ruſtiques, qui doivent
» plus tôt vous admirer, que vous aimer,
» vous adorer, que vous ſervir. » C'eſt en diſcourant de la ſorte, qu'ils rentrerent au palais, où l'heure du repas les appel-loit.

L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ.
PASTORALE ALLEGORIQUE
PREMIERE PARTIE.

LIVRE DOUZIE'ME

DEs que le jour commença de paroître, Leonide, ſuivant la reſolution qu'Adamas, Celadon, & Sylvie, avoit priſe de concert avec elle, vint trouver le berger, pour le revêtir des habits que le druyde avoit apportés. Mais le petit Meril, qui, par ordre de Galatée, demeuroit preſque toujours auprès de Celadon, autant pour épier les actions de Leonide, que pour ſervir le berger, déconcerta quelque temps leurs meſures. Un bruit enfin qu'ils entendirent dans la cour, fit ſortir Meril, dans le deſſein de leur en rapporter des nouvelles. Celadon ſe leve in-

continent, & la nymphe (à quoi l'amour n'abbaiſſe-t-il point ceux qui en ſont épris!) commença de l'habiller elle-même. Il n'en fût jamais venu à bout tout ſeul. Meril rentrant un moment après penſa les ſurprendre, & ne voyant point Celadon qui s'étoit caché dans une garderobe, il demanda où il étoit. » Que lui veux-tu, » dit Leonide? Je voulois, répondit Me» ril, lui annoncer la venue d'Amaſis.» Dans l'embarras où ſe trouva la nymphe, elle dit à Meril: » Cours, je te prie, aver» tir Galatée, peut-être ſera-t-elle ſur» priſe. » Meril y courut, & Celadon ſortit, en riant de cette nouvelle. Vous riez, » dit Leonide, ce contre-temps pourra bien » vous embarraſſer autant que moi. Conti» nuez ſeulement de m'habiller, repartit » Celadon: à la faveur de tant de nymphes » il me ſera facile de m'échaper. » Au même inſtant Galatée entra dans la chambre de Celadon; quelle fut ſa ſurpriſe, & celle du berger! il voulut ſe cacher, mais Leonide le retint, & ſe tournant vers la nymphe: » Madame, lui » dit-elle, que deviendrons-nous ſi la » reine vient ici? je ferai bien, moi, tout » ce que je pourrai pour déguiſer Celadon; » mais je crains fort de n'y pas réuſſir. » Galatée que ce déguiſement avoit d'abord étonnée, loua beaucoup l'expédient de

Leonide,

Leonide ; puis s'approchant d'eux, elle trouva ſi bien le berger ſous cet habit, qu'elle ne put s'empêcher de rire. En » verité, Leonide, dit-elle, je ne ſçai ce- » que nous ſerions devenues ſans vous, » car quelle eſperance de cacher autre- » ment ce berger à tant de perſonnes qui » viennent avec Amaſis ? Deſormais nous » n'avons rien à craindre ; je preſenterai » Celadon à toutes vos compagnes ; elles » le prendront pour une fille. » Alors pour mieux jouer ſon perſonnage, Leonide lui dit qu'elle pouvoit ſe retirer, de peur qu'Amaſis ne les ſurprît. Ainſi la nymphe ſortit pour entretenir ſa mere, après avoir recommandé à Leonide d'amener le berger devant elle, dès qu'il ſeroit habillé, & au berger de ſe donner pour Lucinde parente d'Adamas. » Il » faut avouer la verité, dit Celadon, après » que la nymphe fut partie, je ne fus ja- » mais ſi étonné que je l'ai été de la venue » d'Amaſis, de la ſurpriſe de Galatée, & » de votre preſence d'eſprit. Berger, dit- » elle, ce qui eſt de moi vient de la paſ- » ſion que j'ai de rompre vos liens, & plût » aux dieux que tout votre bonheur dé- » pandit également de Leonide ! Pour tant » de bien-faits, répondit le berger, je ne » puis vous offrir que cette même vie que » vous me conſervez : » cependant Meril

entra dans la chambre, & dès qu'il vit Celadon. » En verité, s'écria-t-il, il n'y » a perſonne qui puiſſe le reconnoître, & » moi-même j'y ſerois trompé, ſi je n'é- » tois témoin de ſon déguiſement.

D'un autre côté Amaſis étant déſcendue de ſon char, rencontra au bas de l'eſcalier Galatée, Adamas, & Sylvie. » Ma » fille, dit Amaſis, vous aimez trop la ſo- » litude, je viens vous en tirer & vous » faire part de ma joye : j'ay reçu de Cli- » daman & de Lindamor les nouvelles du » monde les plus agréables, & je veux » que vous reveniez avec moi à Marcilli, » où j'ai ordonné des feux en ſigne de re- » jouiſſance. Je loue les dieux, répondit » Galatée, du bonheur qu'ils vous en- » voyent ; puiſſent-ils y ajouter encore, » & le rendre durable : mais en verité, » madame, ce lieu a tant de charmes pour » moi, que je ne puis le quitter qu'à re- » gret. Vous ne le quitterez pas pour long- » temps, repartit Amaſis ; mais comme je » ne veux m'en retourner que ce ſoir, » allons nous promener, & je vous com- » muniquerai les nouvelles que j'ai re- » çues.» Alors Adamas lui baiſant la robe; » il faut bien, dit-il, madame, qu'elles » ſoient bonnes, puiſque pour en faire part » à la princeſſe, vous êtes partie ſi matin. » Il y a déja trois jours, dit Amaſis, qu'el-

» les me ſont venues, & j'avois impatien-
» ce de m'en rejouir avec ma fille. » En même temps elle deſcendit dans les jardins, & ſe plaçant entre Adamas & Galatée, elle continua de la ſorte.

HISTOIRE
DE LYDIAS ET DE MELANDRE.

SI pour changer la face des choſes humaines, la fortune a pluſieurs reſſorts, il faut avouer que l'amour eſt celui de tous qu'elle employe le plus communément; car il n'eſt rien d'où l'on voye ſortir tant de revolutions que de cette paſſion. Chaque jour nous en fournit de nouveaux exemples; mais vous avouerez bien-tôt que l'accident que je vais vous raconter eſt un des plus extraordinaires. Vous n'avez pas oublié que le ſort donna Clidaman pour ſerviteur à Sylvie, & que Guyemans en lui rendant la lettre de ſon frere, en devint auſſi amoureux. Vous ſçavez encore quel motif les fit partir ſecretement pour ſe rendre au camp de Merovée, & que j'envoyai pour lui faire cortege une partie de nos jeunes chevaliers ſous la conduite de Lindamor; mais vous ignorez ſans doute ce qui leur eſt arrivé depuis leur départ, & c'eſt ce que je veux

vous raconter, & ce qui merite bien votre curioſité. Dès qu'ils furent à l'armée, Guyemans qui étoit connu de Merovée & de Childeric, leur preſenta Clidaman, & ſe contenta de leur faire entendre que c'étoit un jeune chevalier de bonne maiſon qui deſiroit de les ſervir. Ils furent reçus avec toutes les démonſtrations de joye imaginables, parce qu'ils arrivoient en un temps où les ennemis menaçoient d'une bataille. Mais quand Lindamor fut arrivé, & que les princes connurent mon fils, je ne puis vous exprimer les honneurs qu'ils lui rendirent; il s'étoit déja ſignalé, comme vous le ſçavez en pluſieurs rencontres, & il s'étoit acquis une eſtime univerſelle. Entre les priſonniers qu'ils firent lui & Guyemans, car ils couroient toujours enſemble les mêmes hazards, il ſe trouva un jeune homme de la grande Bretagne, ſi beau, mais ſi accablé de triſteſſe, qu'il excita la pitié de Clidaman. Un jour il le fit appeller, & après l'avoir interrogé ſur ſa condition, il lui demanda la cauſe de l'extrême triſteſſe qu'il faiſoit paroître. Il lui repreſenta que ſi c'étoit ſa captivité qui l'affligeoit, il devoit la ſupporter en homme courageux, & loin de s'abandonner à la douleur, remercier les dieux de l'avoir fait tomber entre leurs mains, puiſqu'il étoit en un lieu où il ne

devoit attendre que des traitemens gracieux. Il ajouta que le ſeul obſtacle a ſa liberté étoit la défenſe que le roi avoit faite de rendre aucun priſonnier, & que quand elle ſeroit levée, il auroit lieu de ſe louer de leur generoſité. Ce jeune homme penetré de reconnoiſſance, remercia mon fils, mais un ſoupir lui étant échapé, Clidaman plus ému encore voulut en ſçavoir le ſujet. » Seigneur, répondit-» il, cette triſteſſe qui eſt peinte ſur mon » viſage, & ces ſoupirs dont je vous rens » témoin à regret, ce n'eſt point la capti-» vité dont vous me parlez qui les cauſe; » c'en eſt une autre bien plus cruelle & » bien plus terrible. Le temps ou la ran-» çon me delivreront de celle-ci, mais » pour l'autre, il n'y a que la mort ſeule » qui puiſſe m'en affranchir; encore la » ſupporterois-je avec patience, ſi je ne » prevoyois qu'elle finira bien-tôt, & par » mon trepas, & par celui de la perſonne » que j'adore. » Clidaman comprit par ces paroles, que l'amour étoit l'unique mal de ſon priſonnier. Et comme lui même il en ſentoit toute la rigueur, il fut ſi touché de compaſſion, qu'il lui promit de procurer inceſſamment ſa liberté. » Puiſque » vous ſçavez, répondit-il à Clidaman, » ce que c'eſt qu'amour, & que vos bon-» tés me perſuadent que rien ne peut les

» alterer, afin que vous jugiez ſi mes » plaintes ſont legitimes, ſi mon deſeſ- » poir eſt fondé, je vous revelerai des » choſes qui vous fraperont d'étonne- » ment, pourvû néanmoins que vous dai- » gniez me promettre le ſecret. » Clida- man le lui ayant promis, il pourſuivit ainſi : » Seigneur, l'habillement que vous me » voyez n'eſt pas le mien ; Amour qui m'a » preſque fait oublier mon ſexe, m'a inſpi- » ré ce déguiſement. Je ne ſuis pas ce que » je vous parois ; je ſuis fille, & d'une des » meilleures maiſons de la Bretagne : Me- » landre eſt mon nom : & je ſuis tombée » entre vos mains par un hazard bien ex- » traordinaire. Il y a quelque temps qu'un » jeune homme, nommé Lydias, vint » dans notre capitale, il fuyoit ſa patrie, » comme je l'ai ſçu depuis, pour avoir » tué ſon ennemi dans un combat ſingu- » lier. Ils étoient l'un & l'autre de cette » partie des Gaules que l'on appelle Neuſ- » trie ; la famille de Lydias étant tres-ac- » creditée, celui-ci fut contraint de ſe de- » rober par la fuite aux rigueurs de la juſti- » ce. Il arrive à Londres ; & ſuivant l'uſa- » ge de notre nation qui ſe pique de civi- » lité envers les étrangers, il reçoit par » tout le plus favorable accueuil : ſur tout » il vivoit chés mon pere avec autant de » liberté que s'il eût été dans le ſein de ſa

» propre famille. Et parce qu'il avoit re-
» ſolu de reſter parmi nous, tant que ſon
» retour lui ſeroit interdit, il crut que
» pour ſe conformer à nôtre humeur, il
» devoit au moins faire ſemblant d'aimer.
» Dans ce deſſein, il jetta les yeux ſur
» moi, & ſoit qu'il me trouvât plus à
» ſon gré, ou plus à ſa bien-ſceance, il ſe
» declara mon ſerviteur. Quelle diſſimula-
» tion, quels devoirs, quels ſermens oublia
» Lydias ! Je vous épargne des diſcours
» ſuperflus ; je l'aimai enfin ſincerement.
» Quelle ame barbare eût pu reſiſter à tant
» d'agrémens, tant de politeſſe, tant de
» valeur, tant de ſoins, & ſi long-temps
» continués ! Je ne rougis point de vous
» avouer ma foibleſſe, à vous qui con-
» noiſſez l'amour. Les choſes étoient
» en cet état ; nous goutions toute la
» ſatisfaction que peuvent gouter deux
» amans qui ſont aſſurés de leur tendreſſe
» mutuelle, quand les Francs après avoir
» gagné tant de batailles contre les Ro-
» mains, & les Gots, porterent leurs
» armes victorieuſes dans la Neuſtrie,
» & forcerent ſes peuples à nous deman-
» der du ſecours. Le roi & les états leur
» accorderent ce qu'ils demandoient, ſui-
» vant les traités d'alliance conclus avec
» eux. Cette nouvelle fut bien-tôt repan-
» due dans tout le royaume, mais nous

» qui étions dans la capitale en fûmes
» inſtruits des premiers. Dès ce moment
» Lydias ſongea à ſon retour, il ſe per-
» ſuada que ſes citoyens à qui ſes pareils
» étoient néceſſaires, l'abſoudroient faci-
» lement de la mort d'Aronte. Et parce
» qu'il m'avoit toujours promis de m'em-
» mener avec lui, ſi jamais il nous quit-
» toit; il me cacha ſon deſſein. Mais com-
» me il n'eſt rien de ſi ſecret qui ne tranſ-
» pire enfin, le hazard voulut que j'en
» fuſſe informée. Auſſi-tôt que je le ſçus,
» je lui dis, à la premiere entrevue: avez-
» vous reſolu, Lydias, de me cacher que
» vous m'abandonnez? Croyez-vous mon
» amitié ſi foible, qu'elle ne puiſſe ſoute-
» nir votre fortune? Si vos affaires vous
» appellent dans votre patrie, pourquoi
» ne me permettez-vous pas de vous ac-
» compagner? Demandez-moi à mon
» pere; je ſçai qu'il vous aime, il ſera
» charmé de notre alliance. Mais de me
» laiſſer ſeule en ces lieux, contre la foi
» de vos ſermens; ah, Lydias, ne commet-
» tez pas un ſi grand crime, les dieux vous
» puniroient!» Il me répondit froidement,
qu'il ne ſongeoit point à ſon retour, que
toutes ſes affaires ne lui étoient rien au prix
du bonheur de me voir, que mes doutes
l'offenſoient, & que ſes propres actions le
juſtifieroient. Cependant le parjure s'em-

barqua deux jours après avec les premieres troupes qui partirent de nos ports. Nous fumes incontinent avertis de ſon départ, mais je m'étois tellement figuré qu'il m'aimoit, que je fus la derniere à le croire, & déja plus de huit jours s'étoient écoulés que je ne pouvois me perſuader tant d'ingratitude & tant de perfidie dans un homme, en apparence ſi bien né. Mes yeux ſe deſſillérent enfin, & je reconnus mon erreur. Jugez, ſeigneur, quels furent mes ennuis : je tombai malade, & les medecins deſeſperant de mon ſalut m'abandonnerent ; mais Amour, qui eſt un plus grand medecin qu'Eſculape même, me guerit avec une étrange antidote : admirez comme il ſe plaît à produire des effets contraires à nos deſſeins ; lorſque je ſçus la fuite de Lydias, j'en conçus un ſi vif reſſentiment, qu'après avoir mille fois invoqué les dieux, témoins de ſes perfidies, je jurai autant de fois de le haïr à jamais, qu'il m'avoit juré de m'aimer toujours. Mais je puis bien dire que je ne fus pas moins parjure que lui. Ma haine étoit encore dans toute ſa fureur, lorſque nous apprîmes par un vaiſſeau, qui venoit de Calais, que Lydias y avoit paſſé, que le gouverneur du lieu, qui étoit parent d'Aronte, en ayant été averti, il l'avoit fait conduire dans ſes priſons, qu'on le tenoit perdu, parce que ce

gouverneur étoit tres-accredité parmi les Neuſtriens, & qu'à la verité il y avoit un moyen de le ſauver, mais que ce moyen étoit ſi difficile, qu'il n'y avoit perſonne qui oſât le tenter. On diſoit encore qu'auſſi-tôt que Lydias ſe vit ſaiſi, il demanda à Lipandas (c'eſt le nom du gouverneur) comment un homme tel que lui pouvoit venger ſes querelles par la voye de la juſtice, & non par celle des armes ; car c'eſt un uſage parmi les Gaulois de ne recourir jamais à la juſtice en ce qui touche l'honneur ; que Lipandas lui avoit répondu, qu'il avoit tué Aronte en lâche, & que s'il n'étoit pas condamné, il le lui ſoutiendroit les armes à la main ; mais que ſi quelqu'un de ſes amis ſe preſentoit pour lui, il étoit prêt à le combatre : que ſi cet ami étoit victorieux, il lui rendroit ſa liberté ; que s'il étoit vaincu, ou que dans un mois il ne ſe preſentât perſonne, il le remettroit entre les mains des anciens de Rothomage ; & que pour éviter toute ſupercherie, il vouloit ſe battre en chemiſe avec l'épée & le poignard. On ajoutoit, que Lipandas étant eſtimé l'un des plus braves hommes de toute la Neuſtrie, perſonne n'oſoit entreprendre ce combat, outre que les amis de Lydias n'étant pas avertis, ils ne pouvoient lui rendre cet important ſervice. Quand je me rappelle,

ſeigneur, les differentes penſées qui m'agiterent alors, non, je l'avoue, je ne fus jamais ſi troublée, pas même lorſque le perfide m'abandonna. Il me fallut payer à l'amour ſon tribut ordinaire, je verſai un torrent de larmes. Mais après avoir donné long-temps à l'infidele Lydias des pleurs inutiles, je ſongeai enfin a le ſauver, quoiqu'il dût m'en coûter le repos & l'honneur. Je pris la reſolution de me rendre à Calais pour chercher les moyens d'avertir les parens & les amis de Lydias, & donnant ordre le plus ſecretement que je pus à mon voyage, une nuit je me dérobai dans l'habillement que vous me voyez ; mais la fortune s'acharna tellement contre moi, que je demeurai plus de quinze jours ſur le rivage, attendant toujours qu'il partît quelque vaiſſeau. J'ignore ce que devinrent mes parens quand ils ne me trouverent plus, je n'en ai eu aucune nouvelle, mais je ne ſuis que trop aſſurée que la vieilleſſe de mon pere n'aura pu reſiſter à ce déplaiſir. Il m'aimoit plus tendrement que lui-même ; il m'avoit toujours élevée avec tant de ſoin, que j'ai pluſieurs fois admiré comment j'ai pu ſoutenir toutes les fatigues que j'ai eſſuyées depuis mon départ.

Mais pour reprendre mon diſcours, après que j'eus attendu quinze jours ſur

le bord de la mer, il ſe preſenta enfin un vaiſſeau : je m'embarque, j'arrive à Calais ; il ne reſtoit plus que ſix jours du terme que Lipandas avoit preſcrit ; & la mer m'avoit tellement incommodée, que je fus obligée de garder le lit pendant deux jours. Ainſi je n'avois point le temps d'informer les parens de Lydias de la cruelle ſituation où il ſe trouvoit ; j'ignorois d'ailleurs & leur nom, & leur demeure. Jugez quelle fut ma douleur : il me ſembloit que je n'étois venue que pour le voir mourir, & pour aſſiſter à ſes funerailles. Dieux, comment vous diſpoſez de nous ! J'étois tellement outrée de ce déſaſtre que jour & nuit je ne faiſois que pleurer. Enfin la veille que le terme expira, brulant de mourir avant Lydias, je reſolus d'entrer au combat avec Lipandas. Quelle reſolution, ou plus tôt quel deſeſpoir ! ſans avoir jamais manié ni épée, ni poignard, & ſans ſçavoir même de quelle main il les falloit tenir, me voilà déterminée à combatre un chevalier qui toute ſa vie avoit fait ce mêtier, & qui s'étoit acquis une haute reputation de valeur. Mais toutes ces conſiderations ne purent m'ébranler. Et quoique je fuſſe bien perſuadée que je ne pourrois ſauver Lydias, toutesfois je ſentois une ſecrete ſatisfaction de pouvoir lui donner cette preuve de mon

amour. Une choſe me tourmentoit extrêmement, c'étoit la crainte d'être reconnue de Lydias, parce que nous devions combatre deſarmés. Pour remedier à cet inconvenient, j'envoyai à Lipandas un cartel, par lequel, après l'avoir défié, je le priois qu'étant tous deux chevaliers, il agreât que nous nous ſerviſſions des armes uſitées entre chevaliers, & non de celles qui ſont le partage des ſeuls deſeſperés. Il répondit que le lendemain il ſe trouveroit dans le champ, que j'y vinſſe armé, qu'il en feroit de même, que pourtant il vouloit qu'il fût à ſon choix, après avoir commencé ainſi le combat pour ma ſatisfaction, de l'achever pour la ſienne, comme il l'avoit d'abord propoſé. Moi qui ne doutois point que je ne duſſe mourir, en quelque maniere que ſe donnât le combat, je l'acceptai comme il voulut. Le lendemain je me preſentai dans le champ, armée de toutes piéces, mais j'étois ſi embaraſſée dans mon armure, qu'à peine je pouvois me remuer. Ceux qui me voyoient chanceler ſous ce peſant fardeau, prenoient pour timidité ce qui n'étoit en effet que foibleſſe. Bien-tôt après arrive Lipandas armé, & monté à l'avantage ; ſa vue inſpiroit de la terreur à ceux mêmes que le danger ne touchoit point : mais le croiriez-vous, je ne fus

étonnée qu'au moment où l'infortuné Lydias fut amené ſur un échaffaut pour être ſpectateur du combat. Alors toute ma tendreſſe pour lui ſe fit ſentir plus vivement, & je fus ſi touchée de compaſſion que je demeurai long-temps comme immobile. Enfin les juges me conduiſent vers lui, afin de ſçavoir s'il m'accepte pour champion. Il me demanda qui j'étois, & moi contrefaiſant ma voix, » Lydias, il vous » ſuffit, lui dis-je, que je ſois le ſeul qui » veuille entreprendre ce combat. Puiſ- » qu'il eſt ainſi, repliqua-t-il, vous devez » avoir du courage; c'eſt pourquoi, ajou- » ta-t-il, en ſe tournant vers les juges, je » l'accepte. » Et comme je me retirois, il me dit: » Vaillant chevalier, ne crai- » gnez point que votre querelle ſoit in- » juſte. Lydias, lui répondis-je, plût aux » dieux que je fuſſe auſſi aſſurée de ton in- » nocence en tout le reſte. » Déja il me tardoit que les trompetes ne donnaſſent le ſignal du combat, à peine je l'eus entendu que je quitte à l'inſtant la barriere. Mais je fus tellement ébranlée, qu'au lieu de porter ma lance comme il falloit, je la laiſſai aller à l'aventure. Elle s'arrêta dans les flancs du cheval de Lipandas, qui l'emporta malgré lui, & tomba mort ſur l'aréne. Pour moi tout ce que je pus faire, fut de ne pas tomber: & mon cheval s'é-

tant arrêté de lui-même, & Lipandas me criant de tourner à lui, je revins l'épée à la main, & je heurtai ſi à propos mon adverſaire, que je le renverſai ; mais il donna en paſſant un ſi grand coup d'épée à mon cheval, qu'un moment après je le ſentis manquer ſous moi : heureuſement il tomba mort ſi loin de Lipandas, que j'eus le temps de me tirer de la ſelle. Alors je m'avançai vers lui : ſi l'amour n'avoit ſoutenu le fer de mon armure, j'y aurois infailliblement ſuccombé : Lipandas venoit ſur moi l'épée haute ; il me déchargea ſur la tête, un coup terrible qui me fit chanceller. Il alloit recommencer, mais j'eus ce bonheur que je rompis ſon épée. La mienne qui avoit ſouffert en ce moment, acheva de ſe rompre au premier coup que je voulus fraper & qu'il eſquiva adroitement. Lipandas voyant que nous avions tous deux le même avantage, me dit : » Chevalier, ces armes nous ont été » également favorables ; eſſayons des au- » tres, & déſarmez-vous, car c'eſt ainſi » que je veux finir ce combat. Chevalier, » lui répondis-je, à ce qui s'eſt paſſé » vous pouvez bien connoître que vous » avez tort : vous devriez maintenant » délivrer Lydias. Non, non, dit Li- » pandas en fureur, Lydias & vous, » vous mourrez. J'eſſayerai, lui repliquai-

» je de tourner cet arrêt contre vous, »
& m'éloignant de Lydias pour n'être point reconnue, je me deſarmai avec l'aide ceux qui le gardoient. Nous voilà donc Lipandas & moi, avec l'épée & le poignard dans les mains ; on nous avoit mipartis, le ſoleil avoit quitté l'horiſon, & les juges s'étoient retirés. Ce fut alors que je crus mourir, mais la fortune fut ſi favorable à Lydias, (car je craignois ſeulement pour ſa vie) que le fier Lipandas venant à moi comme un lyon, fit un faux pas, & ſe fit à lui-même deux bleſſures, l'une avec ſon poignard dont il ſe perça l'épaule droite, & l'autre avec ſon épée, en donnant du front ſur le tranchant. Sa chute m'effraya d'abord ; puis m'étant raſſurée je me reculai un peu ; & me flatant de le vaincre plus par ma generoſité que par ma valeur : » Levez-vous, lui dis-je, » Lipandas ! ce n'eſt point à terre que je » veux vous combatre. » Il ſe releve incontinent pour ſe jetter avec furie ſur moi ; mais de ſes deux bleſſures, l'une l'aveugloit, & l'autre lui ôtant la force du bras, je m'avance l'épée haute, & lui dis : » rens-» toi, Lipandas, autrement tu es mort. » Pourquoi, dit-il, me rendrai-je, puiſ-» que ce n'eſt point une des conditions de » notre combat. Il doit te ſuffire que je » mette Lydias en liberté. » Alors les juges

ges étant venus, & Lipandas ayant ratifié ſa promeſſe, ils m'accompagnerent hors de la lice comme victorieux. Mais le credit de Lipandas me faiſant apprehender quelqu'outrage en ce lieu, ſi j'y demeurois plus long-temps, je repris mon armure, & la viſiere baiſſée, je m'approchai de Lydias : » Seigneur Lydias, lui » dis-je, remerciez les dieux de ma vic» toire : ſi vous deſirez un plus long entre» tien, je pars pour la ville de Regiac ; » j'y attendrai pendant quinze jours de » vos nouvelles, après quoi je partirai » pour des climats éloignés : vous pour» rez demander le chevalier affligé, c'eſt » le nom que j'ai pris pour des raiſons que » je vous expliquerai. Ne connoîtrai-je » point autrement, dit-il, la perſonne à » qui j'ai tant d'obligation ? C'eſt une cho» ſe abſolument impoſſible, lui dis-je.

A ce mot je le laiſſai, & prenant un autre cheval je me rendis à Regiac. Auſſitôt que je fus partie, le perfide gouverneur fit remettre Lydias dans une priſon plus étroite, & quand il lui reprochoit le violement de ſa promeſſe, il répondoit qu'il avoit promis de lui rendre la liberté, mais que n'ayant pas fixé le temps, il le feroit dans vingt années, à moins qu'il ne m'engageât à me remettre priſonnier en ſa place. » Je ſerois, lui repartit, Ly-

» dias, auſſi ingrat envers mon liberateur » que vous êtes perfide envers moi. » Lipandas irrité de cette réponſe, jura que ſi dans quinze jours je n'étois entre ſes mains, il le remettroit entre celles de la juſtice. C'eſt par un exprès que j'envoyai, dans l'inquietude où j'étois de n'avoir point de ſes nouvelles, que je ſçus tout ce détail. Et quoique je préviſſe toutes les cruautés où je m'expoſerois, je reſolus encore de ſauver Lydias dont la conſervation m'étoit plus chere que la mienne : je partois pour me rendre auprès de lui, lorſque vous me fîtes priſonniere; & maintenant la triſteſſe que vous me reprochez, & les ſoupirs qui m'échapent malgré moi ne procedent pas de la priſon où je ſuis, mais de ce que je ſçai que Lydias ſera livré à ſes ennemis ; car des quinze jours que Lipandas avoit donnés, dix ſont déja écoulés ; enſorte qu'à peine j'ai l'eſperance de pouvoir lui rendre ce dernier office. A ces mots, elle verſa un torrent de larmes ; elle pouſſa des ſanglots & des ſoupirs, & Clidaman eſſayant de la conſoler, lui dit : » Genereuſe Melandre, rappellez » dans cet accident le courage que vous » avez montré dans tous les autres. Les » dieux qui vous ont conſervée en de » plus grands perils, ne vous abandonne» ront point en cette occaſion ; ſoyez per-

» ſuadée que tout ce qui dépendra de moi,
» je le ferai volontiers pour votre ſervice ;
» mais comme je ſuis ici dans les états
» d'un prince à qui je ne veux point dé-
» plaire, il faut que votre liberté vienne
» de lui, ſeulement je vous promets de ne
» rien oublier pour l'obtenir. » En même temps il alla trouver Childeric, & le ſupplia d'obtenir du roi ſon pere la liberté de cette jeune captive. Childeric qui aimoit mon fils, alla ſans differer la demander, & Merovée l'accorda. Et parce que tous les momens étoient chers à Melandre, Clidaman lui en donna auſſi-tôt avis. » Chevalier affligé, lui dit-il, il faut que
» vous changiez de nom. Le ciel commen-
» ce à vous regarder d'un œil plus favo-
» rable ; le prince des Francs m'a permis
» de diſpoſer de vous, & le devoir de
» Chevalier m'oblige non ſeulement à
» vous donner la liberté, mais à vous
» offrir encore toute l'aſſiſtance dont je
» ſuis capable. » Melandre qui ne s'étoit flatée au plus que de pouvoir ſe racheter, & qui prévoyoit en même temps que le terme des quinze jours ſeroit expiré avant qu'elle eût payé ſa rançon, ne put contenir les tranſports de ſa joye : elle ſe jette aux pieds de Clidaman, & lui baiſant la main, » ſeigneur, lui dit-elle, vous mon-
» trez bien que vous connoiſſez l'amour,

» puiſque vous avez compaſſion de ceux
» qu'il tyranniſe. Je prie les dieux, en
» attendant que je puiſſe m'acquiter en-
» vers vous, de vous rendre auſſi fortuné
» qu'il vous ont fait genereux. » Elle vouſut à l'inſtant ſe mettre en chemin, bien qu'il fût nuit; mais Clidaman s'y oppoſa. Le lendemain donc elle partit avant l'aurore, & la veille que le terme devoit expirer, elle arrive à Calais. Dès le ſoir même elle eût mandé ſa venue au Gouverneur, ſi elle n'avoit crû plus expedient, vû ſa perfidie, d'attendre le jour afin d'avoir plus de témoins. Le jour venu, le Chevalier affligé ſe preſente à lui, dans le temps que les principaux de la ville étoient dans ſa maiſon pour lui faire honneur. Il ne fut pas reconnu d'abord, car on ne l'avoit vû qu'au combat, où la frayeur avoit peut être alteré ſon viſage; & chacun s'étant approché pour l'entendre: » Lipandas, lui dit-il, je viens ici
» de la part des amis & des proches de Ly-
» dias, pour ſçavoir de ſes nouvelles, &
» te ſommer de ta parole, ou bien d'atta-
» cher ſa liberté à quelque nouvelle con-
» dition, autrement ils me chargent de te
» déclarer, qu'ils publieront par tout que
» tu es un homme ſans honneur & ſans foi.
» Etranger, répondit le fier gouverneur, tu
» leur diras que Lydias eſt mieux qu'il ne

» ſera dans peu de jours, parce que de-
» main je le remets entre les mains de
» gens qui m'en vengeront ; que pour ma
» foi je l'ai cru dégagée par cette action, car
» la juſtice eſt-elle rien autre choſe qu'une
» vraye liberté ! que pour de nouvelles
» conditions, je n'en veux point d'autre
» que celles que j'ai déja propoſées, c'eſt
» à dire que l'on me livre celui qui a com-
» batu contre moi. Qu'en veux-tu faire,
» lui dit-il ? Quand j'aurai à te rendre
» compte de mes deſſeins tu le pourras
» ſçavoir, dit Lipandas. *Tu perſiſtes* donc
» en cette opinion ? *Oui* j'y perſiſte & j'y
» perſiſterai, repartit le gouverneur. En-
» voye donc chercher Lydias, ajouta le
» Chevalier affligé, & je te remettrai ce-
» lui que tu demandes. » Lipandas qui
avoit tourné toute ſa colere contre Me-
landre, & qui deſiroit s'en venger, en-
voya incontinent chercher Lydias. Quand
il fut en ſa preſence, il lui dit : » Lydias,
» voici le dernier jour que je t'ai donné
» pour me repreſenter ton champion ; ce
» jeune chevalier eſt venu ici dans ce deſ-
» ſein, s'il le fait, tu es en liberté. » Me-
landre pour n'être pas reconnu de Lydias,
ſe tourna tout à fait du côté de Lipandas
pour lui répondre : » Oui, dit-elle, je l'ai
» promis, & je le fais : toi, obſerve auſſi
» bien ta parole ; car je ſuis celui que tu

» demandes. Me voici, je ne redoute ni ri-
» gueur, ni cruauté, pourvu que mon
» ami ſoit libre à ce prix.

Tout le monde alors jettant les yeux ſur elle, & cherchant à ſe rappeller les façons de celui qui avoit combatu, reconnut qu'elle diſoit vrai. Sa beauté, ſa jeuneſſe, ſon affection émurent tous ceux qui étoient preſens, excepté Lipandas qui ſe croyant offenſé par elle, la fit mettre incontinent dans les mêmes priſons, d'où il tira enfin Lydias. Bien que Lydias fût aſſuré de ſa perte, en demeurant, il ne vouloit point expoſer à de nouveaux dangers le genereux inconnu à qui il avoit déja tant d'obligation ; pendant qu'il préferoit ainſi la mort à la liberté, Melandre s'approcha de lui, & lui dit à l'oreille : » Lydias, partez, j'ai un moyen
» infaillible de ſortir, quand il me plaira,
» de ſes priſons : que ſi vous deſirez faire
» quelque choſe à ma conſideration, allez
» ſervir Merovée, & Clidaman ſur tout ;
» vous lui devez votre liberté : dites-lui
» que c'eſt de ma part que vous y allez.
» Sera-t-il poſſible, dit Lydias, que je
» parte, ſans ſçavoir qui vous êtes ? Je ſuis,
» répondit-elle, le chevalier affligé, que
» cela vous ſuffiſe, juſqu'à ce que vous
» ſoyez plus à portée d'en ſçavoir davan-
» tage. » Lydias partit, bien réſolu de ſer-

vir le roi des Francs, pour obéir à celui qui deux fois lui conſervoit la vie. Cependant le barbare gouverneur fit jetter Melandre dans un cachot, avec les fers aux mains & aux piés. Son deſſein étoit de l'y laiſſer perir de miſere. Son cachot étoit effroyable, elle n'avoit que du pain & de l'eau pour toute nourriture, & les autres incommodités qu'elle éprouvoit étoient ſans nombre.

Cependant le bruit s'étant repandu que Lydias avoit été ſauvé, par un ami, des priſons de Calais, & qu'il s'étoit rendu à l'armée des Francs ; on le declara traître à ſa patrie. Il étoit arrivé en effet au camp de Merovée, où d'abord il avoit demandé la tente de mon fils. Dès qu'il y parut, Lindamor & Guyemans coururent l'embraſſer, mais avec une ſi tendre affection, qu'il en fut ſurpris. Ils le prenoient pour Ligdamon qui s'étoit perdu dans la derniere bataille, & à qui il reſſembloit de telle ſorte que tous ceux qui connoiſſoient Ligdamon y furent trompés. Lorſqu'il fut reconnu enfin pour Lydias ami de Melandre, on le conduiſit à Merovée, à qui il raconta en preſence de tous l'hiſtoire que vous venez d'entendre ; ſa priſon, la generoſité du chevalier inconnu qui l'en avoit tiré deux fois, & l'ordre qu'il avoit reçu de ſon libera-

teur, de venir ſervir le roi, & particuliérement Clidaman. Après que le roi l'eut remercié de ſon amitié, Clidaman lui dit: » Eſt-il poſſible, ô Lydias, que vous » n'ayez point connu celui qui a combattu & qui eſt dans les fers pour vous? » Non, prince, répondit-il. N'avez-vous » jamais vû perſonne qui lui reſſemblât, » ajouta Clidaman? Je n'en ai aucune » memoire, dit Lydias étonné. Je veux » donc, repartit mon fils, dire au roi une » hiſtoire bien intereſſante, & bien extraordinaire. » En même temps il reprit l'endroit où Lydias avoit parlé de ſa retraite à Londres; il y ajouta avec diſcretion l'amour de Melandre, la parole qu'il lui avoit donnée de l'emmener en Neuſtrie, s'il étoit contraint de partir, ſa fuite, enfin ſa priſon à Calais. Lydias étoit fort étonné d'entendre tant de particularités de ſa vie; mais lorſque Clidaman raconta la reſolution que Melandre avoit priſe de ſe mettre en voyage, & de s'habiller en homme pour avertir ſes parens; puis de s'armer, & d'entrer en lice avec Lipandas, & la fortune enfin de leur combat, il n'y eut perſonne qui ne fût ravi d'admiration. » Dieux, s'écria Lydias, eſt-il » poſſible que j'aye été ſi aveuglé? Que » me reſte-t-il, pour acquitter de ſi grandes obligations? Il ne vous reſte plus,

dit

» dit Clidaman, que de donner pour elle » ce qu'elle vous a conſervé. C'eſt bien peu » de choſe, ajouta Lydias en ſoupirant, » ſi elle ne poſſede pas mon cœur, comme » je poſſede le ſien. » Pendant qu'ils tenoient ces diſcours, tous les chefs de l'armée diſoient qu'il falloit aſſieger Calais pour délivrer cette heroïne.

Le ſoir étant venu, Lydias s'adreſſe à Clidaman, & lui découvre que pendant ſa priſon il avoit formé une entrepriſe infaillible ſur Calais, & que ſi on vouloit lui donner des gens, il répondoit de les faire entrer dans la ville; ſon avis eſt approuvé du roi: cinq cens archers, conduits par deux cens hommes d'armes ſont chargés de l'éxecution. Enfin, pour abreger, Calais eſt pris, Lipandas fait priſonnier, & Melandre tirée de ſa captivité. Mais quand le tumulte eut ceſſé, on s'apperçut que Lydias & Melandre avoient diſparu, ſans que depuis on ait ſçu ce qu'ils étoient devenus.

Voilà, continua la reine, les nouvelles que j'ai reçues de mon fils; Lindamor & lui ſe ſont acquis à l'armée une eſtime univerſelle, ils y ſont comblés de louanges & d'honneurs. » Puiſſent les dieux, dit Adamas, les » maintenir long temps en ce glorieux état!

Cependant ils apperçurent de loin Leonide & Lucinde, avec le petit Meril;

je dis Lucinde, parce que c'étoit le nom qui avoit été donné au berger depuis ſa metamorphoſe en nymphe. Amaſis, qui ne connoiſſoit point Lucinde, demanda qui elle étoit : » C'eſt, répondit Galatée » une parente d'Adamas ; elle eſt ſi belle » & ſi vertueuſe, que j'ai prié Adamas de » me la laiſſer pour quelque temps : ſon » nom eſt Lucinde, je m'aſſure qu'elle » vous plaira, & ſi vous l'approuvez, ma- » dame, elle viendra avec nous à Mar- » cilli. » A ce mot Leonide arriva près d'Amaſis, & Lucinde mettant un genou en terre, lui baiſa la main d'une façon ſi aimable, qu'il étoit impoſſible de ſoupçonner le déguiſement. Amaſis la releva, & après l'avoir embraſſée, elle lui dit que tout ce qui appartenoit au druide, lui étoit infiniment cher. Alors Adamas prit la parole ; il craignoit que ſi la feinte Lucinde répondoit elle-même, ſa voix ne la trahît ; mais Lucinde étoit ſi habile, que ſa voix eût encore aidé à la tromperie. L'heure du dîner étant venue, Amaſis rentra dans le palais. On ſe mit à table, & les nouvelles que la reine avoit reçues excitant la joye, le repas fut extrêmement enjoué. Pour la belle Sylvie elle avoit toujours devant les yeux ſon cher Ligdamon ; elle ne pouvoit oublier qu'il étoit mort pour elle.

Après le repas, tandis que les nymphes s'amuſoient à differens jeux, Leonide ſortit de l'appartement, ſans que l'on s'en apperçût : Lucinde la ſuivit bientôt. Lorſqu'elles furent arrivées au lieu dont elles étoient convenues, elles ſortirent du château, comme pour aller à la promenade, & dès qu'elles eurent gagné le bois, elles s'y enfoncerent. Là Celadon reprit ſes habits de berger, qu'ils avoient cachés ſous les manches de leurs robes, & remerciant la nymphe des ſecours qu'elle lui avoit donnés ; il lui offrit ſa vie en échange. La nymphe alors pouſſant un ſoupir : » Eh bien, lui dit-elle, Celadon, » ne vous ai-je pas bien tenu parole ? & ne » vous ſentez-vous pas obligé à tenir de » même celle que vous m'avez donnée ? » Si je pouvois y manquer, répondit le » berger, je m'eſtimerois le plus indigne » des hommes. Souvenez-vous donc, dit » Leonide, de ce que vous m'avez juré, » car dès ce moment je veux en avoir la » preuve. Belle nymphe, repartit Celadon, diſpoſez de tout ce qui eſt en mon » pouvoir, comme de tout ce qui eſt au » vôtre. Ne m'avez-vous pas promis, » ajouta la nymphe, que tout ce qu'en » recherchant votre vie paſſée, je trouverois que vous pourriez faire pour moi, » vous le feriez ? » & Celadon ayant ré-

pondu qu'il étoit vrai : » J'ai fait, conti-
» nua-t-elle, ce que vous m'avez dit, &
» quoique l'amour ſoit aveugle, j'ai con-
» nu qu'en effet vous deviez toujours ai-
» mer Aſtrée. Les dégouts, les rigueurs,
» ne ſçauroient jamais autoriſer l'infideli-
» té, ni les parjures. Aimez donc l'heu-
» reuſe Aſtrée avec la même ſincerité, la
» même tendreſſe que vous l'aimâtes ja-
» mais ; ſervez-la, adorez-la, & plus en-
» core s'il ſe peut ; car amour veut que l'on
» ſoit extrême dans les ſacrifices que l'on
» lui offre. J'ai compris auſſi que mes ſer-
» vices meritent quelque reconnoiſſan-
» ce ; l'amour ne pouvant ſe payer que
» par l'amour, vous m'en devriez, ſi
» vous pouviez m'en rendre ; mais puiſ-
» qu'un cœur n'eſt capable que d'un ſeul
» vrai amour, il faut que je me contente
» de ce qui vous reſte. Vous ne pouvez
» m'aimer comme maitreſſe, aimez-moi
» comme ſœur ; cheriſſez-moi, traitez-
» moi deſormais comme ſœur. » On ne
peut exprimer la joye que ce diſcours por-
ta dans le cœur de Celadon ; il jura à Leo-
nide qu'il auroit toujours pour elle les
ſentimens qu'elle deſiroit : ſur cela ils ſe
ſeparerent ; Leonide retourna au palais,
& le berger continua ſon voyage, évitant
les lieux où il pourroit trouver des bergers
de ſa connoiſſance. Il laiſſa Montverdun à

ſa gauche, & traverſa une grande plaine qui le conduiſit enfin ſur une hauteur, d'où il put remarquer, audelà du Lignon, la plupart des lieux, où il avoit accoutumé de mener ſes troupeaux, & où Aſtrée venoit le trouver. Cette vue lui rappella le ſouvenir de ces innocens plaiſirs qu'il avoit autrefois goutés, & qu'il payoit maintenant ſi cher; & s'étant aſſis au pié d'un chêne, il ſoupira ces vers:

Fontaine, qui du ſicomore
As emprunté le nom charmant!
Jadis tu m'as vu ſi content:
Pourquoi ne le ſuis-je pas encore?
Quel crime puis je-avoir commis,
Qui me rendles dieux ennemis?
Sont-ils donc, comme nous le ſommes
Sujets à paroître envieux?
Ou bien l'inconſtance des hommes
Peut-elle auſſi s'étendre aux dieux?

Sur tes bords, jadis ma bergere
Me diſoit, ſa main dans ma main:
Diſpoſe le ſort inhumain
De notre courſe paſſagere:
Ou tant que je reſpirerai,
Celadon, je vous aimerai.
Et quand de ſa faux redoutable

La mort aura tranché mes jours ;
Je me croirois encore coupable
Si je ne vous aimois toujours.

Feuillage épais de ce bel arbre
Qui des bergers êtes l'amour ;
Ne vous ſouvient-il point du jour
Qu'à ſes lys mêlant le cinabre,
De honte elle alloit rougiſſant
Qu'un berger près d'elle paſſant
M'eût dit à moi qu'elle étoit *belle*,
Et tout l'ornement de ces lieux.
Car je ne veux, me diſoit-elle,
Paroître belle qu'à tes yeux.

Rocher où ſouvent en cachette
Nous nous ſommes entretenus,
Que peuvent-être devenus
Tous ces amours que je regrette:
Les dieux tant de fois atteſtés
Souffriront-ils d'être inſultés ?
Et notre priere puiſſante
Sera-t-elle reçue en vain ?
Puiſque ſon ame eſt inconſtante,
Et ne montre à mes yeux que dedain.

Faſſent les dieux, diſoit Aſtrée,
Que je meure avant que de voir
Que mon pere ait plus de pouvoir

Par ſa haine opiniâtrée,
En ſa trop longue inimitié
A nous ſeparer d'amitié,
Que notre amitié ferme & ſainte
A nous rejoindre & nous unir!
Auſſi bien de regrets atteinte,
Je mourrois la voyant finir.

Ces penſées euſſent retenu Celadon plus long temps en ce lieu, ſi le berger deſolé qui ſe plaignoit continuellement, ne l'en eût pour un moment diverti. Dès que Celadon l'apperçut, il ſe retira doucement dans l'épaiſſeur d'un petit bois; mais voyant qu'il paſſoit outre, ſans s'arrêter, & qu'il alloit s'aſſeoir au même lieu qu'il venoit de quitter, il le ſuivit pas-à-pas, & put entendre une partie des plaintes qu'il faiſoit ſur la mort de ſa bergere. L'humeur de cet inconnu ſympatiſant avec la ſienne, Celadon fut curieux de ſçavoir par lui des nouvelle d'Aſtrée. Et s'approchant de lui? » Triſte berger, lui » dit-il, dieu te rende ce que tu regretes; » reçois mes vœux; c'eſt tout ce que je » puis; & s'ils t'obligent à quelque retour, » dis-moi je te ſupplies ſi tu connois Aſtrée, » Phylis, & Lycidas, & ſuppoſé que tu » les connoiſſes, je te conjure de m'en dire » des nouvelles. Gentil berger, répondit

» l'inconnu, puiſſent les dieux, en échan-
» ge de ce que tu me ſouhaites, t'épargner
» les déplaiſirs que je reſſens ! Je te dirai
» volontiers ce que je ſçai des perſonnes
» dont tu me parles, quoique, dans l'é-
» tat où je ſuis, je ne puiſſe guere me mêler
» des affaires d'autrui. Il y a près de deux
» mois que je ſuis arrivé dans cette contrée,
» non, comme la plupart, pour conſul-
» ter la fontaine de la verité d'Amour, car
» je ne ſuis que trop aſſuré de *mon mal-*
» heur, mais pour obeïr à une divinité,
» qui des ſurperbes rives de la Seine,
» m'envoye en ces lieux, où je dois trou-
» ver quelque remede à mes ennuis. Ces
» hameaux m'on paru un ſéjour ſi gracieux,
» que j'ai reſolu d'y demeurer auſſi long
» temps que les dieux voudront me le
» permettre. Dans ce deſſein j'ai voulu
» ſçavoir les noms & la naiſſance de la
» plupart des bergers & bergeres de la
» contrée. Et ceux dont vous me deman-
» dez des nouvelles étant des principaux
» du hameau que j'ai choiſi par préfe-
» rence, je ſuis en état de ſatisfaire vo-
» tre curioſité ſur ce qui les regarde. Tout
» ce que je veux, dit Celadon, c'eſt de
» ſçavoir comment ils ſe portent. Ils ſont
» tous en parfaite ſanté, repartit l'incon-
» nu. Il eſt vrai que comme la vertu eſt
» preſque toujours agitée, ils ont éprou-

» vé un malheur qu'ils reſſentent juſqu'au
» fond de l'ame ; c'eſt la perte de Cela-
» don, berger que je n'ai point connu,
» & qui étoit frere du vertueux Lycidas.
» Il a été univerſellement regreté, mais
» principalement des trois perſonnes que
» vous m'avez nommées ; car on prétend
» que ce berger étoit ſerviteur de la belle
» Aſtrée, & que ſans l'inimitié de leurs
» parens, ils l'auroit épouſée. Et comment
» dit-on, repliqua le berger, que Celadon
» ſe perdit ? On raconte la choſe diverſe-
» ment, dit l'inconnu, les uns en parlent
» ſelon leur opinion ; les autres ſelon les
» apparences, & d'autres encore ſur le
» rapport d'autrui. Pour moi j'arrivai ſur
» ces rivages le même jour qu'il ſe per-
» dit, & je me ſouviens que tout le mon-
» de étoit ſi effrayé de cet accident, que
» perſonne ne put m'en inſtruire bien
» préciſément. Enfin c'eſt l'opinion, com-
» mune, & Phylis, Aſtrée, & Lycidas le
» racontent de la ſorte, que s'étant endor-
» mi ſur les bords du Lignon, il y tomba
» en rêvant. En effet le même accident ar-
» riva à la belle Aſtrée ; mais ſa robe la
» ſauva.

Celadon loua en lui même la prudence qui leur avoit fait diſſimuler la maniere dont il étoit tombé ; ils écartoient parlà les ſoupçons qu'il avoit toujours craint

que l'on jettât ſur Aſtrée & ſur lui. » Mais, » ajouta-t'il, que penſent-ils qu'il ſoit » devenu ? Qu'il a peri dans les eaux, ré- » pondit le berger déſolé : Je vous aſſure » qu'Aſtrée, bien qu'elle diſſimule, en a » été vivement touchée ; &, ſi j'en dois » croire ce que j'ai oui dire, elle a bien » changé depuis cet accident funeſte. Ce- » pendant, ſi Diane ne lui diſpute le *prix* » de la beauté, elle eſt plus belle que tout » ce que je vis jamais, excepté *ma chere* »Cleon; mais elles peuvent toutes les trois » aller de pair. Tout autre, ajouta Celadon, » parlera ainſi de ce qu'il aime ; car quel » amant pouroit ne pas trouver ſa mai- » treſſe accomplie ? Je pourois m'*abuſer* » moi-même, répondit le berger, ſi j'ai- » mois Aſtrée & Diane ; mais n'étant plus » capable de tendreſſe, je puis ſainement » juger de ces bergeres : Et vous qui doutez » de leur beauté, êtes-vous étranger, ou » leur ennemi ? Je ſuis, répondit Celadon, » le plus malheureux berger qui ait ja- » mais été. Voilà, dit Tyrcis, ce que je ne » vous avouerai jamais, à moins que *vous* » ne m'ôtiez de ce nombre. Car ſi votre mal » a quelqu'autre principe que l'amour, » vos playes ſont moins douloureuſes » que les miennes ; s'il naît de cette paſ- » ſion, je l'emporte encore ſur vous, puis » que de tous les tourmens que l'on éprou-

» ve en amour, il n'en eſt point de plus
» cruel que le deſeſpoir. Or l'eſperance peut
» ſe mêler dans toutes les peines amou-
» reuſes, ſoit dédain, ſoit couroux, ſoit
» haine, ſoit jalouſie, ſoit abſence; il n'y a
» qu'avec la mort qu'elle ne peut ſubſiſter.
» Et moi je me plains d'un mal qui eſt ſans
» remede comme ſans eſperance. Berger,
» lui répondit Celadon, en pouſſant un
» profond ſoupir, que vous êtes loin de
» la verité! Je vous avoue que les plus
» grands maux ſont ceux que l'on éprouve
» en amour, je ne le ſçai que trop helas
» par ma triſte experience; mais je nie que
» les maux qui ſont ſans eſperance ſoient
» les plus douloureux; ils ne meritent pas
» même d'être reſſentis, & c'eſt folie que
» de pleurer des malheurs à quoi on ne peut
» remedier. Dites-moi eſt-ce amour qui vous
» fait pleurer la mort de Cleon? En dou-
» tez-vous, repliqua Tyrcis? Or, l'amour,
» ajouta Celadon, eſt-il autre choſe, com-
» me je l'ai oui dire à Silvandre, qu'un
» deſir de la beauté, qui paroit telle à nos
» yeux? J'en conviens, dit Tyrcis. Mais,
» repliqua Celadon, eſt-il raiſonnable de
» deſirer ce que l'on ne peut avoir? Non
» certe, répondit Tyrcis. *Concevez donc*
» *Tyrcis*, que la mort de Cleon doit être le
» remede de vos maux. Soit amour ou
» haine, répondit le berger deſolé, je ſens
» que mon mal eſt extrême. » Celadon

vouloit repliquer; mais Tyrcis qui penſoit que ſouffrir ces contradictions, c'étoit offenſer les cendres de ſa chere Cleon, lui dit : » Ce qui affecte les ſens eſt plus cer-
» tain que ce qui eſt dans l'opinion ; ainſi
» toutes les raiſons que vous alleguez doi-
» vent ceder aux ſentimens que j'éprouve
» en moi-même. » En même temps le recommandant à Pan, il lui dit adieu. *Alors* Celadon pourſuivit ſon chemin ; & comme dans la ſolitude on ſe repreſente plus vivement les ſujets de triſteſſe ou de joye, quand le berger fut parti, il ſentit ſon cœur déchiré par les plus mortelles inquietudes ; la ſeule jalouſie n'oſa l'attaquer. Il étoit occupé de ces triſtes penſées, quand il ſe trouva ſur le pont de la Boutereſſe. Et l'ayant paſſé il arriva enfin près de Bonlieu, ſéjour des chaſtes veſtales : il rougit preſque d'être venu ſi près de la bergere Aſtrée, qui lui avoit défendu de paroître devant elle ; & voulant s'éloigner, il s'enfonça dans un bois ſi marécageux, qu'il fut contraint de ſe rapprocher du rivage. Là fatigué du long chemin qu'il avoit fait, pendant qu'il cherche un lieu pour ſe repoſer, en attendant que la nuit lui permît de s'éloigner davantage, il aperçoit une caverne dont l'entrée étoit couverte par des arbres & des buiſſons ; il y entre, & trouvant ce lieu propre à ſon deſſein, il ſe détermine à y paſſer le

reſte de ſes jours infortunés. La grotte pouvoit avoir ſix ou ſept piés de circuit ; c'étoit un rocher que l'eau avoit cavé peu à peu, & ſans peine, parce qu'il étoit graveleux. Il y avoit en quelques endroits des pointes que le berger rompit avec des cailloux : ce qui lui donna moyen de ſe faire un lit de mouſſe dans la partie la plus dure & la plus enfoncée du rocher.

Quand il ſe fut ainſi arrangé, il quitta ſon habit & ſa pannetiere, & les liant enſemble, il les mit ſur ſon lit avec ſa cornemuſe, qu'il portoit toujours en maniere d'écharpe ; mais par hazard il laiſſa tomber un papier, qu'il reconnut bientôt pour être de la main d'Aſtrée. Comme il n'avoit d'autre objet ſous les yeux que la riviere de Lignon, & que rien ne pouvoit le diſtraire ; il ſe rappella en ce moment tout ce qu'il avoit ſouffert depuis qu'Aſtrée l'avoit banni de ſa preſence. Enfin, comme s'il étoit ſorti d'un profond ſommeil, il vint à l'entrée de la caverne, & là dépliant le papier qu'il tenoit dans ſes mains : » Cher papier, s'écriat-il, après » l'avoir baiſé cent fois, qui me cauſâtes » jadis tant de joye, & qui maintenant » redoublez mes ennuis, comment les ca- » racteres que vous portez ne ſont-ils » point changés, comme le cœur de la » bergere qui les a tracés ? » A ces mots il

ouvre le papier, & d'abord le chiffre d'Aſtrée entrelacé avec le ſien, frape ſa vue. Il ſe remet incontinent dans la memoire ſon bonheur paſſé, & peu s'en faut qu'en le comparant à ſa ſituation preſente, il *ne* s'abandonne au deſeſpoir. » Ah chiffres, » dit-il, témoins trop aſſurés du malheur » que j'éprouve aujourd'hui, comment *ne* » vous êtes-vous pas ſeparés, pour vous » conformer aux deſirs de ma bergere ? » Si elle vous joignit autrefois, nos ames » étoient encore plus unies alors ; mais à » preſent qu'un deſaſtre cruel nous a ſepa- » rés, comment, ô chiffres bienheureux, » demeurez-vous unis ? Que dis-je, ô » chiffres fideles ; ſoyez toujours ainſi en- » trelacés, afin qu'après ma derniere heu- » re, que je ſouhaite arriver promptement » vous faſſiez connoître à tous ceux qui » vous verront, quel étoit l'amour de » l'infortuné Celadon. Et ſi les dieux ne » m'ont point oublié, peut-être qu'après » ma mort Aſtrée vous retrouvera pour » ma ſatisfaction, & qu'en vous conſide- » rant, elle ſentira qu'elle n'eut pas moins » de tort en me banniſſant de ſa preſence, » qu'elle avoit eu de raiſon de vous lier » enſemble. » A ces mots il s'aſſit ſur une pierre qu'il avoit traînée du rivage à l'entrée de ſa grotte, & là, après avoir eſſuyé ſes larmes, il lut la lettre qui étoit conçue en ces termes :

ASTRE'E A CELADON.

PUiſſiez vous, Celadon me continuer auſſi long temps l'aſſurance que vous me donnez de votre affection, que je vous le demande ſincerement ! Puiſſiez-vous encore être perſuadé que vous m'êtes bien plus cher que ſi vous étiez mon frere, & qu'au tombeau même je ſerai vôtre!

Celadon relut pluſieurs fois ce billet; mais bien loin d'y trouver quelque ſoulagement à ſa douleur, il ne faiſoit que la renouveller, parce qu'il lui remettoit devant les yeux toutes les faveurs qu'il avoit reçues de la bergere. Cependant il eût recommencé à lire, ſi l'obſcurité le faiſant rentrer dans ſa grotte n'avoit interrompu ſes triſtes penſées, & ſi la nuit n'avoit permis à ſon corps excedé de fatigues, de goûter au moins dans le ſommeil quelque repos. Déja le ſoleil avoit paru deux fois ſur l'horiſon, ſans que le berger eût ſongé à prendre quelque nourriture. Et s'il n'avoit craint d'offenſer les dieux, en ſe laiſſant mourir, ou plus tôt s'il n'avoit craint de perdre en mourant l'image qu'il avoit dans ſon cœur, de la bergere Aſtrée, il auroit fini de la ſorte le triſte cours de ſa vie. Cette conſideration lui fit prendre ſa pannetiere que Leonide avoit eu ſoin de garnir. Bientôt, quoiqu'il ne mangeât

que peu & rarement, il fut contraint de recourir aux herbes & aux racines ; par bonheur près de ſa grote, étoit une ſource abondante en creſſon ; il en fit ſa *nourriture* la plus ordinaire & la plus *delicieuſe*. Tant que duroient les journées, *s'il* n'apperçevoit perſonne autour de ſa caverne, il ſe promenoit ſur le rivage ; là il gravoit très-ſouvent ſur les tendres écorces des jeunes arbres, le triſte ſujet de ſes ennuis, & quelquefois ſon chiffre *& celui* d'Aſtrée. *S'il* lui arrivoit de les entrelaſſer, il les effaçoit ſoudain, & diſoit à haute voix : » Quelle eſt ton erreur, Celadon, » ces chiffres qui te furent permis autre- » fois, te ſont maintenant interdits. » Mais quand le jour avoit fait place à la nuit, tous ſes déplaiſirs ſe peignoient plus vivement à ſa memoire.

Après avoir mené quelque temps une vie ſi affreuſe, l'infortuné Celadon changea tellement qu'il eût été difficile de le reconnoître. La maigreur lui avoit abſolument changé le tour du viſage, & la triſteſſe avoit preſqu'éteint ſes beaux yeux. Lui-même, quand il alloit ſe deſalterer à la ſource voiſine, lorſqu'il voyoit ſon image dans le criſtal de l'eau, il étoit ſurpris de ce qu'il vivoit. Ah ſi la bergere Aſtrée l'eût vu dans cet état, elle n'auroit pû douter ni de ſon amour, ni de ſa fidelité !

Fin de la premiere Partie.